

L'AFRIQUE OCCIDENTALE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(DEPUIS 1870)

Thèse pour le Doctorat ès-lettres

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

A. Roland LEBEL

PARIS V^e

LIBRAIRIE ÉMILE LAROSE

11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

1925



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'AFRIQUE OCCIDENTALE
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(DEPUIS 1870)

Thèse pour le Doctorat ès-lettres

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

A. Roland LEBEL

PARIS V^e
LIBRAIRIE ÉMILE LAROSE
11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

1925

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(1891-1892)

Thèse pour le Doctorat en lettres



à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

A. ROBERT LEBEL

PARIS V

LIBRAIRIE EMILE LAROSE

11, rue de Valenciennes, 11

1892

A nos Coloniaux d'Afrique

PRÉFACE

Depuis quelques années, l'attention publique est de plus en plus attirée vers les choses coloniales. La guerre a puissamment contribué à étendre le mouvement de curiosité qu'on notait déjà avant 1914 et qui, depuis, n'a cessé de se développer en faveur de nos possessions d'outre-mer. Le public métropolitain a accueilli avec intérêt les publications qui lui donnaient une peinture vivante de ces pays lointains, et les romans coloniaux connaissent actuellement une certaine vogue en France. A l'heure où l'opinion semble mieux avertie, il nous a paru intéressant d'étudier les manifestations de l'activité intellectuelle et littéraire dans une colonie donnée, ou plutôt dans un groupe de colonies, et de déterminer les éléments essentiels de cette littérature coloniale qu'on n'apprécie pas exactement encore, parce qu'on en a, le plus souvent, une connaissance imparfaite.

C'est l'Afrique Occidentale Française que nous avons pris comme sujet d'étude (1).

L'extension effective vers le Soudan et la formation territoriale de l'A. O. F. sont l'œuvre de la Troisième République (2). Nous avons donc limité notre enquête, après un rappel nécessaire des productions antérieures, à la période qui s'étend depuis 1870 jusqu'à nos jours, en nous rapprochant aussi près que possible du moment présent, malgré l'écueil que pouvaient présenter le manque de recul et la grande dispersion des ouvrages contemporains. Mais il était difficile d'ignorer certains livres

(1) On se demandera peut-être les raisons de ce choix. Quelque temps après la guerre, je devais partir pour l'A. O. F., et, curieux des choses africaines, j'avais tenu à me documenter sur le pays avant d'aller y résider. Les circonstances voulurent que je fusse nommé au Maroc au lieu de l'être à Dakar ; mais, entraîné par mon étude, et trouvant à Rabat, d'heureuses conditions de travail, je ne négligeai pas de poursuivre mon enquête bibliographique et de dégager l'essentiel des livres dépouillés. Au surplus, l'A. O. F. commence aujourd'hui à attirer des regards moins défiant, et il n'est sans doute pas indifférent d'esquisser le tableau de la vie intellectuelle et littéraire dans cette colonie.

Cet ouvrage, pour être complet, aurait intérêt à être suivi d'une « Anthologie littéraire de l'A. O. F. ». Je publierai bientôt, je l'espère, ce supplément qui servira d'illustration au présent travail.

(2) TERRIER et MOUREY. *L'œuvre de la III^e République en A. O. F. : L'expansion française et la formation territoriale* (1910).

récents, qui confirment les tendances marquées par les publications des années précédentes. Nous avons accompli toujours avec profit, souvent avec plaisir, rarement avec impatience, ce voyage de longue haleine à travers l'imprimé. C'est le résultat de nos lectures qu'expose ce volume.

Nous avons voulu donner un tableau des ouvrages de langue française relatifs à l'A. O. F. et dégager les tendances de cette littérature ouest-africaine.

Notre livre n'est pas un répertoire bibliographique destiné à remplacer le catalogue général dressé par E. Joucla (1), ou le bilan scientifique établi par G. Hardy (2). Il se superpose à ces bibliographies, auxquelles nous renvoyons très souvent le lecteur. Nous avons distingué, dans l'abondante production offerte à notre étude, d'abord une littérature de voyage et de conquête, puis une littérature technique, enfin une littérature d'imagination. Pour notre classement, nous avons suivi un ordre par matières et par dates ; et nous avons rattaché les ouvrages aux faits historiques, aux mouvements d'idées ou aux influences littéraires qui les expliquent. Nous nous sommes efforcé de rechercher le sens de cette activité intellectuelle et littéraire en A. O. F., et notre étude se présente comme une contribution à l'histoire de la littérature coloniale. Un exotisme nouveau se manifeste à travers les écrits coloniaux. Cette tendance, qu'on voit apparaître dans les récits de voyages, qui se font plus documentaires que descriptifs, dans les travaux historiques, qui modifient leur point d'observation, dans les ouvrages scientifiques, qui deviennent nettement utilitaires, s'affirme plus clairement encore dans le domaine purement littéraire : l'étude psychologique remplace la vision superficielle, et les auteurs, qui ne sont plus des passants, veulent pénétrer l'âme intime du pays et des habitants. Le même souci de connaissance exacte, d'acquisitions sûres, de résultats pratiques se rencontre chez le voyageur, le technicien et l'auteur d'imagination ; et les livres des romanciers ont, comme les relations des explorateurs ou les informations des ethnographes, une valeur de documents ; ils continuent, en quelque sorte, l'œuvre des savants et aident à la tâche des administrateurs. C'est ce « colonialisme » nouveau que nous avons voulu dégager de notre littérature d'Afrique occidentale.

La conquête militaire n'est que l'amorce d'une conquête scientifique et d'une conquête morale qui nous créent également des titres importants à la domination du pays. Cette œuvre coloniale se trouve reflétée dans les nombreux ouvrages que nous avons rassemblés sur l'A. O. F. Mais ceux-ci ne sont guère connus que des spécialistes. Le public métropolitain, malgré le mouvement de sympathie marqué envers nos provinces lointaines, ignore la plupart de ces publications, qui montrent l'effort français à la

(1) JOUCLA. *Bibliographie de l'A. O. F.* (1912).

(2) HARDY. *Le bilan scientifique de l'A. O. F.* (*Bulletin du Comité de l'Afrique française*, 1916).

colonie et prouvent un labeur intellectuel considérable. Il y a là de bons livres qui méritent d'être lus, des travaux sérieux qui doivent être encouragés, une richesse de réalisations et de promesses qu'il faut connaître, enfin une utile affirmation de la valeur de nos coloniaux, hommes d'étude autant qu'hommes d'action, chez qui le souci de savoir s'allie à la volonté de bien faire et au goût de bien écrire. Nous estimerions n'avoir pas entrepris une tâche inutile si ce volume contribuait à faire apprécier, à la faveur des ouvrages qu'ils écrivirent, l'activité créatrice, jeune et féconde, des Français d'Afrique (1).

Rabat, 31 décembre 1924.

(1) Les principales sources où nous avons puisé sont : la *Bibliographie des ouvrages relatifs à la Sénégambie*, de Clozel ; la *Bibliographie de l'A. O. F.*, de Joucla ; le *Bilan scientifique de l'A. O. F.*, de Hardy ; les comptes rendus bibliographiques du Bulletin du « Comité de l'Afrique française » et du Bulletin du « Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. » ; les tables mensuelles ou annuelles de *La Géographie* ou des *Annales de géographie*. D'autre part, nous avons assidûment fréquenté les bibliothèques de l'Agence générale des colonies, de l'Ecole coloniale, de l'Institut des hautes études à Rabat (collection Clozel) ; nous avons également dépouillé les catalogues du Ministère des colonies et, naturellement, consulté les riches collections de la Bibliothèque Nationale.

Il nous reste à remercier tout particulièrement ceux qui ont bien voulu s'intéresser à notre travail, nous aider de leurs avis, nous fournir d'utiles renseignements, principalement MM. Maurice Delafosse, gouverneur honoraire des colonies ; Georges Hardy, directeur général de l'Instruction publique au Maroc, ancien inspecteur de l'enseignement en A. O. F. ; Robert Arnaud (Robert Randau), administrateur en chef des colonies, en service en A. O. F. Nos très vifs remerciements vont aussi à M. Paul Hazard, maître de conférences à la Sorbonne, qui a accepté d'être notre directeur d'études, et dont les conseils nous ont toujours été précieux. Enfin, nous remercions sincèrement les différents gouverneurs des colonies et les divers groupements coloniaux qui, par leurs souscriptions spontanées, nous ont aidé matériellement dans la publication de ce volume.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

I. — *La côte occidentale d'Afrique dans les relations de voyages jusqu'au XIX^e siècle*

Si des contestations ont pu s'élever autrefois sur la priorité des découvertes faites par les Européens en Afrique occidentale, il n'est plus douteux aujourd'hui que des navigateurs normands se soient aventurés, dès le xiv^e siècle, sur les côtes de « Guinée », comme on disait alors, et y aient fondé des comptoirs pour commercer avec les indigènes. Malheureusement, nous ne possédons pas de relation originale des voyages entrepris à cette époque, et il est permis de le regretter doublement, car les récits de ce genre, qui constituent des documents fort utiles au point de vue géographique, ne sont pas moins intéressants au point de vue littéraire dans l'étude de la formation et du développement de l'exotisme africain.

Avant l'ouvrage de Villaut de Bellefonds, qui entreprend de prouver que les navigateurs français précédèrent les autres nations sur les côtes d'Afrique, les seules relations publiées chez nous (1) sont celles du P. Alexis de Saint-Lô, en 1637, et de Jannequin de Rochefort, en 1643. La *Relation du voyage du Cap Vert*, dans laquelle « sont décrites les mœurs, lois, coutumes, cérémonies et autres particularités des nègres et mulâtres du dit pays », fut adressée de Rufisque par les R. R. P. P. Alexis de Saint-Lô et Bernardin Renouard au père provincial des Capucins de Normandie. Ces deux missionnaires étaient partis de Dieppe, en 1635, pour propager la religion chrétienne sur la côte occidentale ; aussi est-il naturel qu'ils s'intéressent surtout à l'état moral et religieux de la population et que

(1) Nous négligerons les *Voyages aventureux*, de Jean Alphonse (1559), et les *Voyages*, de Jean Mocquet (1616), qui laissent trop volontiers place à la fiction et qui, d'autre part, ne sont pas particuliers à l'Afrique occidentale. Melin de Saint-Gelais fut le rédacteur des *Voyages aventureux*, du capitaine Jean Alphonse, le Saintongeois. Celui-ci avait parcouru toutes les mers et visité le Nouveau Monde, les côtes d'Afrique, l'Inde. Ses écrits passent pour être assez précis au point de vue hydrographique, mais ils n'ont que peu de valeur pour ce qui est de la description des côtes et des continents. Jean Alphonse est encore un homme du Moyen Age qui voit beaucoup trop de monstres en Afrique. Jean Mocquet, garde du cabinet des singularités du Roi, est peut-être un peu moins fantaisiste dans la relation de ses *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*. Mais, en dehors de quelques villes du Maroc, il n'a guère vu l'Afrique que de son bord et rapporte qu'en longeant les côtes il apercevait de grands lions couchés tout le jour sur le rivage désert et qu'il entendait la nuit leurs terribles rugissements.

leur récit porte la trace de leurs préoccupations. Le *Voyage de Libye*, de Jannequin de Rochefort, raconte l'établissement, à l'embouchure du Sénégal, de la résidence affectée au capitaine Lambert et donne quelques descriptions rapides des indigènes et de leur façon de vivre. Villaut de Bellefonds est plus intéressant et plus instructif. Il était agent de Colbert pour le rétablissement du commerce en France. En 1666, par ordre de ce ministre, il fit le voyage aux côtes de Guinée pour préciser les chances de réussite que notre commerce pouvait espérer en Afrique occidentale. En 1669, il publie la relation de son voyage qu'il fait suivre de « remarques sur les costes d'Afrique et notamment sur la Coste d'Or pour justifier que les Français y ont esté longtemps auparavant les autres nations ». Son mémoire est une exhortation à renouveler le commerce jadis florissant en Guinée. A l'appui de sa thèse, il rappelle les navigations des Dieppois qui, dès 1364, visitèrent le pays, prirent des cargaisons de malaguette (poivre) et de morphil (ivoire), fondèrent des comptoirs, élevèrent des monuments et apprirent le français aux indigènes. Déjà, dans son *Hydrographie*, le P. Fournier, en 1643, avait écrit que la Guinée, bien avant l'arrivée des Portugais, était remplie de colonies portant le nom des villes de France dont elles étaient issues. Plus tard, le sieur d'Elbée, commissaire de la marine, dans son *Journal* (1671), notera les vestiges de nos anciens établissements sur ces côtes lointaines. L'incendie de la bibliothèque de Dieppe détruisit les manuscrits connus de ces chroniqueurs et qui confirmaient leurs propres observations. Leurs écrits restent donc aujourd'hui les seules sources de renseignements sur les explorations françaises faites au Moyen Âge à la côte occidentale d'Afrique.

La compilation de Lacroix, éditée en 1688, pour intéressante qu'elle soit, ne vaut pas le récit des voyages réellement effectués par le P. Gaby en Nigritie (1689), par Le Maire au Cap Vert et au Sénégal (1695) et par Froger (1699). Ces relations, qui parlent de tout, des royaumes et de leurs gouvernements, des mœurs et des raretés de ces pays, nous semblent aujourd'hui un peu confuses et sans précision. Elles plaisaient néanmoins beaucoup aux lecteurs de l'époque, très amateurs de ces récits à la fois aventureux et documentaires. Très remarquable à ce point de vue, et aussi bien supérieur aux précédentes, apparaît la *Relation du voyage au royaume d'Issiny*, publiée en 1714, par le P. Godefroi Loyer, aumônier du petit établissement français installé à la Côte d'Ivoire. Le P. Loyer, à son retour d'Amérique, est nommé préfet apostolique des missions de Guinée. Il débarque, en 1701, avec les officiers du Roi chargés d'obtenir une concession près d'Assinie. Après d'heureuses négociations, on construit un fortin et l'on se met à commercer avec les indigènes. Notre missionnaire raconte les difficultés de l'entreprise, la lutte avec les Hollandais jaloux qui assiègent le fort, l'oubli dans lequel est laissée la petite garnison et le dénuement complet où elle se trouve bientôt réduite. C'est seulement trois

ans plus tard qu'en France on se souvient d'eux et qu'on envoie un navire pour rapatrier les survivants. Cette histoire est rapportée avec une simplicité et une bonne foi qui font tout de suite aimer l'auteur. C'est, par ailleurs, une des meilleures descriptions que nous possédions sur le pays et ses habitants, et certains chapitres présentent un intérêt historique tout particulier.

Dans le même ordre d'idées, tenant à la fois du récit de voyage et de la vulgarisation scientifique, les ouvrages que va publier le P. Labat répondront tout à fait aux goûts du jour et seront avidement lus par un public de plus en plus épris d'exotisme (1). Le P. Labat, plus encore que le P. Loyer, représente le type de ces braves missionnaires, qui ressemblent beaucoup à des soldats, qui ont visité toutes les « isles » et raconté l'histoire de nos expéditions lointaines. Cependant Labat n'est pas allé au Sénégal et l'ouvrage qu'il publie, en 1728, sous le titre *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale* est composé, dit-il, d'après les notes d'André Brûe, le célèbre directeur de la Compagnie des Indes et du Sénégal. Mais notre historiographe n'a pas emprunté qu'à André Brûe, et M. Cultru s'est attaché à dévoiler que Labat utilisa également les mémoires de La Courbe, qu'il en cite plusieurs passages, sans nommer l'auteur, et en extrait certaines aventures qu'il attribue à André Brûe, pour la plus grande gloire de ce dernier (2). Cette réserve faite sur les sources du livre, nous constaterons que Labat a fondu en un texte facile et souvent agréable, malgré quelques longueurs, le récit de nos entreprises commerciales aux côtes d'Afrique, les rivalités avec les Anglais, des renseignements géographiques, des notions d'histoire naturelle, des observations sur les sauvages, faisant un tableau minutieux du pays, où sont mêlés les chameaux, les rois nègres et le trafic de la gomme, avec ce goût du détail qu'on retrouve chez tous les vieux voyageurs. C'est aussi au P. Labat qu'on doit la publication des *Voyages du chevalier Des Marchais en Guinée, aux îles voisines et à Cayenne* (1730). Il semble qu'une plus grande place ait été laissée ici au manuscrit original. Des Marchais, capitaine à la Compagnie des Indes, parcourut les côtes de Guinée en 1724 et consigna avec soin tout ce qui s'était offert à sa curiosité. Il parle en assez mauvais termes des indigènes de la Côte des Mal-Gens, ainsi appelée à cause du peu d'hospitalité de ses habitants; toutefois, malgré leur mauvais caractère, les nègres aiment le commerce, mais c'est à bord des vaisseaux que les transactions s'opèrent. Il note la

(1) Le *Journal d'un voyage sur les côtes d'Afrique et aux Indes d'Espagne*, par Vallemont (1723), entre également dans cette catégorie d'ouvrages fort goûtés à l'époque. On publiait aussi des récits imaginaires sur ces pays lointains qui captivaient les esprits. Telles sont, par exemple, les *Nouvelles africaines*, de Le Noble (1708), recueil de petites histoires sur l'Ethiopie, terme vague qui convient fort bien à l'invraisemblance des récits. Une littérature exotique très artificielle existait déjà, et tout ce qui parlait de ces contrées inconnues était assuré de plaire.

(2) Cf. CULTRU, *Histoire du Sénégal* (1910) et *Premier voyage du sieur La Courbe au Sénégal en 1685* (1913). Voir plus loin notre deuxième partie, chapitre II.

prodigieuse quantité de dents, de cornes ou de défenses d'éléphants qu'on trouve dans tout le pays et qui a fait donner à cette région le nom de Côte des Dents. Le principal commerce se faisant à Juida, Des Marchais s'attarde à parler de ce petit état, dont il fait une description très exacte (1). Mais bientôt les récits isolés de voyages ne suffisent plus à alimenter la curiosité passionnée des lecteurs ; il va s'en faire des recueils complets qui marquent l'engouement réel du XVIII^e siècle pour l'exotisme.

Déjà de nombreuses traductions de voyageurs anglais ou hollandais avaient été accueillies avec empressement par le public français (2). Mais rien n'est comparable au succès obtenu par l'*Histoire générale des voyages*, commencée en 1746, et dans laquelle l'abbé Prévost entreprend d'abord de traduire la « New collection of voyages and travels » à mesure qu'elle paraît. « La vogue de l'*Histoire générale des voyages* est telle, dit M. Chinard (3), que malgré la guerre qui régnait alors entre la France et l'Angleterre, on obtint du gouvernement anglais de laisser passer librement les livraisons pour que Prévost pût continuer sa besogne sans interruption. » Il est peu d'écrivains qui aient plus contribué non seulement à entretenir la vogue mais encore à développer le goût des pays lointains que l'abbé Prévost. Il avait déjà publié la série de ses romans célèbres, *Cleveland*, les *Aventures de Robert Lade* et surtout *Manon Lescaut*, qui sont parmi les premières manifestations du roman exotique. L'*Histoire générale des voyages* est une vaste encyclopédie des découvertes géographiques faites depuis deux siècles, où sont reproduits les récits des voyageurs dans toutes les parties du globe, d'abord en suivant la collection d'Asley, puis d'après le propre choix de Prévost qui abandonne bientôt son modèle anglais. Dans l'ensemble, et plus particulièrement en ce qui touche l'Afrique occidentale (bien que l'ouvrage du P. Alexis de Saint-Lô n'y soit pas mentionné), cette histoire générale, qui n'est pas achevée avant 1789, est un résumé consciencieux et une excellente vulgarisation des relations de voyages parues jusqu'à l'époque dans le domaine de l'imprimé. L'exemple fut suivi par La Harpe qui, en 1780, dresse à son tour un volumineux répertoire et fait partager au public la sympathie qu'il éprouve pour les

(1) La relation de Des Marchais complète l'*Histoire de la Guinée* écrite par Jean Barbot, en 1682, au retour de son voyage en Afrique, mais qui, remaniée et refondue par l'auteur lors de son passage en Angleterre, après la révocation de l'Édit de Nantes (1685), ne fut publiée qu'en 1732, dans la collection anglaise de Churchill.

(2) Mettant à part la très ancienne collection Ramusio, parue en 1556 sous le titre *Historiale description de l'Afrique*, et qui contient, entre autres ouvrages, la description de Léon l'Africain et le voyage de Cadamosto, il y a lieu de citer parmi les traductions d'ouvrages étrangers relatifs à l'Afrique occidentale les écrits de P. de Marees (1605), de Dapper (1686), de Bosman (1705) parmi les Hollandais, de Snelgrave (1735), de Smith (1751), de Norris (1790) parmi les Anglais, et du danois Isert (1793). Les plus importants, et aussi ceux qui furent les plus lus, sont sans conteste les voyages de Bosman et de Snelgrave en Guinée et de Norris au Dahomey, qui offrent déjà une documentation assez précise, principalement dans la partie historique.

(3) CHINARD. *L'Amérique et le rêve exotique* (1913), p. 338.

voyageurs dont il rapporte les découvertes. Les *Anecdotes africaines* (1) se rattachent également à ce mouvement général de curiosité exotique. Tous ces recueils révèlent un état d'esprit qu'il est important de marquer lorsqu'on veut suivre l'histoire de l'exotisme en France. A ce titre, ils méritent d'être notés ici en passant, quoique, en raison de leur caractère général, ils dépassent le cadre de la présente étude (2).

Le Sénégal, repris aux Anglais en 1779, est désormais administré par les officiers du Roi. En 1786, le chevalier de Boufflers est nommé gouverneur de la colonie. Il acquit la réputation d'un bon administrateur. Sa correspondance nous montre qu'il aimait beaucoup le pays et qu'il aurait voulu y voir prospérer un grand établissement français. Les lettres touchantes qu'il adresse de Gorée à M^{me} de Sabran, sa fiancée, donnent une idée de la colonie telle qu'elle était à cette époque ; les peintures sont sans doute conventionnelles (en ceci Boufflers ne fait qu'user du style de son temps), mais la sincérité de son admiration ne doit pas faire de doute, soit qu'il décrive l'île de Gorée où il a installé sa résidence, soit qu'il conte ses promenades à la « Grande Terre » ou son voyage à Podor chez « un roi Maure ». Il raconte aussi parfois les petits ennuis de son métier et les difficultés qu'il faut vaincre. Il n'oublie pas, d'autre part, d'envoyer à Paris des souvenirs du pays, perruches, singes verts, jeunes négresses, tous cadeaux qui étaient très à la mode en France et qui ne pouvaient manquer d'arranger les affaires personnelles du galant chevalier.

La *Description de la Nigritie* que Pruneau de Pommegorge fait paraître en 1789 est un important recueil de notes prises au cours de vingt années de voyages à la côte d'Afrique. L'auteur, successivement employé à la Compagnie des Indes, conseiller du Sénégal et gouverneur de Juda, a plus que tout autre été à même de faire une ample moisson de remarques instructives et de recueillir d'intéressants renseignements, mais qu'il présente sans grande méthode ; néanmoins son ouvrage contient des observations excellentes sur les royaumes de Juda et d'Abomey, principale-

(1) Cet ouvrage, paru en 1775, se rapporte surtout à l'Egypte et à la Barbarie (Afrique du Nord) ; mais on y trouve une cinquantaine de pages, relatives aux côtes de Guinée, à la côte d'Or et à la côte des Esclaves, qui contiennent des extraits des ouvrages français ou étrangers que nous avons eu l'occasion de nommer.

(2) Nous regretterons que Michel Adanson n'ait pas poursuivi la publication de *l'Histoire naturelle du Sénégal* (1757) et qu'il ne nous ait donné qu'un inventaire des coquillages catalogués par lui pendant un séjour de cinq ans. L'abbé Demanet est moins exclusif dans sa *Nouvelle histoire de l'Afrique française* (1767) ; il voudrait développer l'activité commerciale au Sénégal ; mais ses trop fréquents emprunts à l'ouvrage du P. Labat font perdre beaucoup d'intérêt à son récit. Les écrits du « philosophe » Poyvre (par philosophe il faut entendre ici économiste) ne contiennent que très peu de remarques sur la partie de l'Afrique qui nous occupe. Le mémoire historique de Bénézet sur la Guinée (1772) serait plus important s'il ne bornait ses recherches à la constatation du progrès de la traite des nègres. Demanet avait déjà recueilli sur cette question des observations intéressantes. Lamiral les complète d'une façon très instructive dans son livre *L'Afrique et le peuple africain* (1789) ; l'auteur était un négrier et sa compétence en la matière donne du prix à ses renseignements.

ment sur l'état politique et social, ainsi que sur les cérémonies du culte, qui méritent de retenir l'attention (1).

Il est possible que les lecteurs de l'époque aient goûté comme il convenait l'*Histoire du naufrage et de la captivité de Brisson* chez les « arabes » du Sahara (1789). « Oh ! vous, qui sans doute avez versé des larmes sur les malheurs imaginaires de Cleveland, combien n'en donnerez-vous pas aux souffrances trop réelles de l'infortuné Brisson. » Le récit s'adresse toujours au même public, friand de nouvelles sentimentales à cadre géographique, qui ne se lasse pas de l'inévitable naufrage à la côte, vrai ou faux, que passionne à cette date les romans exotiques de Bernardin de Saint-Pierre, et que la larmoyante histoire de Brisson, officier de l'administration des colonies, captif des Maures, ne pouvait laisser indifférent. Il en est de même de la relation de Saugnier qui raconte ses voyages au Maroc, au Sénégal et au pays de Galam (1791) (2). Ici aussi il est question de naufrage et de captivité ; mais il existe, à côté de cette partie épisodique, un vrai journal circonstancié où l'on relève des notions très étendues sur le pays et les habitants, et, de plus, apparaît ce désir puissant de découverte et d'exploration, cette attirance un peu spéciale que nous retrouverons chez tous les voyageurs du siècle suivant, et dont une manifestation anticipée, comme une sorte d'éclosion, n'est pas pour nous surprendre à la fin du XVIII^e siècle dans un milieu aussi bien préparé. Saugnier, destiné à l'état ecclésiastique, ne se sent pas la vocation ; sans fortune, il forme le projet d'aller aux colonies. Une occasion se présente à lui de partir pour le Sénégal, mais le navire qui l'emporte échoue sur les côtes du Maroc, et notre voyageur est rapatrié après quelques mois de captivité chez les Chorfa. Il décide de repartir, s'abouche avec des traitants de Bordeaux et débarque enfin au Sénégal. Le pays ne l'enthousiasme pas et il s'enfonce vers le Galam, plus propice au commerce. Mais il subit toutes sortes d'avatars : en outre, les fatigues supportées altèrent sa santé, et il doit revenir à Gorée. Une fois rétabli, il veut travailler pour son propre compte ; c'est alors qu'il rencontre les plus grosses difficultés et, qu'en désespoir de cause, il est obligé de rentrer en France. Il est remarquable de constater que, malgré tous les maux dont il a souffert dans ses différentes courses, Saugnier reste toujours dévoré du désir de retourner dans l'intérieur de l'Afrique pour y faire des découvertes utiles au commerce et aux sciences naturelles. De retour en France, il forma même le projet grandiose de remonter le Niger pour aller à Tombut (Tombouctou) et de là gagner l'Abyssinie ou quelque point de la côte orientale. Mais ce sont les voyageurs du XIX^e siè-

(1) Le *Voyage au pays du Bambouc*, par Coste d'Arnobat (1789), ne présente qu'un intérêt secondaire. L'auteur discute le voyage de Compagnon et s'efforce de donner un aperçu du pays. C'est une médiocre compilation.

(2) SAUGNIER. *Relations de plusieurs voyages à la côte d'Afrique, au Maroc, au Sénégal, à Gorée, à Galam*, d'après les journaux de Saugnier, qui fut longtemps esclave des Maures (1791).

cle qui réaliseront la traversée du continent. Notre action jusque-là se borne à l'occupation de quelques points de la côte. Au reste, la Révolution marque bientôt dans les entreprises africaines un arrêt qui s'étendra jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Cet arrêt se manifeste également dans la production littéraire. Les quelques ouvrages qui paraissent autour de 1800 se rapportent à des événements bien antérieurs à cette date. Tel est le *Voyage à la côte occidentale* de Degrandpré (1801), qui relate une expédition faite en 1786, ou le *Voyage en Afrique* de Golberry (1802), effectué pendant les années 1785, 1786 et 1787 (1). Telles sont les lettres que Labarthe composa d'après les mémoires de La Jaille sur un *Voyage au Sénégal* accompli en 1784, récit qui fut suivi d'un *Voyage aux côtes de Guinée*, écrit de la même manière, avec une parfaite insouciance du plagiat (2). Tels sont enfin les mémoires laissés par Pelletan et par Léonard Durand, tous deux anciens directeurs de la Compagnie du Sénégal, sur le développement du commerce et de la colonisation, le second relatant, en une partie neuve, le voyage de Rubault qui fut envoyé en 1786 à Galam pour essayer de nouer des relations commerciales avec les chefs de ce pays (3).

L'heure n'est pas encore venue des grandes explorations. Les voyages faits jusqu'au XIX^e siècle ne sont, à proprement parler, que des navigations ; les efforts sont limités à la zone côtière ; le mystère du continent reste entier. De même, les ouvrages qui jusqu'à présent ont été écrits sur l'Afrique occidentale ne sont guère que des relations maritimes ; c'est leur caractère commun, le lien qui les apparente. Au siècle suivant, les explorateurs remplaceront les marins ; ce sera la découverte, bientôt suivie de la conquête. Mais avant d'étudier les récits de ces nouvelles expéditions, essayons de résumer ce que nous ont laissé les premiers voyageurs.

Ils ne ramenaient pas de leurs courses lointaines que des épices, des animaux rares ou de petits négrillons ; ils rapportaient aussi des récits qui éveillaient le goût des aventures. Le nombre de ces relations de voyages, non plus limitées à l'Afrique occidentale, est assez considérable aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles pour qu'on puisse juger de l'intérêt qu'on y

(1) Xavier de Golberry, aide de camp du chevalier de Boufflers, n'a pas pénétré à l'intérieur du pays, mais il a recueilli sur la contrée les renseignements les plus exacts. Il s'est notamment inspiré des notes laissées par Pelay et Legrand, sur leur voyage au Bambou, vers 1730.

Geoffroy de Villeneuve séjourna également au Sénégal en même temps que Boufflers. Il fit paraître en 1814 un traité sur les mœurs et coutumes des Africains du Sénégal ; c'est avant tout un ouvrage de vulgarisation.

(2) Encore s'en faut-il de beaucoup que Labarthe accomode avec fruit les documents intéressants déposés au Ministère de la Marine, où il était employé. Il avait là, sous la main, un grand nombre de rapports et de mémoires adressés au ministre par les officiers de marine (nous savons qu'il utilisa d'autres journaux que celui de La Jaille, entre autres ceux de De Flotte et de Denys Bonaventure), et il aurait pu présenter ses livres sous une forme moins conventionnelle, moins sèche, et surtout plus instructive.

(3) Pelletan. *Mémoire sur la colonie du Sénégal* (1801) ; Durand. *Voyage au Sénégal* (1802).

prenait chez nous. On les lisait avec avidité, « comme de beaux romans d'aventures » (1). « Moines, marins, soldats, tous vous disent leurs dangers et leurs aventures, avec une piété et une chaleur qui se communiquent. Ces espèces de nouveaux croisés, qui vont en quête de nouveaux mondes, racontent ce qu'ils ont vu ou appris ; sans s'en douter, ils excellent à peindre, parce qu'ils réfléchissent fidèlement l'image de l'objet placé sous leurs yeux. On sent dans leurs récits l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces terres inconnues, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses, que peuplent des animaux inconnus (2). » Nous ferons, toutefois, quelques réserves à l'avis exprimé par La Harpe ; car, si les voyageurs ont été frappés par l'aspect des pays visités, ils n'ont en général guère su le rendre. Il n'y a pour ainsi dire pas de descriptions dans leurs récits. Leurs livres sont le plus souvent de copieuses encyclopédies, dans lesquelles ils parlent de la géographie physique, des habitants et de l'histoire naturelle, en citant consciencieusement tous les noms de lieux et en notant avec une naïve application la physionomie des nègres, la forme des plantes et la couleur des oiseaux. Ce sont encore des primitifs ; ils en sont aux premières notations de détail, ils ne peignent pas d'ensembles. Cependant ils préparent le terrain. Déjà les voyageurs du XVIII^e siècle marquent un certain progrès sur leurs devanciers ; ils savent mieux voir et mieux décrire ; leurs observations sont moins superficielles, leur vocabulaire est plus riche. Certes, ils prennent souvent des fables pour des réalités, et leurs connaissances sont encore bien confuses. Mais nous ne leur demandons pas des précisions scientifiques qu'ils sont incapables de donner. Il n'ont connu que la côte et tout juste l'arrière-pays immédiat, utile au commerce, autour de la partie navigable de certaines rivières. Ce ne sont que des marins ; la mer a encore l'attrait de la nouveauté pour eux, et ils se plaisent à narrer les tempêtes, les vents mauvais, la barre. Le reste, l'intérieur, ce sont les « *terræ incognitæ* ». Nous n'affirmerions pas que les récits de voyages en Afrique n'aient pas eu leur part d'influence sur les romans exotiques dont le public était si friand (3). Il est certain, d'autre part, que tous ces écrits, relations originales, compilations, histoires et mémoires, ont nettement contribué à former le goût des aventures en pays lointain et qu'ils ont exercé une indéniable attraction sur la jeunesse. Nous aurons l'occasion de voir que bien des voyageurs du siècle suivant avouent avoir été passionnés par ces livres, dont quelques-uns ont peut-être déterminé des vocations.

(1) Pour le développement de cette question, voir Cario et Régismanset : *L'exotisme (les origines)*, 1911.

(2) LA HARPE. *Abrégé de l'histoire générale des voyages* (1780).

(3) L'Afrique, cependant, n'occupe pas seule les esprits. La vogue va même plus nettement aux pays de l'océan Indien et à la Chine. Au XVIII^e siècle, l'exotisme est plus oriental qu'africain. Cf. MARTINO. *L'Orient dans la littérature française* (1906), et H. CORDIER. *La Chine en France au XVIII^e siècle* (1910).

II. — *Les premiers pas vers l'intérieur*

Le Sénégal, pris par les Anglais pendant les guerres de l'Empire, nous est rendu par le traité de Paris, en 1815. Les officiers et les fonctionnaires français qui devaient reprendre possession de la colonie s'étaient embarqués à bord de « La Méduse » qui s'échoua sur le banc d'Arguin. Toute une émotion publique naquit de ce naufrage. Le récit qu'en publièrent Savignie et Corréard, deux survivants du radeau tragique, atteignit tout de suite plusieurs éditions et fut traduit à l'étranger (1). L'histoire de l'infortunée famille Picard, jetée sur la côte d'Afrique à la suite du naufrage de la frégate, histoire racontée par M^{me} Dard (2) dans son livre *La chaumière africaine* (1824), est peut-être plus intéressante, en ce sens que non seulement elle donne une version qui confirme et complète sur certains points celle de Savignie et Corréard, mais encore qu'elle retrace les efforts tentés par une famille française venue s'installer au Sénégal au moment de la reddition de la colonie. Un vif accent de sincérité fait de ce récit vécu un témoignage qui ne laisse pas d'être émouvant. Parmi les rescapés du naufrage se trouvait également le jeune Mollien qui se rendait en Afrique, chargé par le gouvernement d'une mission de reconnaissance aux sources du Sénégal et de la Gambie. Dans le *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (1822), il consigne les résultats de son exploration. Parti pour le « pays désert des Yolofo », où la présence d'un voyageur européen excite une grande curiosité, il traverse le Bondou, se dispute avec ses guides qui veulent l'abandonner, suit une caravane en route pour le Fouta Djallon et visite les sources de la Gambie, du Rio Grande et du Sénégal. Il lui faut arracher les renseignements aux indigènes défiants et contrôler leurs dires à chaque instant. Il tombe malade, on lui refuse l'eau et le feu, on tente même de l'empoisonner ; il doit s'échapper par ruse. Ses notes de route sont pleines de vie et de couleur. Ses observations géographiques renferment sans doute quelques imprécisions. Néanmoins Mollien est le premier voya-

(1) SAVIGNIE et CORRÉARD. *Naufrage de la frégate « La Méduse », faisant partie de l'expédition du Sénégal, en 1816*, relation contenant les événements qui ont eu lieu sur le radeau, dans le désert du Sahara, à Saint-Louis et au camp de Daccard (1818). La quatrième édition, de 1821, renferme huit gravures de Géricault. Rappelons que Géricault avait peint, en 1819, sa célèbre toile, « Le radeau de la Méduse ».

En 1821, paraît le récit d'un autre naufrage dans les mêmes parages, par Cochelet : *Naufrage du brick français « La Sophie », perdu le 30 mai 1819 sur la côte occidentale d'Afrique, et captivité d'une partie des naufragés dans le désert de Sahara, avec nouveaux renseignements sur la ville de Timectou*. Ce livre, de même que le précédent, n'a pas d'autre prétention que de raconter le plus fidèlement possible tous les détails de l'accident.

(2) M^{me} Dard, née Ch. A. Picard, entreprit la relation des malheurs de sa famille au Sénégal pour obéir au désir exprimé par son père à son lit de mort. Il ne faut pas se méprendre au titre romantique du livre ; il s'agit d'une histoire véridique, contée avec beaucoup de précision et de simplicité, par l'héroïne elle-même.

geur qui ait rapporté des informations utiles et soit parvenu à ravir quelques secrets au pays des noirs. Son exemple sera bientôt suivi.

Grout de Beaufort, qui s'enfonce dans le Sénégal (1824) et meurt dans l'arrière-pays, n'a laissé que quelques rares lettres (1). Le *Voyage à Podor*, de Perrottet (1825), ne parle guère que des recherches spéciales des botanistes qui dressèrent un catalogue de la flore du pays (2). Le baron Roger s'intéresse aux noirs qu'il avait à gouverner ; il compose une grammaire wolofe, traduit en vers français plusieurs fables du pays (1828) et écrit un roman intitulé *Keledor, histoire africaine* (1829), où les héros sont des indigènes. Ces ouvrages sont assez importants : ils marquent un souci d'étudier le noir chez lui, dans son propre milieu, dans sa langue, dans son caractère. Les *Fables sénégalaises* sont le premier essai de folklore africain (3). L'histoire de *Keledor* est une étude de l'indigène, de sa vie, de ses mœurs, de ses pensées, à la faveur de laquelle le baron Roger donne un aperçu de l'histoire du Sénégal et rapporte plusieurs épisodes de luttes locales au moment de la traite des esclaves. Sous une forme romancée, l'auteur réunit les observations qu'il a recueillies sur le pays et sur la mentalité des habitants et condense les résultats de sa propre expérience. C'est un procédé de vulgarisation assuré de toucher le public mieux que n'importe quel ouvrage didactique. Mais il ne s'agit toujours que du Sénégal.

Cependant voici venir René Caillié, le premier grand explorateur français de l'Afrique noire (4). Dès l'âge de seize ans, Caillié vient au Sénégal poussé par la soif des aventures lointaines. La lecture des livres de voyages l'avait enflammé du désir de partir vers cette mystérieuse Afrique dont il veut explorer quelque partie inconnue. Tombouctou devient l'ob-

(1) Beaufort entreprend, en 1824, un voyage sur le Sénégal et la Gambie, parcourt le Galam, le Kaarta, le Bambouk, et malheureusement meurt en route. On n'a de lui que les lettres adressées à un membre de la Société de géographie de Paris et qui furent publiées dans le Bulletin de cette Société. Sur ce voyage, voir le « Journal des voyages » XXIV, 1824.

Les *Mémoires du capitaine Landolphe*, rédigées par Quesné (1823), se rapportent plus au Bénin qu'à l'A. O. F. C'est en partie au capitaine Landolphe que nous devons les recherches botaniques de Palisot de Beauvois, qui put pénétrer dans le royaume de Bénin grâce à une recommandation de Landolphe au chef du pays.

(2) GUILLEMIN, RICHARD et PERROTTET. *Forae Senegambiae tentamen*, 1830.

Les *Observations sur les essais de culture tenés au Sénégal*, par Perrottet (1831), sont surtout destinées à réfuter le livre de Hautefeuille : *Plan de colonisation des possessions françaises d'Afrique occidentale* (1830).

(3) On ne peut pas ranger parmi les études de folklore l'ouvrage de l'évêque Grégoire : *De la littérature des nègres, ou recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature* (1808), qui est un plaidoyer très général en faveur des noirs et qui concerne aussi bien les nègres des Antilles que ceux d'Afrique.

(4) D'autres voyageurs étrangers parcoururent l'Afrique noire au début du XIX^e siècle. Il y a un mouvement d'exploration, une fièvre de voyages, une émulation, qui sont tout à fait remarquables. Dans l'Afrique occidentale, les Anglais sont nos rivaux. Leurs écrits, traduits en français, ne sont pas sans exciter chez nous le désir de surpasser leurs découvertes. Nous citerons les traductions de Mungo Park (1800 et 1803, pour le premier voyage et 1820, pour le second), de Mac Leod (1821), de Hutton (1823), de Denham, Clapperton et Oudney (1826), de Gray et Dorchard (1826), de Gordon Laing (dans le Timanni, 1826) et de Lander (1832).

jet continuel de ses pensées. Après deux séjours parmi les tribus maures du Sénégal, dont il étudie la langue et les mœurs, il trace l'itinéraire de son voyage, « aventureux comme un défi ». Tombouctou était la ville la plus impénétrable du monde ; s'y aventurer paraissait folie (1). Caillié use d'un moyen héroïque pour en forcer l'accès en trompant la méfiance jalouse des indigènes. Il adopte le costume des pèlerins musulmans et se donne pour l'un d'eux regagnant son pays après plusieurs années de captivité chez les Français. Il réussit, au prix de mille dangers, à pénétrer dans l'intérieur jusqu'à Djenné et jusqu'à Tombouctou, d'où il revient à pied par le Sahara et le Maroc. Cette étonnante traversée de l'Afrique, œuvre de l'initiative privée, puissant exemple d'énergie française, place René Caillié au rang des plus grands explorateurs modernes. De retour en France, il publie le récit de son voyage (2). Il n'avait rapporté des régions parcourues que des notes fugitives, très laconiques, écrites en tremblant, au péril de sa vie ; il ne fallait pas, en effet, qu'on le surprît à tracer sur son calepin des caractères étrangers qui auraient dévoilé sa véritable identité. La fable ingénieusement inventée, qui lui permit d'atteindre son but, avait de terribles inconvénients ; « Je portais toujours dans mon sac mon arrêt de mort. » Ses quelques notes au crayon et sa prodigieuse mémoire suffirent à Caillié, aidé dans sa rédaction par M. Jomard, président de la Société de géographie, pour reproduire fidèlement toutes les étapes de son remarquable voyage. Son livre relate son départ avec sa petite pacotille à la suite d'une caravane mandingue, les incidents de la route, les difficultés rencontrées, la maladie qui l'arrête dans le Fouta Djallon, la charité de la vieille négresse qui le recueille et le guérit ; il dit l'animation de Djenné, son commerce, ses maisons à terrasses, ses rues propres ; il note les relations commerciales qu'on pourrait lier entre la côte et les popula-

(1) « Grâce au merveilleux dont la légende avait entouré son nom, Tombouctou resta pour l'Europe, célèbre et inconnue tout à la fois durant plusieurs siècles. » BORY. *La conquête du Soudan*, p. 49. Parmi les rares Européens qui purent atteindre Tombouctou avant Caillié, le marin français Paul Imbert (1630) mourut comme esclave sans laisser aucun document, et le voyageur anglais Gordon Laing (1826) fut assassiné sans avoir pu livrer le résultat de ses observations.

En 1817, paraît en France la traduction de la *Relation de Robert Adams, Américain, contenant son naufrage à la côte occidentale d'Afrique, sa captivité pendant trois ans chez les Arabes du Sahara et son séjour à Tumbuctoo*. Il fut bientôt prouvé que Robert Adams n'avait jamais atteint Tombouctou et qu'il avait forgé de toutes pièces cette partie de son récit. L'ignorance où l'on était à l'égard de cette cité mystérieuse, située au cœur de l'Afrique, connue seulement par quelques vagues récits et sur laquelle on possédait les renseignements les plus fantaisistes, d'autre part l'impossibilité où l'on se trouvait de contrôler la vérité des relations sur ce pays considéré comme à peu près inaccessible, rendaient possible la mystification du marin américain. Nous savons que des doutes s'élevèrent également, en 1830, sur l'authenticité du voyage effectué par René Caillié.

(2) *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale*, précédé d'observations faites chez les maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827 et 1828, par René Caillié (1830).

Une nouvelle édition du voyage de Caillié paraît en 1881, sous le titre : *Voyage d'un faux Musulman à travers l'Afrique*. Cet ouvrage fut réédité en 1883, 1885 et 1891. Ces éditions coïncident avec la reprise de notre activité et de notre extension vers le Soudan.

tions de l'intérieur ; il situe, en passant, avec une singulière justesse de coup d'œil, les détails topographiques et recueille une foule de remarques utiles à la géographie et aux sciences naturelles. Caillié enfin arrive à Tombouctou, un soir, au coucher du soleil ; sa joie est extrême ; cependant le spectacle n'est pas celui auquel il s'attendait ; il s'était fait une autre idée de la grandeur et de la richesse de cette capitale, et pourtant « il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, sous le ciel rouge pâle, dans l'immensité des plaines arides où règne le silence ». Et c'est le retour, la morne traversée du désert sans fin, vers le Maroc lointain, jusqu'à l'arrivée à Tanger, presque mourant, exténué par la fatigue, la misère et la fièvre. Caillié a le rare mérite de savoir observer. Tous ceux qui, par la suite, ont visité les mêmes contrées s'accordent à rendre hommage à la précision de ses renseignements (1). Nul doute que si le jeune voyageur avait pu joindre à ses brillantes qualités naturelles une culture scientifique qui lui faisait défaut, il eût dépassé en éclat les plus célèbres explorateurs africains. M. Jomard l'aida à composer son livre ; mais la part prépondérante du travail revient à Caillié qui, grâce à la sûreté de ses souvenirs visuels, conduisit la plume alerte du savant.

En 1845, paraît la relation d'un voyage fait en 1843 dans le royaume de Dahomey, par Brüe. C'est le récit d'un agent commercial envoyé par la maison Régis à Abomey pour négocier avec le roi l'établissement de factoreries dans le pays. Il contient quelques pages intéressantes sur les mœurs dahoméennes, la cour du souverain et le gouvernement des provinces (2). Mais les ouvrages de Anne Raffenel méritent de retenir davantage notre attention. Raffenel, officier du commissariat de la marine, avait été désigné pour faire partie d'une commission d'étude envoyée par le gouverneur Bouet-Willaumez dans le Bondou et le Bambouk en vue de rechercher les moyens d'étendre notre action commerciale dans ces contrées et de reconnaître le cours de la Falémé. Des cinq Européens qui composaient cette commission, seul Raffenel supporta impunément les fatigues du voyage. C'est ainsi qu'il fut chargé, à la place du chef de l'expédition mort au retour, de rédiger l'historique de la mission. On lui communiqua, à cet effet, les papiers de Huard Bessinières ; mais ces lignes écrites hâtivement au crayon étaient à peu près effacées et inutilisables ; aussi Raffenel fut-il amené à se servir de ses notes personnelles, et c'est en partie son propre journal qu'il livre au public. Le *Voyage dans l'Afrique*

(1) Des doutes furent émis, surtout en Angleterre, sur la réalité du voyage de Caillié. M. Jomard le défendit chaleureusement (*Remarques géographiques sur le voyage de Caillié* (1830), *Notice historique sur René Caillié* (1839). Voir également d'Avezac : *Réponses aux objections élevées en Angleterre contre l'authenticité du voyage de Caillié à Tenbouctou* (1830). Mais la preuve la plus éclatante fut apportée par l'explorateur allemand Barth qui, passant à Tombouctou vingt-cinq ans après Caillié, confirma toutes les assertions du voyageur français.

(2) Egalement à citer, de Mauléon, un *Voyage au Dahomey* (1845), sans grand intérêt.

occidentale (1) est un gros volume de 500 pages de texte serré, dans lequel il trace minutieusement l'itinéraire de la commission et expose longuement les travaux auxquels elle doit se livrer. Par bonheur, il égaye cette monotone énumération de villages, de distances et de gisements aurifères, par la relation assez alerte des incidents de route, la description du pays et des habitants et par quelques anecdotes bien venues. Malgré cela l'intérêt languit parfois ; l'auteur fournit consciencieusement toutes sortes de renseignements sur la flore, la faune, l'état politique et les mœurs locales, comme dans les récits de jadis, sans méthode et sans art, et sans revêtir à nos yeux ce charme du passé qui donne leur attrait spécial aux vieilles chroniques. Plus attrayant, à notre avis, est le second ouvrage de Raffinel intitulé *Nouveau voyage au pays des nègres* (1856), dans lequel il rend compte de la mission qui lui fut confiée l'année suivante par le gouvernement, sur sa demande, en récompense des fatigues qu'il avait supportées et des dangers qu'il avait courus en menant à bien la première expédition. Son but est plus vaste cette fois : il veut traverser l'Afrique du Sénégal au Nil en passant par Ségou et Tombouctou. Mais, retenu en captivité dans le Kaarta, dépouillé de tout, malade, il doit abandonner son projet. « J'ai marché malgré l'hostilité des populations, malgré la fièvre, malgré la dysenterie, cet horrible mal impitoyable aux Européens, et je ne me suis arrêté que devant l'impossible. Prisonnier huit mois des Bambaras, j'ai su, seul de ma race en présence d'une puissance qui pouvait mettre 50.000 hommes sous les armes, préserver de tout outrage la dignité de la nation que je représentais. Rendu à la liberté par une de ces fantaisies de sauvages dont on profite mais qu'on ne s'explique pas, je suis revenu à l'île de Saint-Louis après seize mois d'absence, seize mois passés sans toit pour abriter ma tête, sans lit pour reposer mon corps, sans soins pour garantir ma santé violemment atteinte par un climat meurtrier, et, chose plus pénible encore, sans un compatriote qui pût adoucir mes ennuis, soutenir mon courage et redire ma souffrance. » Prenant sur les loisirs que lui laissaient ses fonctions dans une nouvelle affectation, à Madagascar, le courageux explorateur met en ordre les nombreux matériaux recueillis au cours de son voyage, et c'est seulement en 1856 qu'il publie son livre. L'ouvrage est divisé en deux volumes : le premier renferme la partie descriptive et anecdotique de sa mission ; ce récit vivant, plaisant même en maint endroit, montre que les difficultés rencontrées en route ne l'ont pas empêché d'observer les pays traversés et qu'il a su traduire son voyage d'une façon pittoresque. Le second volume contient une étude historique,

(1) Anne RAFFENEL. *Voyage dans l'Afrique occidentale*, comprenant l'exploration du Sénégal depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé au delà de Bakel ; de la Falémé, depuis son embouchure, jusqu'à Sansanding ; des mines d'or de Keniéba, dans le Bambouk ; des pays de Galam, Bondou et Woollé ; et de la Gambie depuis Bacounda jusqu'à l'océan ; exécuté en 1843 et 1844 par une commission composée de MM. Huard Bessières, Jamin, Raffinel, Peyre Ferry et Pottin Patterson (1846).

géographique, politique et économique du Sénégal, avec les vues personnelles de l'auteur sur la colonie. C'est proprement le rapport documentaire de la mission.

Raffenel pense que l'action des Européens sur les noirs doit s'exercer au double point de vue commercial et religieux. Nous allons trouver cette idée de direction religieuse exposée avec plus de développement par l'abbé Boilat, missionnaire apostolique, dans ses *Esquisses sénégalaises* (1853). Ce sont des petites notices sur Gorée, Dakar, le Sine Saloum, le Sénégal, où sont examinées les différentes races qui peuplent ces pays, leur vie familiale, sociale et religieuse. Mais l'étude est trop superficielle : il semble que Boilat, mulâtre wolof, aurait pu donner en la matière quelques précisions originales. Il ne s'attache guère qu'à l'aspect extérieur des choses et reste dans les généralités. Il s'en tient à son titre : ce sont bien là des esquisses, sans plus. Le but du livre est de susciter des ouvriers évangéliques. L'abbé Boilat s'apparente aux missionnaires du siècle précédent qui, après avoir exposé, ainsi qu'il le fait, « les mœurs, les usages, les croyances et les gouvernements de chaque peuple », concluent, comme lui, en disant que de grands progrès restent à réaliser par les jeunes zélateurs et que le pays, en proie aux esprits infernaux, ne se relèvera que par la propagation de la foi. Son style est certainement moins louable que ses idées. « Six heures sonnent, et tout à coup, comme lancé par une main puissante, l'astre brillant des jours est jeté dans l'air... » Cette image donne bien peu l'impression d'une aurore sénégalaise. Tout le livre est aussi conventionnel. Et l'on comprend que l'auteur, sentant son impuissance à peindre les hommes dont il parle, ait cru devoir ajouter au premier volume un album de croquis des « naturels ». « Les plus savantes descriptions n'eussent pas été suffisantes pour en donner une idée exacte », et il a recours au dessin « pour saisir la nature sur place et la reporter en caractères que tous peuvent lire et comprendre ».

Autrement pénétrant quant à l'étude d'un peuple, autrement vif quant au récit, apparaît l'ouvrage du lieutenant Hecquard, *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale* (1853). Celui-ci renoue la tradition des grands voyageurs. Affecté au commandement du fort de Bakel, il sollicite et obtient la permission d'accomplir un voyage d'exploration vers Ségou et, si possible, vers Tombouctou. Il s'était préparé à cette expédition par une fréquentation constante des noirs, apprenant leurs idiomes, se façonnant à leurs mœurs, accomplissant de longues tournées autour de son poste. Il part, plein de cette confiance qui est la moitié du succès dans les entreprises hasardeuses, et plein de ce courage, plus méritoire encore que le courage militaire dont il avait déjà fait preuve, et qui est un assemblage de persévérance, de sang-froid, de patience et d'énergie, par lequel se distinguent les hommes bien trempés. Une première tentative de pénétration par Grand Bassam échoue, malgré les précautions prises, par suite de

la mauvaise volonté des guides qui abandonnent l'officier en pays inconnu. Hecquard, de retour à la côte, ne renonce pas à son projet ; il change son point de départ et décide de passer par le Fouta Djallon. Il remonte la Cazamance, franchit les plaines inondées de la Gambie, traverse des pays « qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs », erre longtemps dans les montagnes arides du Baumès pour éviter les bandes insurgées contre l'almamy régnant, gagne enfin Timbo, la capitale, où, arrêté par la guerre qui divise le pays, il est obligé de séjourner quatre mois, attendant vainement les secours demandés à Bakel ; enfin, à regret, il doit prendre le parti impérieusement commandé par la situation de regagner Saint-Louis, où il revient après dix-neuf mois d'absence. Tel est le long pèlerinage dont il raconte simplement les vicissitudes, sans autre prétention que celle de reproduire avec fidélité les choses qu'il a vues. Voyageant presque toujours sous la protection avouée de l'almamy du Fouta Djallon, il a pu recueillir beaucoup de renseignements, ce que Caillié, par exemple, obligé de se cacher et de passer rapidement, n'avait pu faire. Il s'est attaché surtout à étudier les populations qu'il a traversées, et plus particulièrement les Peuhls, sur lesquels il a porté toute son intelligente attention. Mettant à profit ses loisirs forcés à Timbo, il a rédigé l'histoire de ce peuple et noté toutes les manifestations de leur vie sociale et privée ; c'est lui qui, en quelque sorte, a révélé la civilisation foulane.

Nous n'avons guère jusqu'ici parlé que des récits des voyageurs. Ce ne sont cependant pas les seuls ouvrages qui, depuis la reprise du Sénégal, aient été écrits sur l'Afrique occidentale. La curiosité des savants est éveillée, et des publications à tendance documentaire paraissent à côté des journaux de voyages, provoquées dans bien des cas par ces explorations elles-mêmes.

C'est d'abord le débat entamé entre les géographes au sujet de la priorité des découvertes et des établissements des Européens sur les côtes d'Afrique, discussion soulevée par le travail que publie Estancelin en 1823, qui se poursuit dans de nombreux ouvrages d'étude ou de vulgarisation, et qui sera reprise après 1870 avec une vigueur nouvelle. Le même sentiment qui avait guidé Villaut de Bellefonds incite Estancelin à publier ses patientes recherches sur les expéditions des navigateurs normands au xiv^e siècle (1). Peu après, paraît l'*Histoire générale des voyages* de Walckenaer (2), qui remplace dans les bibliothèques celle de l'abbé Prévost,

(1) ESTANCELIN. *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique* (1823).

(2) WALCKENAER. *Histoire générale des voyages* ; collection des relations de voyages par terre et par mer en différentes parties de l'Afrique, depuis l'an 1400 jusqu'à nos jours (1826-1831, réimprimée en 1842). Les vingt-un tomes consacrés à l'Afrique sont seuls parus. Ils contiennent la traduction des collections anglaises de Hakluyt et Purchas et le récit des voyages effectués par les Français et les Portugais. Au treizième volume il n'est plus question de l'Afrique occidentale.

Déjà des vulgarisateurs avaient rappelé le goût de ces sortes de lectures en tradui-

et dans laquelle l'auteur soutient l'exactitude des courses normandes en Afrique. Vitet, dans son *Histoire de Dieppe* (1833), apporte de nouvelles confirmations. Tel n'est cependant pas l'avis de Santarem qui, poussé par un patriotisme peut-être trop exclusif, conteste l'authenticité des navigations dieppoises et rouennaises et soutient que la priorité des établissements à la côte occidentale d'Afrique revient aux Portugais (1). En réponse au mémoire de Santarem, d'Avezac publie une notice sur *les découvertes faites au Moyen Age dans l'océan Atlantique antérieurement aux grandes explorations portugaises du XV^e siècle* (1845), consciencieuse étude dans laquelle il réfute victorieusement les objections élevées par le savant portugais (2). Jules Hardy, en 1864 et Margry, en 1867 (3), apporteront leur contribution à ce débat qui tourne tout à l'avantage des anciens marins normands ; et la critique, qui s'était armée de l'absence de preuves assurant l'authenticité de ces expéditions, devra bientôt s'avouer vaincue devant les probantes recherches de tous les historiens qui, suivant le sillage des diverses navigations françaises aux îles et aux côtes d'Afrique, établiront la légitimité de nos prétentions (4).

Les études, plus directement inspirées par les voyages entrepris au début du XIX^e siècle suivent de près la publication du récit de ces expéditions. Il en est de même des ouvrages provoqués par le développement de notre plan d'action en Afrique. On s'intéresse aux résultats acquis et aux progrès de la géographie réalisés grâce aux récentes explorations. Telles sont les tendances manifestées par les ouvrages de Latreille, de Larenau-

sant les *Voyages en Afrique*, de Ledyard et Lucas (1804). Le *Tableau historique des découvertes et établissements des Européens dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique jusqu'au commencement du XIX^e siècle* est traduit de l'anglais par Cuny, en 1809. Cuvillier donne, en 1821, la *Relation historique des découvertes et voyages en Afrique*, de Leyden et Murray. Il n'est pas douteux que la publication de ces relations ait contribué en partie, en réveillant la curiosité, à susciter la discussion sur la priorité des découvertes faites en Afrique au Moyen Age.

En outre, ces traductions ont ranimé la sympathie du public pour les encyclopédies chères aux lecteurs du XVIII^e siècle. A part Walckenaer, nous citerons : l'*Abrégé des voyages en Afrique*, par J. Dufay (1825), le *Choix de voyages*, composé par un anonyme d'après Prévost et La Harpe (1830), le *Voyage pittoresque en Asie et en Afrique*, par Eyriès (1834), les *Voyages dans les diverses parties du monde*, par Montémont (1835), et même l'*Histoire des découvertes géographiques*, par Vivien de Saint-Martin (1845).

(1) SANTAREM. *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique...* (1842).

(2) Tardieu, dans son ouvrage sur *La Sénégambie et la Guinée* (1847), prend également position en faveur des navigations dieppoises.

(3) J. HARDY. *Les Dieppois en Guinée*, en 1364.

P. MARGRY. *Les navigations françaises du XIV^e au XVI^e siècle*.

(4) Parmi ceux qui contribuèrent le plus à ce patient et concluant travail de mise au point, nous citerons : M. Hardy qui, en 1874, publie l'ouvrage de David Asseline sur *Les antiquitez et chroniques de la ville de Dieppe* ; Gravier qui, dans ses *Recherches sur les navigations européennes faites au Moyen Age aux côtes occidentales d'Afrique* (1878), suit magistralement les traces de d'Avezac ; Gosselin (1876) et de la Roncière (1899) qui, dans leurs études sur l'histoire de la marine française, apportent des affirmations précises sur les navigations normandes ; enfin Binger qui, dans ses *Considérations sur la priorité des découvertes maritimes sur la côte occidentale d'Afrique aux XIV^e et XV^e siècles* (1900), complète les arguments de ses devanciers.

dière, de Jomard, de d'Avezac (1). On s'occupe de rechercher les moyens de mettre en valeur nos possessions ouest-africaines, et plusieurs auteurs indiquent les richesses à exploiter ou suggèrent quelques solutions (2). On commence à étudier la possibilité de relier par terre nos établissements du nord de l'Afrique avec ceux de la côte occidentale ; Augier de la Sauzaye publie un mémoire sur la question, et le général Daumas trace l'itinéraire à suivre (3). Une certaine extension, autour de 1848, donnée au commerce en Afrique occidentale, et surtout l'activité des gouvernements français et anglais tendant à réprimer l'esclavage et son trafic attirent l'attention sur ces contrées. A cette occasion se publient des études, les unes plus spécialisées, comme celle de Bouet Willaumez sur la traite des noirs (4), inspirée par l'esprit de libéralisme qui caractérise cette époque, les autres plus générales, comme celles de Tardieu ou de Barthélemy sur la Sénégambie (5). Il faut aussi noter les importants travaux hydrographiques, qui conduisent à une connaissance plus exacte de la navigation côtière en ces parages (6). Enfin les populations elles-mêmes commencent à intéresser

(1) LATREILLE. *Recherches géographiques sur l'Afrique centrale d'après les écrits de Léon l'Africain comparés avec les relations modernes* (1824). LARENAUDIÈRE. *Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique* (1826). JOMARD. *Remarques sur les découvertes géographiques faites dans l'Afrique centrale* (1827) ; *Réflexions sur l'état des connaissances relatives au cours du Dhioliba ou Niger* (1829) ; *Remarques et recherches géographiques sur le voyage de René Caillié* (1830). D'AVEZAC. *Analyse géographique du voyage de René Caillié* (1838) ; *Aperçus de parties explorées du Niger et de celles qui restent à explorer* (1841). TUGNOT DE LANOYE. *Le Niger et les explorateurs de l'Afrique centrale* (1858).

(2) SCHMALTZ. *Le Sénégal* (1821). LAÏNÉ. *Des avantages d'un grand développement à donner aux établissements de la côte occidentale d'Afrique* (1825). DE LA FEUILLADE. *Mémoire sur les moyens d'exploiter, par le Sénégal, les mines d'or de Bambouc* (1826). HAUTEFEUILLE. *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale* (1830). PERROTTET. *Essais de culture tentés au Sénégal* (1831). BERTHELOT. *De la pêche sur la côte occidentale d'Afrique* (1840). DEZERT. *Du commerce de la gomme au Sénégal* (1841). BOUET WILLAUMEZ. *Esquisse commerciale de la côte occidentale d'Afrique* (1843).

(3) AUGIER DE LA SAUZAYE. *Mémoire sur la possibilité de mettre les établissements français de la côte septentrionale de l'Afrique en rapport avec ceux de la côte occidentale en leur donnant pour point de raccord la ville centrale de Tombouctou* (1839). Général DAUMAS et DE CHANCEL. *Le grand désert, ou itinéraire d'une caravane au pays des nègres* (1848) ; ouvrage en tous points remarquable, qui montre le Sahara, avec sa vie propre, ses tribus nomades, son trafic, à l'occasion du voyage possible d'une caravane en marche vers le pays haoussa.

(4) BOUET WILLAUMEZ. *Commerce et traite des noirs* (1848). Du même auteur également : *Campagne aux côtes d'Afrique* (1850). A rappeler sur la même question : MORENAS. *Pétition contre la traite* (1820).

(5) TARDIEU. *Sénégambie et Guinée* (1847). Excellent ouvrage de géographie descriptive, avec références aux livres des voyageurs.

BARTHÉLEMY. *Notice historique sur les établissements français des côtes occidentales d'Afrique* (1848). BOCANDÉ. *Notes sur la Sénégambie méridionale* (1849).

(6) Le gouvernement français envoyait chaque année, depuis La Jaille, une expédition de reconnaissance sur les côtes d'Afrique avec mission de protéger le commerce et de faire des observations nautiques. A l'aide des journaux et mémoires déposés au Ministère de la marine, Rossel publie, en 1814, une *Description nautique de la côte d'Afrique*. Roussin, en 1827, apporte une description beaucoup plus exacte : *Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales d'Afrique*, que compléteront par la suite les ouvrages de l'amiral Leprédour : *Description de la côte occidentale d'Afrique* (1828), *Résumé des*

es ethnographes et les linguistes, et des ouvrages spéciaux naissent de cette curiosité nouvelle (1). Au point de vue politique et économique, le régime du « comptoir » sénégalais a fait faillite ; on veut désormais introduire des méthodes de colonisation plus rationnelles, et lorsque Darrican demandera : *Le Sénégal sera-t-il une colonie ou un simple comptoir ?* (1850), Auxcousteaux pourra répondre : *Le Sénégal est une colonie française* (1851). Le terrain est donc bien préparé et les chemins déjà tracés quand arrive Faidherbe, en 1854, date à laquelle on a coutume de faire commencer l'histoire moderne de notre colonie ouest-africaine.

La grand mérite de Faidherbe sera de donner une vigoureuse impulsion et d'assigner un but précis aux efforts tentés encore isolément avant lui. C'est de son gouvernement que date cette activité féconde qui aboutira, après 1870, à la réalisation de l'extension territoriale que Faidherbe avait prévue et à laquelle il avait travaillé. Les publications de l'époque reflètent, dans leur domaine respectif, la bienfaisante action de cette politique raisonnée et audacieuse. Ce sont d'abord des études générales sur le Sénégal et ses dépendances, destinées à faire connaître la colonie, ses ressources, ses populations, son avenir, parmi lesquelles l'ouvrage de Carrère et Holle tient la première place (2) ; puis des travaux particuliers sur la géographie physique, tels que les recherches géologiques de Berg (1857-58), ou sur les langues parlées dans le pays, notamment les ouvrages de Mgr Kobès (3). Faidherbe participe lui-même à ce mouvement et publie, outre d'excellentes contributions à la linguistique et à l'ethnographie, une *Notice sur le Sénégal* et une étude sur *L'avenir du Sahara et du Soudan*, où il expose ses idées sur le sens dans lequel doit s'exercer notre action (4). Mais c'est

opérations hydrographiques... (1827), et ceux de Bouet Willaumez : *Description nautique des côtes d'Afrique* (1846), de Kerhallet : *Manuel de navigation* (1851) et de Darondeau : *Instructions nautiques sur les côtes d'Afrique* (1852).

(1) DARD. *Dictionnaire wolof et bambara* (1825) ; *Grammaire wolofe* (1826). ROGER. *Recherches philosophiques sur la langue wolof, suivies d'un vocabulaire* (1829). D'EICHTAL. *Histoire et origine des Foulahs ou Fellans* (1841) ; *Vocabulaire de la langue foulah* (1841). D'AVEZAC. *Notice sur le pays et le peuple des Yébous* (1845) ; *Esquisse grammaticale de la langue yéboue* (1841-45) ; *Vocabulaires guiolef, mandingue, etc.* (1841-45). HECQUARD. *Coup d'œil sur l'organisation politique, l'histoire et les mœurs des Peuhls du Fouta Djallon* (1852). Citons aussi un *Essai sur la littérature arabe au Soudan*, de Cherbonneau (1866).

(2) F. CARRÈRE et Paul HOLLE. *De la Sénégambie française* (1855). PEUCHGARIC. *La côte occidentale d'Afrique* (1857). ROY. *Gorée et dépendances* (1858). Plusieurs articles de DUVAL sur *Le Sénégal* (1858).

(3) Mgr KOBÈS. *Dictionnaire français wolof* (1855) ; *Principes de langue wolofe* (1856) ; *Grammaire de langue wolofe* (1869). DESCHEMET. *Vocabulaire français wolof* (1864).

(4) FAIDHERBE. *Vocabulaire wolof, poular, soninké* (1860) ; *Etude sur la langue sérère sine* (1865) ; *Les Berbères et les Arabes du bord du Sénégal* (1854) ; *Populations noires des bassins du Sénégal et du Haut Niger* (1856) ; *Notice sur la colonie du Sénégal et sur les pays qui sont en relation avec elle* (1859) ; *L'avenir du Sahara et du Soudan* (1863). Dans ce dernier ouvrage, Faidherbe se prononce contre la liaison de l'Algérie et du Sénégal par le Sahara et soutient que la ligne naturelle et logique d'écoulement commercial est celle du Haut Sénégal et du Haut Niger ; c'est la conception de la pénétration du Soudan par la côte de l'Atlantique qui sera réalisée sous la III^e République. Faidherbe, de retour en France, et après 1870, publiera plusieurs autres études sur les langues, les peuples et l'histoire du Sénégal. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

surtout dans les entreprises de pénétration que se manifeste notre activité. Nous commençons à voir apparaître les premiers récits d'événements militaires, écrits par Carrère et par Brossard de Corbigny (1), sous l'influence immédiate des opérations menées par Faidherbe. Autour de 1860, le gouverneur juge le moment venu de faire explorer les régions encore imparfaitement connues qui avoisinent le Sénégal, afin de se documenter sur la géographie, l'ethnographie, les ressources commerciales de ces contrées et aussi sur l'état d'esprit des populations à notre égard. Ces enquêtes à caractère scientifique et politique vont donner naissance à toute une série de publications qui sont d'exactes comptes rendus de mission, où l'on trouve des renseignements géographiques et commerciaux accompagnant les traités passés avec les chefs indigènes. C'est l'enseigne de vaisseau Bourrel qui donne le récit de son *Voyage dans le pays des maures Brakna* ; le lieutenant Pascal qui raconte son *Voyage au Bambouk* ; le capitaine Vincent qui rapporte son *Voyage dans l'Adrar* ; c'est enfin le lieutenant Lambert qui dans la relation de son *Voyage au Fouta Djallon* présente un journal extrêmement vivant, où la partie descriptive et anecdotique l'emporte sur la forme un peu sèche des rapports précédents (2). Les lettres que le jeune Verneuil publie en 1858 sous le titre *Deux années au désert*, et dans lesquelles il raconte ses aventures au Sénégal, n'ont rien de commun avec les récits qui paraissent à l'époque. Ces enfantines épîtres, aux phases maniérées, auraient pu être touchantes avec plus de simplicité ; une fausse sentimentalité les gâte entièrement. C'est un volume attardé, qui surprend au moment où se précise à la colonie un effort vers l'acquisition de connaissances exactes, vers la notation de faits précis, vers l'expression de sensations vraies, dépouillées de tout exotisme conventionnel.

Le Sénégal est réellement la seule colonie, mais non pas le seul établissement que nous possédions en Afrique occidentale. Les côtes du golfe de Guinée ont vu s'accroître notre influence ; d'importantes maisons de commerce ont fondé des comptoirs, des missionnaires sont allés évangéliser le pays, des croisières vont périodiquement soutenir nos intérêts et entretenir de bonnes relations avec les chefs locaux. Ce mouvement se traduit dans le domaine littéraire par quelques publications qui ont surtout pour objet l'étude du Dahomey, lequel retient davantage l'attention en raison du caractère particulier de son gouvernement despotique, de sa forte organisation militaire et du renom, peut-être exagéré, de ses coutumes sanglantes. Le lieutenant de vaisseau Guillevin rapporte l'horreur que

(1) F. CARRÈRE. *Siège de Médine* (1858). BROSSARD DE CORBIGNY. *Expédition du Cayor* (1861).

(2) Le « Tour du Monde », de 1861 (1^{er} semestre), publie la plupart de ces voyages, précédés d'une étude historique et d'un compte rendu des expéditions militaires, sous la signature de F. de Lanoye. Également, Régnault, dans « L'Annuaire du Sénégal », en 1864, donne un résumé des voyages faits par ordre du gouverneur du Sénégal en 1859, 1860 et 1861.

lui a laissée la vue des exécutions sommaires couramment pratiquées à la cour du roi et crie volontiers à la barbarie (1). Le chirurgien de la marine Repin semble avoir mieux vu le royaume d'Abomey et discerné la nécessité pour le roi de maintenir solidement son autorité (2). Tous deux constatent la force redoutable que constitue le corps des amazones affecté à la garde personnelle du souverain et ne cachent pas leur surprise et leur admiration devant l'organisation très moderne de ce bataillon féminin. Le P. Borghero, supérieur des missions catholiques en Guinée et au Dahomey, ne donne pas seulement un aperçu des mœurs dahoméennes ; sa curiosité est plus étendue, et les observations qu'il a recueillies durant son séjour sont plus complètes et plus détaillées ; en outre, il est un des premiers à parler savamment du milieu physique (3). Les renseignements qu'il fournit sur le pays et les populations, de même que l'historique qu'il fait des missions apostoliques, seront souvent utilisés par les écrivains qui suivront ses traces. L'opuscule du capitaine Canot (4) et les notes rapportées par Béraud (5), représentant de commerce et agent consulaire à Wydah, montrent, ainsi que les ouvrages précédents, qu'on n'ignore pas tout à fait, à cette époque, l'ancienne Côte des Esclaves. Cependant, bien qu'une certaine activité commerciale se manifeste en ces parages, c'est encore le Sénégal, où Faidherbe revient en 1863, qui attire les esprits occupés de choses coloniales et intéresse l'opinion par ses promesses de développement.

Madival, Mondot, Ricard, Schauenberg, Haurigot, Carrère, Tesseire, Dournaux-Duperré étudient respectivement la colonie telle qu'elle se présente actuellement et telle qu'elle peut être demain ; ils font connaître les ressources que le pays peut mettre au service d'une exploitation sérieuse et indiquent le moyen de les utiliser ; leurs conclusions sont identiques et ils affirment leur confiance raisonnée dans l'avenir de notre possession (6).

(1) GUILLEVIN. *Voyage dans l'intérieur du Dahomey (Annales des voyages, 1862).*

(2) D^r REPIN. *Voyage au Dahomey (Tour du Monde, 1863).* Récit assez détaillé, suivi de notes, rédigées par F. de Lanoye, sur les grandes coutumes dahoméennes.

(3) Le P. BORGHERO. *La Guinée et le Dahomey* (série d'articles dans les « Annales de la propagation de la foi », 1862-64). Le P. Borghero a également publié d'autres articles dans « Le Journal des Missions catholiques » (1867) et dans les « Annales de la propagation de la foi » (1867).

(4) Capitaine CANOT. *La vie d'un négrier ; le chacha de Wydah* (1863).

(5) BÉRAUD. *Notes de séjour au Dahomey* (1866).

(6) MADIVAL. *Le Sénégal ; son état présent et son avenir* (1863). MONDOT. *Étude sur le Sénégal* (1865). D^r RICARD. *Le Sénégal : étude intime* (1865 ; intéressant ouvrage, dans lequel l'auteur utilise son observation personnelle pour essayer « d'inculquer la connaissance du Sénégal non par démonstration mais par voie de sensation » ; son originalité est de ne pas parler du point de vue de l'administration mais du point de vue de l'administré ; « pour juger des effets du contact de notre civilisation sur les peuples noirs je me suis fait nègre ». REILLE DE SCHAUENBERG. *Note sur la Sénégambie* (1868). S. HAURIGOT. *Quinze mois en Sénégambie* (1869). CARRÈRE. *Le Sénégal et son avenir* (1870). TESSEIRE. *De la situation actuelle du Sénégal* (1870). DOURNAUX DUPERRÉ. *La Sénégambie française* (1871). De nombreux articles de l'amiral Vallon, qui fut député du Sénégal, traitent également du développement économique de notre établissement ouest-africain.

Faidherbe, développant son plan d'action vers le Haut Niger, envoie, en 1863, le lieutenant Mage et le docteur Quintin en mission à Ségou auprès d'El Hadj Omar, pour essayer de lier des relations commerciales avec le tout puissant chef noir en lui proposant la création d'une ligne de comptoirs entre le Haut Sénégal et le Niger. Mage et Quintin restèrent près de trois ans dans les états du prophète toucouleur, hôtes de son fils et successeur Ahmadou. A leur retour, Mage publia la relation de ce très intéressant voyage (1). Il peut se vanter à juste titre, comme il l'écrit dans sa préface, d'avoir vu ce qu'aucun de ses contemporains n'a vu et de connaître un monde que nul ne connaît ; il a habité « un empire que l'on traitait encore de fabuleux et de chimérique quelques années auparavant, malgré sa grande étendue, ses révolutions, ses batailles et ses conquêtes ». Mais ce n'est là qu'une question d'amour-propre. La mission dont il était chargé fut féconde en résultats scientifiques, politiques, et humanitaires, ajoute-t-il volontiers. En effet, outre les renseignements précis qu'il rapporte touchant la géographie du pays, l'histoire des peuples et des dynasties, la possibilité d'une liaison à établir en vue de l'extension territoriale vers le Niger, il se plaît à constater qu'il enrichit son pays d'une connaissance utile des indigènes devant servir à la régénération de l'Afrique noire. Il lui eût sans doute été facile d'allonger son récit, d'y mêler des aventures romanesques, de s'y donner aussi plus de relief. Il a préféré reproduire ses notes journalières dans lesquelles il raconte, d'une manière très minutieuse, toutes les péripéties de son voyage et de son séjour auprès d'Ahmadou. On ne rencontre pas dans cette relation consciencieuse de grandes descriptions ou de fine psychologie ; mais on y trouve une foule de détails qui évoquent à nos yeux la cité de Ségou, la cour du redoutable prince, l'armée en campagne, la guerre au pays noir, et qui rendent avec relief la vie de ces contrées inconnues. Le livre de Mage annonce déjà les ouvrages scientifiquement documentés et curieusement vivants que feront naître les missions de pénétration qui seront bientôt envoyées à travers l'Afrique pour préparer la conquête ou affirmer nos droits.

L'activité qui se manifeste en Afrique à cette époque se traduit également dans la littérature d'imagination. Le pays, en effet, offre un cadre neuf que les romanciers n'ont pas manqué d'utiliser avec adresse. Les ouvrages de ce genre s'adressent de préférence à la jeunesse et alimentent chez ce public, qui n'est point négligeable, le goût inné des aventures. Ce n'est pas une histoire inventée que raconte Léon Gozlan sous le titre *Pour avoir voulu imiter Robinson*. Gozlan tout jeune s'engagea comme novice à bord d'un caboteur en partance pour la côte occidentale d'Afrique. Sentant s'éveiller sa vocation de littérateur, il entreprit de relater son voyage et ses aventures au Sénégal, et la nouvelle fut insérée dans le « Musée des

(1) Lieutenant de vaisseau MAGE. *Voyage dans le Soudan occidental* (1863-1866). paru d'abord dans le « Tour du Monde », en 1868, puis édité en un gros volume, en 1868.

familles ». Toutefois, sous sa forme amusante, ce récit est peut-être plus sérieux qu'il ne paraît. Les petits romans d'aventures écrits par Léon Guérin sont imaginés de toutes pièces (1) ; sur l'Afrique occidentale, il n'a donné que les *Voyages de deux enfants avec leur père sur les côtes occidentales et orientales d'Afrique* (1841). Ce sont surtout des livres de vulgarisation géographique et coloniale ; le procédé consiste, à la faveur de l'histoire contée (histoire d'un héritage à recueillir au Sénégal et à Bourbon), à donner aux jeunes lecteurs une connaissance familière de la flore, de la faune et des habitants des pays où l'action se développe. Ce sont aussi des contes moraux. A ce titre, pourtant, ils ne valent pas le roman de M. de Préo, *Les Youlofi* (1846), qui narre l'histoire d'un prêtre et d'un militaire français chez les nègres de l'Afrique. Cet ouvrage est destiné à faire ressortir l'empire de la religion sur un peuple infidèle et les avantages de la civilisation sur une nation barbare. Mais les aventures des héros sont pleines d'invéraisemblances et la représentation des indigènes vraiment trop fantaisiste. Il est question de tigres qu'on étouffe en leur enfonçant une peau de panthère dans la bouche ; un « bon nègre » parle des « lieux charmants de sa naissance » et de son village « à l'aspect délicieux » où les cabanes « sont séparées les unes des autres par de petits jardinets fort bien entretenus » ; le soldat devient le chef de guerre des Youlofi et le prêtre leur chef religieux ; tous deux bâtissent une église à colonnade, un amphithéâtre pour les jeux et des bains d'eau minérale. Nous voici loin des romans géographiques de Léon Guérin. Le livre d'Enduran (2), *La traite des nègres ou deux marins au Sénégal* (1868), se rattache aux manifestations attendries nées de la campagne en faveur de l'émancipation des esclaves ; c'est un récit à tendance moralisatrice qui raconte la lutte de deux frères, l'un négrier, l'autre officier de la marine royale, et qui se termine par la défaite du négrier qui se fait missionnaire pour racheter ses fautes. L'intention est très louable. Mais l'auteur témoigne d'une ignorance regrettable en matière de géographie africaine : il situe Tombouctou à trois jours de marche de Saint-Louis, confond cette dernière ville avec Bathurst, et représente la brousse comme étant couverte de lianes pressées. En outre, l'histoire est souvent languissante. Les romans de La Landelle nous replacent tout à fait dans la tradition du roman d'aventures. L'action des *Princes d'ébène* et de *Falcar le Rouge* (3) se déroule principalement au

(1) Guérin écrivit un certain nombre d'ouvrages romancés à l'usage de la jeunesse et qui tous ont pour but de faire connaître, sous une forme agréable, l'histoire et la géographie de la France et de ses colonies. De même Vulliet publia, en 1869, des *Scènes et aventures de voyage*, récits destinés à intéresser à l'étude de la géographie, et dont quelques-unes se déroulent en Afrique.

(2) Enduran est l'auteur de plusieurs romans exotiques pour la jeunesse, tous empreints de la même tendance moralisatrice.

(3) Ces romans ont paru d'abord en 1852 sous les titres indiqués, le deuxième volume faisant suite au premier. Une réédition en fut donnée, en 1871, sous le titre *Les géants de la mer*. G. de La Landelle, officier de marine démissionnaire, publia, aux environs de 1850, plusieurs romans d'aventures maritimes qui eurent un certain succès à l'époque.

Sénégal, au Soudan et dans le golfe de Guinée. Certes, on peut encore y relever des inexactitudes historiques et géographiques ; mais le récit est plein de vie, plein de mouvement, et l'intérêt ne se dément pas. Le roman met aux prises Nathan, roi de la flibuste, négrier imprenable qui a son repaire quelque part sur la côte d'ébène, et Falcar le Rouge, émir d'un royaume africain, ami des Français, défenseur des faibles et des opprimés. Ce sont des luttes géantes entre ces deux héros, qui tour à tour triomphent. Les péripéties multiples et très romanesques conduisent le lecteur tantôt en Afrique, tantôt en France, tantôt sur mer, où l'auteur évoque les combats entre les Français et les Anglais, les chasses aux corsaires et aux négriers. Le livre de La Landelle fait songer parfois à certains ouvrages de Fénimore Cooper (*Le Corsaire rouge*) ; mais ce n'est pas un reproche que nous lui adressons là. Une réédition de ce roman oublié aurait à l'heure actuelle un succès presque assuré, car il est traversé par un souffle d'aventure qui exalte toujours la jeunesse. Jules Verne, qu'avaient passionné les découvertes géographiques modernes et qui avait publié un ouvrage sur les explorateurs au xix^e siècle, ne pouvait manquer de situer, dans l'immense continent africain, quelques-uns de ses « Voyages extraordinaires ». Les aventures de *Trois Russes et trois Anglais* se déroulent dans l'Afrique australe ; celles du *Capitaine de quinze ans*, dans l'Angola et le bassin du Congo ; la randonnée du docteur Fergusson pendant *Cinq semaines en ballon* à travers le Soudan se termine en Afrique occidentale. Ce roman, paru en 1863, ouvre la série des récits romanesques qui ont fait la solide réputation de leur auteur. Jules Verne appuie la fiction de ses voyages extraordinaires sur l'étude des voyages réellement effectués ; avant d'écrire, il lit les relations des voyageurs qui ont parcouru le pays ; à cet égard, il n'est pas douteux que les explorations africaines lui ont fourni une source abondante de documentation. D'autre part, il emprunte aux dernières découvertes de la science les éléments nécessaires aux inventions qu'il imagine. Il apparaît véritablement comme un vulgarisateur de la science et de la géographie. Il sait instruire en amusant. Son ouvrage de début, *Cinq semaines en ballon*, obtint un vif succès et fut traduit à l'étranger. Malgré quelques défauts, sur lesquels il ne convient pas d'insister, ce livre, par son souci de vraisemblance, son exactitude topographique, son effort de pittoresque, et par la leçon d'énergie qu'il donne, se classe parmi les bonnes productions du roman d'aventures qu'on doit recommander à la jeunesse. Nous ne voulons retenir de toute cette littérature spéciale que l'influence certaine qu'elle exerce sur l'esprit des enfants. Outre le goût de la lecture qu'elle leur inculque sans effort, elle constitue « une sorte d'instruction primaire exotique et coloniale ». En dirigeant l'imagination des jeunes gens vers l'Afrique, quelques-uns de ces livres ont sans doute éveillé des désirs précieux d'aventures et contribué modestement à la conquête du pays.

Ainsi donc s'accuse dans tous les domaines politique, scientifique (1) et littéraire, une activité coloniale, qui n'atteindra, il est vrai, son plein développement qu'après 1870, mais dont les manifestations ont déjà une réelle importance.

*
* *

L'Afrique est restée, plus longtemps que toute autre partie du monde, le continent mystérieux par excellence. La nature inhospitalière des côtes défendues par la « barre », les étendues considérables de l'arrière-pays que de vagues récits montraient comme des déserts sans eau ou des forêts impraticables, les rapides dangereux coupant les grands fleuves, l'hostilité des peuplades guerrières, formaient un ensemble d'obstacles qui expliquait l'ignorance dans laquelle on restait plongé à l'égard de l'Afrique noire. C'est seulement au XIX^e siècle, et surtout à partir de 1870, que l'on commence à découvrir le pays, la découverte s'effectuant parallèlement à l'action politique. Avant cette date on ne connaît guère que quelques points de la côte. L'intérieur est une région fabuleuse, peuplée de monstres. « Afrique est coutumière toujours choses produire monstrueuses », disait Rabelais sans son *Pantagruel*, en 1547. Trois siècles plus tard, on discute encore sérieusement de l'existence des hommes à queue dans le centre africain (2). « On se faisait du physique des races africaines le même tableau grotesquement déformé que, pour la plupart, les Européens se font encore de leur mentalité (3). » La conquête de l'Afrique à la fin du XIX^e siècle est un fait comparable à la découverte de l'Amérique au Moyen Âge.

(1) On ne saurait passer sous silence les nombreux ouvrages médicaux, thèses de doctorat pour la plupart, qui furent écrits sur les maladies observées au Sénégal, dans les hôpitaux maritimes ou dans les postes, qui contiennent de très utiles considérations pathologiques ou hygiéniques, et qui contribuent à préciser la topographie médicale du pays, tant du point de vue européen que du point de vue indigène. Assez rares avant la Révolution, ces études se développent à partir de 1820 (reprise du Sénégal) et prennent une importance croissante autour de 1850-1870. On pourrait citer pour cette dernière période vingt thèses de médecine coloniale relatives à des affections épidémiques ou endémiques étudiées sur place par les jeunes médecins de la marine et qui prouvent un effort vraiment suivi en cette matière. Il est exact que la plupart de ces observations doivent paraître aujourd'hui assez arriérées ; il n'en est pas moins vrai que l'ensemble de ces travaux présente un beau mouvement scientifique d'une incontestable utilité, qu'il n'est point possible d'ignorer quand on recherche les traces de l'activité déployée dans le domaine intellectuel par les pionniers de notre expansion africaine.

Dans un autre ordre d'idées, il faut également noter les articles consacrés en France aux explorations étrangères en Afrique et les traductions données des ouvrages publiés par ces voyageurs. L'accueil réservé chez nous à ces découvertes montre que l'opinion publique ne se désintéresse nullement des expéditions de ce genre. Le retentissement des voyages de Barth, par exemple, n'est pas sans provoquer, dans une certaine mesure, une émulation profitable et, en tout cas, contribue nettement à entretenir une curiosité des choses d'Afrique, non négligeable dans la formation de l'esprit colonial en France. A ce sujet, il convient de citer les articles de vulgarisation de Malte Brun (1856-1866), de Jacobs (1857-1859) et les traductions des voyages de Livingstone (1859) et de Barth (1860). Il faut encore ajouter les comptes rendus détaillés publiés dans les journaux spéciaux, principalement dans le « Tour du Monde », les « Annales des voyages » et dans les publications géographiques.

(2) ESCAYRAC DE LAUTURE. *Mémoire sur le Soudan* (1856).

(3) Commandant MEYNIER. *L'Afrique noire* (1914).

Toutefois, la zone côtière était connue des navigateurs, et dans l'histoire de l'exotisme la révélation n'est pas aussi brusque. Les premiers voyageurs ont laissé des relations qui nous familiarisent déjà avec le pays. Les missionnaires, les officiers du roi, les commerçants aussi furent les historio-graphes de nos entreprises africaines, « les chantres de notre épopée coloniale à ses débuts ». Les collections de voyages entretiennent la curiosité de ces contrées lointaines et contribuent à former le goût des aventures et de l'exotisme. Ce n'est bien souvent encore qu'un exotisme primitif ; il n'y a pas d'effort pour décrire véritablement le paysage, encore moins pour rendre la vie propre du pays entrevu. Les peintures restent conventionnelles ; il ne se trouve pas de voyageur capable d'évoquer une nature moins artificielle, de même qu'on ne rencontre pas d'esprit assez averti pour séparer les nègres en tribus et races différentes, selon leurs caractères distinctifs. Les récits plus récents sont déjà d'une autre facture. On ne peut manquer, même sans avoir l'expérience de ces sortes de productions, de remarquer la différence existant entre les journaux de Caillié, de Raffenet ou d'Hecquard et les relations antérieures ; ils présentent les qualités de simplicité et de mesure, le souci d'exactitude, le pittoresque vrai, l'intérêt documentaire et scientifique qui feront des ouvrages à venir de parfaits modèles du genre. Certes, nous rencontrons encore sous la Restauration de volumineux répertoires généraux. Mais les explorations deviennent bientôt si importantes, l'horizon s'élargit tellement que les titres des ouvrages se font vite plus modestes. « C'en est fait, semble-t-il, des histoires générales des voyages qui peuplaient les bibliothèques de nos grands-pères, et dont les jolies planches gravées, le texte gai, le parfum discret d'héroïsme ont enchanté notre enfance (1). » Les études se limitent en se précisant. La même évolution se remarque dans la littérature historique ou géographique et dans la littérature ethnographique, anthropologique ou pathologique ; elles restreignent leur objet à mesure que les explorations s'étendent ; en réduisant leurs prétentions, elles prennent un plus juste sentiment de leur domaine ; et plusieurs de ces livres ont ainsi conservé une valeur certaine. La littérature d'imagination, quoique à sa période de début et limitée à des œuvres enfantines, semble vouloir garder un fond de vraisemblance qui renforce la fiction et, recherchant une documentation plus sûre, marquer un acheminement vers la représentation d'une plus grande vérité.

L'expansion coloniale est un fait historique qui domine la fin du ^{xix}e siècle et le début du ^{xx}e siècle. Commencée sous le second Empire, reprise avec vigueur et parfaite par la ^{III}e République, elle atteint en Afrique un admirable développement. Après 1870, se réalise la conquête militaire, scientifique, économique et morale de l'A. O. F. Une activité littéraire

(1) G. HARDY. *Le bilan scientifique de l'A. O. F.* (généralités).

multiple naît de cette vaste entreprise. Nous nous proposons d'en suivre les manifestations, d'en dresser le tableau, d'en indiquer le sens, et d'apprécier la valeur de la contribution ouesï-africaine à la formation de notre littérature coloniale (1).

(1) Qu'on nous permette de rappeler brièvement les principales phases de l'expansion française en Afrique occidentale et de la formation territoriale de l'A. O. F.

Dès le ^{xiv}e siècle, les navigateurs normands commercent sur les côtes occidentales d'Afrique et fondent des établissements dans le golfe de Guinée. Mais ce n'est guère qu'au début du ^{xvii}e siècle que les comptoirs prennent une certaine fixité et que le commerce se développe, grâce à la création de Compagnies coloniales, qui exercent principalement leur influence au Sénégal. Pendant la guerre de Sept ans, le pays est occupé par les Anglais ; il est repris en 1779, et, en 1884, devient une véritable colonie, administrée par un gouverneur désigné par le Roi. Sous l'Empire, les Anglais s'emparent à nouveau de Gorée et de Saint-Louis ; le traité de Paris, en 1815, nous restitue le Sénégal, mais nous n'en reprenons possession qu'en 1817 avec le gouverneur Schmaltz. A partir de cette date, les efforts semblent s'orienter vers une mise en valeur effective de la colonie, cependant que sur les côtes de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey (Côte des Esclaves) des traités d'amitié et de commerce passés avec les chefs indigènes étendent notre influence sur ces régions. En même temps se précisent les reconnaissances vers l'intérieur du pays, grâce aux explorations de Mollien (1818), de Caillié (1827), de Raffeneil (1843), de Hecquard (1850). En 1854, Faidherbe est nommé gouverneur du Sénégal : il assied notre autorité dans le pays, soumet les Maures rebelles, bat le prophète El Hadj Omar, réduit le Cayor ; il se révèle aussi bon administrateur qu'habile conquérant, et jette les bases de notre futur empire africain en préparant la pénétration vers le Niger (Mage et Quintin, en 1863). « Il faut, dit-il, aller fonder un établissement vers Bamako, sur le Haut Niger, en le reliant au Sénégal par une ligne de postes distants de 25 à 30 lieues, et dont le premier doit être à Bafoulabé. » Mais l'année 1865 semble marquer le terme de cet effort. Puis la guerre de 1870, les désastres militaires et financiers qui en résultent, arrêtent l'expansion coloniale. Cependant, en 1876, se manifeste un réveil de l'opinion publique en faveur des entreprises africaines. Le Gouvernement encourage les tentatives faites pour reprendre le programme de Faidherbe. Longtemps, on nous a jeté ce nom de Sénégal à la face ; mais ce vieux témoin de notre impuissance en Afrique, ce pays décrié, fournaise et marais, est à la veille de s'étendre au loin vers l'Orient. Riez : pauvre comptoir, il sera demain vaste empire. » (O. Reclus.) Le colonel Brière de Lisle reprend la marche vers le Niger et fonde le premier poste à Bafoulabé. Borgnis-Desbordes, en trois campagnes mémorables, atteint Bamako (1883) et relie, par une série de postes, le Haut Sénégal au Haut Niger. L'action de tous les commandants supérieurs du « Haut-Fleuve », de 1883 à 1890, sera de consolider notre nouvelle conquête et de faire du Niger une barrière entre nos possessions et les états d'Ahmadou et de Samory, à l'Est. Le colonel Galliéni est un de ceux qui se sont illustrés dans cette double tâche : il réduit à l'impuissance l'agitateur Mahmoudou Lamine qui ravage le pays et passe des traités de protectorat avec nos deux puissants voisins. Entre temps, des missions hydrographiques explorent le Niger, et Binger relie nos colonies du Sénégal à nos établissements de la Côte d'Ivoire par le pays de Kong et le Mossi. En 1890, en raison des difficultés soulevées par la mauvaise foi d'Ahmadou, le colonel Archinard occupe les états de ce prince et anéantit sa puissance ; Samory, violant les traités signés, met au pillage les territoires qu'il nous a cédés ; en quelques campagnes vigoureusement menées par les colonels Humbert et Combes, l'émir est refoulé dans la haute Côte d'Ivoire. Une colonie nouvelle est créée : le Soudan français. En 1894, nos troupes occupent Tombouctou. Une série de reconnaissances établit la sécurité sur la frontière nord du Soudan le long du pays des Touareg et des Maures nomades ; au Sud-Est, la boucle du Niger est conquise du fait de l'occupation du Mossi et du Gourounsi ; le fama Bambemba est battu par le colonel Audéoud ; la jonction du Soudan, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey est réalisée ; enfin une lutte décisive est engagée contre Samory qui est fait prisonnier par le capitaine Gouraud, en 1898. Le Soudan français, vaste territoire compris entre le Sahara et la forêt dense est alors divisé administrativement entre les différentes colonies du littoral (Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey), et les pays du Moyen Niger forment, d'une part, la colonie du Haut-Sénégal-Niger et, d'autre part, le territoire militaire du Niger (1899-1900). En novembre 1899, la mission Afrique centrale (Joalland-Meynier) rejoint, au Tchad, la mission saharienne (Foureaux-Lamy) et la mission congolaise (Gentil) ; un « bloc » est constitué qui réunit l'Algérie, le Soudan et le Congo au cœur de l'Afrique noire.

En Guinée, la France ne possédait que des comptoirs ; mais les nécessités commercia-

les et notre rivalité avec les Anglais transformèrent bientôt nos établissements qui deviennent la colonie des Rivières du Sud (1882). Le Gouverneur Ballay obtient une extension de ses pouvoirs et crée la colonie de la Guinée française (1891) qui, par le Fouta Djallon, rejoint le Soudan. — En 1870, les petits établissements que nous possédions à la Côte d'Ivoire sont momentanément évacués et confiés à la garde de résidents commerciaux. Plusieurs missions ayant démontré la valeur de l'arrière-pays, on résolut de relier le Soudan au littoral (Binger, Ménard, Marchand). En 1893, la colonie est administrativement constituée. La lutte contre Samory nous amène à occuper la région du Nord (1896) et à asseoir notre influence sur le haut pays en bordure du Soudan. — Au Dahomey, un traité avec le roi Toffa place Porto-Novo sous notre protectorat (1882). Mais le roi d'Abomey envahit les territoires de notre protégé et incendie les villages. Une convention passée avec Béhanzin n'est pas respectée, et, pour protéger nos nationaux, le général Dodds doit entreprendre la conquête militaire du pays (1892-94). Le gouverneur Ballot étend peu à peu la colonie vers le Nord. La mission Baud-Vermeersch réunit le Dahomey à la Côte d'Ivoire et le commandant Toutée, devançant les Anglais, atteint le Niger en 1895. On peut dire qu'en 1900, pour l'ensemble du pays, la conquête militaire est accomplie. Cependant, il reste encore sur les confins de l'empire quelques résistances à vaincre. Il faut amener à nous les tribus rebelles de la rive droite du Sénégal : Coppolani jette les bases de l'organisation d'un territoire civil de la Mauritanie (1904) et, en 1908, le colonel Gouraud soumet les tribus de l'Adrar.

Le gouvernement général de l'A. O. F. avait été institué en 1895, mais d'une manière incomplète. En 1902, puis en 1904, le gouvernement général est réorganisé politiquement et financièrement ; et, dès lors, l'histoire de l'A. O. F. n'est plus que l'histoire de son développement administratif et économique. Mais la tâche n'est pas toujours aisée, et il faut lutter chaque jour, pour le bon combat colonial. Il y a encore du soldat chez le fonctionnaire de la brousse, « avec tout ce que ce mot comporte d'abnégation, de vaillance et de volonté de vaincre » (Hardy) ; et c'est pourquoi l'on doit ranger aussi dans la « période héroïque » l'œuvre « des organisateurs et des administrateurs, des bâtisseurs de villes et des constructeurs de routes, de tous ceux qui rendent féconde la conquête et font lever la moisson du sol » (E. Etienne). En 1904, l'Afrique occidentale comprenait sept colonies : Sénégal, Guinée française, Côte d'Ivoire, Dahomey, Haut Sénégal et Niger, territoire du Niger, territoire de la Mauritanie. A l'heure actuelle, la réorganisation territoriale répartit l'A. O. F. en neuf groupes : Sénégal, Guinée française, Côte d'Ivoire, Dahomey, Soudan français (ancien Haut Sénégal), Haute Volta (boucle du Niger), Niger (ancien territoire militaire du Niger), Mauritanie (ancien territoire devenu colonie), et le pays à mandat du Togo (ancienne possession allemande). Les limites du territoire ainsi constitué, et qui s'étend sur 4.000.000 de kilomètres carrés (sept fois la France), sont, au Nord : la colonie espagnole du Rio de Oro et une ligne de démarcation entre le Sud algérien et le Sahara soudanais qui passe un peu au sud du Hoggar ; à l'Est : notre colonie du Tchad (A. E. F.) et la Nigeria anglaise ; au Sud : le golfe de Guinée, les enclaves anglaises de la Gold Coast, de Sierra Leone et la république du Libéria ; à l'Ouest : l'Atlantique et les enclaves de la Gambie anglaise et de la Guinée portugaise. L'A. O. F. n'est pas seulement une expression administrative, c'est aussi une réalité géographique.

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTÉRATURE DE VOYAGE
ET DE CONQUÊTE

PREMIÈRE PARTIE

La littérature de voyage et de conquête

CHAPITRE PREMIER

L'ACTION POLITIQUE

L'extension de notre influence en Afrique occidentale n'est pas uniquement une œuvre militaire ; c'est aussi une œuvre politique ; celle-ci a presque toujours précédé celle-là, et c'est seulement lorsque la tentative de pénétration pacifique a été impuissante que l'action militaire a été engagée.

L'exploration géographique de l'Afrique était le but principal des voyages entrepris au ^{xix}^e siècle avant 1870. Certes, on avait aussi le désir d'amener les populations à commercer avec nos établissements côtiers ; mais on voulait conquérir des pays d'abord à la science, ensuite à l'influence française. Après 1870, c'est le mouvement inverse qui se produit. Il y a une fièvre d'action coloniale ; on veut gagner de nouvelles zones d'influence ; on veut s'étendre territorialement ; le mobile géographique passe après le mobile politique, même en ce qui concerne l'exploration hydrographique du Niger, car on voit avant tout dans le grand fleuve africain une voie de pénétration vers l'intérieur. Les missions envoyées dans le Soudan sont en premier lieu des missions politiques ; elles ont pour but, soit de passer des traités avec les chefs indigènes pour placer leurs états sous notre protectorat et devancer ainsi nos rivaux, soit de relier entre elles des parties éparses de nos possessions, soit de délimiter des frontières avec les colonies étrangères. Le résultat scientifique de ces missions a parfois égalé le résultat politique ; Binger, par exemple, a fait de très importantes découvertes géographiques. Il n'en est pas moins vrai que nous en sommes au deuxième stade des voyages africains, qui apparaissent régis par un certain rythme et suivent à peu près cette évolution : voyages géographiques, voyages politiques, voyages économiques et, si l'on veut, voyages touristiques. Une ère nouvelle s'ouvre dans l'histoire de l'Afrique occidentale.

On entreprend le partage du pays. Il s'agit d'aller vite et loin, et l'intérêt national prime les autres considérations. La science y perd peut-être, momentanément, mais la France y gagne. En nationalisant les zones d'action, les voyageurs politiques commencent la formation territoriale de notre empire noir (1).

Au lendemain même de 1870, un arrêt se manifeste dans les entreprises coloniales. Il semble que le pays, encore sous le coup de la défaite, ait besoin de se ressaisir avant de reprendre l'effort soudanais. Les *Croisières sur les côtes d'Afrique*, que l'amiral Fleuriot de Langle publie en 1873, se rapportent à des événements bien antérieurs (2). Le récit du lieutenant de vaisseau Besnard (3) n'est qu'un rapport sur l'état de nos établissements et de notre commerce sur la côte occidentale. La mission du capitaine de frégate Serval (4), chargé de conclure un traité avec le roi du Dahomey, marque une orientation politique nouvelle. Ce n'est toutefois qu'avec les voyages de Galliéni à Ségou et de Bayol à Timbo que se dessine nettement le mouvement d'expansion vers l'intérieur.

En 1879, le gouverneur Brière de Lisle, poursuivant le dessein de Faidherbe, entreprend de relier le Sénégal au Niger. Il confie au capitaine Galliéni la mission d'étudier le tracé du futur chemin de fer et d'obtenir du sultan Ahmadou la signature d'un traité de protectorat. Galliéni publie, en 1885, le récit de cette mission sous le titre *Voyage au Soudan français* (5).

(1) Les voyages politiques ont, avant tout, une signification pratique ; mais notre but n'est pas de dégager pour chacun d'eux les résultats acquis. Ils ne nous intéressent qu'en tant qu'ils ont été l'occasion de récits entrant dans le cadre de notre étude. Nombreux sans doute sont les missions qui n'ont donné lieu qu'à des rapports manuscrits adressés au gouverneur ou au ministre, qui sont très intéressants pour l'histoire politique ou militaire de l'A. O. F., mais qui pour nous ne peuvent pas présenter d'intérêt. Le plus souvent, d'ailleurs, ces voyages ont fait d'abord l'objet d'un rapport adressé à l'autorité supérieure à titre de compte rendu : voilà pour les archives ; puis, quelques années plus tard, les notes ont été revues, regroupées, refondues, et un livre a été publié en librairie : voilà pour la littérature.

(2) Les navires que le gouvernement français envoyait autrefois en Afrique, pour réprimer le trafic des esclaves, n'ont bientôt plus d'autre mission que d'assurer la protection du commerce et de l'industrie. C'est là le but du voyage de « La Zénobie » qui, en 1866, visite successivement nos comptoirs installés depuis le Sénégal jusqu'au Gabon. Fleuriot de Langle, qui commandait le bâtiment, relate ce voyage en y mêlant le souvenir des croisières antérieures auxquelles il prit part. Ses notes résument les connaissances de l'époque sur le pays côtier ; ses renseignements sur l'intérieur sont plus sujets à caution ; il n'a pas pénétré dans le pays et a rapporté de bonne foi des histoires fantaisistes et des notions erronées. Son journal reste agréable à lire, et les rappels du temps de la répression de l'esclavage et des premiers traités de commerce présentent un assez vif intérêt.

(3) BESNARD. *Campagne du « Curieux » à la côte occidentale d'Afrique* (1873).

(4) SERVAL. *Rapport sur une mission au Dahomey* (1878).

(5) Voir au chapitre « La conquête militaire », la biographie de Galliéni.

D'autres missions de reconnaissance furent confiées à des officiers en service au Sénégal en vue d'établir des tracés de chemin de fer ou de rechercher des voies commerciales. Mais les ouvrages publiés à la suite de ces travaux ne peuvent nous intéresser qu'à titre documentaire ; ce ne sont, en effet, pour la plupart, que des rapports où les auteurs condensent leurs observations techniques. Tels sont le *Voyage d'exploration au Sénégal*, du lieutenant Monteil (1882), et la *Mission de reconnaissance*, du capitaine Lenoir (1884).

Ce journal de marche contient deux parties, souvent mêlées au cours du livre : d'une part, les travaux de la mission et ses conséquences, tant au point de vue politique que scientifique ; d'autre part, les péripéties de la route, les obstacles surmontés, le pittoresque et le pathétique du voyage en pays ennemi. L'expédition part de Saint-Louis avec un approvisionnement pour plusieurs mois, remonte le Sénégal et arrive sans encombre à Bafoulabé, qui, à cette date, est le dernier poste français sur la route du Niger. Au delà le pays est inconnu et on représente la région comme dangereuse. Cependant, au début, la mission reçoit bon accueil. Dans le Fouladougou, Galliéni a l'émotion de trouver trace du premier Européen qui, quatre-vingt-trois ans auparavant, l'avait devancé dans ces parages, Mongo-Park. Depuis cette époque, aucun blanc n'était revenu dans le pays. Il est curieux de voir comment les indigènes ont gardé le souvenir du voyageur anglais. « Un jour, nous dit un vieillard malinké, je n'étais pas né encore, un homme à figure étrange parut sur la rive gauche en face du village. Il criait dans une langue inconnue, et, voyant qu'on ne comprenait pas ses paroles, il se lança dans la rivière, en sautant de roche en roche, et aborda au milieu des notables qui l'attendaient sur la rive. On lui donna une case pour passer la nuit, on lui apporta du couscous et du lait, et l'on reçut ensuite de la même façon beaucoup d'hommes blancs qui arrivèrent le lendemain. Ce chef blanc a laissé de bons souvenirs après lui. Il s'est montré doux et généreux et a payé largement l'accueil du roi en lui donnant en cadeau un magnifique bracelet d'argent » (p. 128) ; et l'orateur intéressé termine en disant que la mission ne manquera certainement pas d'être aussi généreuse. Mais, dans les pays voisins, les villages semblent moins bien disposés ; bientôt la situation s'aggrave ; à la méfiance fait place l'hostilité manifeste et le désir non dissimulé de s'emparer des marchandises ; les Bambaras, guerriers cupides et pillards, rôdent autour du convoi, et il faut se garder très sérieusement. Cependant, près de Dio, la petite colonne tombe dans une embuscade ; une lutte acharnée s'engage ; les tirailleurs et les spahis chargent l'adversaire tapi dans les broussailles. Profitant de la bagarre, les assaillants, très nombreux, font disparaître le convoi des ânes chargés des bagages. La mission est obligée de se replier vers le Niger, en pays accidenté, avec les blessés. « Qu'on se figure, dit Galliéni, notre malheureuse caravane, cheminant ainsi, sans autre guide que le soleil, s'arrêtant sans cesse pour éloigner les Bambaras qui nous fusillaient à distance, mais n'osent, malgré notre petit nombre, nous aborder et nous attaquer de près (p. 229). » Que faire ? « Nous n'avions plus ni munitions, ni cadeaux à offrir, ni vivres, ni médicaments. Quel serait, dans ces conditions, l'accueil fait désormais à ces hommes blancs aux vêtements en lambeaux, que suivait une escorte d'indigènes blessés, malades, déguenillés, désarmés ? » Le dénuement est complet. Pourtant la marche en avant est résolue. « C'est bien, je n'attendais pas moins

de vous », dit simplement Galliéni. Et c'est le miracle de la volonté. On se ravitaille comme on peut, on marche sans savoir ce que sera le lendemain, le cœur peut-être angoissé, mais le visage ferme, jusqu'au bout. La troupe, réduite, franchit le Niger, pénètre dans les états d'Ahmadou et arrive en vue de Ségou. Mais le fils d'El Hadj Omar, voyant cette triste ambassade, et déçu de ne pas recevoir de cadeaux, assigne aux Français la résidence de Nango. Galliéni commence alors à faire l'apprentissage de la manière d'agir du sultan toucouleur, déjà décrite par Mage, et qui consiste à tergiverser sans cesse, à laisser dans le doute ceux qui viennent se mettre en rapport avec lui, indécis lui-même sur ce qu'il fera de la mission. Les villages environnants, à tour de rôle, fournissent les vivres nécessaires aux envoyés ; mais la nourriture est souvent insuffisante et mauvaise. L'accès de la capitale reste toujours interdit à Galliéni. Avec ses hommes, il séjourne dix mois à Nango, où il est véritablement prisonnier, car les habitants ont l'ordre de le garder à vue pendant qu'Ahmadou guerroye dans les environs. Cependant, il parvient à organiser un bureau de renseignements et à rassembler des informations nombreuses sur le pays toucouleur, sur l'état politique, la géographie de la contrée et ses ressources économiques. Un jour, voici qu'Ahmadou apprend que les troupes françaises se sont emparées de Kita et y ont construit un fort. D'abord, il veut faire trancher la tête aux officiers de la mission ; mais il se ravise, par crainte des représailles ; des lettres sont échangées, et enfin le sultan se décide à signer un traité avec Galliéni et à laisser partir la petite troupe. « Enfin... nous montons à cheval, après un dernier adieu jeté à cette case de boue, perdue dans un coin ignoré du Soudan, où nous avons passé de si tristes et sombres heures. Nous sommes joyeux comme des oiseaux à qui on vient de donner la volée (p. 470). » Avec un immense soulagement ils reprennent la route du retour. Le désir de mettre entre eux et Ahmadou la barrière du Niger leur fait doubler les étapes. Qui sait si le sultan, en effet, ne va pas changer d'idée ? Ils marchent malgré leur faiblesse, sentant à peine leur fatigue et leur fièvre, et arrivent bientôt à Kita, où ils ont la joie de revoir le drapeau français. Le récit de cette mission remplit six cents pages. Galliéni ne vise pas à l'effet ; son style est sobre ; sa phrase est régulière et précise ; pas de vains enjolivements, des faits, exposés avec netteté. Outre la relation détaillée du voyage et du séjour à Nango, écrite avec cette simplicité touchante, le livre contient de multiples documents relatifs à la topographie, aux ressources du pays, à l'histoire et aux mœurs des populations, à l'organisation de l'empire toucouleur ; et ces renseignements scrupuleux n'ont pas peu contribué à jeter la lumière sur ces contrées qui vont désormais entrer dans la sphère de notre influence politique et commerciale.

Notre action politique ne se manifeste pas que dans le « Haut Fleuve ». Nous lançons des reconnaissances dans toutes les directions, et c'est ainsi

que le docteur Bayol est envoyé, en 1881, auprès de l'almamy du Fouta Djallon pour essayer de faire admettre notre protectorat sur ce pays. Bayol qui, auparavant, avait accompagné Gallieni au Niger, raconte ce voyage au Fouta Djallon dans le livre où il a relaté les différentes missions qui lui furent confiées avant de devenir gouverneur des Rivières du Sud (1). Mais le véritable historiographe du voyage à Timbo est l'ancien comédien Noirot, devenu explorateur et membre de la mission Bayol (2). Son carnet de route, *A travers le Fouta Djallon et le Bambouk* (1886), est un vrai récit de voyage, pittoresque et plaisant. Déçu par l'aridité du paysage au Sénégal, Noirot s'enthousiasme devant la végétation luxuriante des Rivières du Sud, de même que devant les danses « pudiquement lascives » des vierges noires de Boké. Il raconte avec une verve spirituelle les petits incidents de la marche vers Timbo, les ruisseaux qu'il faut traverser à la manière des singes sur une branche d'arbre jetée d'une rive à l'autre, les porteurs qui rechignent et qui traînent, l'étonnement des populations au passage des blancs. Il avoue humblement que si la surprise des indigènes est grande en voyant tomber brusquement chez eux deux « visages pâles », la sienne ne l'est pas moins en constatant qu'au lieu de se trouver en face de noirs féroces, presque nus, le masque menaçant, le nez garni d'un anneau de cuivre, les mains pleines d'arcs, de flèches, de sagaies, il a affaire à des gens polis, doux, relativement bien élevés, vêtus simplement, il est vrai, mais suffisamment. Et sa surprise ne va pas sans quelque déception de ne pas rencontrer de sauvages tels que les illustrations les représentent d'ordinaire. Chemin faisant, il admire le paysage et sait trouver des phrases évocatrices pour rendre le pittoresque des cases dorées bâties au flanc des coteaux verts et la succession des montagnes bleues qui découpent leurs bizarres dentelures à l'arrière-plan, sur le ciel lumineux. Il dit la richesse des cultures, l'abondance des troupeaux de bœufs, la vie rurale des Peuhls, leur hospitalité. Tour à tour la mission visite les deux almamys du Fouta Djallon et Bayol fait signer à chacun d'eux un traité d'alliance avec la France ; il ramène même une ambassade peuhle qui visitera Paris, pour rendre aux Français leur politesse. Le retour s'effectue par le Bambouk. Le pays change d'aspect : Au lieu des montagnes sillonnées de cours

(1) D'abord nommé résident à Bamako, Bayol part pour rejoindre son poste avec la mission Gallieni ; mais le guet-apens de Dio modifie le plan établi et le force à revenir à Saint-Louis. L'année suivante, il est envoyé avec Noirot au Fouta Djallon et réussit à faire admettre notre protectorat sur le pays. Peu après, on lui confie la délicate mission d'amener à nous les chefs rebelles du grand Bélédougou. C'est le récit de ces trois voyages que contient le livre de Bayol, *Voyage en Sénégambie* (1888). Sa narration est beaucoup moins vivante que celle de Noirot. Il s'attache surtout à recueillir des renseignements d'ordre topographique, économique ou politique ; il n'insiste guère sur les détails anecdotiques et semble ne s'intéresser qu'aux résultats acquis. Plutôt qu'un journal de route, c'est un compte rendu de mission, consciencieux, documenté, mais un peu sec.

(2) Noirot, qui fut acteur aux « Folies dramatiques », devint explorateur et entra, quelque temps après, dans le cadre des administrateurs coloniaux.

d'eau frais et des villages bâtis sur les mamelons ou enfouis dans la verdure sombre des orangers, c'est la brousse aux hautes herbes, les marigots vaseux, la chaleur étouffante. Les villages s'entourent d'une enceinte fortifiée, les cases sont moins confortables, les tams tams réapparaissent. On signe encore un traité en vue de l'exploitation du sable aurifère, à condition d'apporter du sel en échange de l'or retiré des rivières. Bientôt voici la vallée du Sénégal, puis Médine. La mission est terminée. Le journal de Noirot est très vivant, d'une lecture facile ; l'auteur ne craint pas de parler de lui, de dire ses impressions du moment, de raconter les choses telles qu'il les a vues. Cette franchise donne au récit un caractère prime-sautier qui lui attire nos sympathies ; mais il ne faudrait pas y chercher une documentation scientifique que Noirot n'est pas à même de fournir.

On peut avoir à la fois le souci de la valeur du fond et de l'agrément de la forme. En introduisant dans un livre des souvenirs personnels et des peintures variées, on peut lui conserver un intérêt documentaire. Dans *Au Soudan français* (1889), le capitaine Péroz rapporte la mission dont il fut chargé auprès de l'émir Samory dans le Ouassalou afin d'obtenir, pour devancer les Anglais, la reconnaissance de notre protectorat sur ses Etats. Ce n'est pas la première fois que Péroz vient au Soudan, et, à l'occasion d'un village traversé, d'une contrée parcourue, il évoque le souvenir des exploits guerriers de naguère. Il revoit avec émotion les territoires familiers où il luttait quelques années auparavant contre les Sofas. Les habitants aussi se souviennent du chef blanc qui combattait pour leur indépendance et ils lui font de touchantes réceptions. Au cours de sa route, au fur et à mesure des étapes, il rappelle quelques épisodes héroïques de la guerre contre ce même Samory (1), chez qui, cette fois, il va en allié. « Il est tellement incroyable que de si brillants faits d'armes n'aient pas été applaudis en leur temps comme l'ont été tant d'autres combats d'outre-mer, que maintes personnes penseront en lisant le récit être en plein roman d'aventures exotiques. » Mais le livre n'est pas uniquement composé de souvenirs de guerre ; c'est aussi le récit de la mission qui a été confiée à l'auteur. Il note la répartition du travail entre les officiers qui l'accompagnent : l'un, le docteur, est chargé de l'étude de la faune, de la flore, de la minéralogie, de l'anthropologie et de la pathologie indigènes, tâche multiple et complexe ; l'autre, un jeune sous-lieutenant sorti de l'Ecole, est chargé du travail topographique. « On se figure difficilement la lassitude effrayante qu'amène sous ce climat de feu ce travail de levés, chaque jour inéluctablement renouvelé, qui commence au départ et ne finit qu'au retour, sans qu'il soit possible de l'interrompre un seul instant... Le topographe ne peut pas se laisser aller à l'admiration de la nature vierge qu'il traverse, ce n'est pas lui qui peut tirer le gibier, se dis-

(1) A citer notamment l'épisode du siège de Nafadié où le capitaine Louvel tint tête à 6.000 sofas jusqu'à ce que Péroz ait pu venir le délivrer.

traire à un incident de route ; il lui faut toujours marcher d'une allure régulière, noter ses observations sur son carnet, manier alidade, montre et boussole ; et le soir, au campement, au lieu de se reposer, il lui faut dessiner son itinéraire par 40° de chaleur. » Péroz, commandant la mission, se réserve les questions touchant la politique. Il conte, d'une plume alerte, la fastueuse réception de Samory qui accueille les officiers, entouré de ses guerriers, de sa cour, de ses ministres, de ses femmes. Toute cette mise en scène est brillamment évoquée, ainsi, d'ailleurs, que l'envers du décor, la cruauté de l'émir, sa justice sanguinaire, que Péroz nous montre sur le vif à propos d'une exécution tragique à laquelle il assista. Deux propres filles de Samory avaient été courtisées par deux pages ; la liaison découverte, ces derniers furent mis à mort, après qu'on leur eût arraché la langue (pour avoir parlé aux filles de l'émir), coupé les mains (pour avoir touché à ses filles) et crevé les yeux (pour avoir regardé ses filles) ; puis ce fut le tour des deux fillettes : on les ensevelit vivantes sous un amoncellement de cailloux ; et, le soir même, Péroz passant devant cette sépulture vit, pris entre deux énormes pierres, se tendant comme dans un appel au secours, un petit poing crispé et sanglant cerclé d'un bracelet d'or. Il y a là une émotion réelle que le voyageur a ressentie et qu'il sait communiquer discrètement au lecteur. Le livre de Péroz est un très complet tableau de la vie quotidienne d'une mission au pays noir ; c'est aussi un livre d'information utile sur le royaume de l'almamy émir Samory, au temps de la conquête militaire et à l'époque actuelle. Ecrit avec simplicité et naturel, sans effort, l'ouvrage reste attachant d'un bout à l'autre (1).

Nombreux sont les ouvrages des officiers chargés de missions politiques en Afrique occidentale. Il est naturel que ceux à qui ces entreprises délicates et souvent dangereuses furent confiées aient voulu consigner le récit de leur voyage. Sans doute, ces documents sont-ils utiles à l'historien qui étudie le développement de notre pénétration dans ces colonies. Ce n'est pas là notre travail ; et toutes les publications de ce genre n'offrent pas pour nous le même intérêt. Si, parmi ces ouvrages, on rencontre parfois un journal anecdotique, comme celui de Coffinières de Nordeck (2), ou du

(1) Péroz, devenu lieutenant-colonel, publie, en 1906, un livre de souvenirs intitulé : *Par vocation* ; il y raconte « la vie et les aventures d'un soldat de fortune », c'est-à-dire sa propre existence. Deux chapitres sont consacrés à l'Afrique occidentale ; l'auteur rappelle les incidents de la lutte contre Samory et retrace la mission qui aboutit à la signature du traité de protectorat à Bissandougou. C'est, en majeure partie, la reproduction des épisodes relatés dans *Au Soudan français*. Notons, en passant, cette confession : « La vie de l'explorateur est pleine d'un charme austère, mais pénétrant ; comme un venin subtil et tenace il empoisonne le sang à tout jamais. Tous ceux qui, lancés dans l'inconnu des terres nouvelles, ont eu la chance peu commune d'atteindre leur but et de survivre à une usure rapide sont hantés, dès leur retour en Europe, par des projets d'aventures nouvelles. » Ces lignes traduisent toute la nostalgie des randonnées africaines. Cependant Péroz ne revint pas au Soudan ; il poursuivit sa carrière en Indochine. (Sur cette colonie, il publia *Hors des chemins battus*, 1908.)

(2) Le lieutenant de vaisseau Coffinières de Nordeck est envoyé, en 1885, en mission dans les Rivières du Sud ; il raconte sur un ton plaisant ses opérations diplomatiques ;

lieutenant de Segonzac (1), on se trouve le plus souvent en face de relations, évidemment instructives et aussi rédigées avec soin, mais qui sont surtout des journaux de marches, des procès-verbaux d'étapes, des comptes rendus de travaux (2). Nous ne voulons en rien diminuer la valeur de ces récits. Nous établirons seulement une distinction entre le rapport de mission et le récit de voyage. En réalité, cette démarcation n'est pas aussi nette que nous l'indiquons ; la plupart du temps, elle se révèle même assez difficile à fixer. Mais il importe pour nous de faire la différence entre les ouvrages de Brosselard-Faidherbe (3), par exemple et un livre comme celui de Binger.

Les voyages politiques, au début, étaient seulement des tentatives de pénétration à but limité. Les officiers étaient envoyés dans telle région avec la mission de faire signer un traité au chef du pays, et, le traité signé, ils revenaient à leur point de départ. Au développement de notre action coloniale correspond bientôt une conception plus vaste de nos moyens

il n'a pas l'air de prendre au sérieux les palabres suivis de distribution de pavillons tricolores : il est vrai qu'il a surtout affaire à ce qu'on appelle des « marabouts-cognac ». (*Voyage au pays des Bagas et du Rio Nunez*, 1886.)

(1) Le carnet de route du lieutenant de Segonzac, *Dans l'ouest africain* (1891), raconte les péripéties tragiques de la mission Quiquerez-Segonzac. C'est d'abord le voyageur qui parle et qui, le long de la côte, s'attarde à noter l'aspect du pays et la rudimentaire civilisation des noirs ; mais bientôt c'est l'explorateur qui agit et les notations du journal deviennent plus rapides, consignnant les dangers courus aux chutes du Rio San Pedro, l'attaque des Pahins anthropophages, le naufrage de la pirogue qui s'abîme dans les rapides avec passagers et bagages. Les deux officiers blessés, meurtris, sans armes, se trouvent dans une lamentable situation, à la merci des cannibales. Quiquerez est emporté le soir par un accès de fièvre foudroyant. Son compagnon, avec un couteau de poche, creuse une fosse pour l'ensevelir. Et c'est le cruel retour vers la côte, sur la pirogue repêchée, avec le souci d'éviter les villages. Enfin voici l'Océan ; la frêle embarcation prend la mer, avec comme voile une étoffe de soie rouge et bleue qui formait le seul ballot qu'il eût été possible de sauver. Au large, Segonzac est recueilli par un vapeur anglais, et des soins peuvent lui être donnés à temps. On croirait lire un roman d'aventures.

(2) QUIQUANDON. *Mission du Dr Tautain et du capitaine Quiquandon dans le Bélédougou* (1888) ; *Rapport au commandant supérieur du Soudan français sur sa mission auprès du roi Tiéba* (1891). Dr CROZAT. *Rapport sur sa mission au Mossi* (1891). Ces documents renferment surtout des renseignements politiques sur le pays, ses chefs, ses habitants et quelques aperçus sur la valeur économique des régions visitées. Le docteur Tuvache, qui accompagnait, en qualité de médecin, la mission cartographique du Lahou, aurait sans doute pu donner un carnet de route vivant et coloré ; mais son ignorance des choses d'Afrique, ses étonnements puérils, enlèvent tout intérêt à son récit, *Trois mois chez les nègres* (1893).

(3) Le capitaine Brosselard-Faidherbe avait été chargé d'une première mission de délimitation, à propos de laquelle il publia deux ouvrages : *Voyage dans la Sénégambie et la Guinée portugaise* (1889), et *La Guinée portugaise et les possessions françaises voisines* (1889). Une seconde mission lui fut confiée deux ans plus tard, à l'effet de reconnaître le tracé d'une route ou d'un chemin de fer à travers la Guinée française vers le Soudan. Il rédigea d'abord un opuscule, *La pénétration au Soudan par la Mellacorie* (1892), puis un rapport circonstancié, *Casamance et Mellacorie* (1893), dans lequel il vante la beauté et la richesse de « ce jardin de la côte d'Afrique », porte ouverte vers le Soudan. Le lieutenant Warenhorst, qui accompagnait Brosselard-Faidherbe, publia, de son côté, une brochure de vulgarisation, *La Casamance* (1891). Outre les officiers composant la mission, l'effectif comprenait le peintre Adrien Marie et le publiciste Félix Dubois, venus faire, pour le compte de « L'Illustration », une « exploration autour d'une exploration ». Dubois en rapporta son ouvrage, *La vie au continent noir* (1895), que nous étudierons au chapitre consacré au tourisme et au grand reportage.

d'expansion, et les missions de pénétration sont aussi des missions de liaison entre les parties encore éparses de notre domaine ouest-africain. On veut relier territorialement les colonies entre elles, et, pour réaliser cette tâche, on reconnaît les pays qui séparent nos possessions et on les place, par des traités de protectorat, sous l'influence française. C'est un voyage de ce genre qu'entreprend Binger, en 1887, et qu'il relate dans son livre, *Du Niger au golfe de Guinée* (1892). Le capitaine Binger (1) était déjà connu par trois ouvrages sur le Soudan (ouvrages ayant trait au commerce, à la linguistique et à la sociologie), quand il fit paraître la relation de sa mission à la fois politique et géographique dans la boucle du Niger. Ce livre constitue le modèle des récits d'exploration, de même que le voyage est un modèle d'expédition coloniale. Il y a deux moyens de pénétration en Afrique : la violence, qu'employa Stanley, mais qui laisse un sillage sanglant, et la douceur persuasive d'un Brazza ou d'un Binger, la méthode française, qui produit des résultats féconds. Il y a également deux manières de raconter le voyage : l'une qui consiste à grossir son mérite en n'omettant de faire ressortir aucune des difficultés rencontrées ; l'autre, qui s'attache au contraire à détourner de soi l'attention du lecteur. Mais ce serait se tromper étrangement que de croire à l'apparente facilité de la tâche accomplie. Binger, aussi modeste que vaillant, garde une volontaire réserve ; pourtant rares sont les voyages aussi magistralement conduits. Ses études antérieures et ses recherches sur le pays accroissent le désir qu'a Binger de pénétrer le continent noir dont l'inconnu le tente. La lecture des voyages africains est son occupation favorite, et il caresse le rêve d'aller noircir un des grands blancs de la carte d'Afrique que les éditeurs coupaient, au hasard, de cours d'eau indécis ou de montagnes hypothétiques. Il se prépare minutieusement (2), dans l'attente de la mission sollicitée. On lui confie enfin l'importante reconnaissance géographique de la boucle du Niger et la mission politique de relier nos établissements du Soudan au golfe de Guinée. Ces territoires, vierges de toute exploration, étaient difficilement pénétrables à cause des tribus batailleuses et pillardes

(1) Binger avait déjà servi au Sénégal, où il avait fait colonne, et où une mission topographique lui avait été confiée. En 1886, Faidherbe l'appela auprès de lui à Paris, pour l'associer à ses travaux sur l'Afrique. Grâce à l'appui de ce général, il obtint la mission qu'il sollicitait, de relier nos établissements du Niger à ceux de la Côte d'Ivoire par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889). Peu après, promu capitaine, il fut chargé de la délimitation de la frontière entre la Côte d'Ivoire et la colonie anglaise de la Côte d'Or. Nommé gouverneur des colonies en récompense de ses brillants services, il fut bientôt appelé au Ministère en qualité de directeur des Affaires d'Afrique (1896). Nous aurons l'occasion de parler ultérieurement des ouvrages qu'il composa en plus de la relation de son voyage au Soudan.

(2) Dans un petit travail intitulé *Comment on devient explorateur* (1897), Binger relève toutes les qualités nécessaires en l'espèce ; il ne suffit pas d'avoir lu Jules Verne ou Louis Boussenard et de savoir tirer à la carabine ; il faut être médecin, diplomate, linguiste, topographe ; l'on doit apporter son contingent à la somme des connaissances géographiques, cartographiques, ethnographiques ; une exploration ne réussit qu'avec une longue préparation savante.

qui les peuplaient. Binger part seul, sans escorte, uniquement suivi de quelques âniers nécessaires à la conduite de ses bagages. Et pendant des mois, dans ce simple équipage, il chemine et reconnaît le pays, levant sa route à la boussole, notant les accidents de terrain, dessinant les paysages, les fleurs, les plantes, recueillant des renseignements sur les populations, sur leur organisation, leur commerce, et le soir, à l'étape, il fait des observations astronomiques qui fixent son itinéraire, rédige son journal de route, classe ses notes. Parti du Niger, il traverse les états de Samory en lutte avec son voisin Tiéba. Il dit l'horreur de la guerre au pays noir, les provinces affamées, mises en coupe réglée pour satisfaire aux besoins de l'armée. Il se rend au camp de l'émir à Sikasso ; le sentier qui y mène est reconnaissable aux cadavres qui le jalonnent, cadavres de ceux qui, revenant de la colonne, sont morts de faim en route. Il arrive chez le puissant chef noir. « L'almamy est un grand homme d'une cinquantaine d'années ; ses traits sont un peu durs et, contrairement aux hommes de sa race, il a le nez long et aminci, ce qui donne une expression de finesse à l'ensemble de sa physionomie ; ses yeux sont très mobiles, mais il ne regarde pas souvent en face son interlocuteur. Assis dans un hamac en coton rayé de bleu et blanc, il tient dans ses mains, dont l'intérieur est ladre, un gros morceau de bois tendre avec lequel il se nettoie les dents. » La médiation que Binger offre à Samory de faire la paix avec Tiéba n'ayant pas été acceptée, l'explorateur repart, non sans avoir recueilli sur l'empire et sur l'histoire du monarque des renseignements qui complètent les données fournies par le capitaine Péroz. Il s'enfonce vers l'Est puis descend sur le pays de Kong, excitant une grande curiosité et parfois aussi une grande défiance, car il est le premier blanc à traverser ces régions. Les noirs lui attribuent un pouvoir magique pour oser accomplir un tel voyage si loin de son « village » et pour avoir parcouru tant de contrées hostiles où eux ne s'aventurent jamais. Enfin il atteint Kong, sans avoir aperçu la fameuse chaîne de montagnes qui n'existait que dans l'imagination de voyageurs mal renseignés. « Un an, jour pour jour, après mon départ de Bordeaux, je fis donc mon entrée dans Kong, modestement monté sur un bœuf porteur, au milieu d'une population ni bienveillante ni hostile, mais avide de voir un Européen. Le toits des cases, les rues, les carrefours étaient couverts de gens qui se battaient pour se trouver sur mon passage, et ce n'est que grâce à une douzaine de vigoureux gaillards, captifs du chef, armés de fouets, qui rossaient les curieux... que je parvins à gagner une petite place où l'on fit arrêter mon convoi. » Kong, grand marché de la région, résidence de la famille régnante des Ouattara, retient longtemps son attention, et il étudie l'organisation patriarcale de cette cité, les institutions politiques et la réelle civilisation de cette province. Binger eût pu, de ce point, descendre directement vers la côte de Guinée, son programme étant ainsi rempli. Mais il a le désir d'étendre encore son enquête commerciale, géographique

et politique, et il décide d'aller explorer le Mossi et le Gourounsi. Il n'est pas toujours bien reçu partout. « Dans ces pays ignorés ne faut-il pas subir tour à tour avanies et vexations, sans rien dire? Mon but est de réussir à tout prix. Peu importe, pourvu que je passe et que je rapporte de nombreux renseignements. » Et il passe. Les charges de ses ânes provoquent souvent la cupidité des indigènes; une fois il est volé; une autre fois il manque d'être sérieusement attaqué à main armée et ne doit son salut qu'à son attitude calme qui en impose aux assaillants intimidés. Il note l'importance économique des régions traversées, relève toutes les indications possibles sur la géographie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique; il décrit le paysage, tantôt monotone, tantôt luxuriant, ici brousse clairsemée, là fouillis d'arbres, de lianes et d'herbes géantes. Atteint de la fièvre, il n'en continue pas moins sa route, forçant ses jambes à marcher quand même pour ne pas faillir devant les noirs. « La marche au soleil m'avait considérablement affaibli; j'avais la bouche sèche et je ne pouvais plus plier mes pauvres jambes; et pourtant, comme Européen, et comme chef d'expédition, je ne pouvais me laisser aller à un acte de faiblesse et tomber sur le bord de la route. Heureusement qu'un violent incendie de brousse nous enveloppa; il fallut s'arrêter, l'éteindre et camper. J'étais sauvé; mes noirs ne m'avaient pas vu faiblir à la marche. » De retour à Kong, il trouve Treich Laplène qu'un armateur de la côte avait envoyé à sa recherche, et cette rencontre des deux explorateurs dans l'intérieur de l'Afrique est émouvante dans sa simplicité. Un traité de protectorat est signé avec les chefs du pays, et Binger s'enfonce dans la forêt dense vers la côte. Son livre contient quelques exactes descriptions de cette forêt de trente jours de marche, où règne une sorte de demi-obscurité qui fatigue; on se sent écrasé par la puissance de cette végétation. La monotonie de la forêt vierge est terrible à la longue; et, pourtant, comme elle est grandiose et mystérieuse la grande sylve tropicale, et comme son silence est imposant, ce silence étrange que rompt à peine le choc d'une branche de bois mort que les singes, là-haut, à 30 mètres du sol, font tomber en se déplaçant. Mais, malade, affaibli par deux ans de route, Binger est bientôt obligé de se faire porter, comme un colis, dans une toile cousue à une perche. Il ne laisse échapper aucune plainte. Enfin voici les fleuves, et puis voici la côte; le supplice est fini, le but est atteint. Et c'est un souvenir de reconnaissance que l'explorateur garde de son voyage en Afrique, dans ce pays où l'homme vit réellement, où, livré à lui-même en face de situations difficiles ou compliquées, il peut donner largement cours à son initiative, et où il a le bonheur de pouvoir augmenter le prestige de la mère-patrie et élargir le cercle des connaissances humaines.

Les résultats géographiques de ce magnifique voyage sont si importants que l'on a pu dire que Binger fit les dernières découvertes qui restaient à faire dans le Soudan occidental. Les résultats politiques ne sont pas moins

considérables. Les ouvrages spéciaux font ressortir les uns et les autres comme il convient. Binger recueillit dans toutes les régions parcourues une masse énorme de documents qu'à son retour il coordonna dans un livre magistral, dont le titre modeste ne trompe pas le lecteur. Tout est précis dans ce journal de route ; les descriptions individualisent chaque région, les animaux et les plantes utiles sont longuement étudiés, les races et les langues sont éclaircies dans leur rapport et dans leur origine. Binger sait observer, don assez rare, et noter le trait caractéristique ; sous sa plume, le paysage se dessine les peuples vivent et agissent. Les tyles simple, coulant, aisé, ajoute son charme naturel au récit. Pour la perfection de sa forme et la richesse incomparable de sa documentation, ce livre se classe parmi les meilleurs ouvrages des explorateurs et des voyageurs de tous les temps.

Grâce à l'activité des missions politiques notre influence, peu à peu, s'étend et se précise. Sans doute, tous les traités signés ne sont-ils pas scrupuleusement respectés et sera-t-il parfois nécessaire d'imposer de nouvelles conventions ; ces accords nous créent néanmoins des droits à la prédominance effective dans ces régions et des titres à l'occupation du pays. Le Sénégal nous a ouvert la route du Soudan : nous nous sommes installés sur le Niger, et nous envoyons des expéditions de reconnaissance jusqu'à Tombouctou. De même que pour toutes les missions de cette période de découverte et de conquête, l'exploration hydrographique du grand fleuve africain s'accompagne d'une intention politique. Certes, on veut étudier le cours du Niger, son régime, sa navigabilité ; mais on désire aussi connaître l'état d'esprit des populations riveraines et devancer les compétiteurs étrangers ; et les officiers envoyés en mission sont munis des pouvoirs nécessaires pour passer des traités avec les chefs indigènes (1). Dans la Guinée, nous avons placé sous notre protectorat le Fouta Djallon, voie ouverte à notre colonie soudanaise. Au Dahomey, nous possédons des comptoirs florissants, et nous serons bientôt amenés à occuper mili-

(1) Les officiers qui, successivement, furent chargés de cette reconnaissance du Niger ont relaté leurs voyages en des livres qui ne manquent pas d'intérêt. Peu différents de forme et de fond, ils disent l'énergie dont il fallut souvent faire preuve devant les Touareg hostiles et dans les dangereux rapides du fleuve, ou racontent les difficultés du ravitaillement en combustible, l'émotion ressentie parmi les seuils à franchir, et le pittoresque des villages de pêcheurs au bord de l'immense cours d'eau dont les vagues se soulèvent comme une mer déchaînée sous le souffle effrayant des tornades. L'ouvrage de Caron, *De Saint-Louis au port de Tombouctou* (1891), s'agrément de remarques pleines de bonne humeur qui égayaient le récit. Jaime confesse que, pour sa part, il entreprend avec une véritable passion son voyage *De Kolikoro à Tombouctou* (1890) : pas plus que les autres il n'a échappé à l'attrait spécial du centre africain, du grand fleuve infini et de la capitale mystérieuse, « point de rencontre de la pirogue et du chameau ». Plus artiste se révèle le lieutenant de vaisseau Hourst, dans ses descriptions des paysages nigériens, où il s'efforce de rendre la poésie triste des dunes inviolées et l'hypnotique attraction des sables, plus psychologue aussi dans son observation sagace des mœurs et de la vie des Touareg (*Sur le Niger*, 1898). Mais ce dernier voyage et ceux de Mizon (*Les royaumes Foulbé*, 1895), de Lenfant (*Le Niger, voie ouverte à notre empire africain*, 1903, et *La grande route du Tchad*, 1905) et de Fourneau (*Voyage sur le Niger entre Forcados et Tombouctou*, 1905) s'effectuent en majeure partie en territoire étranger.

tairement le pays pour protéger nos intérêts menacés. A la Côte d'Ivoire, nous réoccupons les établissements qu'au lendemain de 1870 nous avions évacués pour des raisons budgétaires, mais que nous ne négligions pas, et à la reprise desquels le voyage de Binger n'est pas étranger. Nous relient entre elles nos possessions du Niger à celles du golfe de Guinée. Notre colonie ouest-africaine se forme territorialement.

Mais les autres puissances européennes ont également progressé vers l'intérieur de l'Afrique et développé leurs comptoirs côtiers. Il faut dès lors établir les limites respectives des zones reconnues et acquises. Les Anglais, qui furent nos rivaux, sont devenus nos voisins à la Côte d'Ivoire ; ils occupent la Gold Coast, et la délimitation des frontières doit être effectuée sur place d'après les accords établis en Europe. En 1892, le capitaine Binger, que le succès de son premier voyage désignait pour de nouvelles tâches, est chargé de cette mission de délimitation entre la Côte d'Ivoire et la Côte d'Or anglaise. Marcel Monnier, qui accompagnait l'expédition en qualité de photographe et d'historiographe, a laissé de ce voyage un journal plein d'attrait, qui dénote de réelles qualités d'écrivain. Monnier, grand voyageur (1), avait déjà visité plusieurs parties du monde avant d'être tenté par « cette extraordinaire Afrique où le réel confine à la fable ». Mais il faut « peu de chose pour réveiller le nomade qui sommeille au cœur de tout homme civilisé », et Binger n'a pas de peine à décider son ami à suivre la mission. Le livre *France noire* (1894) est mieux que le « procès-verbal » des étapes pendant sept mois d'existence errante dans les forêts de la Côte d'Ivoire et sur les plateaux du Soudan méridional ; il contient tout ce qu'une relation d'explorateur, procédant avec la rigueur d'un exposé scientifique, laisse souvent de côté : l'anecdote, le détail pittoresque, la vie au campement, l'impression du jour, le décor. Ces notes sont prises sur le moment, dans la brousse, dans les villages, sous la tente, devant les indigènes accroupis autour du voyageur, pendant les après-midi torrides, ou le soir, à la clarté des feux, dans l'apaisement de la forêt endormie ; et Monnier les reproduit avec toute leur fraîcheur de sensations premières. Ecrite dans une langue aisée, plaisante, correcte, cette histoire de l'expédition est contée avec beaucoup d'entrain, depuis le départ de France et la fièvre des derniers préparatifs. La première impression de l'Afrique est assez décevante. « L'exotisme noir ne se révèle pas ici à son avantage ; crasse et guenilles, le village nègre des villes algériennes, avec ses cases façonnées de matériaux hétérogènes, débris de caisses, rognures de zinc, de boîtes de conserves, sa marmaille nue, aux ventres ballonnés, prenant ses ébats parmi les immondies », tel est l'aspect de Dakar,

(1) Marcel Monnier, rédacteur au « Temps », parcourut l'Algérie et la Tunisie, les Antilles, l'Amérique du Sud, la Malaisie, l'Extrême Orient, le Pacifique. C'est un habitué des voyages sous toutes les latitudes. Il a laissé de très intéressants récits, pleins d'observations vivantes, alertement présentées en un style agréable et soigné.

mais de Dakar en puissance. Aux escales, les camarades de la côte viennent à bord prendre des nouvelles du pays, groupés autour des arrivants, « parlant haut, avec l'intonation de gens que l'isolement a dés habitués de la parole et que le sonde leur propre voix réjouit comme une musique ». La mission débarque à Assinie. Assinie : « Parmi les touffes de cocotiers, des cases de bambou coiffées de chaume ; les quatre factoreries piquent, dans le paysage, la note européenne ; immédiatement en arrière du village un bout de lac miroite entre les palmes grêles ; au premier plan, la barre mugissante ; au fond du tableau, les eaux mortes, la paix des forêts inviolées. » On prend l'attache des commissaires anglais, on recrute des porteurs, et l'on se met en route vers le Nord, d'abord en pirogue parmi les branches qui s'enchevêtrent dans la rivière Tanoé et au milieu desquelles « l'embarcation semble une mouche qui se débat dans une toile d'araignée », ensuite à pied pendant cent lieues de forêts vers les plateaux du Nord. Monnier note les incidents de route, la menue monnaie du voyage, l'attaque des fourmis, les chemins chaotiques, les charges perdues, le manque de vivres, et aussi l'infinie tristesse de la forêt dense, l'horreur de ses ténèbres perpétuelles, la solitude sans nom des pauvres villages perdus, emprisonnés dans cette végétation formidable. « Dans cette ombre (de la forêt), supposez un entrelacement inouï de racines, d'arbres écroulés, de broussailles épineuses ; dans le pli de chaque vallon, un marigot aux eaux dormantes, où l'on s'enlize jusqu'à mi-jambes ; des haleines fétides montent des couches de feuilles pourries, des monceaux de bois mort, de tous les détritux végétaux en décomposition ; ajoutez les exhalaisons de la fourmi cadavre qui mêle à tout cela sa puanteur de charnier, et vous aurez une idée bien faible encore de cette jungle africaine. En réalité, elle est indescriptible. Décrit-on un cauchemar ? » La délimitation ne va pas toute seule ; nous en avons quelques échos : les commissaires respectifs soutiennent âprement leurs revendications à propos de territoires que l'imprécision des termes du protocole établi en Europe laissait sujets à caution ; les opérations sont bientôt suspendues d'un commun accord et les deux missions se séparent. L'expédition française continue sa route vers Kong et le Soudan. La brousse va remplacer peu à peu la forêt, la lumière réapparaît, les indigènes sont moins primitifs : « Il semble que l'humanité, encore à l'état d'ébauche dans les ténèbres de la forêt, ait eu besoin pour s'épanouir d'air et d'espace, des larges horizons baignés de lumière. » Voici Bondoukou ; ce n'est plus un village, mais une ville, avec des murailles jaunes, des toits en terrasse, une mosquée pyramidale ; puis après une longue marche monotone dans une plaine herbeuse à l'infini, voici Kong, la grande capitale, une des plus importantes agglomérations soudanaises. La rue est un tableau vivant, mais difficile à reproduire. Dessiner ? N'y pensez pas. Prendre un cliché photographique ? C'est toute une affaire ! Monnier y arrive parfois, mais non sans déchaîner des clameurs,

car les indigènes croient que « la machine dans laquelle il regarde est une machine à faire pleuvoir ». Leur hôte, Mokossia, s'intéresse au prix des femmes en Europe ; et il est étonné d'apprendre que l'article qu'il demande ne figure pas sur le marché ; les blancs n'achètent pas leurs femmes. « Mais pour se marier? — Surtout pour se marier, Mokossia. — Tu ne donnes pas au père en échange de sa fille de l'or, des cauris, un bœuf? — Jamais de la vie. C'est au contraire le père qui... — Non? — Je t'assure ; cela s'appelle la dot. » Mokossia n'en revient pas. Il se fait répéter le mot : la dot ! Et ses yeux pétillent ; il trouve le procédé très supérieur. Ainsi Monnier égaye son récit de petites scènes alertes, prises sur le vif, et qui révèlent une société différente de la nôtre. A Kong, où le voyageur est persuadé de faire une véritable « exploration dans le passé », les membres de la mission se divisent ; on s'embrasse, on se dit « au revoir », la voix un peu changée, et bientôt les silhouettes disparaissent dans les herbes, suivant des directions opposées, emportant le suprême souhait des noirs : « Saluez de notre part vos mères. » Le retour de Binger et Monnier vers Grand Bassam s'effectue par le Baoulé et ne va pas sans difficultés ; ils replongent dans la sylvie sombre, vers la côte. Mais les mauvais campements, les marches forcées ont, depuis quelque temps, singulièrement altéré leurs forces. Cependant « il en est des tribulations du voyage comme de ces cimes escarpées que nous voyons le soir rester longtemps lumineuses au-dessus de la plaine noyée d'ombre ; sur l'horizon de nos souvenirs, sur le fond un peu gris de l'existence quotidienne, elles se détacheront toujours nettes ; et qui sait? parfois peut-être on se dira : ces jours-là seulement, j'ai vécu ». Alternant avec sûreté les descriptions, le dialogue, les remarques judicieuses, l'anecdote amusante, le trait de mœurs, laissant quelquefois percer une pointe d'émotion toujours juste, jamais forcée, Monnier conduit son récit avec une aisance, un naturel, une sincérité qui donnent au livre tant de charme et d'intérêt. Par son choix d'expressions et l'élégance de sa composition, il nous offre une relation vraiment « littéraire » du voyage qu'il nous fait faire en sa compagnie (1).

L'objet de la mission Binger, par suite de circonstances imprévues, ne fut pas rempli. On laissa provisoirement les choses en l'état (2). D'autres

(1) Outre l'ouvrage *France noire* qui, avant d'être édité en librairie, avait paru dans le « Temps » en 1893, Monnier a publié, sur les pays traversés au cours de ce voyage, quelques articles de vulgarisation, un opuscule intitulé : *Une jeune colonie ; Côte d'Ivoire et Soudan méridional* (1894), et des extraits de son récit sous le titre *La boucle du Niger* (1897), dans une publication à l'usage de la jeunesse et du grand public.

(2) C'est l'administrateur Delafosse qui fut chargé, en 1901, de diriger la mission de délimitation de la Côte d'Ivoire qui, cette fois, aboutit au résultat désiré. Delafosse avait déjà publié différents travaux linguistiques sur les dialectes soudanais, une étude sur le Libéria et plusieurs monographies de cercles. Il fit paraître la relation de sa mission de délimitation sous le titre : *Les frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Soudan* (1908). Le voyage, attachant plus d'un titre, lui permet d'observer les régions si tranchées de la grande forêt côtière et des savanes soudanaises, et les peuplades si diverses de race, de mœurs et de religion qui les habitent. Certes, le pays traversé n'est pas un pays neuf ; Binger et d'autres l'explorèrent avant Delafosse. Mais, tout en tra-

délimitations restaient à opérer, qui se révélèrent plus urgentes, et qui entraînaient la reconnaissance de territoires sur lesquels on était imparfaitement renseigné.

Les accords anglo-français indiquaient qu'au nord du Soudan une ligne idéale tirée du Niger au Tchad délimiterait les zones d'influence respectives. Chargé d'établir cette ligne de démarcation, le commandant Monteil réussit à traverser l'Afrique de l'Atlantique au Tchad et à revenir par la Méditerranée. Cet important voyage est raconté dans le livre intitulé *De Saint-Louis à Tripoli par le Tchad*, paru en 1895. Avec dix hommes armés on doit passer partout, établit Monteil ; l'expédition n'en comprend pas davantage. Jusqu'à la boucle du Niger le pays a été déjà parcouru ; au delà, il n'y a plus d'itinéraires, c'est l'inconnu. Pendant un an on n'entend plus parler de la petite troupe, qui traverse les états militaires du Haoussa, atteint le lac Tchad, s'enfonce dans le Sahara et émerge du grand désert à Tripoli, ayant réalisé le rêve de Barth. Plein d'une bonne humeur qui reflète la constante confiance dans le succès final, Monteil dit ses multiples tâches, tour à tour soldat, ingénieur, physicien, botaniste, astronome, cartographe, médecin, pharmacien, négociant, diplomate, « surtout diplomate, de cette diplomatie basée sur l'observation psychologique des noirs et qui permet dans les cas périlleux de se tirer d'affaire avec élégance. » Il évoque ce monde inconnu, « royaumes du Soudan, larges fleuves coulant vers les mers équatoriales, villes bariolées aux maisons d'argile, eaux vierges du lac Tchad, sables et roches du désert des Touareg, monotone région de la souffrance, mais aussi du triomphe de l'énergie (1) ». Il raconte ses étapes dans le pays haoussa l'hospitalité intéressée des populations, les convoitises qu'allume sa pacotille, les cadeaux qu'on lui réclame les armes à la main ; il observe l'organisation politique et militaire de cet empire solidement bâti ; il rapporte avec une grande richesse de couleurs sa réception dans le Bornou, après l'inquiétante épreuve des lances qu'on lui fait subir à Kouka (2) ; il sait rendre enfin, avec des mots exacts, la

vaillant, on peut regarder autour de soi, trouver intéressant ce qu'on voit et noter en passant ses remarques sur les choses et sur les hommes. Si l'auteur, par ses études antérieures et ses goûts personnels, s'attache de préférence à étudier les manifestations de la vie sociale, les mœurs et l'histoire de ces peuples encore peu connus, il ne néglige pas cependant de décrire quelques aspects de la grande forêt équatoriale et de peindre les plaines verdoyantes de Bondoukou et les vastes horizons du Lobi. Ecrit dans une langue sobre et claire, ce petit livre est un des bons carnets de route publiés par les voyageurs africains.

(1) Préface d'E. M. de Vogüé. L'ouvrage paraît pendant que le lieutenant-colonel Monteil, rappelé en Afrique, conduit la colonne de Kong (1895). M. de Vogüé se charge de présenter le livre à la place du « soldat absent ».

(2) « J'aperçois tout à coup une escorte de 150 cavaliers environ barrant la route. Toutes les notabilités militaires du Bornou sont là, dans les costumes les plus fantastiques, depuis la cotte de mailles et les casques des Sarrazins jusqu'aux lourds costumes ouatés couronnés de coiffures étranges ; les chevaux sont tous enveloppés de caparaçons ouatés. Aussitôt qu'ils nous aperçoivent, la ligne s'ébranle et se lance en désordre à la charge... En un instant, je me trouve entouré ; j'ai cinquante fers de lance à moins de dix centimètres de la poitrine et de la figure ; les cavaliers prennent leur mine la plus

de dure traversée du désert, hallucinante et dangereuse. Tout le livre traduit d'une manière vivante et forte l'action du vaillant officier, et, tournant les feuillets alertes du carnet, l'on voit « s'allonger sur ces pays nouveaux l'ombre de la patrie ».

A la suite de la délimitation de Monteil, le commandant Toutée est chargé d'une mission de reconnaissance et de pénétration dans le Moyen Niger : il s'agit d'étendre notre influence dans le nord du Dahomey et d'occuper les régions qui n'ont point encore prises les Anglais, le droit à l'arrière-pays ne se justifiant que par la prise de possession effective. Toutée remonte le Dahomey, atteint le Niger, n'y trouve pas nos rivaux installés, ainsi qu'on le craignait, fonde un poste français sur le fleuve et poursuit son exploration jusqu'à Tombouctou. Son voyage est consigné dans le livre *Dahomey, Niger, Touareg* (1897), bientôt suivi d'un second, *Du Dahomey au Sahara* (1899), dans lequel il développe ses observations relatives aux habitants, aux coutumes dahoméennes, aux mœurs des Touareg, à la valeur économique du Moyen Niger, de ces « terres légères » que lord Salisbury abandonnait railleusement au coq gaulois, et aux avantages de notre établissement politique dans cette région. Les ouvrages du commandant Toutée sont écrits en un style clair, concret, accueillant ; et son journal de route, avec ses fines remarques et ses notations imagées, nous prouve, après d'autres, que tous ces officiers en mission, sans rien négliger de leur tâche essentielle, savent regarder auteur d'eux, s'émouvoir au spectacle du pays, et rendre leurs impressions avec facilité, souvent avec agrément, quelquefois avec talent. Leurs récits, dégagés de toute préoccupation de mode ou de succès, n'en sont que plus sincères et plus précieux (1).

On retrouve ces qualités dans l'ouvrage du capitaine d'Ollone, *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée* (1901) ; au surplus, dans ce récit s'accuse un réel souci d'art par quoi il se rapproche du livre de Monnier. La mission Hostains-d'Ollone est chargée, en 1898, d'établir la jonction entre la Côte d'Ivoire et nos possessions du Soudan et de la Guinée, suivant un itinéraire différent de celui qu'avait adopté Binger, en sens inverse, dix ans auparavant. On veut étudier les voies de communication par le Cavally et

farouche, en agitant horizontalement leur arme, pour me lancer d'un ton retentissant le « Lalé Laloua » de bienvenue, auquel je répons par des « Oussé, oussé » (salut, salut), que je sens devenir, malgré moi, de moins en moins fermes à mesure que la scène se prolonge. Cet exercice est d'autant plus dangereux que les chevaux s'excitent... (p. 321). »

(1) Dans l'*Historique de la mission Baud-Vermeersch* au Dahomey (1897), le capitaine Vermeersch donne le récit pseudo-officiel de cette mission de pénétration, dont le but était de devancer les Anglais et les Allemands dans l'arrière-pays. La *Mission à Ségou*, du lieutenant-colonel Bonnier, publiée en 1897 (après la mort de cet officier supérieur), raconte l'expédition politico-militaire qu'il fallut mener contre certains éléments révoltés de la région de Ségou. Ces deux ouvrages sont principalement les journaux de marche des colonnes conduites par les chefs de détachement. Le capitaine Vermeersch introduit cependant quelques détails anecdotiques ou pittoresques qui font de son historique mieux qu'un compte rendu de mission.

consolider la liaison entre les deux colonies (1). Les difficultés commencent dès le début, parce qu'on aborde tout de suite la grande forêt et que les noirs, ignorant absolument qu'il y a d'autres blancs au nord de leur pays, ne veulent pas laisser passer la mission. Enfin, après bien des palabres, les sentiers sont ouverts et les explorateurs entreprennent la lente traversée sinueuse de la forêt vierge. « Une voûte immense et impénétrable supportée par des piliers gigantesques et répandant une ombre mystérieuse, des lianes pareilles à d'énormes cordages tombant du sommet jusqu'à terre en formant d'un arbre à l'autre des guirlandes chargées de fleurs prodigieuses, des troupes de singes bondissant sur ces ponts aériens au milieu d'oiseaux de toutes couleurs que guettent de monstrueux serpents, voilà ce qu'évoque ce mot prestigieux de forêt vierge. La réalité est beaucoup moins admirable. Sans doute toutes ces choses merveilleuses s'y trouvent, mais on ne voit ni la voûte, ni les arbres gigantesques, ni les grandes lianes, ni les fleurs ; on ne voit rien. D'innombrables petites lianes, semblables à des ficelles entrelacées, filet où le regard se perd comme les membres, forment un épais rideau que double un mur de buissons et d'arbustes et cachent hermétiquement au voyageur les secrets de cette retraite inviolable. Dans l'étroit sentier, on s'avance entre deux parois compactes de verdure, et, de toute cette végétation splendide, on n'a à contempler que les basses branches qui vous fouettent le visage, les lianes traîtresses où se perdent vos pieds, et les énormes troncs tombés en travers qu'il faut escalader péniblement. » C'est sous cette voûte écrasante qu'ils cheminent « tels des animaux souterrains, sans rien voir jamais ». Parfois il n'y a pas de sentier, et l'on suit le lit des ruisseaux qui trouent les bois denses ; ces chemins aquatiques sont ravissants, ils écartent un peu le mur d'arbres et de lianes qui emprisonne le voyageur, et la prodigieuse richesse de la végétation se laisse entrevoir. Mais voici les pluies diluviennes, formidable avalanche qui ressemble à « une rivière qui coulerait verticalement » ; la forêt se transforme en un immense marécage où les soldats avancent plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps ou sautant de branche en branche dans les airs, au-dessus des passages difficiles. L'accueil dans les rares villages est incertain. Il faut palabrer longtemps pour obtenir de la nourriture et des porteurs. Parfois les habitants se sauvent, et il est inutile de les chercher ; parfois ils refusent catégoriquement ce qu'on leur demande, malgré les cadeaux offerts ; parfois même les armes s'agitent aux bras de forcenés excités, et il faut toute l'impassible tranquillité

(1) A peu près à la même époque, l'administrateur Thomann est chargé de joindre la région de la Sassandra aux postes français du Soudan, suivant un itinéraire sensiblement parallèle à celui de la mission Hostains-d'Ollone, à travers un pays à peu près inconnu. Il a publié le récit de son voyage sous le titre *De la Côte d'Ivoire au Soudan français* (1903). Le livre est assez court ; c'est plutôt un rapport détaillant la façon dont fut exécutée la mission, mais où la forme sèche et banale du compte rendu est remplacée par une narration aisée, vivante, agréable à lire.

des officiers pour en imposer aux criards. Chemin faisant, d'Ollone s'intéresse aux populations, à leurs mœurs, à leurs coutumes ; il s'élève contre l'idée fausse qu'on se fait de l'intelligence et de la beauté des nègres et montre que le « sauvage » n'est pas un être « qui a des plumes dans les cheveux, un anneau dans le nez, qui mange du tabac et des lapins vivants ». Après une dernière étape pénible en pays totalement inconnu des guides, et où il faut livrer combat pour passer, la mission arrive aux premières clairières du Soudan qui s'ouvrent « comme les portes d'une prison ». Ils entrent dans la lumière du soleil, et ils marcheront dans un ciel accablant à travers de hautes herbes ou des arbres sans feuilles. La liaison avec le Soudan est faite, après onze mois de marche dans la forêt dangereuse et malsaine. La traversée des plaines soudanaises est remplie d'intérêt pour qui sait comprendre la vie patriarcale des populations soumises à la paix française. « Sans doute les étapes sont longues, sur un cheval toujours au pas, sous un soleil brûlant ; mais une atmosphère de paix et de calme nous enveloppe, et on se croit revenu aux premiers âges. Sur la place de chaque village, le chef et les notables, tous vieillards vénérables à barbiches blanches, vêtus de longues robes blanches et bleues, coiffés de bonnets ou de turbans, nous attendent groupés au pied d'un baobab et nous souhaitent la bienvenue ; ils nous apportent quelque menu présent, un peu de lait, des œufs, une papaye, et nous repartons, accompagnés de leurs vœux. Il y a dans cela un tel mélange de dignité, de bonhomie, de simplicité, qu'on est tout de suite reporté aux temps de la Bible et d'Homère. » Puis c'est la traversée de la Guinée, du Fouta Djallon, abondamment décrit par les voyageurs qui l'ont visité, enfin l'arrivée à Konakry, la tâche complètement terminée. « La première traversée du golfe de Guinée à l'Atlantique avait demandé seize mois d'efforts, une dépense de 18.000 francs, et n'avait pas coûté à la France une seule vie. » Conduit par sa sensibilité d'artiste à apprécier la vie indigène, d'Ollone a écrit quelques-unes des pages les plus intelligentes qui aient été publiées sur l'Afrique noire. Son livre vraiment senti, très bien écrit, toujours neuf, reste « indispensable à tout enseignement colonial un peu sérieux » (1).

Les missions politiques semblent avoir pris fin au début du xx^e siècle. Le grand empire français d'Afrique occidentale est à peu près formé à cette date. L'ouvrage du colonel Meynier, paru en 1923, *Les conquérants du Tchad*, rappelle les difficultés surmontées par la mission soudanaise de Joalland-Meynier chargé de rejoindre au lac Tchad la mission saharienne de Foureau-Lamy et la mission congolaise de Gentil. Le livre contient une partie neuve, très vivante, constituée par le carnet de route de l'auteur, alors qu'il était lieutenant ; mais les événements qu'il retrace sont

(1) M. A. LEBLOND. *Anthologie coloniale*, p. 119.

antérieurs à 1900 (1). L'ère de la pénétration, des traités, des accords et des délimitations est close. Cette activité politique a donné naissance à de nombreux ouvrages. Sans vouloir dégager ici de conclusions, notons que dans cette catégorie de récits de voyages, à côté de beaucoup de science, se rencontrent de réelles qualités dans l'aisance de la narration, dans la couleur des descriptions et dans la vivacité des sensations. Pages vécues, aussi captivantes qu'un roman d'aventures, pleines d'observations clairvoyantes, de pittoresque vrai, d'enthousiasme et de simplicité, ces relations forcent la sympathie du lecteur en faveur de l'écrivain qui, peu à peu, se révèle sous le voyageur. Et l'on s'étonne de découvrir cette pureté d'émotion, cette élégance de pensée, cette âme d'artiste, qui percent la rude enveloppe du pionnier, et dont la fraîcheur, à coup sûr, nous séduit.

(1) Cet ouvrage retrace également l'histoire de la conquête du Tchad et des missions politiques ou militaires qui, successivement, y ont participé. Nous serons appelés à citer, à nouveau, ce livre du colonel Meynier, dans notre 2^e partie, chapitre II.

Les relations, par Coppolani, de sa mission chez les Maures (1899), par Plé, de son voyage à la frontière du Dahomey et du Togo (1902), par Reichenberg de sa mission au Bambouk (1902), par Joalland de son expédition au Tchad (1902), par Vallier de son exploration du Férlo (1906), par Tilho de sa délimitation du Tchad (1906) sont plutôt des rapports techniques, les uns succincts, les autres plus détaillés, que des carnets de route ou des récits de voyage. Il nous suffit de les indiquer en passant.

Dans ses *Souvenirs de la Côte d'Ivoire* (1905), le docteur Lamé, qui accompagnait la mission Houdaille, s'est plu à noter ce qu'il avait vu, le pays parcouru, les péripéties du voyage, les mœurs indigènes. Son carnet ne manque pas d'attrait. On est un peu déçu de le trouver aussi court.

La mission saharienne de Fourreau-Lamy sort trop évidemment des limites géographiques de l'A. O. F. pour que nous nous arrêtions à mentionner les publications qui en sont nées. Toutefois, les ouvrages relatifs au Sahara ne doivent pas être tous écartés de notre travail. C'est ainsi que nous croyons devoir citer le livre du capitaine Cortier, *D'une rive à l'autre du Sahara* (1909), ou tout au moins la première partie qui contient le journal de l'expédition depuis le Sud-algérien jusqu'au Niger, par le Hoggar. L'auteur peint en coloriste et ses descriptions rendent avec une grande justesse de tons les aspects changeants du paysage. Les notes réunies par A. Bonamy, dans son recueil, *Les deux rives du Sahara* (1924), contiennent surtout des considérations politiques et économiques qui rejettent au second plan le carnet de route proprement dit. Nous aurons d'ailleurs l'occasion, à propos des études sur la jonction de l'Algérie et du Soudan, d'examiner plus longuement les ouvrages de ce genre qui traitent de la liaison transsaharienne. (Cf. 2^e partie, chapitre III).

CHAPITRE II

L'INITIATIVE PRIVÉE

Dans l'œuvre de pénétration africaine, une grande part des résultats acquis doit être attribuée à l'initiative privée. Nous ne voulons évidemment pas parler ici des missions longuement désirées par certains officiers coloniaux, étudiées, préparées, proposées par eux seuls et péniblement obtenues du gouvernement, toujours hésitant, qui se borne à reproduire dans l'ordre enfin donné les propres termes du projet soumis à son approbation. Cette estampille donne au voyage une marque officielle, qui n'efface sans doute pas la part prépondérante prise par le véritable promoteur, mais qui la recouvre suffisamment pour qu'il ne soit plus possible de parler en l'espèce que d'initiative personnelle. L'initiative privée ne revêt pas ce caractère ; elle reste indépendante, en marge de l'action gouvernementale, concourant toutefois aux mêmes fins, sans disposer des mêmes moyens, parfois mal comprise et peu soutenue, mais vaillante, tenace, et très méritoire.

Les premiers voyageurs qui tentèrent l'aventure n'avaient souvent que le désir d'accroître, par leurs découvertes bénévoles, nos faibles connaissances géographiques ; tels s'embarquèrent Saugnier ou Caillié, avec l'espoir de remplir un des vastes espaces blancs de la carte d'Afrique barrés de la mention « *terræ incognitæ* ». C'est encore cette intention de découverte géographique qui guidera, après 1870, les voyages en Afrique occidentale. Nous avons vu que plusieurs des missions politiques étaient souvent de véritables explorations scientifiques ; les expéditions de Binger, de Toutée, de d'Ollone nous en ont fourni de beaux exemples. Les voyages entrepris par l'initiative privée seront également des explorations menées, au début, en vue d'élargir le domaine de la science géographique ; mais, suivant en ceci l'évolution que nous avons déjà signalée, ils s'orienteront bientôt vers des objectifs plus utilitaires et deviendront des tentatives commerciales visant à accroître nos relations d'affaires, à étendre notre champ d'action économique, à obtenir des résultats matériels, qui sont, en définitive, les fins naturelles de notre effort colonial. Ces découvreurs et ces commerçants luttant pour l'expansion de l'influence française en ces terres nouvelles ont, par ailleurs, laissé des relations de leurs voyages, rappelant leurs découvertes ou leurs

luttés, et dont quelques bonnes feuilles, en dehors des desseins poursuivis, vont solliciter notre attention.

Des *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*, de Marche (1879), nous ne retiendrons que le premier, au cours duquel l'explorateur visite le Sénégal, la Gambie et la Casamance. Il ne s'agit là, en quelque sorte, que d'une étude préliminaire, d'un voyage préparatoire effectué par Marche en vue de s'acclimater, de s'habituer à l'Afrique avant de tenter l'exploration des régions équatoriales (1). Ses ressources personnelles ne lui permettant pas de payer de sa bourse les frais d'une semblable expédition, il récolte des spécimens d'histoire naturelle, et le prix de ces collections couvre les dépenses du voyage. Il débarque au Sénégal en 1872 et observe choses et gens avec assez de vivacité, raille la « great attraction » de Dakar, le roi du pays, qui ne manque pas de réclamer « un petit dix sous » aux visiteurs qu'il reçoit le jour de l'arrivée des paquebots ; il remarque les petits travers du noir, hâbleur et quémendeur, et note avec fidélité les cérémonies religieuses, les rites funéraires, l'importance des sorciers ; il dit ses courses à l'intérieur, à la suite d'une opération de police, et ses chasses pour enrichir sa collection d'animaux rares ou curieux. Mais le récit ne comporte guère que des petites notations écrites au jour le jour, et le journal reste un peu sec. La relation du *Voyage aux sources du Niger* (1880), par Zweifel et Moustier, paraît plus intéressante. Cette expédition, à la fois géographique et commerciale, faite aux frais et par les soins de la maison Verminck, de Marseille, fut couronnée de succès (2). Les deux agents de factorerie qui l'exécutèrent racontent les péripéties de leur voyage, leur lutte contre la jalousie commerciale des indigènes et contre leur méfiance superstitieuse. La source du Niger est sacrée et elle est placée sous la garde d'un féticheur redouté, qui sait à merveille entretenir, chez les habitants, la crainte qu'il leur a inspirée ; aussi personne ne veut-il guider les explorateurs. Malgré tous les obstacles, ils ont néanmoins la joie de contempler la fameuse source jaillissant du sein d'une roche et formant un mince ruisseau, qui se jette dans un petit lac, au milieu duquel s'élève un arbre creux qui abrite le puissant féticheur. Complétée par quelques remarques sur les us et coutumes des populations riveraines, cette relation exacte, consciencieusement conduite, s'achève avec aisance, sans longueurs.

(1) Les voyages de Marche, en Afrique, comprennent, outre son expédition isolée au Sénégal, l'exploration avec Compiègne du fleuve Ogoué et un voyage au Gabon avec Brazza. Son livre relate l'une après l'autre ces trois expéditions ; les deux dernières, et principalement la reconnaissance de l'Ogoué, sont plus intéressantes et plus fécondes au point de vue géographique que le voyage auquel nous limitons plus haut notre citation ; mais ils ne sont plus accomplis en A. O. F.

(2) « Le but de votre voyage doit être à la fois géographique et commercial. Le but commercial est d'étendre nos relations d'affaires avec les pays situés auprès du Niger... Le but géographique doit être la découverte des sources du Niger. J'y attache la plus grande importance, et c'est principalement en vue de cette découverte que j'ai formé le projet de cette expédition. » C. A. Verminck à Zweifel et Moustier.

Sur ce voyage, voir par ailleurs WOLF et BLACHÈRE : *L'expédition Verminck aux sources du Niger* (1881).

Cependant, il faut attendre la publication des voyages de Paul Soleillet en Afrique pour avoir un récit vivant, détaillé, pittoresque, un véritable récit de voyage, écrit sur le vif, familièrement rendu, et touchant de plus près le public. Attiré, tout jeune, vers les études géographiques, Soleillet a lu tous les livres d'explorations africaines. Employé dans une maison de commerce en Algérie, il forme le projet de tenter une expédition dans le Sud pour assurer notre prédominance commerciale dans ces contrées neuves et pour relier l'Algérie au Sénégal par In Çalah et Tombouctou. C'est seulement après la guerre de 1870 que le jeune explorateur peut entreprendre son voyage vers In Çalah, l'impénétrable oasis saharienne. De retour en France, il fait de la propagande, s'assure des protections, gagne à son idée un public attentif, obtient une petite subvention du gouvernement et part à Saint-Louis pour tenter, par le Sénégal, la liaison qu'il n'a pu réaliser par le Sud-algérien. Mais il ne pourra pas dépasser Ségou. « Si je ne réussis pas, je recommencerai. » Il ne se décourage pas, regagne Paris, reçoit cette fois une mission officielle (1), et repart au Sénégal pour franchir le désert en évitant de passer par les états d'Ahmadou. Arrêté et pillé dans l'Adrar, il est obligé de revenir sur ses pas. Avec une rare obstination, il essaye de repartir vers Tombouctou et Alger, mais il en est empêché par le gouverneur du Sénégal qui ne lui pardonne pas certaines critiques un peu vives. Abandonnant alors le projet de la création d'une route transnigérienne et transsaharienne, Solcillet, nommé directeur d'une maison de commerce à Obock, se consacre à l'exploration du pays des Somalis. Les lettres que le voyageur envoyait en France au cours de ses expéditions et quelques notes prises en route sont les seuls documents autographes de ses voyages (2). Ils furent réunis par Jules Gros, ancien secrétaire de la Société de géographie de Paris, membre de la Société languedocienne de géographie, ami de Soleillet, et publiés en un volume intitulé *Voyages et découvertes de Paul Soleillet dans le Sahara et le Soudan* (1881) (3). A côté de ces documents originaux, J. Gros utilisa, pour assurer la continuité du récit, ses notes sténographiées des conversations au cours desquelles l'explorateur lui racontait ses voyages, pen-

(1) Il y a bien, si l'on veut, un certain appui officiel en l'espèce, mais qui est secondaire. C'est Soleillet qui vraiment agit de sa propre initiative, et qui parfois même dépasse les intentions du gouvernement.

(2) Paul Soleillet avait publié, en 1876, une brochure sur l'*Avenir de la France en Afrique*. Il y démontre la nécessité de notre action dans le Sahara central et l'utilité d'un chemin de fer transsaharien pour relier commercialement l'Algérie au Niger et au Sénégal. En 1877, il avait raconté dans un petit livre, *L'Afrique occidentale*, son voyage à In Çalah « encore plus impénétrable aux chrétiens que Tombouctou ». Il voulait écrire lui-même une relation détaillée de son voyage à Ségou, mais la mort l'en empêcha.

(3) Jules Gros publie, en 1888, un autre ouvrage, *Paul Soleillet en Afrique*, où il ne cite que les parties principales et les faits saillants des voyages de Soleillet en Afrique du Nord, en Afrique occidentale et en Afrique orientale. En ce qui concerne le voyage à Ségou, il donne les lettres déjà publiées dans son précédent travail et insérées, d'autre part, dans le Bulletin de la Société languedocienne de géographie. Dans l'ensemble, ce volume est presque une réédition du premier ouvrage.

dant ses séjours en France. Le « Voyage à Ségou » reproduit textuellement les lettres adressées par Soleillet à la Société languedocienne de géographie. Elles rendent les impressions du voyageur au moment même où il accomplissait son voyage. Il raconte le très simple appareil dans lequel il chemine, le cérémonial plaisant des petites cours barbares où il est reçu. Il demande qu'on lui envoie des illustrations, car les noirs sont très curieux d'images : « Vous feriez le plus grand plaisir à Ahmadou si vous lui envoyiez quelques volumes du *Monde illustré* et quelques gravures de mode coloriées, particulièrement des gravures représentant des femmes en toilette de bal. » Mais voici qu'il croise un convoi d'esclaves, triste caravane d'enfants nus, avec des tout-petits qui suivent à peine et qu'il faut traîner ; le tableau, très simple, souligné d'une émotion sincère, touche le cœur. Une autre lettre nous montre Soleillet à Koniakary, auprès du roi Basiru, dans le « tata » du prince noir. Le sophia du monarque mérite une description spéciale : « Il est formé de claies recouvertes de pagnes de coton très fin ; rien d'extraordinaire jusque-là ; mais le dossier présente une particularité : c'est une femme aux formes opulentes, à la peau douce et parfumée, qui après s'être dépouillée de ses bijoux s'asseyait au chevet du sophia et sert de dossier au roi. » Basiru a pris le voyageur comme médecin, persuadé qu'il devait à sa qualité de blanc d'être un savant très distingué ; le médecin se borne, d'ailleurs, à ordonner de l'émétique et de l'huile de ricin qui, paraît-il, firent beaucoup de bien au roi. Soleillet arrive au Niger, devant lequel il s'extasie ; il y boit religieusement, s'y baigne le visage ; Ahmadou lui envoie une pirogue sur laquelle il hisse les couleurs nationales, modeste pavillon fait d'un bout de ceinture bleue, d'un morceau de bou-bou blanc et d'une bande de cotonnade rouge, et son entrée à Ségou est saluée des salves d'un millier de soldats. Il donne quelques aperçus de la cour du sultan, de la vie et du commerce des noirs, qui dénotent une juste compréhension du milieu où il est retenu. Toutes ces lettres, qui constituent sans doute pour le géographe des documents imparfaits, quant à l'itinéraire suivi et aux renseignements rapportés, restent pour nous des pages vivantes, colorées, et à tout prendre fort agréables (1).

Soleillet a trouvé, en la personne de son ami G. Gravier, membre de plusieurs sociétés savantes, un second historiographe de ses voyages en Afrique occidentale. S'aidant des notes de route et des lettres de l'explorateur, Gravier reconstitue le *Voyage à Ségou* en un récit aussi exact que possible, suivi au jour le jour, et livré sous la forme d'un journal (2). Mais

(1) Le voyage de Saint-Louis à l'Adrar a été rédigé par Gros, d'après le récit verbal que lui en fit Soleillet. Il contient quelques remarques sur l'existence des Maures et sur les incidents qui, dans la région montagneuse où se réfugiaient les pillards, l'obligèrent à revenir en arrière. De même sa dernière tentative, dans laquelle il fut arrêté par ordre supérieur, ne fait l'objet que d'une relation succincte, composée par Gros ; la part du voyageur dans cette narration est extrêmement réduite.

(2) Gravier a également publié une *Notice biographique sur Paul Soleillet* (1886). Par

le ton impersonnel qu'il est obligé d'adopter nuit à la spontanéité du carnet. Tous les incidents du voyage y sont rapportés dans leurs moindres détails ; le défaut de cette méthode est de tout mettre sur le même plan, sans donner aux événements leur valeur respective : peu nous importe que tel jour, à telle heure, Soleillet ait mangé deux biscuits ; nous préférierions voir accorder plus de développement à l'épisode de la caravane des esclaves. On ne sent pas à travers ces indications précises l'émotion intime du voyageur ; le récit reste froid, incomplet et moins représentatif du voyage accompli que la relation de Gros, bien qu'il soit, matériellement parlant, plus documenté que cet ouvrage. Quelques passages cependant échappent aux critiques formulées, et, parmi ceux-ci, il convient de noter le récit de l'entrevue nocturne de Soleillet avec la reine de Yanguerdé, vraie page de roman, où l'on retrouve toute la discrète sensibilité de notre explorateur (1).

Vers 1880, un certain mouvement commercial avait amené l'installation, à l'embouchure du Niger, de plusieurs comptoirs français. Quelques publications, principalement des récits de voyageurs, rapportent l'écho des luttes ardentes qui se sont livrées au Bas Niger entre maisons concurrentes et peuples rivaux. A l'occasion de la relation des voyages et aventures de Bonnat, Jules Gros signale déjà l'importance de ces compétitions (2). Les prétentions anglaises sur ces territoires ont paru exagérées aux personnes

ailleurs, une communication relative au voyage à l'Adrar a été lue par Gravier à la Société normande de géographie et publiée en 1881. L'édition du *Voyage à Ségou* est de 1887.

(1) « A Yanguerdé, la reine, qui ne doit être vue par aucun homme, tombe amoureuse de Soleillet. Elle veut, pour lui montrer la haute estime en laquelle elle le tient, laver son linge et faire sa cuisine. Le voyageur est touché de tant de sollicitude ; il se croit au milieu des peuples naïfs des premiers âges de la Grèce, il pense à Nausicaa... Sa dernière nuit à Yanguerdé est une page de roman. Soleillet avait fait porter à la reine un collier de grenat. Le soir, il sort et s'assied sur un tertre au pied du mur du tata. Soudain, de l'autre côté, une femme complètement voilée s'avance ; c'est la reine. Soleillet la salue ; elle le remercie de son cadeau et, par un geste plein de coquetterie, entr'ouvre son voile pour lui faire voir son collier. Mais le pagne glisse. Elle fait, pour le retenir, un geste tardif et reste debout, le visage et le buste nus. Elle sourit et paraît embarrassée. Soleillet, par-dessus le mur, lui tend la main ; la reine fait le même geste, et sa menotte noire, potelée et parfumée, tremblote légèrement ; elle souhaite bon voyage à Soleillet ; et la gracieuse apparition s'évanouit, le pagne hermétique. » (Gravier, p. 235.)

(2) De même qu'il l'avait fait pour Soleillet, J. Gros réunit divers documents relatifs aux voyages de Bonnat en Afrique et, s'aidant de ces papiers, rédigea les *Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat chez les Achantis* (1884). Cette histoire, composée comme un roman, est beaucoup plus « arrangée » que les voyages de Soleillet. Gros brode volontiers sur les lettres qu'il a eues entre les mains ; ce n'est plus Bonnat qui parle, seul son interprète conduit le récit. J. Bonnat, jeune homme à l'esprit aventureux, part à la côte d'Afrique avec un capitaine marchand pour faire du commerce ; il débarque au Bas-Niger, commence à travailler seul, se met ensuite au compte d'une maison marseillaise ; prisonnier pendant cinq ans des Achantis révoltés, il est délivré par les Anglais ; il retourne alors vers l'intérieur, abandonnant ses opérations commerciales pour s'occuper de prospection à la Côte d'Or. Le souci presque exclusif de développer dans son livre l'élément anecdotique et tout ce qui frappe l'esprit par son caractère d'étrangereté ou d'exotisme, le part pris d'insister sur le romanesque de ces aventures font songer aux publications enfantines de la bibliothèque des voyages où l'on raconte par le menu les tribulations d'un héros sympathique qu'un secours imprévu vient toujours, au moment critique, tirer des situations les plus difficiles. Cette conception gâte souvent

averties. Edouard Viard, qui s'était fait connaître par plusieurs voyages heureusement accomplis au Niger (1), soutient, aux environs de 1885, les revendications françaises. Après avoir créé lui-même de nombreux centres commerciaux qui contrebalancent les entreprises anglaises, il veut que de nouveaux efforts soient faits pour étendre notre influence vers l'intérieur. Son livre, *Au Bas-Niger* (1885), est un ouvrage de vulgarisation dans lequel il convie à son œuvre d'expansion tous les négociants désireux de voir s'accroître le commerce national. Mais, par-dessus ce groupe restreint, il veut atteindre le grand public et continuer, par le livre, l'utile propagande entamée dans la presse. Il s'attache d'abord à représenter le pays, puis il étudie les mœurs des habitants, enfin il indique les possibilités commerciales. Ce n'est pas une énumération sans art ni agrément ; le récit est rempli d'observations avisées, de remarques spirituelles, de souvenirs intimes qu'il rassemble et mêle pour dire ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qui existe et ce qu'on doit tenter encore en ces contrées qui nous appartiennent un peu. Le commandant Mattéi (2), dans son ouvrage, *Niger, Benoué, Dahomey* (1890), poursuit la même campagne avec une foi non moins grande. Pendant cinq ans de séjour au Bas-Niger, où il est allé lutter pour l'influence française, il a beaucoup observé et les documents qu'il a recueillis sur le pays ne sont pas les notes d'un passant « prises à la volée ». Il rappelle la lutte vaillante et inégale des compagnies françaises, réduites à leurs propres ressources, contre les puissantes maisons anglaises soutenues par leur gouvernement. A la fois directeur d'une société privée et agent consulaire de France, il conduit de pair les intérêts de sa compa-

l'intérêt de la relation ; mais celle-ci plaît davantage aux jeunes gens, à qui elle semble vouloir plus particulièrement s'adresser.

Vers la même époque, Hertz, secrétaire de la Société de géographie commerciale, se rend également au pays des Achantis pour étudier les richesses naturelles et préparer des envois d'échantillons en Europe. Il connaît Bonnat, le rencontre à la Côte d'Or, mais ce dernier repousse toutes avances et ne voit qu'un concurrent à évincer. Hertz a raconté son voyage dans un livre curieux, *Le paradis des noirs* (1888), où la fantaisie se mêle à la réalité, et qui contient quelques pages pleines d'humour.

(1) E. Viard, en 1880, fut le compagnon de l'explorateur Sémellé qui rêvait de disputer aux Anglais la conquête commerciale du Niger. En 1881 et 1882, Viard refait le voyage et échelonne le long du fleuve de nombreux comptoirs, augmentant considérablement l'influence française dans la région. Puis il explore la Benoué, le grand affluent du Niger, qui ouvre la route du Soudan central. De retour à Paris, il conduit dans les grands journaux une campagne de presse contre les prétentions anglaises à la possession du Bas-Niger (*Le Matin*, *La France*, Paris, 1884). Son livre, en deux ans, eut trois éditions. La Nigéria n'en fut pas moins abandonnée aux Anglais.

Sur ces pays, nous possédons également le récit de voyage de Burdo, agent de la Compagnie française du Bas-Niger, *Niger et Benoué* (1880). Après quelques remarques sur son très court séjour au Sénégal, Burdo décrit les régions du Bas-Niger et note les mœurs des peuplades riveraines, souvent hostiles, et peu sympathiques à l'auteur. Il remonte le fleuve, admire le splendide panorama du Niger et de la Benoué à leur confluent, visite le pays de Sokoto, raconte des scènes vécues avec les noirs fétichistes et s'indigne contre les horreurs de l'esclavage. Son récit est très pittoresque. C'est, par ailleurs, un livre de circonstance, qui eut un certain retentissement.

(2) Mattéi, officier en disponibilité, devient agent général de la Compagnie française de l'Afrique équatoriale à la mort de Sémellé, et est chargé en outre par le gouvernement de soutenir nos intérêts en qualité d'agent consulaire à Brass (Bas-Niger).

gnie et ceux de l'Etat, au double point de vue commercial et politique. Il passe des traités avec les chefs noirs, installe des comptoirs, étudie les peuples et les ressources naturelles du sol. Sa relation est vivante, coupée d'anecdotes, et soulignée parfois d'une émotion contenue lors qu'il cite les noms de ceux qu'il a connus et qui sont morts là-bas, en braves, « car je pense, dit-il, qu'il y a plus d'un champ de bataille ». En effet, mourir en soldat, les armes à la main, mourir comme nos missionnaires, martyrs de leur foi, ou mourir comme les compagnons de Viard ou de Mattéi, pleins de patriotisme ardent, pour le triomphe du commerce français, c'est toujours mourir glorieusement. — Ceux qui voudront savoir comment des commerçants audacieux préparent la fondation d'une colonie et comment le gouvernement, trop souvent, laisse perdre le fruit de leurs efforts, ne liront pas ces livres sans un profond serrement de cœur.

Toutes nos entreprises n'ont pas le même insuccès. Sur d'autres points de la côte, où des négociants avaient installé des comptoirs actifs (1), les événements tournent à notre avantage, malgré les difficultés d'un moment, parfois même grâce à ces difficultés. Après 1870, pour des raisons budgétaires, la France rappelle les faibles garnisons de la Côte d'Ivoire. M. A. Verdier, commerçant et armateur de La Rochelle, qui possédait des comptoirs à la côte, est chargé d'y représenter nos intérêts. En dépit des obstacles élevés par les Anglais, il peut maintenir notre pavillon à Grand Bassam et à Assinie. Il étend même notre influence vers l'intérieur et envoie son agent, Treich Laplène, dans l'Indénié, pour passer des traités de commerce et d'amitié avec les chefs du pays. Grâce à sa persévérance, la France peut reprendre possession des territoires qui lui ont ainsi été conservés. A. Verdier a raconté cette garde vigilante dans son livre, *Trente-cinq années de lutte aux colonies* (1897), qui contient une belle leçon d'énergie française. Au Dahomey, nos comptoirs sont un instant menacés par le roi Béhanzin qui ne respecte pas les traités signés. Ces incidents, renouvelés, nous obligent à envoyer une colonne expéditionnaire à Abomey. Pour protéger nos établissements privés et sauvegarder nos intérêts, nous sommes amenés à occuper le pays, et une colonie se crée là où ne commerçaient que quelques factoreries. Le livre de Chaudoin, *Trois mois de captivité au Dahomey* (1891), qui relate les débuts des hostilités avec Béhanzin, est très instruc-

(1) Les récits de Maigre, *De Lagos au Dahomey* (1890), et *A la côte occidentale d'Afrique* (1891), donnent des indications concrètes relatives aux maisons de commerce et au trafic sur les côtes du golfe de Guinée. Le premier récit, seul, a le caractère d'un récit de voyage ; le second est plutôt une étude présentant les renseignements d'ordre pratique recueillis par l'auteur, capitaine à la Compagnie de navigation Fraissinet, au cours de ses voyages en Afrique occidentale.

Les notes de T. Hubler, *De Dakar au Gabon* (1888), se rapportent également aux maisons de commerce françaises établies le long de la côte occidentale d'Afrique. L'auteur, chef du service des postes et télégraphes, voudrait voir se développer notre activité commerciale dans cette région. (L'article intitulé *De Saint-Louis à Joal*, par le même T. Hubler, n'est que le récit d'une tournée de métier effectuée au Sénégal, en 1885.)

tif à cet égard (1). Mais c'est en Guinée que les efforts de nos compatriotes, agissant pour leur propre compte, semblent avoir connu le plus grand succès et les beaux résultats obtenus au Fouta Djallon, par Olivier de Sanderval, peuvent, dans une certaine mesure, compenser nos déboires en Nigéria.

L'ingénieur Aimé Olivier, qui devint plus tard vicomte de Sanderval, estime que la voie indiquée pour joindre l'Atlantique au Soudan est une ligne de chemin de fer traversant le Fouta Djallon. C'est pour en étudier le tracé et pour obtenir de l'almamy les concessions nécessaires qu'il entreprend, à ses frais, le voyage à Timbo. Déjà propriétaire, le long de la côte de Guinée, de comptoirs qui lui créent des relations avec les chefs locaux, il recherche d'abord le point qui pourrait être le plus utilement relié par la voie ferrée vers le Niger ; il se propose ensuite de passer avec le roi du Fouta Djallon un traité régulier pour permettre l'exploitation de la ligne ; il assigne enfin, comme dernier but à son voyage, l'exploration du Niger navigable. La jalousie inquiète de l'almamy ne lui laisse pas exécuter cette troisième partie de son projet ; il accomplit seulement la reconnaissance de la côte et le voyage à Timbo, où, malgré l'hostilité sourde des Anglais, il obient, grâce à son influence personnelle, les autorisations souhaitées. Les détails de cette fructueuse expédition sont consignés dans l'ouvrage *De l'Atlantique au Niger par le Fouta Djallon* (1883). Fort instructive au point de vue géographique, cette relation circonstanciée n'est pas moins intéressante par sa forme élégante, sa couleur pittoresque, la qualité de l'observation. Sanderval transcrit presque littéralement les notes de son carnet de route ; le livre garde ainsi un caractère primesautier qui est une garantie de véracité. Sans doute est-il fatigant pour le voyageur en marche de crayonner ses notes à chaque étape, alors qu'il serait si doux de laisser reposer son corps et son esprit las ; « mais le carnet est le compagnon, le confident ; il n'y a de conversation possible qu'avec lui ». Réjouissons-nous d'avoir un aussi bon narrateur du voyage qui sait, quand il le faut, admirer les beautés naturelles et broser en de courts tableaux vigoureux les paysages qui l'ont charmé. Sa traversée des villages, où les enfants apeurés fuient de toute la vitesse de leurs petites

(1) Il faut également citer la relation de Piétri : *Quatre-vingt-treize jours de captivité au Dahomey* (1891), qui, de même que celle de Chaudoin, apporte des précisions sur l'histoire des otages au début de la conquête du Dahomey. A la suite d'incidents auxquels ils sont étrangers, les neuf Européens de Wydah, commerçants et missionnaires, sont menacés par la population indigène et doivent se réfugier dans une factorerie ; mais ils tombent dans un guet-apens ; ils sont piétinés, frappés, garottés ; on arrache les cheveux des religieux, sur lesquels s'acharnent quelques énergomènes. Enchaînés par le cou, pieds nus, tête nue, on les conduit, au milieu des cris de mort, auprès de Béhanzin, à Abomey. Le monarque leur joue la comédie. Ils sont enfin délivrés au bout de trois mois, par un envoyé officiel du gouvernement français qui les échange contre des prisonniers dahoméens. Les ouvrages de Chaudoin et de Piétri, fidèlement rédigés, et écrits pour le grand public (celui de Piétri parut dans le « Journal des voyages »), ont certainement contribué à éveiller le mouvement de curiosité qui accompagna la conquête du Dahomey.

jambes, son arrivée à la cour de Timbo, où l'almamy le fait asseoir sur l'unique chaise du royaume, l'interminable défilé des marabouts, des chefs, des seigneurs et des femmes qui viennent regarder l'homme blanc, les laborieuses négociations en vue de la signature du traité, tout est noté d'un trait rapide et sûr, non sans humour parfois, comme cette aventure de la princesse Tahibou qui, pleine d'amoureuses intentions, veut lui offrir son royal baiser ; « mais, comme dans les contes moraux de M. Marmontel, la vertu finit par triompher ». C'est un excellent journal de route, où l'on rencontre aussi d'utiles aperçus sur la géographie du pays, la tenue des habitants, le travail de la terre, les relations d'amitié à entretenir avec l'almamy, enfin sur la nécessité d'une action politique et sociale au Fouta Djallon, qui est la clef du Soudan (1). Par ces considérations générales, le livre dépasse la portée d'un simple récit de voyage ; il devient un véritable traité de la manière d'organiser les pays neufs, du rôle que doit y jouer la nation protectrice et des avantages pratiques qu'elle peut en retirer. Cette tâche est précisément celle qui attire l'esprit entreprenant de Sanderval, missionnaire du progrès civilisateur. Il affirme davantage sa conception dans le livre qu'il publie, en 1893, sur son second voyage au Soudan français, *Le Kahel*. Agissant toujours pour son compte personnel, dans le dessein d'établir un chemin de fer à travers le Fouta Djallon, Sanderval exécute une nouvelle expédition du Rio Nunez au Kahel. Le temps des vraies découvertes est passé, dit-il ; nous avons maintenant plus à organiser qu'à découvrir. Et il met une généreuse ardeur à vouloir apporter le progrès nécessaire dans ces pays ouverts à l'activité des peuples plus avancés en civilisation (2). Après avoir développé ses idées sur ce qu'il considère comme la mission civilisatrice de l'explorateur moderne, il entreprend la relation descriptive de son voyage. Des réflexions philosophiques émaillent le récit. La race noire lui apparaît comme une force vierge devant succéder bientôt à la race blanche, qui approche du terme de sa vie. Notre rôle actuel est d'organiser cette force qui s'offre à nous, apporter des institutions appropriées, ou, lorsqu'elles existent sur place, comme au Fouta Djallon, les utiliser pour mettre en valeur le pays. La partie anecdotique est aussi vivante que dans son premier ouvrage. On ne doit pas s'étonner de l'entendre parler de lui presque à chaque pas, car c'est sa vie que le voyage, et il faut bien qu'il détaille les événements de

(1) C'est Olivier de Sanderval qui, l'année suivante, envoya Gaboriaud en mission privée à Timbo. Nous ne possédons de cette expédition qu'une relation hâtive : GABORIAUD, *Mon voyage au Fouta Djallon* (« Bulletin de la Société de géographie commerciale », 1882).

(2) Il conçoit le voyageur moderne comme un missionnaire du progrès. Il a une véritable vocation des voyages, considérés sous cet angle, reçue dès son enfance de ses précepteurs et de sa famille. A cette idée de mission civilisatrice s'ajoute le désir patriotique de devancer les Anglais dans cette œuvre de progrès. Malheureusement, en France, les expéditions privées ne sont pas soutenues comme en Angleterre, et la tâche est rendue plus difficile. Pour plus de développement, lire, à ce sujet, l'introduction de son livre, *Le Kahel*.

cette vie aventureuse. Ici, le moi n'est pas haïssable, et nous nous intéressons très volontiers à ce qu'il nous dit de lui-même, de ses occupations, de ses lectures (il lit Ronsard, à l'étape, et les poètes anciens), de la fièvre perfide qui le tient pendant de longs jours « occupé à se reconquérir » pour pouvoir reprendre sa route. L'ouvrage renferme quelques très jolies descriptions, qui montrent que le voyageur, épris de la beauté des sites, est aussi un écrivain capable de rendre adroitement sa vision. Ses impressions devant l'îlot de Gorée « appel enchanteur du poème africain », son arrivée sur la côte du Fouta profond, son interprétation des paysages guinéens révèlent une sensibilité affinée de poète (1). Ses peintures de la brousse en feu, de la pluie qui tombe en colonnes rigides, d'une vieille négresse occupée à sa cuisine sont des petits tableaux parfaits de netteté et de relief (2). Son livre contient enfin une remarquable leçon d'énergie. « Sagata, ça c'est un homme », disent les noirs sur le passage de Sanderval. C'est véritablement un homme que ce voyageur de 50 ans, dont la foi et la persévérance sont d'admirables exemples de ce que peut faire l'initiative privée conduite par une noble idée. C'est une belle figure française. C'est aussi un artiste et un lettré, qui a su relater son voyage avec un rare talent ; son livre doit être placé très haut parmi les récits de ce genre (3).

La fièvre de l'or qui, après avoir gagné le Transvaal, gagne, à un moment donné, l'Afrique occidentale, attire plusieurs voyageurs au Bambouk et à la Côte d'Ivoire. Les uns sont chargés de missions officielles, d'autres veulent prospecter pour leur propre compte, d'autres sont appointés par des sociétés. En général, ils rapportent tous plus de renseignements que de pépites. Camille Dreyfus, l'ancien avocat, venu à la colonie chercher l'oubli d'un passé douloureux, entreprend une exploration en vue de découvrir un « placer » dans le pays Attié ; mais les difficultés de recrutement des travailleurs et le manque d'outillage le font bientôt revenir à la côte. Son carnet de route contient quelques détails sur le cérémonial compliqué qui préside au travail de l'or. « Le travailleur attaquant une place encore inexplorée offre en sacrifice un peu de gin, quelques bananes

(1) « Couchée sur l'eau comme une sirène, abritant ses maisons blanches et ses palmiers épars derrière son énorme tête relevée contre la mer du large, couronnée d'un diadème d'or par les murailles de sa forteresse qui brillent au soleil, à demi voilée sous l'écume des brisants, par ses vives couleurs, par le tumulte des flots qu'elle semble refouler devant elle, l'île s'anime sous nos yeux, on la voit cingler vers le grandin connu, on a le vertige de la suivre » (p. 50).

(2) « La vieille négresse accroupie entre ses poteries, assise sur ses talons, ses genoux ridés tout en avant, cuisine avec ses longues pattes, bouscule les tisons, palpe les purées, se gratte, goûte les sauces, puis attend, les coudes ouverts sur ses genoux, les bras tendus, la main pendante, idiote, faisant l'œil de pie. »

(3) Sanderval, accompagné de son fils, a accompli un troisième voyage au Fouta Djallon, le long de la vallée du Konkouré. L'ouvrage publié au retour, *Les rives du Konkouré* (1900), illustré de très bonnes photographies, est surtout une publication de vulgarisation, à la fois étude géographique et compte rendu de voyage, mais n'est pas un récit comparable aux deux précédents volumes. Par ailleurs, Sanderval a publié un livre d'histoire, *La conquête du Fouta Djallon* (1890). (Cf. 2^e partie, chapitre II.)

bouillies, une poule blanche et, quelques jours après, un cabri ; s'il négligeait ce cérémonial, il sortirait de la roche d'abord une épaisse fumée, puis un gros chien qui s'enfuirait en emportant tout l'or (1). » Le Barbier, qui parcourt la Haute Gambie pour relever l'emplacement des puits, ne donne que quelques indications sommaires sur le mauvais rendement des exploitations (2). Pierre d'Espagnat, administrateur d'une société industrielle, publie à son retour d'Afrique une étude technique sur les principaux champs d'or de la Côte d'Ivoire. Mais il a rapporté aussi un carnet intime et ces feuillets, qu'il réunit bientôt sous le titre *Jours de Guinée* (1899), forment un très joli volume d'impressions de voyage. Ces notes, qu'il présente telles qu'il les a prises sur le moment, nous donnent, mieux qu'un livre travaillé, la sensation du pays dont il a, sans effort, traduit les splendeurs. Dans le cadre du voyage de Marseille à Grand Bassam, du pays Agni au pays Attié, et de Bassam en France, il dit les escales et les étapes, les vérandas blanches des factoreries, les soirs à l'ombre des cocotiers, la sombre et pesante forêt majestueuse, les jours de soif et de fièvre, la frénésie des danses nègres, les cases « où il cherche sans la trouver celle de Paul et Virginie ». Il note la monotonie mystérieusement attirante de l'Afrique, « Afra, la noire, la terre des forêts, des fleuves de vase qui coulent paresseusement, des formes animales aux croupes monstrueuses, des peuples obscurs et nus qui s'agitent en criant au-dessous du soleil. » Il a, devant les spectacles de la nature tropicale, des émotions de peintre et de poète ; il sait voir les couleurs et interpréter un paysage (3). Ses descriptions de la forêt équatoriale n'évoquent pas seulement une image physique avec exactitude, mais encore l'impression ressentie devant cette monstrueuse puissance végétale, la sensation d'écrasement, d'emprisonnement, de solitude infinie qui étreint l'esprit, l'image morale qui se dégage du paysage. Voici d'Espagnat sur le fleuve, au bord de la grande forêt : « Pour le moment, nous sommes tout à la majestueuse nouveauté du spectacle... Des arbres d'innombrables essences, des fouillis sans pareils de lianes, de végétations étouffées lançant, dans un effort rival, leurs rameaux vigoureux, leurs branches gonflées de sève vers l'air et la lumière ; des cocotiers qui inclinent vers la fraîcheur de l'eau, sous leurs têtes étoilées, leurs grappes de noix vertes ; les rôniers qui jaillissent en fusée, les palmiers à huile surmontant leur rigidité grêle d'un luxuriant panache ; ...des panaches de verdure, de frondaisons en dômes, en obélisques, en aigrettes, s'élancent retombent, escaladent les cimes des arbres pour se précipiter en nappes, en torrents, jusque dans la rivière. » Le voyageur entre dans la forêt : « Le

(1) C. DREYFUS. *Six mois dans l'Attié* (s. d. vers 1899).

(2) LE BARBIER. *Dans la Haute Gambie* (1904).

(3) Il faut lire principalement ses descriptions de la Comoé aux abords d'Alépé, des impressionnants rapides d'Amenvo, de la forêt « au sol perpétuellement humide et chaud », de la Tanoé coulant dans un brouillard. Ce sont des pages d'anthologie

fouillis s'étouffe et se lasse et s'écrase ; où est le sol là-dessous ? » Il ne se lasse pas d'admirer le spectacle féérique de « toute la flore de fable et d'orgie ». Pourtant « déjà cette somptueuse parure donne une impression d'ennui et d'assombrissement ; on se sent terrassé à la longue par ce triomphe et cette majesté ; où sont les bois de dentelle, les bois légers de la terre de France ? » Il arrive au village de Béttié : « On sent ce qu'un blanc peut dépenser d'étiolant, de morne, d'incurable ennui, quand il est appelé à vivre des mois et des mois, par exemple comme administrateur, dans l'absolu isolement de ces villages perdus, oubliés, resserrés dans une clairière de la forêt vierge ; on est prisonnier de cette grande tombe viride impénétrable à dix pas des cases. » Le voici à Etiapo : trois huttes sur un banc de galets. « Le site est si désolé, si équatorial, l'horizon empreint d'une si splendide, d'une si fatidique horreur avec ses futaies reculées, sur lesquelles plane une buée bleue de soleil, que je me sens moi-même envahi d'une inertie et d'une fatigue sans expression. Au pied de ces trois cabanes délabrées, c'est comme si l'on percevait soudainement l'inutilité de tout effort, l'impuissance d'aller plus loin, le destin de finir ici. Cela revêt presque un charme douloureux devant cette lame du fleuve, sous cette lumière sans pitié. Vertige spécial et dangereux, vertige d'Afrique, qu'il faut secouer, étrange paralysie des nerfs et de la volonté, hypnotisme des cruels lointains ! » Quand, au bout de longs jours de marches pénibles, il revient à la côte et revoit la lagune de plomb qui s'ouvre « sur la mer pâle et infinie », il songe aux cris poussés par les Dix-Mille de Xénophon devant le Pont-Euxin : *Thalatta !* (la mer). « Ah ! de quelle joie sans bornes nous avons salué, nous aussi, les irisations, les soies changeantes de cet horizon du golfe et l'immense traînée de poussières blanches qui borde ce rivage... Et nous sentons mieux, à présent, combien il était lourd ce suaire de forêts, ...combien il était plus étouffant et plus sombre qu'on l'eût jamais pensé, l'Intérieur irrespirable, le domaine de ces vierges solitudes feuillues. » D'Espagnat ne se contente pas, comme beaucoup de voyageurs, de noter l'aspect rapide des choses ; il suit l'impression profonde qu'elles font sur sa sensibilité. Ce sont ces peintures d'état d'âme qui nous rendent précieux son intelligent carnet de route. Outre l'accent de vérité qu'il renferme et la délicatesse de sentiment qu'il exprime, sa richesse d'expression, son choix de mots appropriés, la distinction de son style indiquent chez son auteur un vrai tempérament d'écrivain (1).

Nous n'avons guère rencontré jusqu'ici, dans les livres des commerçants et des colons, que le récit des voyages qu'ils entreprirent pour étendre leurs affaires ou pour étudier les possibilités d'exploitation de certaines régions de l'intérieur. Nous connaissons peu l'existence de ces commer-

(1) Voir, au sujet de Pierre d'Espagnat, mort à la Côte d'Ivoire en 1902, le bel article de Villamur inséré dans le numéro de septembre 1902, du « Bulletin du Comité de l'Afrique française ».

çants à la côte, de ceux qui gèrent les factoreries, qui dirigent la maison confiée à leurs soins, et la vie de ces comptoirs et de ces établissements privés, qui luttèrent si généreusement pour l'influence française. Le premier « colon », en Afrique occidentale, c'est le traitant ; mais le traitant n'est plus l'aventurier qui s'occupait autrefois du trafic des esclaves, c'est le commerçant qui effectue de pacifiques échanges avec les caravanes et qui joue, dans les premières années, le rôle du vrai colon, qui n'apparaît que plus tard. Du Sorbiers de la Tourasse, rassemblant ses souvenirs (1), essaye de retracer l'humble vie d'un traitant au Sénégal, vie qui fut la sienne naguère, et dont il consigna les incidents au hasard du crayon, à l'angle d'un comptoir, à l'abri d'une case ou d'un tamarinier, parfois à cheval ou à dos de chameau. Ces notes, déjà vieilles, évoquent une existence accidentée, pittoresque, dangereuse parfois, mais libre. Du Sorbiers détaille ses occupations, au début, dans une petite boutique de Dakar, où l'on travaille ferme toute la journée pour vendre aux noirs qui ne savent pas se décider, qui veulent voir toutes les marchandises, qui bavardent, et qu'il faut « houspiller ». La maison peu à peu s'agrandit ; du Sorbiers va fonder un nouveau comptoir dans le Cayor ; il se trouve isolé dans un village avec les deux ou trois autres Européens de la factorerie ; la solitude, le climat et aussi parfois le surmenage (car on se lève tôt, on se couche tard et la journée est bien remplie) aigrissent les caractères et l'on ne fait pas toujours bon ménage ; mais ces petites brouilles, heureusement, durent peu. Puis notre traitant revient à la côte, dirige le comptoir de Saint-Louis, fonde une succursale dans le Walo. Son récit est vif coupé de dialogues, plein de bonne humeur et plein de cette volonté de réussir qui guide toujours l'auteur. C'est un témoignage de l'activité confiante déployée par nos compatriotes au moment du développement de la colonie. Le commerçant, nous l'avons vu, n'est pas seulement un négociant qui s'occupe uniquement de son trafic ; c'est aussi, sur bien des points de la côte, le représentant de la France, l'agent qui a la charge de nos intérêts. Viard et Mattéi nous ont montré ces commerçants travaillant à l'œuvre d'expansion française au Bas-Niger. Chaudoin, dans son récit des malheurs advenus aux Européens de Wydah, lors des hostilités avec Béhanzin, donne aussi une peinture de la vie menée dans une de ces factoreries de la côte, où le gérant est en même temps agent consulaire, où l'on s'occupe de commerce et de politique, où l'on essaye de gagner la confiance des indigènes et de faire accepter ensemble nos produits et notre pavillon (2). Verdier, à la Côte d'Ivoire, réalise le type de ces traitants patriotes qui aiment mieux souffrir dans leurs intérêts que voir notre position diminuée. « Que je voie les colonies florissantes, dit-il, et le rêve de ma vie sera exaucé (3). » Il vient

(1) DU SORBIERS DE LA TOURASSE. *Au pays des Wolofs* (1897).

(2) CHAUDOIN. *Trois mois de captivité au Dahomey* (op. cit.).

(3) VERDIER. *Trente-cinq années de lutte aux colonies* (op. cit.).

pour la première fois en Afrique, en 1858, avec une pacotille de 15.000 francs, toute sa fortune, et une petite maison de bois destinée à son installation ; il se fixe à Grand Bassam et se met à commercer avec les indigènes ; mais un jour sa maisonnette brûle et le voilà ruiné. Il revient en Europe chercher des capitaux, retourne à la côte, réussit à fonder un comptoir prospère, rembourse l'argent emprunté, étend son action sur toute la région. En 1870, les ports de Grand Bassam et d'Assinie étant évacués, il reste seul là-bas, gardien du pavillon national devant les convoitises jalouses des Anglais. Il lutte courageusement contre les intrigues de nos rivaux qui mettent le blocus devant ses possessions, interrompent son commerce, lui font subir des pertes considérables ; mais il « tient » jusqu'à ce que le gouvernement français vienne reprendre ses droits sur le pays. Entre temps, il envoie Treich Laplène passer d'avantageux traités avec les chefs de Bondoukou, pour devancer les Anglais ; il charge encore ce même Treich Laplène d'aller ravitailler Binger à Kong. Son livre est le récit de ses luttes coloniales. Dans les dernières années, l'administration limite nécessairement l'influence qu'il a personnellement acquise ; il s'en montre froissé ; mais peut-on lui en vouloir quand on considère les services qu'il a rendus à la cause française et l'œuvre féconde qu'il a menée ? Verdier n'est pas seulement un commerçant, c'est aussi un colon, selon le sens qu'on donne habituellement à ce mot, c'est-à-dire un défricheur, un planteur, un agriculteur ; il réussit à Assinie une belle plantation de café. Le développement de notre domination en Afrique permet l'installation de la colonisation agricole (1). Henri Hentsch, après le régiment, part au Dahomey pour utiliser, loin des chemins battus, toutes les forces qu'il sent bouillonner en lui. Il trouve dans la brousse, à Savalou, la vie intense qu'il désirait, un travail libre, un champ immense ouvert à son activité. Il défriche cette terre vierge qu'il veut féconder, et il a confiance dans les moissons à venir. Les lettres qu'il écrivait à sa mère, dans lesquelles il raconte sa vie au Dahomey pendant les deux ans qu'il y passa, furent réunies et publiées après sa mort, par Maxime de Stultz, un de ses amis d'enfance (2). Mieux qu'un livre destiné au public, les lettres adressées aux parents lointains, à ceux qu'on aime et à qui l'on ne cache rien, écrites sans aucune préoccupation littéraire, sont des documents précieux qui disent, en toute franchise, les sensations et les sentiments éprouvés et qui montrent réellement le fond de l'âme. Henri Hentsch, à Savalou, fonde avec les indigènes

(1) Un essai de colonisation agricole fut tenté par le docteur Colin, au Soudan, en 1889. Le docteur Colin avait effectué, quelques années auparavant, une reconnaissance des pays aurifères du bassin de la Falémé. Revenu en Afrique occidentale, chargé d'une seconde mission, il se livre au commerce des cotonnades et décide de s'installer avec sa famille comme colon dans le Kasso. Le rapport qu'il écrivit, *Ma mission au Soudan*, forme un manuscrit de 300 pages adressé au Sous-secrétariat d'Etat aux colonies, en 1889 ; il y expose les difficultés rencontrées dans la mise à exécution de son projet et y développe ses vues personnelles sur la mise en valeur du pays.

ENTSCH. *Deux ans au Dahomey* (1905).

une colonie agricole dont il est le chef et surtout le conseiller. Ingénieur et multiple comme Robinson, à la fois agronome, architecte, maçon, menuisier, charron, médecin, pédagogue, explorateur, il travaille avec foi, de ses mains habiles et de son cœur généreux. Il raconte très simplement ce qu'il fait, sans bavardages inutiles. « De même que sa vie frugale ne s'encombre d'aucune superfluité, de même il bannit dans ses lettres les bavardages creux, les formules vaines, les prolixités sentimentales ; son style y acquiert une sobriété et une dignité du meilleur goût ; chacune de ses phrases relate un effort, enregistre un résultat ou dit un espoir ; et elles se succèdent sans lenteur ni précipitation, avec une aisance heureuse, comme la chaîne ininterrompue de ses chères occupations (1). » Il y a peu de descriptions, pas d'analyse psychologique, pas de sensations alambiquées, mais il se dégage de ces lettres une impression de force, de bonne humeur et de joie saine, reflet de l'existence hardie et laborieuse menée par le courageux agriculteur qu'un accès de fièvre emporta brutalement à l'âge de 24 ans (2).

C'est une erreur de croire que l'amour du lucre pousse seul nos commerçants et nos colons à s'expatrier. Ils sont aussi guidés par le désir d'étendre l'influence nationale et de faire la France plus grande et plus belle en rendant ses colonies prospères. Nous ne sommes pas moins patriotes que les Anglais. Ceux qui, de leur propre initiative, sont partis en Afrique exposer leur fortune ou leur vie pour cet idéal et qui ont lutté pour le développement économique du pays sont, autant que nos officiers ou nos administrateurs coloniaux, les pionniers de la bonne cause, les missionnaires du progrès matériel et moral ; leurs livres restent les témoins de leur vaillance et de la noblesse de leurs sentiments (3).

*
* *

Aucune idée politique, aucun but commercial ne pousse les missionnaires à parcourir l'Afrique noire ; seul le souci de propager la religion du Christ parmi les peuplades ignorantes les conduit vers la côte occidentale.

(1) Préface de M. de Stoutz.

(2) L'ouvrage rédigé par Guy Péron, *Trois Français livrés aux Anglais* (1905), est le récit de l'odyssée lamentable de trois commerçants français qui, à la suite d'incidents de frontière, furent déferés devant les tribunaux anglais de la Nigéria. Le plaidoyer de Guy Péron contient, sous une forme facile, la relation du voyage commercial des trois traitants et la peinture de leur vie en Afrique ; il se termine par le récit des événements qui déterminèrent leur captivité. C'est un livre de circonstance ; mais la partie consacrée à l'existence de brousse des commerçants au centre africain reste toujours vivante.

(3) Le souci de plus en plus grand de la mise en valeur de l'Afrique occidentale, désormais conquise et territorialement formée, pousse les particuliers intéressés à ce développement économique à connaître utilement les ressources naturelles de la colonie. Bailly Forfillier se rend *A cheval de Dakar à Konakry* (1897), pour étudier sur place les possibilités de transactions et prendre contact avec les populations indigènes. Les chambres de commerce du Nord de la France chargent Lagrillière Beauclerc d'une *Mission au Sénégal et au Soudan* (1899) et lui remettent un questionnaire détaillé qu'il

Leur action générale, qui fut très grande, s'est peu à peu ralentie, et leur tâche aujourd'hui se limite à l'œuvre d'évangélisation. Leur activité dans le domaine littéraire a diminué en même temps qu'elle a changé d'objet. Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, les relations des missionnaires, à la fois récits de voyage, traités d'histoire et de géographie, ouvrages de documentation et de vulgarisation, ont offert un appoint précieux à la connaissance de l'Afrique et ont exercé une grosse influence sur le développement de l'exotisme en France. De nos jours, leur contribution à la littérature exotique ou coloniale est moins considérable. Leurs écrits, la plupart du temps, n'ont pas d'autre but que d'attirer sur les missions évangéliques l'attention charitable d'un groupe beaucoup plus restreint de lecteurs. Il faut pour que leurs œuvres de propagation de la foi chrétienne subsistent qu'elles soient soutenues par la libéralité du public ; les missionnaires ont besoin d'un appui matériel constant et, pour l'obtenir, ils ont été appelés à faire dans des publications et revues spéciales un travail de diffusion, presque de réclame ; plusieurs articles, toutefois, ont de la valeur et aussi un certain souci esthétique. Par ailleurs, quelques ouvrages parus en librairie présentent un intérêt historique évident, que n'exclut pas l'intention avouée de faire œuvre de propagande.

L'abbé Laffite, qui séjourna trois ans à la Côte des Esclaves, a publié, en 1873, ses souvenirs de voyage et de mission, *Le Dahomé*, dans le dessein d'intéresser les âmes pieuses à une mission encore peu connue en France, et que la maladie seule a dû lui faire abandonner. Il faut croire que l'ouvrage fut très estimé, car plusieurs éditions se succédèrent en peu d'années. Encouragé par ce succès, Laffite reprit quelques épisodes de son voyage et composa une sorte d'abrégé du premier livre sous le titre *Le pays des nègres* (1876). On peut, dans ces ouvrages, distinguer trois parties : le voyage d'arrivée et les diverses excursions faites dans le pays ; la pein-

remplit consciencieusement. Les sociétés commerciales, agricoles, industrielles ou financières envoient fréquemment des agents en mission de reconnaissance ou d'étude. C'est pour le compte de compagnies privées que d'Espagnat et Le Barbier ont parcouru certaines parties du domaine africain. Les études et les documents rapportés de mission font l'objet de comptes rendus adressés au conseil d'administration des sociétés, tout comme les rapports des officiers chargés de missions politiques étaient envoyés au ministre des colonies ; le récit de voyage qui parvient au public ne se trouve pas ainsi alourdi par des considérations techniques, des énumérations et des chiffres. J. Puech, au retour d'une mission agronomique à travers la Guinée, le Sénégal et le Soudan, consigne dans son livre, *De Conakry à Tombouctou* (1908), les péripéties de son voyage en pays noir. La physionomie des pays parcourus est rendue par larges touches et est complétée par des observations vivantes sur les mœurs et les coutumes des populations rencontrées. Une gaieté de bon aloi anime les pages de ce carnet, très agréable à lire. La même bonne humeur se retrouve dans les souvenirs de voyage de L. Peyrissac, *Aux ruines des grandes cités soudanaises* (1910). L'auteur marque le bel effort français dans l'œuvre de transformation du pays et prédit le relèvement des vieilles capitales nigériennes jadis si florissantes. Son livre, plein d'optimisme confiant, forme le meilleur ouvrage de vulgarisation qui puisse mettre les jeunes Français au courant des choses d'A. O. F. — Le raid Citroën à travers le Sahara est également l'œuvre de l'initiative privée ; Haardt et Audoin Dubreuil ont publié le journal de route de cette *Première traversée du Sahara en automobile* (1923), qui permet de suivre la marche des auto-chenilles dans les différentes étapes de ce voyage audacieux.

ture de l'état dahoméen, du royaume et des habitants ; l'histoire de la mission apostolique au Dahomey, ses travaux et les résultats obtenus. Les descriptions de Laffite, toutes conventionnelles, évoquent peu l'image de l'Afrique ; il n'est question que de « brise fraîche, miroir des eaux, feux du soleil et pâle clarté de la lune ». Ses jugements sur les indigènes sont exempts de douceur et de compassion ; puisque les noirs ne sont pas chrétiens, ce sont des sauvages, et des plus bas, éternellement penchés vers le mal, abjects et dégradés. La partie la plus intéressante est celle où il parle de l'organisation du pays ; la Côte des Esclaves est encore peu connue à l'époque ; les rares voyageurs qui l'ont visitée n'en ont donné le plus souvent qu'une esquisse imparfaite ; Laffite, qui y a séjourné plusieurs années, a pu voir de plus près et recueillir de plus abondantes observations sur cette partie du Dahomey ; c'est le principal mérite de son livre, à nos yeux. L'historique de la mission apostolique, écrit à l'aide de nombreux emprunts faits au P. Borghero, n'est qu'un travail de compilation. L'ensemble est plutôt froid. Nous ne ferons pas reproche à l'abbé Laffite d'être avant tout un missionnaire et de parler en prêtre soucieux des intérêts dont il a la charge ; c'est, d'ailleurs, pour cette raison que son ouvrage s'est imposé à l'attention du public qu'intéresse le développement de l'action évangélique en Afrique noire ; il nous paraîtrait, en effet, difficile d'expliquer, d'un autre point de vue, la faveur qui accueillit ces publications.

C'est par un article écrit dans un journal des missions catholiques (1) que l'abbé Pierre Bouche s'est d'abord fait connaître. Chargé pendant sept ans de répandre la religion chrétienne parmi les populations dahoméennes, il a pu entrer en relations familières avec les noirs, et il est un de ceux qui se sont le plus intéressés au pays et à ses habitants. Il a publié ses premières observations dans une étude intitulée *Dahomey* (« Revue du monde catholique », 1877), dont il a repris les matériaux pour la confec-

(1) Très nombreux, ainsi que nous l'avons indiqué, sont les articles consacrés à l'Afrique occidentale dans les journaux spéciaux des missions. Parmi ces journaux nous nommerons : *Les Missions d'Afrique*, *Les Annales de la propagation de la foi*, *La Revue du monde catholique* et surtout *Le Journal des missions catholiques* organe des missions africaines de Lyon, qui a publié de très intéressantes lettres ou relations des pères blancs d'A. O. F. dans lesquelles sont exposés l'état de leurs travaux et le développement de leurs œuvres. Nous aurons l'occasion de citer à nouveau ces journaux et revues dans notre deuxième partie, chapitre V (publications périodiques).

Il convient toutefois de mentionner ici la série d'articles du P. Courdiaux sur *La côte des Esclaves* (1875), contenant d'excellentes observations ethnographiques recueillies par un digne continuateur du P. Borghero : le récit d'*Une excursion dans le Sine Saloum* (1879), par le prêtre indigène Léopold Diouf ; les publications de J. E. Bouche sur *Le Dahomey et son histoire* (1876), sur *La Côte des Esclaves et les visées de l'Angleterre* (1876) et les *Lettres à son frère* (1875) auxquelles Pierre Bouche fera quelques emprunts dans son propre travail sur la Côte des Esclaves. Ajoutons encore le *Voyage dans le Yoruba* (1885) des R. R. P. P. Chausse et Holley, journal de leur expédition aux pays du Niger inférieur ; (Le P. Chausse écrivit par ailleurs une brochure, *Antonio, simple histoire*, où il raconte la touchante aventure d'un nègre converti qui fonde à lui seul une école et une chapelle à Lagos) ; et l'étude du P. Chautard sur *Le Dahomey* (1890), qui contient une curieuse énumération des supplices usités dans ce royaume et des renseignements assez complets sur les moyens de pénétrer dans l'intérieur du pays.

tion de son gros ouvrage, *Sept ans en Afrique occidentale* (1885). Durant son long séjour à Porto-Novo, Wydah, Lagos et Agoué, Pierre Bouche, qui fut simple missionnaire, puis supérieur de la mission et même vice-préfet apostolique du vicariat, a fréquenté des indigènes de tout âge, de toutes conditions, de nationalités diverses, et il entreprend d'attirer la pitié sur ce peuple noir livré depuis si longtemps au mépris universel. Le nègre ne lui apparaît pas comme un être vil ; il l'étudie dans son milieu et conclut qu'il est injuste de l'exclure de la grande famille humaine ; c'est un être déchu, un être malheureux, longtemps opprimé, mais un frère à qui l'on doit au moins une compassion fraternelle. Son livre est une très consciencieuse étude de l'homme noir dans ses usages, ses institutions, son éducation, ses contes et ses proverbes (1). Plus impartial que Laffite, jugeant avec plus de sympathie et, partant, plus de compréhension, Bouche constate que, malgré les abaissements inhérents à l'idolâtrie, le noir conserve, empreints dans son caractère et ses habitudes, les signes non équivoques de la dignité humaine. Il n'est pas indifférent de voir un prêtre demander que l'on cesse de considérer les noirs comme une race inférieure et maudite, qu'on veuille bien les respecter et les traiter en hommes.

L'ouvrage du P. Sornin, *Un missionnaire vosgien au Soudan* (1892), n'est autre que la biographie du R. P. Marcot, de la congrégation du Saint-Esprit. Il est extrêmement intéressant de connaître, non pas seulement dans les grandes lignes, mais aussi dans le détail des actions et des pensées quotidiennes la vie de ceux qui sont allés aux colonies poursuivre un idéal, enrichissement de la science humaine, agrandissement de la patrie, élévation des âmes. Les biographies, rédigées d'après la correspondance privée de l'absent ou ses notes intimes, et les souvenirs recueillis auprès de ses compagnons, témoins de ses actes et confidents de ses pensées, sont des documents vivants, utiles à l'historien et capables, en outre, d'éveiller sinon d'entretenir dans l'esprit public une opportune sympathie pour l'homme et pour l'œuvre accomplie. La *Vie de Mgr Hacquard* (1905), par l'abbé Marin, est le récit de l'existence apostolique de cet éminent père blanc en Algérie, au Sahara et au Soudan. Le P. Hacquard accompagnait le lieutenant de vaisseau Hourst sur le Niger, et il publia une monographie de Tombouctou, qui fut remarquée à l'époque ; c'est une belle figure d'apôtre, dont la mémoire ne périra pas grâce à l'intelligent travail de son biographe. Dans l'ouvrage, *Le R. P. Dorgère, ancien missionnaire au Dahomey* (1909), A. Etienne s'applique, à la suite de l'amiral de Cuverville (2), à faire revivre le missionnaire au cœur dévoué, brave et patriote, qui fut traîné

(1) Pierre Bouche a également publié un recueil de fables et maximes dahoméennes, *Les noirs peints par eux-mêmes* (1883) ; la psychologie du nègre se dégage d'elle-même de ces contes ou proverbes qui rappellent, par certains côtés, les fabliaux de l'ancienne France. Notons, d'autre part, que c'est P. Bouche qui fut chargé par Rambaud de rédiger l'article « Dahomey » dans l'ouvrage *La France coloniale* (édition de 1893).

(2) CUVERVILLE. *Le P. Dorgère au Dahomey* (1900).

comme otage à Abomey (1), et essaya peu après de négocier un traité de paix avec Béhanzin. Les pasteurs protestants font preuve, eux aussi, d'activité évangélisatrice. Les *Souvenirs intimes*, de B. Escande (1898), constitués par des extraits de son journal et de sa correspondance, montrent, dans leur sincérité et leur abandon, la foi généreuse qui anime ce jeune missionnaire au Sénégal, puis à Madagascar ; le livre, principalement destiné à faire aimer Escande, est aussi publié dans l'intention de faire mieux connaître la mission à laquelle il appartient et de prolonger ainsi son œuvre de prosélytisme. La publication du *Voyage d'enquête dans la Guinée française* (1901) de Moreau, de la maison des missions évangéliques de Paris, a également un but de propagande, mais sans présenter l'intérêt que peut offrir le livre consacré à Escande. Le substantiel ouvrage que le R. P. Gorju donne sur l'action des missions africaines de Lyon à la Côte d'Ivoire, *Vingt-cinq années d'apostolat* (1920), est le tableau des efforts tentés, des progrès réalisés et des espérances caressées dans ce vicariat ; il complète son étude de *La Côte d'Ivoire chrétienne* (1913), et, indépendamment de toute autre considération, permet de fixer, du point de vue historique, la situation et le rayonnement de l'œuvre apostolique dans la colonie. Il ne serait pas inutile d'avoir un travail analogue sur chacune des provinces de l'Afrique occidentale (2).

Nombreux sont les religieux qui, poussés par un ardent zèle missionnaire, sont allés répandre la bonne parole dans des régions particulièrement difficiles de l'Afrique noire. Un grand nombre de lettres, de communications, d'articles divers insérés dans les journaux des missions, disent l'activité dont ils font preuve dans l'exercice de leur apostolat (3). Peu de livres ont été écrits par eux. Il est vrai que l'effort des missionnaires s'est porté plus visiblement vers les études linguistiques et ethnographiques et qu'ils ont fourni à la science africaine une contribution dont nous marquons plus loin l'importance (4). Mais si, hors de ce domaine spécial, leur influence fut plus grande dans le passé que dans le présent, les missionnaires n'en ont pas moins exercé une action bien française, en rapprochant de nous les indigènes, en étendant notre prestige, en servant notre cause coloniale de tout leur cœur généreux ; dans leur désir d'évangélisation entre avec l'amour des âmes l'ardeur du conquérant.

(1) Le P. Dorgère a lui-même relaté cet épisode des otages dans un article, *Prisonniers au Dahomey*, paru dans le journal des missions catholiques, septembre 1891.

(2) Mais il s'agit, en l'espèce, d'ouvrages historiques. Cf. 2^e partie, chapitre II.

(3) A citer une plaquette de Mgr Jalabert, *Des sables mauritaniens aux rives de la Gambie* (1917).

(4) Cf. 2^e partie, chapitre IV.

CHAPITRE III

LES SÉJOURS ADMINISTRATIFS

A l'occasion des voyages à tendance politique ou commerciale, nous avons rencontré, d'une part des passants, chargés de mission officielle ou explorateurs bénévoles, et, d'autre part des commerçants, des colons, des missionnaires que leurs occupations retenaient plusieurs années dans le pays. Il y a lieu, en effet, de distinguer parmi les voyageurs ceux qui ne font que passer et ceux qui se trouvent obligés de séjourner quelque temps à la colonie. Les officiers et fonctionnaires appelés, par nécessité professionnelle, à demeurer à leur poste de brousse durant le temps normal de leur séjour administratif appartiennent à cette deuxième catégorie de voyageurs qui, mieux que des touristes ou des enquêteurs rapidement informés, sont à même de donner une peinture de la vie africaine, en tous cas des souvenirs vécus de l'existence coloniale.

On trouvera retracée dans le livre de E. Béchet, *Cinq ans de séjour au Soudan français* (1889), la vie d'un fonctionnaire colonial, celle de l'auteur lui-même, depuis sa première arrivée en Afrique jusqu'à son retour en France. Il raconte les changements de poste, les longues étapes à pied pour rejoindre les différentes résidences où il est successivement affecté, l'ingéniosité des installations de fortune, la duplicité des chefs de village en matière de service, mais aussi la docilité confiante des habitants quand, par exemple, il entreprend de fonder une ferme modèle à Kita. Béchet a pris femme dans le pays ; il s'est marié avec la fille d'un notable, et sa compagne lui sert de sujet d'étude. Il s'intéresse aux mœurs des indigènes, à leurs pratiques religieuses, à leurs métiers, à leurs travaux ; et, grâce à sa compagne noire, il essaye de savoir ce qu'au fond d'eux-mêmes les Soudanais pensent de nous. A côté des petits incidents de son existence de brousard, il rappelle les glorieux faits d'armes de la conquête militaire (1), et le livre se termine par quelques remarques sur les transformations subies par le pays depuis notre domination. C'est, dans l'ensemble, un consciencieux tableau de la vie au pays noir, en même temps qu'un document intéressant sur les débuts de notre action administrative dans le Haut-Sénégal.

(1) Le récit du siège de Nafadié, dans sa pathétique simplicité, est une des meilleures pages de cette partie de l'ouvrage.

Très différentes sont les observations de Paul Vigné (en littérature P. Vigné d'Octon) sur l'existence faite à nos administrateurs et à nos soldats en Afrique occidentale. Ses écrits sont empreints d'un pessimisme qu'on n'est pas habitué à rencontrer chez ceux qui ont parcouru la colonie. Il a consigné ses souvenirs dans le *Journal d'un marin* (1889), et le titre sous lequel il fait rééditer ces premiers feuillets, *Terre de mort* (1892), indique nettement la vision qu'il veut donner au lecteur métropolitain de notre possession ouest-africaine (1). Les fonctions de P. Vigné, médecin de la marine, l'ont amené à visiter plusieurs points de la côte ; il séjourna quatre ans en Afrique et administra, quelque temps, le poste de Benty. Ce sont les impressions de ses voyages au Sénégal, dans la Mellacorée et au Dahomey qu'il présente sous la forme d'un journal de route. L'appellation « terre de mort » revient à chaque page, comme un leit motiv. Le Sénégal, de Dakar à Saint-Louis, n'est qu'une terre de mort, et les mots employés tendent tous à évoquer cette idée : le climat est meurtrier ; les Européens, tous anémiés, sont de pâles apparitions aux yeux jaunes, à la figure creusée par la fièvre, à la voix lamentable ; le pays est improductif, frappé de stérilité, triste contrée aux villages pauvres, aux troupeaux maigres, aux terres incultes ; l'habitant noir a tous les défauts, il est poltron, lâche, fanfaron, sale, imperfectible. Les images sont faites pour renforcer ces impressions : la blancheur des maisons, c'est la « blancheur des suaires » ; les rayons du soleil couchant, c'est « du sang qui coule sur la boue des marigots ». Les peintures sont volontairement lugubres, et même « forcées », comme celle des vautours acharnés sur les cadavres le long des routes, ou celle des soldats « traînaillant leurs fusils dans leurs mains molles, avec des mines de bœufs qu'on mène à l'abattoir ». Vigné d'Octon insiste sur les horreurs des maladies ravageuses et conclut tout de suite du particulier au général, de même qu'il grossit volontiers les quelques abus inévitables de l'autorité locale. La terre de mort, c'est aussi la Mellacorée, embuée de fièvre livide et lourde qui cause des hallucinations ; et l'auteur développe complaisamment l'histoire de ce chef de poste qui, en proie à un accès fébrile, croit le fort assiégé par un ennemi inexistant. La terre de mort, c'est enfin le Dahomey. Certes, le pays est organisé puis-

(1) Le *Journal d'un marin* est le premier ouvrage écrit par Vigné d'Octon, et c'est presque le seul qu'il ait écrit sur l'Afrique, car ce volume contient la matière de ses livres ultérieurs, même de ses romans qui, en maints endroits, ne sont que des développements de certaines pages de son journal. (Cf. 3^e partie, chapitre II.) D'autre part, le *Journal d'un marin* a été repris presque textuellement sous d'autres titres. *Terre de mort* n'est qu'une réédition de ce premier livre. L'ouvrage *Siestes d'Afrique* est composé à l'aide des derniers feuillets du *Journal* et contient à peine un ou deux épisodes inédits qui n'ajoutent rien au récit. Le chapitre « Impressions et paysages », dans *Au pays des fétiches*, est une deuxième version du voyage de Dakar à Saint-Louis, peu différente de la première.

Elu député, P. Vigné lutta à la Chambre contre les entreprises coloniales (notamment aux séances de novembre 1894 et de juin 1895, au sujet des expéditions en A. O. F. et à Madagascar), continuant par la parole l'œuvre commencée par le livre. Ses ouvrages, en effet, peuvent être considérés comme des livres de combat.

samment, l'armée de Béhanzin est redoutable, les amazones sont des guerrières éprouvées ; mais ce n'est pas cette force politique et militaire qui abat nos soldats, c'est le soleil mortel, c'est la dysenterie, c'est la fièvre, « la fièvre qui s'exhale en livides nuées des marigots immondes et des tristes lagunes, qui bleuit leur visage, rend leurs mains diaphanes, écourte leur haleine, les secoue comme des chiffes et, un beau soir, les tord sur leur couchette, mettant dans leurs prunelles larges la suprême vision de la terre natale que plus jamais ils ne verront ». Vigné d'Octon veut aussi montrer que le Dahomey est une « terre de mort » pour les indigènes eux-mêmes, qui vivent dans l'éternelle crainte des dieux mauvais et des féticheurs avides qui abusent de la crédulité populaire. L'histoire de *Djelaï*, qu'il intercale dans son livre, n'est qu'un prétexte à exposer cette toute puissance malfaisante des divinités et de leurs prêtres. *Djelaï*, destinée, par la volonté des prêtres, à être féticheuse, s'enfuit du bois sacré où l'on doit l'initier aux pratiques mystérieuses ; les dieux (en l'espèce les féticheurs) ne lui pardonnent pas sa désobéissance et la poursuivent de leur vengeance ; pour apaiser les esprits malins, les parents de *Djelaï* doivent faire des offrandes de plus en plus nombreuses aux prêtres redoutés. Devenue femme, et jolie, *Djelaï* se marie ; mais les dieux ne lâchent pas facilement leur proie, et le mari est obligé de se concilier les bonnes grâces des féticheurs, dont la rapacité est sans bornes. Malgré les cadeaux propitiatoires, le jeune époux meurt bientôt, et *Djelaï* met au monde un enfant qui ne survit pas. Un enfant qui meurt en bas âge est une preuve de la colère divine ; réprouvée à jamais, *Djelaï* traînera une vie lamentable, et finira victime de la cruauté des coutumes. — Il se dégage de la lecture de cet ouvrage une impression pénible, et nous comprenons les reproches que d'autres voyageurs, moins partiiaux, ont adressés à son auteur. Ce n'est pas, comme le prétend l'exergue, une « enquête sincère » ; c'est un livre de combat où seule la laideur des choses est peinte avec complaisance. Ce n'est pas non plus, comme le soutient Vigné d'Octon, « une œuvre utile et patriotique », car cette publication fit certainement plus de mal que de bien, et le titre étalé aux vitrines au moment des campagnes militaires en Afrique occidentale, dut causer aux femmes qui avaient leurs maris, leurs frères ou leurs enfants soldats là-bas plus de larmes et d'angoisses que les journaux avec leurs nouvelles pessimistes (1). Ce n'est pas enfin un récit exact ; les faits ont démontré l'exagération des craintes formulées dans ces pages et infligé un démenti formel aux théories émises sur la valeur du pays et de ses habitants. Il faut se garder des généralisations hâtives comme des jugements téméraires. Certaines manifestations, qui peuvent partir d'une louable intention, risquent, par l'excès des moyens mis en œuvre, de dépasser le but que s'était proposé leur auteur.

(1) Cf. M^{me} BONNETAIN. *Une Française au Soudan*, p. 8.

Certes, la vie est souvent rude à la colonie, surtout dans les débuts, quand on a tout à créer et à organiser après la conquête militaire ; il faut lutter avec persévérance, avec courage, avec foi ; il faut se donner à sa tâche. D'Albéca et surtout Clozel nous montrent ce que sont ces administrateurs de la période héroïque « de la poudre et de la quinine », ces organisateurs de contrées, vastes comme plusieurs départements français, qui surent nous créer des colonies. C'est à la suite de la colonne expéditionnaire du Dahomey que l'administrateur d'Albéca nous entraîne d'abord ; il suit le général Dodds au gré des mouvements militaires dans sa marche sur Abomey. L'ennemi vaincu, d'Albéca est nommé résident à Ouidah, puis bientôt appelé à la direction des affaires indigènes à Grand Popo. Mais Béhanzin s'agite encore dans le haut pays, où nos conventions l'ont relégué ; c'est alors l'opération de police indispensable en vue de la capture définitive du chef noir, puis la réorganisation administrative de la colonie. Ces souvenirs de d'Albéca (1), présentés sous l'aspect tantôt d'un journal de route tantôt d'un exposé historique, nous initient à la formation politique du pays dans les premières années de notre administration. De même que d'Albéca au Dahomey, Clozel assista à la naissance de la Côte d'Ivoire ; il prit, comme administrateur, une part active au développement de cette colonie que, peu après, en qualité de gouverneur, il devait organiser avec maîtrise (2). Dans le « Journal des voyages », Clozel avait déjà publié quelques-unes de ses notes de voyageur et d'administrateur (3) ; ce sont ces articles qu'il reprend et complète dans son livre, *Dix ans à la Côte d'Ivoire* (1906). Ces pages, qui gardent la forme vivante du carnet de voyage, nous font suivre toute la croissance de la jeune colonie. En 1896, notre fonctionnaire débarque à Grand Bassam et est désigné pour

(1) D'ALBÉCA. *La France au Dahomey* (1895).

Egalement, du même auteur, signalons quelques articles parus dans le « Tour du monde » : *Au Dahomey* (1894) ; *Au pays des Écoués* (1895), écrits avec un évident souci de vulgarisation.

Le livre de Domergue. *Sénégal et Soudan* (1895), mi-partie notes de voyage, mi-partie exposé historique, procède de la même intention qui est de faire connaître au public les débuts de notre administration civile à la colonie. Citons encore un petit livre de Ducressac Villagrand, dans lequel cet administrateur a réuni ses *Souvenirs du Sénégal* (s. d.).

(2) Clozel, explorateur au Congo, administrateur à la Côte d'Ivoire, gouverneur de cette colonie, puis du Soudan français, enfin gouverneur général de l'A. O. F., ne fut pas seulement un homme d'action mais aussi un érudit. Avant de venir en Afrique, il avait dressé la « bibliographie des ouvrages relatifs à la Sénégambie et au Soudan ». A part le récit de ses explorations congolaises, paru dans le « Tour du monde », et sa notice ethnographique et linguistique sur les Baya, qui concernent l'A. E. F., Clozel a publié, sur l'A. O. F., diverses études dans le domaine historique, juridique ou politique, que nous aurons l'occasion de signaler dans notre deuxième partie. Nous retrouvons également Clozel à l'origine de beaucoup d'enquêtes et d'études de détail devant aboutir à de remarquables synthèses (par exemple, la série de publications sur la Côte d'Ivoire et sur le Haut-Sénégal-Niger). Il suscita de fructueuses recherches de la part des nombreux géographes, historiens et ethnographes qui se rencontrent parmi les fonctionnaires coloniaux, et fut en quelque sorte l'organisateur d'une véritable renaissance scientifique en A. O. F.

(3) *Quatorze mois dans l'Indénie ; Mon deuxième séjour à la Côte d'Ivoire*. (« Journal des voyages », 1898.)

administrer le cercle de l'Indénié. Il raconte son voyage en pirogue sur la Comoé, vers son poste lointain, dans le pays de la forêt dense, où il reste bientôt seul blanc, « isolé, perdu quelque part dans l'Afrique inter-tropicale ». Il faut plutôt créer qu'administrer dans ce cercle où tout est à faire, et Clozel raconte ses fonctions multiples, ses travaux, ses tournées de police, l'organisation d'un second poste ; il observe la mentalité des indigènes Agni, étudie les richesses du sol et du sous-sol, et ne reste pas insensible à la beauté des paysages qu'il traduit en phrases sobres, sans emphase. Après un congé en France, on le charge d'occuper Bondoukou, que Binger avait placé sous le protectorat français, mais dont on n'avait pas pris effectivement possession. Clozel, part accompagné de vingt-cinq miliciens ; avec une escorte aussi peu importante, on doit se montrer plus habile que fort ; sa diplomatie arrive à convaincre tous les chefs dissidents. Peu après, on apprend que l'administrateur d'Assikasso se trouve bloqué par les Achantis ; à la tête d'une trentaine d'hommes, Clozel marche à son secours, reçoit cinq blessures, perd quatorze miliciens, mais ne peut atteindre le but. Les administrateurs voisins, à plusieurs jours de marche, sont également partis pour délivrer leur collègue, les uns avec vingt hommes, d'autres avec quinze soldats seulement ; et c'est merveille de voir cette confiance, cet élan, cette solidarité dans la brousse lointaine ; mais des renforts militaires s'avouent nécessaires, et Assikasso n'est dégagé qu'après soixante-trois jours de siège. Le récit est vif, conté d'une plume alerte, avec aisance. La partie neuve du livre s'ouvre avec le carnet de route de Clozel, devenu gouverneur, et effectuant des tournées dans le pays confié à sa direction. Malgré les détails pittoresques illustrant ces pages (réceptions dans les villages, fêtes locales, lams lams, palabres), il est visible que cette partie est moins bien venue que la précédente ; la transcription des dates, des heures et des kilomètres, les énumérations de lieux et de noms propres ont moins d'attrait à coup sûr que les scènes vivantes décrites auparavant ; mais il nous est permis d'apercevoir, à travers ce journal, quelques-uns des progrès réalisés depuis notre occupation, dont le moindre n'est pas la sécurité revenue dans des contrées où il fallait encore combattre peu d'années auparavant. Le livre se termine par une série de monographies et de notices, dues à Clozel lui-même ou à certains fonctionnaires locaux (Delafosse, Tellier), et qui montrent la collaboration étroite de tous, aussi bien dans l'œuvre d'administration que dans l'étude savante de la colonie.

La connaissance exacte du pays ne va pas sans la connaissance des hommes qui ont contribué à le former. L'individu, à la colonie, acquiert toute sa valeur, et de l'activité déployée par le « commandant » dépend, en majeure partie, le développement de la région laissée à ses soins. Nous avons déjà marqué l'intérêt que présentent les biographies de coloniaux, et nous déplorons qu'elles ne soient pas plus nombreuses pour illustrer

dignement notre histoire coloniale et faire justice des légendes complaisamment répandues sur nos fonctionnaires d'outre-mer. Combien il est consolant, après avoir entendu certaines insinuations, de lire la biographie d'*Un Français au Sénégal*, qu'écrivit Gausseron à la mémoire de l'administrateur Abel Jeandet (1). La substance du livre c'est la correspondance de Jeandet, dans laquelle il se peint avec franchise et s'analyse avec lucidité. « Je n'ai jamais délibéré, écrit-il à sa mère, pour savoir si mes actes seraient récompensés, mais pour savoir s'ils seraient utiles à mon pays. » A l'aide de ce livre, on se représente la vie de nos administrateurs coloniaux, on précise l'emploi que fait un jeune Français énergique et intelligent des douze heures de sa journée dans un poste perdu, on suit le sympathique brousard (qui aurait pu être sous-préfet en France) dans ses tournées d'inspection ou de police, dans les palabres, dans toute son existence active, fertile en incidents, en dangers, en action bienfaisante. Ces lettres sincères, où l'auteur ne cache pas qu'il eut peur le jour où il sauva un jeune indigène de l'attaque d'un lion, reflètent, dans leur spontanéité joyeuse, une élévation de sentiments tout à fait réconfortante. Elles sont à rapprocher des lettres écrites du Tchad par le colonel Moll (2) et de celles envoyées par Lyautey du Tonkin et de Madagascar. Ce sont des documents psychologiques de premier ordre, qui s'apparentent aux récits autobiographiques d'un Ernest Psichari (3), et qui montrent ces belles figures françaises et coloniales, traditionnellement vouées à l'héroïsme, allant par-dessus les générations paisibles rejoindre les ancêtres aventureux. Les publications de ce genre — et il nous faut rappeler les lettres et les biographies de Soleillet, de Hentsch, de Marcot, de Hacquard, d'Escandre et les rattacher à celles de Klobb, de Lecerf, d'Orsat ou de Lautour dont nous parlerons bientôt (4) — forment les plus beaux chapitres de notre histoire africaine. Les héros ne manquent pas à la colonie ; ce sont les vulgarisateurs de leurs gestes qui, le plus souvent, font défaut ; et l'on doit remercier ceux qui ont pris la charge, en écrivant ces monographies de l'héroïsme obscur, de répandre la contagion de l'effort, de l'abnégation et du sacrifice (5).

(1) GAUSSERON. *Un Français au Sénégal : Abel Jeandet* (1913).

(2) Lieutenant-colonel MOLL. *Une âme de colonial* (1912). Ces lettres appartiennent à la littérature de l'A. E. F.

(3) Cf. troisième partie, chapitre III.

(4) Cf. chapitre V : « La conquête militaire ».

A ces ouvrages biographiques, il convient d'ajouter le livre consacré à la mémoire du gouverneur général Van Vollenhoven, *Une âme de chef* (1920). Ce haut fonctionnaire, qui eut une des plus belles et des plus rapides carrières coloniales, fut appelé à servir deux fois en A. O. F., d'abord en 1907, en qualité de secrétaire général, puis en 1917, en qualité de gouverneur général. Il fut tué sur le front français, comme capitaine, en 1918. Le livre publié par ses amis, reproduisant quelques-unes des circulaires et instructions adressées à ses collaborateurs, met en lumière les qualités exceptionnelles de ce grand administrateur à la vaste intelligence constructive.

(5) « Bulletin du Comité de l'Afrique française », à propos de la biographie du capitaine Faure, *Un héros bisontin*, par Nicklès (1913), qui concerne l'A. E. F.

Cette volonté d'action, cette audace entreprenante, ce dévouement font du fonctionnaire colonial un vrai soldat, un soldat vaillant, que la rude existence de brousse prépare aux plus grandes tâches. Il n'y a pas de différence entre un administrateur civil et un officier chef de poste. Nous pouvons nous en convaincre en lisant, après le carnet d'un Clozel ou la correspondance d'un Jeandet, les souvenirs d'un Carpeaux, chef de cercle entre Tombouctou et Say, dans le territoire militaire du Niger (1). Ce sont les événements marquants de son séjour en pays Touareg que raconte Louis Carpeaux, en même temps qu'il donne une description de la vie au Moyen Niger. Peu d'éléments composent son « roman au Niger » : une petite servante targuie, tour à tour révoltée et dévouée, de braves tirailleurs noirs, avec lesquels il charge baïonnette au canon, des combats contre des bandes de pillards rebelles, des chasses, la rencontre d'un lion, et c'est à peu près tout. Certes, l'auteur aurait pu faire un vrai roman, car il a la plume facile ; il a préféré dire les choses telles qu'elles s'étaient passées, dans toute la simplicité de son séjour à Sodom. Il excelle à raconter les péripéties d'un combat contre les Touareg insoumis, à rendre les puissantes émotions d'une chasse à la grosse bête. On sent, à chaque page, la virile énergie de ce soldat, véritable entraîneur d'hommes, d'une bravoure exemplaire dans les situations les plus critiques, attaquant à lui seul une bande de dissidents, se ruant, sabre brisé, dans la mêlée, luttant corps à corps avec un lion, terreur des plus braves. Il résume plaisamment sa vie de chef de poste, qui doit avoir réponse et remède à tout ; il souligne, au cours d'un voyage à Tombouctou (un mois de pirogue sur le Niger), l'enivrement de se sentir le maître, le roi du fleuve immense et des rives sans fin, dans l'immobilité du paysage ; il détaille, enfin, en observateur sagace, les fantaisies, les colères, le dédain et aussi le dévouement de sa petite servante Adiza dont l'âme fière, ardente et résignée reste, malgré tout, énigmatique ; et son histoire n'a pas le ridicule de prétendre à l'idylle. Non, ce n'est pas un roman ; ce sont de simples notes d'un séjour au Niger, mais dans lesquelles passe un souffle héroïque, et qui campent un beau type français de colonisateur.

Il y a plus dans ce livre. En faisant ainsi connaître le charme et le danger de la vie militaire au centre africain, Carpeaux a voulu, de son propre aveu, participer, dans la mesure de ses moyens, au réveil patriotique de la France, réveil qui se dessinait depuis quelques années déjà sous les menaces allemandes. Il glorifie les vertus guerrières et les qualités d'énergie de la race ; il stimule notre vieil héroïsme ; il exalte le sentiment de la force française. Par là, il contribue, pour sa part modeste mais certaine,

(1) Louis CARPEAUX. *Mon roman au Niger* (1913). Cet officier colonial a écrit également plusieurs ouvrages, *Petites ramatous*, *La chasse aux pirates*, *Mes amoureuses à Bourbon*, dans lesquels il raconte, non sans verve, ses souvenirs de Madagascar, d'Indochine et de La Réunion.

à cette renaissance morale et nationale, dont on peut suivre les traces dans la littérature métropolitaine et coloniale avant 1914. Les œuvres africaines sont nombreuses qui contiennent l'expression de ces tendances nouvelles. La magnifique attitude de la France pendant la guerre ne fut pas une révélation pour ceux qui avaient trouvé, chez ces auteurs, l'indice de cette régénération (1).

(1) Dans son étude, *L'avant-guerre dans la littérature française* (1919), M. Baldensperger, à notre avis, n'a pas suffisamment insisté sur l'apport fourni, en la circonstance, par la littérature coloniale, principalement par les auteurs africains. Il nous arrivera, au cours de notre travail, de signaler plusieurs ouvrages fort instructifs à cet égard.

CHAPITRE IV

TOURISME ET GRAND REPORTAGE

Les voyageurs qui réalisent le plus complètement le type du passant sont ceux qui, à bord des navires de l'Etat ou des paquebots des compagnies de navigation, longent les côtes de l'A. O. F., font escale aux rades habituelles de chaque colonie et continuent leur route vers l'Equateur et les mers du Sud. Quelques-uns s'attardent à raconter plus longuement leur voyage le long de la côte occidentale, parce que leur fonction est précisément de visiter quelques-uns des points du pays côtier ; d'autres, au contraire, ne font que noter de hâtives impressions de route, réservant leur étude pour la colonie congolaise où les appellent leurs occupations. Assez nombreux sont ces passants qui, dans quelque ouvrage, ont plus ou moins décrit le pays maritime. Il ne s'agit point tant ici des notes qu'a pu prendre un Paul Branda doublant le Sénégal au large du cap Vert (1), que des récits de marins, comme le capitaine Maigre (2) ou le capitaine Bouteiller (3), qui ont été à même de consigner d'assez utiles remarques à côté des renseignements d'ordre technique rapportés de leurs voyages. Ces pages fournissent un ensemble d'observations scrupuleusement recueillies par des gens du métier et, en plus de conseils pratiques à l'usage des navigateurs, contiennent un certain nombre d'indications sur la géographie économique et humaine. Les articles de Fleuriot de Langle (4) ne sont que des souvenirs d'un passant et, bien qu'offrant plus de variété, se rattachent à ce genre de publications. Notre intention n'est pas de citer tous ces journaux de voyage au long cours, tous ces récits de cabotage ou de mission hydrographique. Les périodiques spéciaux, les bulletins de sociétés de géographie, les revues maritimes et coloniales ont publié la plupart de ces écrits ou rendu compte de ces travaux en des articles documentés. La plus importante étude qui ait paru en librairie, celle du docteur Barret, *L'Afrique occidentale : la nature et l'homme noir* (1888), ne contient que peu de pages sur les régions qui nous occupent ; néanmoins

(1) Paul BRANDA. *Les trois caps* (1877).

(2) Capitaine MAIGRE. *Op. cit.*, chapitre II.

(3) Capitaine BOUTEILLER. *Huit ans de navigation aux Rivières du Sud : De Saint-Louis à Sierra Leone* (1891).

(4) FLEURIOT DE LANGLE. *Op. cit.*, chapitre premier.

certaines impressions de traversée sont assez bien saisies (1). Bien que le colonel Frey ne soit pas exactement un voyageur au même titre que Fleuriot de Langle ou Barret, son livre, *La côte occidentale d'Afrique* (1890), appartient à la catégorie des récits écrits par ces passants. N'ayant pas visité lui-même toutes les colonies côtières, Frey puise, pour décrire celles qu'il connaît le moins, dans les livres de ceux qui les ont parcourues, notamment les officiers de marine ; pour dépeindre les races autochtones, il emprunte aux récits des explorateurs et des missionnaires ; enfin, pour compléter ces descriptions, il a recours aux aquarelles, croquis et dessins qu'il a collectionnés et qui illustrent le texte de fort heureuse façon (2). Il faut convenir que c'est là une manière attrayante de faire faire au lecteur un voyage instructif ; et cette compilation présente certainement plus d'intérêt que les notes rassemblées par Letchi dans son périple *Autour de ma chère Afrique* (1908) ou que les quelques souvenirs épars dans l'ouvrage de Hoarau-Desruisseaux, *Aux colonies* (1911). Pour retrouver des notations originales, il faut attendre un voyageur averti comme Rondet-Saint se rendant en Afrique équatoriale et jetant, en passant le long des côtes occidentales, un regard curieux sur nos colonies d'A. O. F. Déjà le baron de Villelume, naviguant vers le Congo, avait rendu quelques aspects de sa traversée de Dakar à Freetown et au pays des Kroumen (3). Rondet-Saint, qui consacre à nos possessions africaines une attention éclairée, profite de son voyage *Dans notre empire noir* (1912) pour consigner dans son journal tout ce qui, sur sa route, frappe sa curiosité en éveil ; c'est ainsi qu'il note l'allure sympathique de ses compagnons de bord, que leur devoir ou leur profession appelle en Afrique, et qui sont si loin de représenter ce type faux de colonial qu'on imagine volontiers en France ; puis le pittoresque des villes où le bateau fait escale, la rapide éclosion de Dakar, comparable à celle des « mushroom cities » du Far West, l'enchantement de Konakry, dont les toits rouges se perdent dans la verdure des grands arbres tropicaux, la rade foraine de Kotonou ; il ne fait que passer

(1) Le médecin de la marine Barret, se rendant en service au Gabon, raconte son voyage le long de la côte africaine ; il note son premier contact avec la terre des nègres et ses sensations devant ce brusque changement de pays et de civilisation ; il parle de la mer, de la tornade, du « pot au noir » guinéen, des phosphorescences de l'océan ; au littoral des sables stériles succède la forêt immense, pareille à un rempart, qui borde le rivage ; et il se plaît à évoquer les vieux noms typiques de la côte des graines, de la côte du poivre, du cap des palmes. Sur le Dahomey, ses informations sont de seconde main. L'étude la plus poussée concerne la région gabonaise et les races qui l'habitent.

(2) Nous nous devons de mentionner les noms de deux artistes qui ont contribué à l'illustration de cet ouvrage, Darondeau et Nousveaux, qui suivirent sur place les opérations de guerre et qui périrent à la côte d'Afrique, victimes du climat et des fatigues endurées.

A propos du livre illustré du colonel Frey, on peut citer deux publications qui participent de la même idée : ce sont les *Souvenirs de voyage*, dessinés par A. d'Hastrel (Sénégal, Gorée, Grande Terre) et le *Voyage à la Côte d'Ivoire*, par Renaud (dessins et photographies marquant les étapes de son voyage de Bingerville à Bondoukou).

(3) VILLELUME. *Au cœur de l'Afrique* (1910).

devant le Dahomey, mais à son retour du Congo il s'y arrêtera et observera la race intelligente et belle qui habite cette colonie et autorise les plus sérieux espoirs. On sent que le voyageur veut, non seulement faire connaître, mais aussi faire aimer le pays qu'il visite. C'est la formule adoptée par ces nouveaux « globe-trotters » qui ont pris à cœur leur tâche de vulgarisateurs et qui tiennent à donner au public mieux que de sèches indications de guide touristique. Véritables propagandistes de l'idée coloniale, ils parcourent et étudient nos lointaines possessions en voyageurs intelligents et instruits ; chargés de mission par les grands quotidiens, journalistes eux-mêmes pour la plupart, écrivains clairs et précis, ils conduisent en maîtres ces enquêtes d'un nouveau style qui répondent aux exigences de la publicité moderne et qu'on a désignées sous le nom de grands reportages.

Il est évident qu'en général les passants dont nous venons de parler ne peuvent qu'entrevoir la colonie. Les quelques pages qu'ils consacrent à l'A. O. F. au début de leur journal de voyage contiennent des impressions de traversée, disent l'aspect de la mer, la configuration des côtes, rappellent des souvenirs livresques, des conversations d'escale. C'est, si l'on veut, le pays vu à la lunette, du pont du navire. On ne doit pas demander à ces rapides passagers plus qu'ils ne peuvent donner ; en revanche, on est en droit d'exiger une représentation moins superficielle de la part des voyageurs qui ont visité l'intérieur et surtout de ceux qui ont entrepris le voyage avec l'intention d'étudier le pays pour en vulgariser la connaissance, ouvriers d'information et de propagande, envoyés spéciaux des grands journaux, ou simples touristes curieux d'exotisme.

Le développement de notre action en Afrique occidentale, depuis 1870, a naturellement suscité un mouvement de curiosité dans l'opinion publique. Mais les explorateurs, préoccupés de découvertes et de conquêtes, n'ont pas décrit leur vie dans la brousse, et leurs relations comportent presque uniquement des renseignements géographiques. Le public, qui aime les aventures, veut « vivre » aussi le voyage d'Afrique et demande qu'on lui donne du continent noir et de ses pionniers, par la plume et par le dessin, une idée nette, une image concrète qui parle à son imagination. C'est pour combler cette lacune que les éditeurs Hetzel et le journal « L'Illustration » ont demandé à des artistes une peinture vivante et complète des impressions d'un Français en voyage au pays nègre. Séduits par la proposition qui leur est faite, le publiciste Félix Dubois et le peintre Adrien Marie partent pour mener cette « exploration autour d'une exploration », et le récit qu'en rapporte Dubois, illustré par Riou, d'après les dessins originaux de Marie, demeure comme un document sur la période héroïque des voyages en Afrique avant l'ère du rail (1). C'est un livre d'histoire

(1) F. DUBOIS. *La vie au continent noir* (1893). Scènes de la vie d'exploration. Récit

vraie et vécue. Nouveau venu en Afrique noire, Dubois a été « empoigné » par cette vie active et rude ; il en a consigné les impressions diverses avec sincérité, et il a su fixer, avec un très grand respect de la couleur locale, le pourquoi des heures d'enthousiasme et celui des heures de lassitude... vite effacées par la vision du but à atteindre, apostolat de l'explorateur. Il note bien, dans sa simplicité, le moment émouvant où le bateau s'éloigne en laissant le voyageur sur le sol rouge d'Afrique ; c'est la civilisation et tout son attirail qui s'est évanoui avec le panache de fumée ; « c'est la vie blanche qui a disparu là-bas à l'horizon, nous entrons maintenant dans la vie noire ». Dubois et Marie suivent le capitaine Brosselard-Faidherbe dans sa mission de reconnaissance en Guinée française. Pendant que les officiers lèvent des plans, étudient des tracés, les voyageurs regardent autour d'eux, « prennent l'air du pays », notent les propos et les silences. L'œil exercé du peintre saisit le pittoresque au vol d'un crayon rapide ; le journaliste enregistre le riche afflux d'impressions inédites. Il raconte comment s'organise une expédition, avec bagages et porteurs, il esquisse la marche de la colonne, l'éparpillement inévitable, les arrêts brusques, il montre la vie du camp après le montage des tentes. Quelle joie de se sentir libre, débarrassé des entraves de la vie courante d'Europe ! Plus rien de toutes les préoccupations d'hier, « rien qu'un large horizon serein, ininterrompu, de penser, de travail, ayant pour confins les lignes sinueuses du Niger, rien plus que les longues caresses d'un seul et unique sujet, que la délicieuse émotion de découvrir, dans ces carcasses noires, quelque inconnu repli du cœur humain, que la douce jouissance de vibrations neuves ». En peu de touches, Dubois sait crayonner un tableau ou croquer une silhouette. « Un clair de lune superbe ressuscite le paysage, blanc, infini de sérénité ; la Mellacorée s'enfonce au loin dans les terres comme une lame d'acier et, sur les rives, les racines tourmentées et enchevêtrées des palétuviers, doucement argentées, semblent des légions de serpents qui se lancent à l'assaut du fleuve. » Voici trois chefs de bandes : « L'un jeune, finaud, dont la tête émergeait d'un calme boubou bleu, débitait avec volubilité. Les autres ne disaient rien ; ils semblaient avoir été apportés là comme deux battants de décor, immobiles, impassibles, coulés en bronze... Placez entre les jambes de ces types des fusils à canon qui n'en finit plus, ornementez-les de grands sabres à droite, de poires à poudre à gauche, de petits sacs à balles et de couteaux un peu partout, et vous aurez le parfait condottière noir. » Dans les villages, les voyageurs sont l'objet de toutes les curiosités et Dubois est un peu humilié de voir la caravane jouer le rôle qu'on fait

d'un voyage en Guinée française et dans le Haut-Niger, par F. Dubois et le peintre Adrien Marie, sous la conduite du capitaine Brosselard-Faidherbe.

Nous faisons remarquer que cet ouvrage a été publié avant les récits de Monnier ou de d'Espagnat et même de Sanderval (Kahel), qui, précisément, contiennent cette peinture de la vie d'explorateur que voulaient voir donner les promoteurs du voyage de F. Dubois.

jouer chez nous aux troupes exotiques ; mais le gros succès personnel est pour le peintre Marie dont les dessins, pour les noirs, frisent un peu la magie. Dubois vante le charme de cette existence errante où les jours ne sont pas comptés ni « étiquetés comme des bocaux de pharmacien » ; il raconte plaisamment l'alerte d'une nuit où la sentinelle avait pris un troupeau de biches pour un parti de Sofas ; il avoue qu'il fait le médecin avec autant d'ignorance mais moins de gourme que les médecins de M. de Pourceaugnac, et confesse qu'en matière d'exploration la grosse question est la « question du ventre », c'est-à-dire le ravitaillement. Dans certains gros centres, la caravane s'arrête plus longtemps ; les voyageurs peuvent alors se mêler davantage à la vie des noirs, des humbles et des grands, et assister à « quelques-unes de ces scènes de royauté primitive et intime comme aimail à en chanter le bon Homère ». Mais ils arrivent bientôt dans le désert lugubre où Samory a passé ; les difficultés deviennent de jour en jour plus grandes, le ravitaillement ne se fait plus, la fièvre s'abat sur eux ; il faut revenir en arrière. Oh ! la douceur du premier morceau de pain qu'on mange au retour ! Mais est-ce imaginable de se trouver tout à coup en face d'une glace et de ne plus se reconnaître. L'annonce navrante de la mort d'Adrien Marie et de Brosselard-Faidherbe, terrassés par la malaria, vient attrister le voyage de retour en France. Malgré tout, Dubois garde ses enthousiasmes de la première heure et sa foi dans le pays ; il oublie fatigues, privations, dangers ; il a vécu là-bas une vie surnaturelle ; au milieu de l'existence étriquée de notre grande civilisation, il a « l'irrésistible nostalgie des primitives et sereines heures d'Afrique », et le violent désir de repartir. Il repartira bientôt (1).

Tous les voyageurs ne sont pas capables de traduire aussi heureusement leurs impressions, et le désir de fournir des renseignements pratiques nuit souvent à l'agrément du récit. Laumann s'occupe surtout de rapporter des indications utiles sur l'arrière-pays des Rivières du Sud (2) ; Cl. Madrolle alourdit de notices géographiques son livre sur la Guinée (3) ; d'autre part, son carnet de route ne donne qu'une peinture extérieure de son voyage du Rio Nunez à Kadé (4). La relation de Camille Habert serait plus vivante, mais toute la partie consacrée aux exploits cynégétiques de l'auteur n'est guère appréciée que par les amateurs de chasse à la grosse bête (5). Ce ne sont pas encore là des « reportages » habiles, à la fois alertes et documentés, où l'information exacte se colore de pittoresque ; ce ne sont pas

(1) Trois ans plus tard, F. Dubois accomplira, pour le compte du « Temps », une mission de reconnaissance à Torabouctou-la-mystérieuse.

(2) *A la côte occidentale d'Afrique*, par Laumann, chargé de mission par le ministère de l'agriculture et par le ministère des colonies (1894).

(3) Cl. MADROLLE. *En Guinée* (côte occidentale d'Afrique, Casamance, Guinée portugaise, Guinée française, Fouta Djallon, Sierra Leone, Soudan français et Haut-Niger). Ouvrage illustré de 300 dessins et 22 cartes et plans (1895).

(4) Cl. MADROLLE. *Notes d'un voyage en Afrique occidentale* (1894).

(5) C. HABERT. *Une excursion dans l'Ouest-africain ; au Soudan* (1894).

non plus des relations descriptives comme celles de Monnier ou de d'Espagnat ; et il leur manque ces fines remarques, ces notations intimes, cet abandon qui donnent tant d'expression à un récit de voyage et qui font le charme d'un carnet de touriste, comme celui de M^{me} Bonnetain.

M^{me} Bonnetain ne prétend pas donner du Soudan une image savante ; elle n'a d'autre but que celui de traduire ses sensations et de faire vivre le voyage qu'elle a accompli. Si, comme le recommande la sagesse arabe, il faut avant de se mettre en route s'enquérir du guide, avouons que nous ne pouvons pas en souhaiter de plus aimable. M^{me} Bonnetain a tenu à accompagner son mari, envoyé en mission au Soudan français (1) ; ce n'est pas son moindre mérite, car il n'est point courant de voir à cette époque, où la conquête militaire n'est pas achevée, une parisienne, une femme du monde, parcourir le Haut-Fleuve et atteindre le Niger. Cependant, le plus important pour nous est qu'elle se soit rendue aux instances de son entourage et qu'elle ait publié le récit de son audacieuse excursion. Les pages réunies sous le titre *Une Française au Soudan* (1894) ont été écrites par notre jeune voyageuse au jour le jour, pour tuer le temps, pour « dérouiller ses doigts et sa mémoire » ; elle prenait des notes, toutes fraîches, sous l'influence du moment, pour les envoyer à des parents, à des amis, sans penser qu'on lui conseillerait au retour l'édition de ces souvenirs et que son mari l'autoriserait. Ces impressions intimes, personnelles, n'étaient donc pas destinées au grand public. De là vient leur charme ; il n'y a pas de recherche de style ni de prétention à effets ; ce sont les mots de la conversation courante, jaillis spontanément sous la plume déliée ; c'est la simplicité du voyage tel qu'il se déroula, et qui se suffit à lui-même ; et l'on dirait non pas tant un livre qu'une conversation familière, un récit fait de vive voix, sans aucune pose, avec facilité et avec esprit. M^{me} Bonnetain, après avoir vaincu toutes les résistances familiales et gouvernementales liguées pour empêcher son départ, s'embarque enfin pour le Soudan et arrive à Dakar, toute heureuse de ce grand voyage qu'elle est la première à entreprendre. On lui avait tellement dépeint l'Afrique sous des couleurs affreuses qu'elle est réellement surprise de constater que le pays n'est pas aussi terrible qu'on le représentait. Elle ne manque pas cependant d'esprit critique et remarque fort bien les excessives tracasseries administratives, le défaut de complaisance de certains services enfermés dans des règles étroites, les petites « piques » entre civils et militaires. Elle voit très justement en Dakar un lieu de passage, où les gens vivent les yeux tournés vers la métropole, et en Saint-Louis une petite ville mélancolique, où la vie très provinciale n'est pas du tout celle qu'elle avait imaginée. En route pour le Haut-Fleuve, elle excite la curiosité des noirs ; mais c'est surtout sa fille (car elle a emmené sa fille, âgée de sept ans) qui

(1) Paul Bonnetain a publié, sur son voyage au Soudan, un livre de contes, artistiquement nuancés, que nous retrouverons dans la troisième partie, chapitre II.

cause les plus vifs étonnements ; on n'avait encore jamais vu d'enfants blancs à la colonie et les nègres se montrent avec admiration les cheveux blonds de la petite Renée. Le récit est émaillé de mots qui font image : l'embarcation sur le Sénégal, c'est « un campement de bohémiens dans une roulotte aquatique » ; les villages, avec leurs cases rondes surmontées d'un toit « en forme de chapeau de lampe », ressemblent de loin à « une réunion de champignons » ; les baobabs « ont des troncs gros comme des tours et leurs branches, au-dessus, ont l'air de débris de plumeau » ; les caïmans qui dorment au soleil sont « pareils à des troncs d'arbre » ; les berges sont « couleur de beurre » ; le ciel est bleu, « d'un bleu gendarme ». On multiplierait aisément ces comparaisons inattendues qui rendent l'aspect des choses mieux qu'une longue description. « Le Soudan n'est pas fait pour les femmes du monde », a déclaré le commandant supérieur ; mais notre voyageuse n'est pas une banale mondaine, verseuse de thé et diseuse de potins ; elle a les vraies qualités de la Française ; elle est hardie, quand il le faut, et vaincra la sourde opposition des hommes et des bureaux comme elle vainc l'ardeur du climat et l'hostilité du sol. « Cette brousse morne, ces verdure rabougries, rôties par le soleil, cet inhospitalier aspect de l'eau, du ciel, du paysage et des êtres me troublent un peu. Et je suis obligée de réfléchir pour ne pas en vouloir aux illustrateurs du « Tour du monde » ; il faut qu'il y ait Afrique et Afrique pour que leurs dessins ne soient pas mensongers. » Après un temps d'arrêt à Kayes, « véritable Genevilliers africain », où « M^{me} Toubab » sait « se débrouiller » comme un vieux colonial pour aménager un semblant de vie de famille et chasser la « soudanite », cet ennui rongeur des postes de brousse, la petite caravane part pour le Niger, à travers la plaine brûlée par le soleil, dans l'aveuglante réverbération qui « vibre entre la terre cuite et le ciel trop bleu ». Parfois les jours coulent sans nouveauté ; alors le moindre incident est développé dans son journal, auquel elle confie aussi ses pensées secrètes. Parfois, au contraire, les événements se précipitent, et des détails nombreux et les impressions diverses se battent dans sa tête et veulent tous sortir ensemble ; cet afflux se produit surtout lorsqu'elle n'a pas écrit chaque soir sa page quotidienne et qu'il y a des intervalles de plusieurs jours dans son carnet ; alors les mots se pressent en foule et il semble qu'elle ne pourra jamais tout consigner ; sa relation se fait nerveuse, mais, sans rien perdre de sa couleur, de son entrain, de sa bonne humeur, finit par contenir ce qui devait être raconté. Voici les voyageurs en marche dans la vraie brousse, qui à cheval, qui à âne, qui à pied, avec leurs porteurs, leurs tentes, leurs vivres. Le paysage manque bien un peu d'exotisme ; en revanche, les guerriers nègres rencontrés ont du pittoresque : « Ils ont d'extraordinaires coiffures jouant aux casques et surmontés de cornes d'antilopes, des armes invraisemblables, et des trompes dans lesquelles ils sonnent effroyablement... De vrai mohicans africains. » Notre parisienne aime cette vie de

campement, pleine de sensations nouvelles. Le soir, sa fille dort sous la tente non loin d'elle, son mari fait la ronde du camp ; on entend rire l'hyène au fond de la brousse ; elle écrit son journal ; « et, seule, devant ce cahier, je frissonne. Je serais bien en peine, d'ailleurs, de préciser mon émotion et ses motifs ». Elle est troublée d'être si loin, de vivre cette existence ; elle sent vraiment comme une femme, et les hommes ne pourraient pas la comprendre. « Je me sens heureuse, hors de la banalité, dans du nouveau. » Chemin faisant, elle ne manque pas de noter les petits détails de la vie courante, les soins d'hygiène et de toilette, la composition des repas, l'installation de sa tente. Elle s'aperçoit qu'elle donne beaucoup d'importance aux incidents de sa vie domestique ; elle dit qu'on va la trouver bien « popote ». Mais « que voulez-vous ? Je ne sais pas décrire un paysage, moi... D'abord est-ce que ça fait vraiment voir quelque chose une « description littéraire » ? Je les saute quand je lis ; et je ne suis pas la seule. Tandis qu'au contraire, tous ces détails intéresseront parents, amies... Devant des récits de voyage, je me suis si souvent demandée : Mais, comment mangeaient-ils ? Au fond, je crois que Robinson nous intéresse surtout parce qu'on le voit s'ingénier à vivre. S'il se bornait à raconter ses promenades, ses rêveries, ses tristesses, nous passerions ; on le plaindrait, mais il ne nous semblerait pas vivant, réel, et son roman ne nous passionnerait pas ». Son livre, à elle, sait être captivant, et il donne bien l'image de son existence soudanaise. On se lève de bon matin, à 2 ou 3 heures ; il fait encore nuit ; les brasiers du camp sont roses, sans plus de flamme, et les étoiles brillent étrangement ; on s'apprête, en tâtonnant sous la tente, à la lueur des photophores ; on part dans le noir, derrière les torches des porteurs, ce qui fait une scène fantastique, avec les cris des mulets, le tohu-bohu, les interpellations des conducteurs, les hyènes qui hurlent lugubrement. Puis le soleil se lève ; quand il est trop chaud, on s'arrête ; les tentes sont immédiatement montées ; on prend un grand tub, on change de linge, on se met à table, sur des caisses. Quand on a le bonheur de rencontrer un poste, et qu'on est invité à la popote des officiers, alors on ouvre les bonnes boîtes de conserves, les friandises, on débouche une bouteille de vieux vin de France. Mais les officiers ne sont pas toujours très accueillants ; ils redoutent un peu Bonnetain ; ils préféreraient ne pas le voir au Soudan en mission d'enquête ; ils ne lui facilitent pas le voyage. Malgré tout, la petite caravane atteint le Niger, dont la majesté impressionne notre voyageuse ; elle ne cache pas sa fierté d'être la première femme blanche à atteindre cette rive africaine ; mais tout de suite vient le trait plaisant : « Autrefois, je n'étais pas très forte en géographie, et le Niger, je le faisais volontiers couler en Asie, voire en Amérique, et m'y voici ! » A coup sûr, ce qu'elle trouve de plus étonnant sur les bords du grand fleuve, c'est de s'y voir. Une cruelle déception cependant les attend, elle et son mari : l'autorité supérieure, estimant la région encore peu sûre,

les invite à faire demi tour. Adieu le bel espoir d'entrer dans la mystérieuse Tombouctou ; il faut s'incliner et laisser les militaires mener leur campagne guerrière. Les voyageurs reviennent en pirogue sur le fleuve, puis reprennent leur marche à travers la brousse familière, par les chemins déjà foulés. M^{me} Bonnetain délaisse un peu son journal, dont le papier sent le cuir des fontes, le renfermé des sacoches ; la gaîté manque, il n'y a plus l'entrain de l'aller. Enfin, voici Saint-Louis. « J'aurais pleuré tantôt, si j'avais été seule, quand j'ai retrouvé la mer, la bonne mer ! » On lui sait gré de laisser échapper l'aveu de son émotion féminine, le voyage terminé et les angoisses passées ; car certains jours, sans le dire, elle a bien cru ne plus revoir l'océan. Elle est heureuse de revenir en France ; mais voilà qu'au retour à Paris, elle a la nostalgie de cette triste Afrique, de la vie sous la tente, des dangers, des privations de naguère, et c'est un « au revoir » qu'elle voudrait adresser à la brousse.

Nos troupes entrant à Tombouctou ouvraient la route qui s'était fermée devant M^{me} Bonnetain, et bientôt Félix Dubois, envoyé spécial du « Temps », visitait la vallée du Niger et la vieille capitale soudanaise. F. Dubois nous est déjà connu par l'ouvrage qu'il rapporta de son premier voyage, sur la vie de l'explorateur au continent noir. L'occasion se présentant une seconde fois pour l'intrépide journaliste d'étudier une partie de l'Afrique occidentale française, il remonte le Niger et pénètre dans Tombouctou peu après la colonne expéditionnaire. Le livre qu'il publie à la suite de ce voyage n'est pas un récit anecdotique comme son premier ouvrage, dont, toutes positions gardées, M^{me} Bonnetain reprenait la formule dans son pittoresque journal de route. Au vrai, ce que F. Dubois semble surtout chercher cette fois, c'est le reflet du passé, non plus seulement des paysages et des maisons, mais, derrière ces maisons et ces paysages, une histoire, l'âme ancienne des pays nigériens. Mais *Tombouctou-la-mystérieuse* (1896) n'est pas uniquement un ouvrage d'histoire. L'auteur nous dépeint sa lente navigation sur le Niger, véritable croisière unique et merveilleuse ; il chante en poète ce fleuve géant, âme du vaste Soudan, ce fleuve immense dont les flots, les rives et les horizons ressemblent à ceux de l'océan ; il décrit l'impressionnante vision de Djenné, la perle de la vallée du Niger ; il évoque le profil de Tombouctou qui, peu à peu, se précise aux yeux ravis des caravaniers du désert. Durant son séjour dans ces deux villes, il reconstitue la trame du passé, à l'aide de conversations avec les notables ou les marabouts et de documents écrits en langue arabe, tels que le « Tarik es Soudan », la grande chronique des pays du Niger, grâce surtout aux renseignements fournis par l'érudit Dupuis Yacouba, dont il ne cite pas le nom. C'est ainsi qu'il retrace l'histoire de l'empire songhoï et l'ancienne civilisation de Tombouctou la grande, la sainte, la lettrée ; et, en même temps qu'il détaille la succession des faits, les invasions, les dynasties, il fait revivre la vie intense, le commerce

florissant, la splendeur de l'antique capitale et dit le rayonnement de sa célèbre université de Sankoré (1). Peut-être plus remarquable au point de vue artistique, « impressionniste », qu'au point de vue proprement scientifique, ce livre, qui n'en est pas moins un bon ouvrage de vulgarisation, toucha le public et attira l'attention sur ces lointaines contrées. « Beaucoup de personnes en sont encore à Tombouctou-la-mystérieuse (2). »

Il n'est pas indifférent pour une colonie que des écrivains de talent en vulgarisent la connaissance ; les ouvrages techniques n'atteignent pas le gros public ; les récits de voyage possèdent, au contraire, toute sa faveur, et l'administration locale ne dédaigne pas, à l'occasion, d'utiliser cet efficace moyen de propagande, lorsque les circonstances en font apparaître l'opportunité, par exemple quand il s'agit d'appuyer l'émission d'un emprunt. Le voyage que Félix Dubois accomplit dix ans après son expédition à Tombouctou n'est pas étranger à des préoccupations de cet ordre. *Notre beau Niger* (1909) présente une sorte de vue d'ensemble de notre action colonisatrice au Soudan après quinze ans d'occupation. Parti des oasis sud-algériennes, F. Dubois descend le Sahara, rencontre le P. de Foucauld à Tamanrasset, traverse le Hoggar et atteint Gao sur le Niger. Il réalise ainsi, après Gautier-Chudeau et Arnaud-Cortier, mais en touriste, la jonction de l'Algérie et du Soudan (3). La partie du voyage qui nous intéresse commence près de Gao, en vue du Niger, au moment où le guide targui, pointant sa lance vers la tache rose apparue au bord lointain de la plaine fauve, s'écrit : « Eguerriou ! La mer ! » Car c'est ainsi que les Touareg appellent le grand fleuve dont les eaux vastes viennent lécher

(1) « Que l'on se reporte à ces temps de splendeur où la ville était riche, sainte et lettrée. Imaginez, d'autre part, les caravanes du Maroc, du Touat, de Tripoli cheminant des semaines et des mois à travers l'immensité des sables, où l'oiseau lui-même se perd. Les plaines de stérilité succèdent aux paysages de désolation. Le sol brûle. Le ciel flamboie. La peau se fendille. Les lèvres sont craquelées... Un matin, trois petites taches noires pointent dans l'horizon incandescent. Les chameaux ne grognent plus. Ils rugissent. Les trois minarets se précisent. Tombouctou découpe son profil majestueux. Voici ses jardins, ses palmiers, ses mares scintillantes. La ville est trois fois grande comme aujourd'hui. Ses rues fraîches et bleues sous de grands arbres grouillent de la vie de 50.000 habitants. Au lieu de la solitude, de l'abandon et de la misère inéluctable, c'est tout à coup, pour le voyageur, la satiété en toutes choses. C'est l'abondance de l'eau et de l'ombre, c'est le secours de la parole de Dieu, c'est le charme de la parole des hommes, c'est la richesse de l'ivoire et de l'or, c'est la table plantureuse et la douceur du miel, c'est aussi l'abondance des sourires... Comprend-on qu'après avoir ressenti une secousse pareille, les hommes de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Fez aient célébré la splendeur et les délices de Tombouctou ? Conçoit-on que leurs récits parvenant en Europe y aient créé la légende d'une cité fabuleuse ? (*Tombouctou*, p. 353). »

(2) TAUXIER. *Le noir du Yatenga* (Introduction).

(3) Le récit de cette partie du voyage devait être publié dans un livre annoncé par F. Dubois, mais qui, à notre connaissance, n'a pas paru en librairie.

Un autre voyageur accomplit, peu après Dubois, la traversée du Sahara en amateur : c'est le comte Le More qui, en 1910-1911, fit le voyage Alger-Gao, aller et retour ; il visita le Sahara en touriste et en chasseur et consigna, sans prétention, dans un livre intitulé *D'Alger à Tombouctou*, paru en 1913, les incidents de sa route et les impressions rapportées de son intéressante expédition. Citons aussi le livre de Le Noël : *De Nice à Tombouctou* (1917).

le désert. Félix Dubois va donc refaire en sens inverse l'itinéraire suivi la première fois à travers le Soudan français ; il va étudier ce qu'est devenue entre nos mains cette vallée du Niger, à laquelle jadis il prédit un grand avenir, en dépit de nombreux contradicteurs ; et sa compagne de route sera « la joie d'assister à l'aurore d'une belle colonie française ». Toute la tendresse qu'il a vouée autrefois à ce pays se réveille au cours de son voyage. Sans doute découvre-t-on, sous les qualificatifs enthousiastes, l'idée préconçue de trouver que tout est pour le mieux sous la meilleure des administrations, l'intention arrêtée de peindre en relief les beautés de la colonie et de proclamer les bienfaits de notre domination. La part de ces louanges obligées étant faite, il reste qu'il y a beaucoup de vrai dans ces impressions recueillies sur place au contact de la réalité. A Tombouctou, Dubois retrouve ses anciens informateurs, ceux qui lui racontaient les chroniques de jadis, quand il s'occupait de déchiffrer la ville mystérieuse ; mais, aujourd'hui, ce n'est plus le passé qu'il veut connaître, c'est le présent, l'activité actuelle, la prospérité nouvelle. A partir de Tombouctou, son voyage va devenir celui d'un touriste, matériellement parlant, grâce à la facilité des transports. Il descend le Niger en vapeur, prend le chemin de fer du Soudan, arrive à Bamako, la jeune capitale, bâtie comme une cité de l'Hellade, avec « l'acropole de Koulouba », dont le symbole le séduit (1). Il vante l'abondance du bétail, la richesse des cultures, le développement économique du pays, les promesses des races autochtones francisées ; il célèbre la « paix française », marque les heureuses transformations opérées sous son égide ; et les jolis tableaux soudanais qu'il sait admirablement peindre font passer l'enseignement qu'il veut produire (2).

C'est là ce qu'on a appelé le « grand reportage », formule nouvelle qui répond à des conceptions et à des exigences nouvelles. Il existe vingt exemples de ces sortes de productions dans la littérature africaine. La forme quelquefois varie, ou mieux l'emploi fait de ce moyen d'information et de diffusion. Le fond reste le même : des publicistes vont se documenter pour le compte de tel journal ou de tel groupement intéressé, en vue de renseigner ou d'orienter l'opinion métropolitaine, qui prête aux choses coloniales une attention de plus en plus avertie, en somme, en vue de mener une enquête publique et quelquefois une propagande opportune.

(1) C'est à Koulouba, sur le plateau rocheux qui domine Bamako, qu'est le siège du gouvernement de la colonie.

(2) « Je retrouve mes grands arbres, mes bons arbres aux branches géantes qui se mirent placidement dans le fleuve... Dans leur ombre bleue et fraîche, j'ai de nouveau ces visions de vie douce, lente, paisible, dont le souvenir a calmé plus d'une fois ma fièvre aux heures de vie intense qui sont le lot de nos pays (p. 112). » Plus loin : « A l'approche au soir, notre petit vapeur s'en va, frisant les berges. Un des très beaux tableaux nigériens se déroule. Le paysage est d'un thème sévère, fait de trois éléments monotones, une ligne d'eau, une ligne de steppe, une ligne de ciel. Mais le crépuscule enveloppe de douceur cette sévérité, plaquant le Niger de moires et d'irisations tendres... (p. 131). »

Aux voyageurs de cette école se rattache Gaston Donnet, rédacteur au « Temps », chargé, en 1895, d'une mission d'étude économique et politique en Mauritanie. Toutefois, il ne procède pas comme la plupart de ses confrères ; au lieu de mêler en un seul ouvrage les résultats de son enquête et le récit de son voyage, il sépare nettement ces deux éléments : d'une part, il publie le compte rendu technique de sa *Mission au Sahara occidental* du Sénégal au Tiris (1896), dans lequel il consigne les résultats obtenus ; d'autre part, il donne le journal anecdotique de son voyage *En Sahara* à travers le pays des Maures nomades (1896) (1). Dans le premier livre, il s'agit de renseigner, et il écarte systématiquement tout ce qui fait l'attrait du second volume, où il se plaît à noter les incidents typiques, à dire le pittoresque de la route. Ce journal séduit le lecteur dès l'abord ; il est écrit avec humour, coupé d'anecdotes drôles vivement contées, rempli de petites remarques faites avec un sens aigu de l'observation, et coloré de descriptions du paysage qui sont de véritables peintures impressionnistes. En deux lignes, Donnet campe un tableau sur le Sénégal : « Par moment, les longues herbes se couchent, avec un bruit de papyrus froissé : un torse noir émerge, puis un autre, puis un autre encore ; et, processionnellement, vont les Sarakollés vendeurs de mil. » Voici le soir sur les dunes de sable ocreux : « Des teintes très douces qui poudrent le ciel à frimas ; des rouges qui éclatent ; des lueurs pourpres qui surgissent, s'allument comme des torches, roulent comme des vagues ; et le crépuscule tomba lentement ce soir là. » La vision du soleil cru, qui accuse les contours des formes et qui vibre dans l'air, est rendue à l'aide de raccourcis énergiques, qui font image (2) ; Donnet possède la vivacité de touches d'un peintre. Si la marche est monotone dans le désert sans fin, le récit du voyage ne l'est aucunement. L'auteur sait raconter des petits riens avec adresse, les yeux d'un Maure qui fixe une pièce de calicot déroulée devant lui, les poses plastiques des fidèles qui font « salam » dans le désert, le balancement de bateau sur la selle des dromadaires, le mauvais vouloir des chameaux quand ils s'estiment trop chargés ; il dépeint son campement de trappeur « à la Gustave Aynard », au milieu des ballots, des caisses, des sacs de cotonnades, de sucre, de tabac et des chameaux couchés en sphinx, les pattes repliées sous le ventre ; il note soigneusement ses impressions et poursuit cette fine analyse de lui-même qui permet de nous représenter les états d'âme du voyageur. Le journal s'achève par le récit des difficultés survenues, l'hostilité des tribus, le pillage du convoi, la fuite en mer, la maladie, la triste retour forcé, tous incidents racontés en quelques pages rapides

(1) Avant d'être édité en librairie, ce journal de route avait été publié dans la « Revue bleue » (1895-96).

(2) « Les herbes se couvrent de tons fauves, se figent en des immobilités lourdes de métal... Du ciel à la terre c'est un égrènement sans fin d'impalpable poussière, tourbillonnant en masses d'or devant les yeux éblouis ; l'immensité n'est faite que de soleil (p. 184). »

adroitement nuancées. Le carnet de route de Gaston Donnet est un des plus attachants qu'on puisse lire.

A la suite des progrès réalisés en Afrique, prise de Tombouctou, occupation du Dahomey, extension de la conquête, développement de la mise en valeur, création du gouvernement général de l'A. O. F., on s'intéresse davantage à la jeune colonie qui, peu à peu, prend une importance nouvelle ; le mouvement d'information s'étend, les voyages d'enquête se multiplient. Les professionnels du « reportage » sont chargés de fournir un aliment à cette curiosité publique. Le « Temps », l'« Illustration », le « Figaro », les « Débats » envoient des correspondants parcourir le pays et publient en bonne place les lettres et les articles de ces envoyés spéciaux. Le livre continue l'action du journal, assurant à la colonie une large publicité. Le peintre Guillaumet se rend au Soudan jusqu'à Tombouctou, au lendemain de la conquête ; il en rapporte des *Tableaux soudanais* (1), où perçoit sa sensibilité d'artiste, un peu désillusionnée. Les espoirs que font naître les mines d'or africaines attirent les regards vers le Bambouk ; André Mévil, journaliste de l'« Eclair », se rend en mission d'étude *Au pays du soleil et de l'or* (1897) ; curieux d'exotisme, il joue à Robinson, mais, reporter consciencieux, il rapporte des renseignements utiles sur les exploitations aurifères. Le voyage de Jean Rodés au Soudan est provoqué par le retentissement qu'a eu France la révolte de Voulet et Chanoine ; la curiosité est immédiatement excitée quand on parle de « scandales coloniaux » ; ne nous étonnons pas que l'enquête de Rodés soit menée, après ces incidents, avec une certaine prévention contre les militaires qui commandent à la colonie (2). Pierre Mille, qui parcourt le pays vers la même époque publie, dans les grands quotidiens, des articles plus clairvoyants. Après la conquête et la pacification du Dahomey, Paul Mimande cherche à voir comment nous avons recueilli *L'héritage de Béhanzin* (1898), et comment nous l'administrons ; certes, le tableau qu'il trace dénote plus le journaliste que l'historien ; mais c'est grâce à ce tour primesautier donné à son récit qu'il captive le public. L'important est de plaire : le lecteur poursuivra d'autant plus volontiers sa lecture, c'est-à-dire son information, qu'il y trouvera plus d'attraits. C'est ce qu'a parfaitement compris Baillaud qui, conduisant une enquête commerciale *Sur les routes du Soudan* (1901),

(1) GUILLAUMET. *Tableaux soudanais*, s. d. (vraisemblablement vers 1896). L'auteur procède par courts chapitres qui sont, si l'on veut, de petits tableaux, peignant les scènes ou les choses qui l'ont frappé : le soleil tropical, la fête du mouton, le jeune religieux, la tornade. Guillaumet n'a pas toujours une impression favorable du pays ; s'il vante les chutes du Félou, il médite de la ville de Kayes, du chemin de fer étouffant de Bafoulabé, il trouve la brousse monotone, et l'oasis de Dalikébafata reste dans son souvenir « comme un beau vers dans un mauvais poème ». Mais le Niger provoque son admiration et le peintre s'éveille devant le panorama de Tombouctou.

De GUILLAUMET également. *Le Soudan en 1894 ; la vérité sur Tombouctou ; l'esclavage au Soudan*, opuscule qui veut apporter quelques précisions sur la prise de Tombouctou, le massacre de Dongoï et l'occupation française.

(2) J. RODES. *Un regard sur le Soudan* (« Revue bleue », 1899).

donne à son ouvrage la forme d'un journal de route pour agrémenter cette étude coloniale. On instruit en amusant ; et il semble bien que ce soit là l'intention de tous ces voyageurs qui ont assumé la tâche, non seulement de renseigner la métropole, mais aussi de créer un mouvement d'opinion en faveur de l'A. O. F. (1). Un des efforts les plus caractéristiques en ce sens a été tenté par Louis Sonolet, dont les articles ont connu une grande vogue. De 1909 à 1911, paraissent, dans le « Journal des Débats », les *Lettres d'Afrique*, écrites par Sonolet de Dakar, « la ville d'avenir où point l'aube d'un monde nouveau », de Rufisque, « le port de l'arachide », de Port-Etienne, « la Terre-Neuve au soleil », de Saint-Louis, « l'aïeule qui s'endort », et de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, vastes champs à ensemercer, où déjà l'activité moderne a modifié l'aspect du pays. D'autres journaux, et les plus divers d'étiquette, recueillent la riche moisson de l'actif « reporter ». On retrouve des propos de son voyage dans le « Bulletin de l'Afrique française », le « Tour du Monde », la « Revue hebdomadaire », le « Monde illustré », la « Revue française », les « Lectures pour tous », le « Journal des voyages », le « Soleil du dimanche », jusque dans le « Sourire » et dans « Fantasio ». Disons vite que beaucoup de ces articles se répètent et que son livre, *L'Afrique occidentale française* (1912), reproduit la plupart des remarques, des peintures et même des phrases déjà publiées dans les « Débats » ou parues dans l'organe du Comité de l'Afrique française. Néanmoins, cette multiplicité d'articles n'est pas sans hâter l'initiation désirable du public métropolitain en matière coloniale, et elle prouve, au surplus, la popularité de ce genre de publication (2).

Mais l'article, s'il connaît une grande diffusion, n'est pas appelé, comme le livre, à demeurer ; il exerce, quand il paraît, une action peut-être plus étendue, mais aussi plus superficielle ; l'influence du livre est plus sûre et de plus longue durée. Etienne Richet, grand voyageur curieux des mondes les plus divers, consigne en son carnet fidèle les impressions directes qu'il a recueillies *Sur les Routes d'Afrique*, de Port-Etienne à Abomey (1910). Il ne se contente pas de longer les côtes, de la Mauritanie au Sénégal, de la Guinée, « pays de l'éblouissante lumière », à la Côte d'Ivoire, pays de la grande forêt, et au Dahomey ; il pénètre dans l'intérieur, tantôt en chemin de fer, tantôt à pied, en pirogue, en bateau à vapeur, sous la tente inondée

(1) C'est uniquement en vue de sa documentation personnelle que le député René Le Hérissé effectue son *Voyage au Dahomey et à la Côte d'Ivoire* (1903) : il en rapporte néanmoins un ouvrage destiné au public et dans lequel il note les bons effets de l'action des gouvernements locaux dans la mise en valeur de ces colonies.

(2) Il n'y a pas, dans cette littérature d'information, que des louanges à l'adresse de l'administration coloniale. On peut s'en rendre compte en parcourant le livre de Lahille, *Mes impressions d'A. O. F.* (1910). Mais qu'on y prenne garde ! Pour suppléer à ses propres observations, qui n'ont pas dépassé les limites du Sénégal, Lahille a recours aux impressions des autres ; et c'est un curieux procédé, pour qui prétend faire œuvre impartiale, que de choisir uniquement ses auteurs parmi ceux qui, pour une raison quelconque, ont médité du Soudan. Sans doute y a-t-il du vrai dans l'exposé qu'il nous présente, mais toute la vérité n'est pas dite, car on ne nous a peint que les ombres du tableau.

de soleil, sous la case de paille, dans les factoreries, qui mettent une note européenne parmi les villages en bambou et qui créent de la vie autour d'elles, dans les maisons des postes, où l'on se repose de beaucoup de fatigues et de toute la splendeur de la forêt oppressante. Les quelques considérations économiques introduites dans le livre n'alourdissent pas la narration, et le récit, qui ne manque pas de sentiment descriptif, est une engageante invitation au voyage. Richet voudrait que les Français prissent un peu la peine de sortir de chez eux et de voir dans le monde la place que tient la France, pour en revenir instruits et fiers. Notre domaine est vaste et beau ; apprenons à le connaître ; allons aux colonies (1) ! Mais il n'est pas donné à tout le monde de s'embarquer à son gré et de cingler vers l'Afrique. Nombreux sont ceux pour qui les exigences de la fonction sont un empêchement au voyage. Ce n'est plus sans doute au très grand public que s'adresse le docteur d'Anfreville de la Salle, mais au nombre plus restreint de ceux qui, par goût ou par obligation professionnelle, s'intéressent à l'A. O. F. qu'ils ne peuvent aller visiter eux-mêmes. Son livre est écrit à l'intention de ces sédentaires, déjà avertis, pour les transporter *Sur la côte d'Afrique* (1912) ; et voyager sous la conduite du docteur d'Anfreville, avec chaque en-tête de chapitre pour gîte d'étape, procure à la fois plaisir et profit, car l'auteur n'est pas un passant banal, mais un voyageur attentif et instruit, qui connaît bien la colonie et qui sait la faire utilement parcourir. Il est également un public limité, mais loin d'être négligeable, un public féminin surtout, qui, de plus en plus, a les yeux tournés vers le continent noir, principalement depuis que l'administration civile permet aux fonctionnaires d'emmener leur famille dans les postes de l'intérieur. Le livre de M^{me} Bonnetain avait rencontré surtout un succès de curiosité ; il était piquant de voir à l'époque une femme du monde traverser le Soudan, et l'attrait de l'exotisme paraît ce récit de voyage. Il n'en est plus tout à fait de même aujourd'hui. Des publications, comme celles de M^{me} Thomann ou de M^{me} Pobéguin (2), femmes d'administrateurs en service en A. O. F., racontant la vie menée par des Européennes à la Côte d'Ivoire ou au Fouta Djallon, s'adressent à toutes celles qui, ayant parents ou mari à la colonie, hésitent encore à s'y rendre, par inexpérience et faute de détails précis. Ce ne sont plus tant des carnets de route que le récit de l'existence quotidienne, avec des renseignements sur le voyage d'arrivée, les étapes à faire pour gagner la résidence désignée, l'aménagement du petit intérieur de brousse, où l'on passera ses deux années de séjour, et dont l'agrément familial fera oublier l'éloignement. Certes, la

(1) E. Gallois a aussi publié un livre, *La côte occidentale d'Afrique* (1913), qui contient le récit de son voyage aux différentes colonies d'A. O. F. et qui est écrit avec un évident souci de diffusion.

(2) M^{me} THOMANN. *Une parisienne à la Côte d'Ivoire* (« Journal des voyages », 1910). — M^{me} POBÉGUIN. *Un séjour au Fouta Djallon* (« Tour du monde », 1912).

jeune coloniale dépeint avant tout sa propre installation, ses occupations personnelles et donne des impressions intimes. Mais les lectrices y puisent des indications pratiques sur la façon de tirer parti des ressources du pays, sur les précautions à prendre, sur le climat, sur le cycle des saisons ; elles se représentent parfaitement le petit jardin qui entoure la maison d'habitation et dans lequel, à côté des fleurs, on fait pousser des légumes d'Europe qui rafraîchiront les menus ; elle s'imaginent les distractions, la joie du courrier de France, les passages de voyageurs, les petites réceptions, les excursions pittoresques. Un courant de sympathie s'établit ainsi entre celle qui raconte son séjour en Afrique, montrant quelle sorte de vie elle y mène et quels plaisirs elle y trouve, et celle qui, mieux informée, ne craint plus désormais de s'y rendre. M^{me} Hubin a senti combien cette vulgarisation était nécessaire à la cause coloniale féminine, et elle a voulu contribuer à développer chez ses compatriotes la connaissance de notre colonie africaine. Elle a suivi son mari dans ses déplacements d'affaires au Soudan, partageant sa libre existence de commerçant en bestiaux, un peu à la manière des grands éleveurs du Far West ; et elle a publié le récit de son séjour au Mossi (1) avec l'intention de faire œuvre utile. Ce sont des publications semblables qui peuvent, en effet, attirer, par l'exemple qu'elles donnent, les jeunes femmes aux colonies et les engager à aller fonder le foyer français en Afrique occidentale (2).

Il appartenait à un écrivain notoire de brosser, pour le plus grand profit du public métropolitain, la vue d'ensemble nécessaire de notre œuvre coloniale en A. O. F. et de notre empire ouest-africain. Les notes prises par Paul Adam, au cours de sa vaste enquête de Dakar à Tombouctou, ont été publiées après sa mort, en 1922. Le livre *Notre Carthage* est un des plus beaux ouvrages qui aient été écrits pour la meilleure connaissance et pour la glorification de notre grande colonie. Paul Adam est un « colonial », un « africain » de longue date. Déjà, dans quelques articles, il avait laissé percer sa sympathie et son admiration pour notre entreprise africaine (3). Il la magnifie, cette œuvre civilisatrice, dans sa surprenante évocation de *La ville inconnue*, où il retrace l'épopée de nos troupes coloniales au centre de l'Afrique, magistral roman de la grandeur française, poème lyrique, fresque somptueuse, ensemble massif et généreux, où se fondent toutes les

(1) M^{me} HUBIN. *Une Française au Mossi* (« Le Chasseur français », 1923).

(2) Le journal de M^{me} Lucie Cousturier, *La forêt du Haut-Niger* (1923), est d'essence plus intime. Amenée, pendant la guerre, à s'occuper des tirailleurs noirs (elle a écrit sur ces soldats un livre charmant, *Des inconnus chez moi*), elle a été poussée, la paix venue, à aller voir ses « inconnus » dans leur Guinée natale. Sa vision du pays et des manifestations extérieures de la vie des indigènes est plus directe que son observation des mœurs et des caractères ; elle ne se libère pas complètement de certaines idées préconçues qui ne correspondent peut-être pas toujours à la vérité ; mais son affection pour les noirs est sincère, et elle sait nous la faire partager.

(3) Voir, entre autres, la préface qu'il écrivit pour le livre de contes de Dornin, *Ames soudanaises*.

qualités du puissant écrivain (1). Cette force évocatrice, ce pouvoir visionnaire se retrouvent dans *Notre Carthage* et font que ce livre dépasse les limites et la portée ordinaires d'un récit de voyage et devient un monument élevé à la gloire de notre empire noir. Paul Adam visita l'A. O. F. en compagnie de sa femme, en 1912, au retour d'un voyage au Brésil. C'est M^{me} Paul Adam qui assura la publication du manuscrit, mais il est évident que toutes les notes furent mises en œuvre par l'écrivain lui-même à son retour à Dakar. L'ouvrage n'est pas à proprement parler un récit de voyage : le voyageur s'oublie complètement ; il ne parle pas de soi ; il ne dit pas « je » ; ce qui le concerne ne l'intéresse pas, il le considère comme hors de propos ; et il se consacre tout entier au pays visité, dont il se fait le peintre, l'historien, le poète. Il voit la colonie dans son présent, dans son passé, dans son avenir, et il nous promène de l'antiquité majestueuse aux réalités d'aujourd'hui pleines de riches promesses. Le Soudan, qu'il baptise « l'empire de la joie », titre caractéristique, est le joyau de nos possessions africaines ; il est à la France ce que Carthage était à Rome ; il est aussi le prolongement de la Carthage antique. Cette partie du livre est une œuvre d'histoire, et le voyageur est un philosophe qui s'attache à dégager ce qui relie les hommes et les choses d'à présent aux choses et aux hommes d'autrefois. Puis il évoque le passé tout proche et se fait le chantre de la conquête pacificatrice du pays par nos soldats et par nos administrateurs. Il s'émerveille des résultats acquis, qui assurent la grandeur présente de notre colonie, et il fait passer devant nous la vision somptueuse de son avenir. « Ce n'est pas seulement un livre de beauté, dit R. G. Lévy (2), un poème ardent qu'échauffe le soleil tropical, c'est un hymne à la vaillance et à la gloire françaises. » Complément de la *Ville inconnue*, qui nous ravissait dans la magie du rêve, le dernier livre de Paul Adam nous plonge dans une réalité aussi magique, mais encore plus belle, puisque c'est la réalité (3). « Une vapeur lilas monte des fonds. Elle noie les dunes, au loin. Alors, la ville de terre dorée, d'ombres fauves, la ville aux façades marocaines, puniques, égyptiennes, étrusques et latines suggère tout ce que

(1) P. ADAM, *La ville inconnue* (1911). L'action se passe aux frontières du Tibesti et du Borkou, régions dépendant du gouvernement général de l'Afrique équatoriale française. P. Adam met en scène une colonne française qui lutte contre la tyrannie esclavagiste et le fanatisme barbare. Notre expansion coloniale en Afrique est une œuvre de civilisation, et nos armées libératrices affranchissent les peuples au nom du droit. Tous les héros obscurs qui peinent et moururent pour le triomphe de cette idée revivent dans ce noble roman aux allures épiques, auquel les images suggestives, les détails multiples, les peintures de caractères ethniques donnent un mouvement et une couleur extraordinaires. L'idée développée dans *Notre Carthage* se trouve déjà exprimée dans *La ville inconnue*, c'est-à-dire l'affirmation de la force civilisatrice latine reprise, après des siècles, par les Français au cœur de l'Afrique noire.

(2) « Revue de France » (juillet 1922).

(3) M. DELAFOSSE, « Bulletin du Comité de l'Afrique française » (octobre 1922). On a insinué que l'optimisme de P. Adam était peut-être exagéré. Nous ne voulons nous en tenir, en l'espèce, qu'au jugement des vrais coloniaux qui soutiennent que cette impression est la bonne. Les quelques ombres au tableau ne peuvent ternir l'éclat de la peinture.

nous supposons de l'ancienne vie méditerranéenne, de ses peuples en tuniques, en toges, de ses peuples à grands plis, qui se meuvent là, sous les cris aigus des enfants et des passereaux. Bientôt les ors qui persistaient aux façtes se ternissent. Ils se cuivrent. Ils deviennent orangés comme la poussière qui s'élève avec la brise. La ville blonde et l'air fauve se marient intimement au cœur d'une atmosphère poudreuse. Tombouctou s'assoupit dans ses lignes sévères que la nuit subite va bleuir, dès la naissance de la première étoile. Ensuite, surgira la lumière de Tanit, ronde et divine, déjà révéree par les dames en route vers un ballet nuptial, avec leurs parfums, avec les diadèmes de perles sur le front, sur les tresses mêlées d'anneaux en ivoire ou de boules d'ambre, avec la souple beauté du corps enclose dans un manteau ailé ; comme il sied aux Salammbôs de notre Carthage, riche et puissante, désormais, sous nos couleurs (1). »

(1) *Notre Carthage*, p. 417.

Il nous reste encore, pour compléter ce chapitre, à mentionner quelques publications récentes. Deux de ces ouvrages ont un caractère assez spécial : Les *Voyages cynégétiques et scientifiques*, du docteur Neveu-Lemaire (1920), contiennent surtout des renseignements techniques sur la faune des grands mammifères en Haute-Gambie ; le récit de G. de Brouville, *Deux mois de tourisme et de chasse au Sénégal et en Mauritanie* (1921), que n'encombre nulle préoccupation scientifique, se borne à dire l'attrait de la « vie intense » à la manière de Roosevelt chassant les grands fauves. Les autres ouvrages se rattachent plus directement aux enquêtes générales dont nous avons déjà parlé : *Mon voyage au Soudan*, par le docteur Petit (1922), est le récit de l'itinéraire de Dakar à Konakry par Bamako, suivi par l'auteur avant la guerre ; c'est une page ajoutée à l'histoire du vieux Soudan qui disparaît peu à peu sous la poussée du progrès des communications rapides ; le livre a l'avantage de fixer les détails d'un voyage qui, actuellement, ne s'effectue plus dans les mêmes conditions. Jean Saint-Genest publie, en 1922, le récit d'*Un voyage de M. Albert Sarraut, ministre des colonies, en Afrique* ; l'auteur n'est autre que le gouverneur Bonamy qui accompagnait le ministre dans son voyage d'information ; l'intérêt du journal est relevé par des considérations politiques et surtout économiques qui mettent en lumière des problèmes d'actualité. Un numéro spécial des « *Annales coloniales* » (mai 1922) est consacré au récit donné par P. Valude, *Notre voyage en A. O. F.* ; deux députés, Proust et Valude, sont allés dans la boucle du Niger étudier les possibilités d'exploitation du coton ; l'un d'eux raconte le voyage, suivant l'itinéraire Grand Bassam-Tombouctou-Dakar, et expose les résultats de l'enquête à laquelle ils se sont livrés. Un récit beaucoup plus complet, dont le rédacteur est Louis Proust, vient de paraître en librairie : *Visions d'Afrique* (1924). C'est une véritable étude d'ensemble de l'A. O. F., où sont exposées non seulement les beautés naturelles mais aussi les richesses, tant humaines que matérielles, de ces contrées rendues à la vie active sous la domination française ; la présentation, fort soignée, ajoute son agrément à la valeur du livre, à la fois ouvrage de documentation sérieuse et d'utile propagande. Notons encore quelques articles de J. R. Bloch, parus dans « Les Marges » (novembre 1923), dans le « Monde nouveau » (février 1923) et dans « les Cahiers du mois » (juin 1924), sur certains points de la côte d'Afrique visités par un touriste qui sait voir et dont le style est coloré.

CHAPITRE V

LA CONQUÊTE MILITAIRE

La lecture des relations de voyage montre que les expéditions africaines ne vont pas toujours sans difficultés et que les populations ne furent pas sans résister parfois violemment aux entreprises de pénétration étrangère. Le continent noir, en effet, n'était pas une terre vacante, « *res nullius* ». Les nations européennes durent réaliser l'occupation effective des zones qu'elles s'étaient partagées sur la carte et sur le papier. Là où il ne fut pas possible de gagner les habitants de proche en proche, suivant la méthode de la pénétration pacifique, il fallut conquérir le pays, puis compléter cette opération militaire par la pacification, qui est l'achèvement de la conquête.

Avant 1870, il y avait eu déjà des engagements militaires. Faidherbe avait dû livrer des combats au Sénégal, et, prévoyant le développement prochain de la colonie, il avait tracé notre programme d'action vers le Niger. Mais ce n'est guère qu'à partir de 1878 que, poussé par les circonstances, Borgnis-Desbordes passe à l'exécution du plan d'extension dressé vingt ans plus tôt. Nous n'assistons pas, comme le fait se remarque souvent à la suite des campagnes militaires, à une brusque éclosion de récits de combats et de feuilles de route. La littérature guerrière ne suit pas immédiatement les premières opérations. Les ouvrages de cette sorte qui paraissent aux environs de 1880 se rapportent presque uniquement à des événements antérieurs à 1870. Le livre de l'amiral Aube, *Entre deux campagnes*, est le récit des expéditions menées par les soldats de Faidherbe dans le Haut-Fleuve et en basse Casamance (1). Les souvenirs de l'ancien officier d'infanterie de marine Trève, *Trois ans en Afrique*, rappellent des faits passés entre 1864 et 1867. Le recueil des *Annales sénégalaises*, publié en 1885, assure la transition entre l'époque des premiers combats livrés par Faidherbe, en 1854, et la reprise de la marche vers l'Est qui nous amène au Niger, en 1885. C'est le résumé de nos campagnes au Sénégal pendant trente ans. Cet exposé chronologique a un caractère purement

(1) Th. AUBE. *Entre deux campagnes* (Notes d'un marin), 1881. Le début de ce récit avait été déjà publié en 1863, dans la « *Revue des deux mondes* », sous le titre : *Trois mois de campagne au Sénégal*. Par ailleurs, dans une deuxième série de « *Notes d'un marin* », intitulée *A terre et à bord* (1884), l'amiral Aube a consacré un chapitre à l'étude de la pénétration en Afrique centrale.

militaire, et il est rédigé avec une concision voulue, « *imperatoria brevis* », sous la direction de Faidherbe lui-même ; il est suivi de toute la série des traités passés avec les divers états indigènes du pays et des territoires voisins. Le capitaine Piétri, dans *Les Français au Niger* (1885), reprend différents épisodes de cette pénétration au Soudan, depuis le siège de Médine jusqu'à la fondation du poste de Bamako sur le Niger ; son livre n'est pas, comme le précédent recueil, un ouvrage d'histoire, mais un récit anecdotique très vivant, qui donne une impression exacte de la façon dont s'est opérée la conquête.

A partir de cette date, les publications nées de la grande action militaire qui va réaliser la conquête de l'Ouest-africain français deviennent plus nombreuses ; mais certains groupements se dessinent qui permettent de classer ces différents ouvrages. Les commandants supérieurs qui, à tour de rôle, conduisirent les campagnes du Haut-Fleuve, ont tenu à donner une vue générale de ces opérations et parfois aussi à exposer leur opinion sur la politique suivie au Soudan. Les officiers subalternes, les sous-officiers, les simples soldats eux-mêmes ont consigné en cours de route, sur leurs carnets, la plupart des actions de détail auxquelles ils prirent part. Quelques-uns ont écrit à leur famille des lettres fort instructives qui, plus tard, en hommage à la mémoire du combattant mort à l'ennemi, furent groupées et publiées par de pieux amis. D'autres enfin, voulant tirer des combats livrés un enseignement utile pour l'avenir, ont condensé leurs observations techniques sur la tactique en matière de guerre coloniale ou encore ont essayé de présenter un tableau d'ensemble des événements, préparant la tâche aux historiens de métier (1).

Le général Borgnis-Desbordes a peu parlé et peu écrit pendant ses campagnes soudanaises de 1880. L'ouvrage anonyme, édité en 1884, par les soins du ministère des colonies, sous le titre *La France dans l'Afrique occidentale*, a été en partie rédigé par lui ; mais cette brochure se range parmi les publications que nous nous réservons de citer dans la deuxième partie de cette étude. C'est donc le livre du colonel Frey, *La campagne du Haut-Sénégal-Niger*, paru en 1888, qui s'offre le premier à notre examen. Deux parties distinctes composent le volume : d'abord le récit des opérations militaires qui se sont déroulées en 1885-1886, puis l'exposé des considérations personnelles de l'auteur sur la colonie nouvellement conquise. La partie anecdotique est bien venue ; on y suit la colonne de ravitaillement des postes jalonnant la route du Sénégal au Niger, et les marches de la colonne expéditionnaire envoyée contre le marabout Mahmoudou Lamine qui a soulevé le haut pays. Les jugements portés ensuite par l'auteur sur

(1) En réalité, ces distinctions faites entre les ouvrages sont peut-être moins nettes qu'elles n'apparaissent à première vue ; aussi les groupements adoptés n'ont-ils rien d'absolu. D'autre part, certains traités généraux d'histoire ou de vulgarisation ne sont pas mentionnés ici, mais réservés pour être cités dans notre deuxième partie, à leur place normale.

La valeur de notre conquête ne sont pas favorables à notre extension dans ces régions : sa conclusion est que le Soudan n'a aucun avenir et qu'il est ruineux pour la France de vouloir s'y établir. Cette opinion, que les circonstances particulières dans lesquelles cet officier se trouvait placé pour juger le pays peuvent expliquer en partie, est contraire à celle du plus grand nombre et les faits ont démontré qu'elle était erronée. Dès la publication de l'ouvrage, une réplique vigoureuse lui fut faite (1), dans laquelle l'auteur, qui a gardé l'anonymat, mais qui, à n'en pas douter, est un colonial de haute compétence, réfute une à une les affirmations du colonel Frey. Sans entrer dans cette discussion, il suffit, pour avoir une idée proche de la réalité, de lire les pages que d'autres officiers ont écrites sur le Soudan et au travers desquelles perce leur foi ardente en même temps que passe le souffle héroïque de la conquête.

En 1886, Galliéni revient au Soudan en qualité de lieutenant-colonel et de commandant supérieur du Haut-Fleuve (2). Il y reste deux ans, au cours desquels il conduit deux campagnes particulièrement délicates, qu'il couronne en organisant le pays conquis, au double point de vue politique et administratif. De retour en France, il publie le récit de ces opérations sous le titre *Deux campagnes au Soudan français* (1891). Ce livre contient un enseignement colonial à peu près complet. L'auteur y raconte d'abord, d'une manière précise et imagée, les colonnes dirigées contre le redoutable perturbateur Mahmoudou Lamine, les marches, les embûches, le ravitaillement précaire, la hardiesse des coups de main, les obstacles vaincus. La première campagne, malgré l'habileté de la manœuvre, n'aboutit pas à la capture de Lamine ; au moment où l'on pénètre dans le village de Diana, après une marche de 200 kilomètres en pays inconnu, le marabout vient de s'enfuir, et l'on ne trouve que la peau de lion sur laquelle il était assis, ses sandales jaunes et son coran ; la poursuite immédiatement entreprise ne permet de capturer que dix-sept femmes du chef rebelle que Galliéni marie

(1) *La France au Soudan* ; réponse au livre de M. le colonel Frey (« Revue bleue », octobre 1888).

(2) La vie de Galliéni est un des plus beaux exemples de dévouement à la cause coloniale et à la grandeur de la France. Après la guerre de 1870, au cours de laquelle il défendit la maison des « dernières cartouches », à Bazeilles, le sous-lieutenant Galliéni est envoyé à La Réunion ; il vient au Sénégal en 1876 et, comme capitaine, est chargé, trois ans plus tard, d'une mission politique au Haut-Niger (*Voyage au Soudan français*, 1885). Nommé chef de bataillon à son retour en France, il est affecté à la Martinique, mais revient bientôt au Soudan en qualité de commandant supérieur (*Deux campagnes au Soudan français*, 1891 ; la première de ces campagnes avait fait l'objet d'une relation quelques années auparavant, *Une colonne au Soudan français*, 1888). Après un stage à l'école de guerre, Galliéni est nommé colonel et part au Tonkin, en 1892 (*Trois colonnes au Tonkin*, 1899). Promu général, on l'envoie pacifier Madagascar, dont il devient gouverneur (*La pacification de Madagascar*, 1900) ; *Neuf ans à Madagascar*, 1908). Il revient en France prendre le commandement d'un corps d'armée. En 1914, il reçoit le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur et gagne la bataille de l'Oureq. Ministre de la guerre en 1915, il meurt prématurément en 1916. Le gouvernement l'éleva à la dignité de maréchal de France, à titre posthume, en 1921.

Sur Galliéni, consulter : FRÉLICHER, *Trois colonisateurs* (Bugeaud, Faidherbe, Galliéni). BRULAT, *Le général Galliéni*. JUDITH CLADEL, *Galliéni*.

à dix-sept tirailleurs. Après l'hivernage, la campagne est reprise ; Lamine a brûlé de nouveaux villages et massacré les chefs alliés ; nos troupes emportent d'assaut sa résidence, et ce sont les populations, terrorisées par l'agitateur, qui, cette fois, s'opposent à sa fuite et apportent sa tête au commandant français. Les pages du livre détaillent l'histoire de ces pointes hardies dans des pays sans routes, dans des bois, où il faut souvent se frayer un chemin à la hache ; pas de points d'appui, pas de refuges, à moins qu'on en construise pour mettre en dépôt des munitions et des vivres ; à chaque instant, il faut faire preuve d'audace et de prudence à la fois. On ne peut qu'admirer le « cran » magnifique de cette poignée de soldats qui, dans de telles conditions, arrivent à rétablir l'ordre troublé, à étendre notre influence sur des populations naguère hostiles et agressives, à amener ces régions à la France ; et l'on s'étonne de voir que ces grandes choses aient été si modestement accomplies. Mais la guerre n'est qu'un moyen ; le combat est mené avec méthode, avec clarté, avec vigueur ; il reste toutefois l'exception. « Détruire pour détruire est un crime », écrit Galliéri ; et le conquérant se transforme en administrateur et en diplomate ; il fonde des postes, assainit Kayes, jette des ponts sur les marigots, construit des routes, crée des écoles ; il organise des reconnaissances géographiques dans les parties du Soudan non encore visitées, envoie des missions politiques aux chefs voisins, à Samory, à l'almany du Fouta Djallon, négocie un traité avec Ahmadou ; en soumettant, suivant sa belle formule, la force qui tue à la force qui crée, Galliéri s'est révélé un parfait organisateur du pays qu'il a pacifié. La relation de ces événements est faite avec simplicité, dans un style parfaitement approprié, qui décèle la valeur de l'écrivain. La narration est un modèle d'écriture claire et sobre. C'est la même modestie, la même mesure et la même dignité que dans l'action. S'il parle de lui-même, dans ce livre vécu par lui, c'est avec discrétion en cherchant à s'effacer derrière les faits, dont nous savons qu'il fut le principal acteur. Pour la noble leçon qu'il donne, pour la belle esquisse qu'il trace du rôle de l'officier colonial, pour la qualité de la forme en laquelle il expose ses idées et les exemples vivants qui les appuient, l'ouvrage de Galliéri reste le livre de chevet des vrais africains.

Dans le « Journal officiel », à la rubrique « Renseignements sur la situation des colonies », le ministère publie les rapports fournis par les commandants supérieurs au Soudan français sur les opérations militaires qu'ils eurent à conduire. Tous les officiers qui furent successivement placés à la tête de la colonie naissante ont donc établi, à chaque fin de campagne, des relations, plus ou moins copieuses, à l'aide desquelles il est facile de suivre les étapes de la conquête et de la pacification. Quelques-uns de ces rapports, ou tout au moins des extraits de ces rapports, qui dépassaient le cadre d'un compte rendu strictement officiel, ont été publiés dans le

« Bulletin du Comité de l'Afrique française » ou même édités en librairie (1). Non insérés au « Journal officiel », par suite d'une omission sans doute volontaire, les bulletins de la colonne de Kong ont été réunis par le lieutenant-colonel Monteil qui, réparant un injuste oubli, montre les actes d'endurance et d'héroïsme de la petite troupe française lancée contre les sofas de Samory dans la forêt hostile de la Côte d'Ivoire (2). Mais ces sortes de publications, malgré les considérations générales ou les parties narratives qu'elles peuvent contenir, gardent un certain caractère technique, une forme particulière qui établit une différence entre ces relations et le livre de Galliéni, par exemple, et accuse l'écart qui les sépare. Il en est de même du journal minutieux du colonel Gouraud, *La pacification de la Mauritanie* (1910), qui consigne les marches et opérations de la colonne de l'Adrar ; très complets, très précis, très instructifs sans doute, ces procès-verbaux quotidiens de la campagne mauritanienne présentent leur principal intérêt du seul point de vue militaire.

Dans l'ensemble, ces relations des campagnes annuelles restent des exposés documentaires, utiles aux historiens de la conquête militaire, par ce qu'ils donnent une vue générale des opérations d'après ceux-là mêmes qui arrêterent les plans et conduisirent les troupes, et qu'ils offrent, de ce fait, le caractère d'un témoignage officiel. Non moins intéressants pour l'historien sont les souvenirs publiés par ceux qui, plus obscurément, prirent part à la conquête, dans le rang, comme soldats ou officiers subalternes, ou comme chefs de détachements opérant isolément. Quelques-uns de ces récits de combats valent, en outre, par certaines qualités d'expression, et ils contribuèrent plus que les autres à répandre dans le public la connaissance des glorieux faits d'armes dont s'illustra notre action africaine.

Ce ne sont pas encore des souvenirs de campagne qu'on trouve chez Daguerre (*Vingt mois au Sénégal*, 1881). Cet officier, désigné pour la colonie, a seulement tenu garnison à Saint-Louis, puis à Dakar, et il ne trace qu'une esquisse désabusée de la vie qu'il y a menée (3). C'est aussi ce qu'on peut lire dans *Mes premières armes* (1887), de P. Vigné d'Octon, du moins au début de ces souvenirs où l'auteur, aide-major au Sénégal, dit l'ennui

(1) Parmi ceux-ci nous citerons les récits du colonel Archinard, et particulièrement celui de la campagne de 1892-1893. Il a été tiré à part un opuscule sur « Le Soudan en 1893 », qui contient la relation très animée de la prise de Djenné, et dans laquelle Archinard condense quelques observations exactes sur le pays.

(2) Lieutenant-colonel MONTEIL. *La colonne de Kong* (une page d'histoire militaire coloniale). On peut rapprocher de cette publication l'opuscule de Verdier : *La vérité à propos de l'expédition Monteil à la Côte d'Ivoire* (1895).

Récemment, le colonel Monteil a publié *Quelques feuillets d'histoire coloniale* (1924), dans lesquels, évoquant des souvenirs vécus, il rappelle plusieurs épisodes de la conquête soudanaise.

(3) Citons également, pour mémoire, le livre d'Habert de Ginestet, *Campagnes d'hier et d'aujourd'hui* (s. d.), qui contient un chapitre relatif aux impressions d'un marsouin en service au poste de Matam, au Sénégal, récit épistolaire sans originalité.

des garnisons coloniales. Naguère, à la sortie de l'Ecole, le jeune officier rêvait de l'Afrique ; il était séduit par les mots de Cayor, de Soudan, de Niger, par tout le prestige qu'exercent les aventures militaires dans les lointains mystérieux. Hélas ! en arrivant au Sénégal, les désillusions commencent ; c'est la vie de caserne, en tout semblable à celle de la métropole, c'est le pauvre jeu de dominos à l'heure de l'absinthe, c'est la tristesse des jours vides, « l'ennui farouche qui suinte des murailles croulantes, des huttes pointues, et que promènent de pâles Européens, grelottant de fièvre ». Mais voici la nouvelle qu'une révolte vient d'éclater dans le Rio Nunez ; une opération de police s'impose. Un aviso conduit les troupes dans le pays des Nalous ; on recrute des auxiliaires et l'on bombarde les villages rebelles qu'on emporte ensuite d'assaut. Vigné d'Octon, de même qu'il insistait sur la laideur du paysage, s'étend complaisamment sur la cruauté des auxiliaires noirs, alliés d'occasion, qui profitent du passage de la colonne pour satisfaire leurs vengeances personnelles contre leurs ennemis. Il se plaît à montrer les meurtres inutiles, l'achèvement des blessés, les mutilations barbares qu'ils font subir aux prisonniers. On sent déjà, dans ces quelques pages, la note pessimiste et tout le parti pris de Vigné d'Octon, qui s'affirmera dans *Terre de mort*, où nous retrouverons, d'ailleurs, presque mot pour mot, plusieurs des notations de ce premier carnet (1) De Poly (2) et Paul Claverie (3) ne parlent guère que par oui-dire des opérations militaires ; ils n'ont pas pris une part effective aux campagnes du Soudan et n'ont vu les colonnes de tirailleurs qu'à leur retour du Haut-Fléuve. Le petit livre de Coronnat, *La colonne du Rip en 1887*, nous transporte en pleine action guerrière ; c'est le rapport, exclusivement militaire, des opérations de la colonne dirigée contre l'agitateur Saërmaty et de l'établissement du protectorat français sur le pays de Nioro. Mais l'exposé des faits, un peu sec, s'adresse plutôt à l'historien. Le public s'intéresse à des relations expressives qui parlent à son imagination ; les récits animés que le capitaine Péroz réunit sous le titre *Au Niger* (1895) répondent à cette exigence. Péroz avait déjà rapporté plusieurs épisodes de guerre dans son précédent livre *Au Soudan français*, mais, isolés parmi les souvenirs de mission, ils ne formaient pas le fond de l'ouvrage. C'est l'inverse qui se produit dans ce nouveau recueil. Péroz se hâte de remplir la mission dont on l'a chargé auprès du roi Tiéba pour reprendre au plus tôt sa place dans la colonne expéditionnaire contre Samory, pour « être de la fête ». Son impatience ne vient certes pas du désir d'accumuler glorieusement victoire sur victoire ; si, comme ses camarades, il recherche les combats,

(1) Cf. Première chapitre, chapitre II. Voir aussi troisième partie, chapitre II.

(2) DE POLY. *Souvenirs du Sénégal* (1888).

(3) P. CLAVERIE. *Au Sénégal* (1894). Dans ces « pages détachées » l'auteur, médecin militaire à bord d'un aviso chargé du transport des troupes sur le Sénégal, a cherché à fixer, au jour le jour, quelques aspects du pays entre Saint-Louis et Kayes ; mais ses peintures des tirailleurs allant au Soudan ou en revenant restent très superficielles.

c'est bien pour mettre fin aux guerres maudites des tyrans noirs qui dévastent le Soudan et entravent son essor. On ne saurait rester insensible au tableau qu'il trace de la désolation de ces malheureuses contrées après le passage des bandes rebelles, impressionnante évocation des villages incendiés, des récoltes détruites, des cadavres mutilés et des rares survivants mourant de faim. Se reportant quelques années en arrière, Péroz revoit l'animation, la gaieté des villages, aujourd'hui rasés, la richesse des marchés, où les habitants échangeaient des victuailles nombreuses, « et, ce matin, j'ai vu deux êtres informes, aux saillies macabres sous des haillons ignobles, chercher quelques grains de maïs dans le crottin de nos chevaux et les porter avidement à leur bouche ». On se représente, à travers ces pages, la vraie mission de nos soldats d'Afrique, non pas tant conquérants que libérateurs, luttant pour un idéal encore plus que pour un résultat positif. Samory n'est pas un adversaire à dédaigner ; il est dangereux aussi bien par son habileté manœuvrière que par son esprit inventif et le dévouement absolu qu'il a su inspirer à ses partisans. Les sofas résistent opiniâtement à nos troupes, et il ne faut rien moins que la valeur et l'abnégation des officiers et des soldats de la colonne pour vaincre un ennemi aussi nombreux, aussi bien armé et aussi résolu à lutter jusqu'au bout. La situation est souvent critique, et parfois l'inquiétude se glisse dans les cœurs les mieux trempés ; mais *il faut* être victorieux toujours, et, dans un sursaut d'énergie, malgré l'épuisement de tous, malgré les nouvelles alarmantes, malgré son dénuement, la colonne accomplit victorieusement sa tâche héroïque. Péroz raconte sans emphase, avec une sobriété qui donne sa force au récit et une émotion contenue qui gagne bientôt le lecteur. Ce n'est plus le froid énoncé des opérations militaires, c'est la représentation des faits tels qu'un officier les a vus et des choses telles qu'il les a senties. Les souvenirs de campagne du comte Myrgine (lieutenant de Germiny), de Laforest, de Marcel d'Orient (1) n'ont pas le relief de ceux de Péroz ; ils permettent néanmoins de suivre avec assez d'exactitude plusieurs épisodes de la guerre au Soudan, la marche des colonnes vers Bamako, les rencontres avec Samory et avec Ahmadou, les répressions de soulèvements locaux, la prise de Ségou, l'assaut de Djenné, le combat de Bandiagara, toutes les étapes de notre avance le long du Niger, nous ouvrant la route de Tombouctou. De la vie, du mouvement et même un certain entraînement animent ces feuilles de route écrites avec spontanéité ; et des détails concrets, montrant la difficulté des marches, la chaleur pénible, les privations endurées, outre le récit des escarmouches et des enlèvements de villages, leur donnent un caractère personnel, par quoi ils nous sont précieux.

(1) MYRGINE. *De Saint-Louis au Niger* (1898). LAFOREST. *Souvenirs d'une campagne au Soudan* (1898). — MARCEL D'ORIENT. *Souvenirs d'une campagne au Soudan* : 1892-1893 (1899).

La prise de Tombouctou n'eut pas dans la littérature militaire le retentissement qu'elle semble avoir eu dans l'opinion publique. Il est vrai que, militairement parlant, l'affaire fut des plus modestes. Joffre publia un journal de marche de la colonne qu'il conduisit à Tombouctou, en 1894 (1) ; c'est un rapport technique. Le seul épisode qui frappa l'imagination fut celui du massacre de Dongoï, où périt la troupe du colonel Bonnier (2). Raille en rédigea un récit précis, mais très court (3), dans lequel il ramène les événements à leurs proportions réelles. Guillaumet, dans ses *Tableaux soudanais*, évoquera également le souvenir de ce guet-apens. C'est à peu près tout. Les notes du commandant Réjou sur son séjour à Tombouctou font plutôt allusion à l'extension de notre influence vers le Nord (4), et celles du capitaine Marc Schrader à l'œuvre administrative française dans la vieille cité saharienne (5).

La campagne du Dahomey, en revanche, a suscité toute une série de récits guerriers, qu'explique plus la curiosité éveillée par le pays lui-même et ses coutumes barbares que le seul intérêt des opérations militaires, malgré tout l'éclat qu'ont pu revêtir ces dernières. D'ailleurs, la plupart des carnets de campagne écrits par les combattants se plaisent à alimenter cette curiosité en donnant, tout d'abord, un aperçu pseudo-historique des mœurs dahoméennes et en insistant particulièrement sur les sacrifices humains pratiqués avant notre intervention. Telle est la matière des premières pages du livre du capitaine Nicolas (6) qui, ensuite, raconte le début des hostilités à Porto-Novo et l'arrivée du corps expéditionnaire en 1890. C'est également par une description du pays et par une étude de ses habitants que commence le petit ouvrage de Riols, qui entreprend de relater les principaux faits de la conquête (7). Enfin Morienva (8), d'après une documentation hâtive, trace une ébauche des coutumes dahoméennes, suivant l'image répandue par les gravures du « Journal des voyages » dans un public enclin à prendre pour la règle ce qui n'est que l'accident. La suite

(1) JOFFRE. *Rapport sur la colonne de Tombouctou* (1895).

(2) On profita du mouvement de curiosité qui suivit la mort du colonel Bonnier pour publier le journal de la mission à Ségou conduite par cet officier supérieur en 1892 : *Mission au pays de Ségou* (campagne dans le Guénié Kalary et le Sansanding) (1897).

(3) RAILLE. *Au Soudan ; la colonne Bonnier ; le massacre de Dongoï*, d'après le récit d'un témoin oculaire (1896). Raille n'est autre que le sergent Lalire, un des rares survivants du drame de Tacoubao.

(4) Commandant RÉJOU. *Huit mois à Tombouctou* (1898).

(5) Marc SCHRADER. *Quand j'étais maire de Tombouctou* (1913).

(6) Capitaine NICOLAS. *L'expédition du Dahomey en 1890* (1893).

(7) DE RIOLS. *La guerre du Dahomey* (1893). La partie la plus intéressante de cet opuscule est empruntée au récit que fit l'agent de factorerie Piétri de sa captivité à Wydah et à Abomey. Rappelons, à cette occasion, que Piétri et Chaudoin publièrent chacun sur cet épisode des otages un récit circonstancié qui, par certains côtés, se rattache à l'histoire de notre intervention militaire au Dahomey.

(8) MORIENVAL. *La guerre au Dahomey* (journal de campagne d'un sous-lieutenant d'infanterie de marine) (1893).

du récit est d'une inspiration plus directe : ce sont les scènes vues par l'auteur au cours de la marche sur Abomey, et ses feuillets rendent avec assez de netteté quelques aspects de cette dure campagne. Le capitaine Fonssagrives se borne à évoquer rapidement ses souvenirs du Dahomey en une petite brochure qui garde le ton d'une conférence (1). Au contraire, le journal de Nuelito (2) traîne en longueur ; l'auteur ne fait grâce d'aucun détail des préparatifs de la colonne ; au moment où ses notes de route commencent à avoir plus d'allant, voilà qu'il tombe malade et qu'on l'évacue ; la fin du livre n'est plus qu'un récit de seconde main. Jules Leprince parle peu de la conquête militaire (3) ; chargé de la direction de l'artillerie à Wydah, il relate surtout les incidents de sa vie à la côte et quelques traits de mœurs qui l'ont frappé. Avec Schelameur, qui a suivi la colonne expéditionnaire en qualité de médecin militaire, nous retrouvons un journal anecdotique, plein de vie et de pittoresque, dont l'intérêt ne languit pas (4) ; c'est la guerre vue d'un poste d'ambulance, et quelques croquis au naturel soulignent l'endurance physique et la valeur morale des combattants et des blessés. Mais l'un des meilleurs carnets de campagne écrits sur la bataille du Dahomey est, à notre avis, celui du sergent Massé : *Au Dahomey* ; 1892, publié en 1899. Le récit s'ouvre au moment où la colonne Dodds a livré le meurtrier combat de Dogba et lutte contre les troupes de Béhanzin jusqu'à l'entrée dans Abomey. C'est la relation fidèle, écrite au jour le jour, des impressions d'un témoin qui raconte de qu'il a vu ; ce sont des petits faits plutôt qu'un ensemble, car un soldat n'assiste jamais qu'à une partie de l'action. Massé dépeint avec vivacité ; ses épisodes de combats sont pleins de vigueur, semés d'images expressives, coupés de dialogues pris à la volée ; à côté des escarmouches, il montre les difficultés de la marche, car il faut débroussailler à mesure qu'on avance ; il dit les souffrances endurées au « camp de la soif », où la colonne n'a plus un bidon d'eau et désespère du retour de la corvée de ravitaillement, lorsque, tout à coup, une violente tornade éclate et sauve le bivouac ; il consigne l'arrivée du courrier de France, en pleine action, « qui donne un hoquet de joie au cœur » ; il profite des haltes forcées, où l'on évacue les blessés, où l'on enterre les morts, pour esquisser l'engagement auquel il vient de prendre part et au cours duquel il dut charger à la baïonnette avec sa section pour enrayer l'assaut furieux des Dahoméens. Tout est noté d'un même coup de crayon alerte, et l'on regrette sincèrement que cet excellent journal n'embrasse qu'une courte période de la campagne (5).

(1) FONSSAGRIVES. *Au Dahomey ; souvenirs des campagnes 1892-1893* (1894).

(2) NUELITO. *La guerre sous les tropiques : au Dahomey* (journal d'un officier) (1896).

(3) J. LEPRINCE. *Mes deux premiers voyages* (1897). La première partie est consacrée au Tonkin, la deuxième au Dahomey.

(4) SCHELEMEUR. *Souvenirs de la campagne du Dahomey* (1898).

(5) On trouvera aussi, dans le livre du soldat Silbermann, *Souvenirs de campagne* (1910), quelques pages vécues sur la conquête militaire du Dahomey.

Bien mieux que les rapports officiels, ces carnets de route, pris sur le vif, donnent la véritable physionomie de la bataille (1). On trouve aussi, dans les journaux de l'époque, à côté du communiqué des opérations militaires, des lettres de soldats, écrites à des parents, à des amis, entre deux escarmouches. Ce sont des croquis des engagements à peine terminés. « Leurs auteurs racontent ce dont ils viennent d'être témoins ; comme ces lettres n'étaient sûrement pas destinées à la publicité, elles sont écrites sans recherche aucune, avec toute la bonne humeur que sait garder sous tous les climats, devant tous les ennemis, le soldat de France (2). » Heudebert rapporte quelques-uns de ces billets spontanés, crayonnés au cours de la campagne du Dahomey. « Mes chers parents, je vous écris le soir, au crayon, après la bataille... Le jour commençait à poindre, on venait de sonner le réveil ; tout à coup une fusillade éclate, des balles traversent les toiles de nos tentes ; les uns sautent sur leurs fusils, nous nous courons à nos canons. C'étaient les Dahoméens qui nous surprenaient. Trois minutes plus tard nous étions flambés... Nous ripostons vivement. Les Dahoméens tirent à vingt mètres ; mais nous en faisons un vrai carnage. Le sang coule de partout ; les blessures des cadavres sont épouvantables... La lutte a duré quatre heures avec un acharnement inouï. Enfin les Dahoméens se sont sauvés... Je me sens bien un peu de fièvre, nous avons bien quelques malades dans l'infanterie, mais ce n'est rien. » Il faut savoir gré aux familiers qui s'y sont dévoués, d'avoir réuni et publié ces lettres intimes qui présentent une image, réduite mais très exacte, des événements militaires et qui, au surplus, peignent l'état d'esprit des combattants eux-mêmes. C'est ainsi que nous possédons les *Lettres du Soudan*, du lieutenant Lecerf, tué au combat de N'sapa, lettres adressées à son père et que celui-ci rassembla en 1895. On suit à travers ces missives rapides,

(1) Il existe, cependant, des ouvrages d'histoire qui ont le mérite d'évoquer très clairement aussi la physionomie de la campagne, et, parmi ceux-ci il faut retenir le livre du capitaine Aublet, *La guerre au Dahomey* (1894). Cet officier a voulu faire revivre les exploits de ses camarades en retraçant le récit de leurs actes de patience, d'endurance et de courage. Muni des documents officiels, livres d'ordres, rapports, journaux de marche, il a écrit l'histoire complète de l'expédition contre Béhanzin. La marche sur Abomey est une des pages les plus émouvantes du livre. Mais la campagne du Dahomey n'est qu'un épisode de notre expansion africaine. Une étude d'ensemble a été produite par le lieutenant Gatelet : *Histoire de la conquête du Soudan français* (1901). Nous retrouverons cet ouvrage, de même que celui d'Aublet, dans notre deuxième partie, au chapitre consacré aux travaux historiques. Il nous a paru toutefois nécessaire de le citer ici, à cause des parties narratives qu'il contient et qui font de ce clair exposé une très vivante histoire militaire. Plus anecdotique, plus imagé, apparaît le livre que A. Mévil a écrit sur *Samory* (s. d., vraisemblablement vers 1899). En relatant la succession de nos guerres contre ce chef noir, l'auteur esquisse à peu près toute l'histoire de la campagne soudanaise ; il conte chaque fait par le menu et dit les luttes acharnées, les trêves illusoire, les traités mensongers signés par l'almamy pour temporiser, les dures colonnes, enfin l'encerclement, la capture du redoutable émir, et la paix revenue dans le pays. Grâce à son talent de journaliste, Mévil a su allier une bonne documentation à beaucoup de pittoresque, et son livre, selon la préface du général de Trentinian, est « attrayant comme un roman ».

(2) HEUDEBERT. *Promenades au Dahomey* (1902), p. 214. La lettre que nous donnons est extraite de la page 219.

affectueuses, confiantes, la marche de la colonne Combes dont le jeune officier fait partie. Il est très content de « faire colonne » au lieu de rester inactif dans un poste, et il donne l'emploi de ses journées, avec quelques détails sur les opérations du détachement, marches et contre-marches, jusqu'au brusque engagement de N'sapa où il est frappé à mort. Telles que Lecerf les écrivit, en toute intimité, ces lettres ont une sincérité et un abandon qui révèlent les qualités de l'âme. Elles sont une preuve de la valeur de nos officiers coloniaux, de leur bonne humeur, de leur saine gaieté, de leur belle santé morale, et peuvent être opposées victorieusement aux défaillances trop complaisamment exploitées par certains publicistes (1). Un autre témoignage de cette valeur morale nous est fourni par la correspondance du sous-lieutenant Anthelme Orsat, tué au Soudan, après une brève et glorieuse vie de soldat colonial. Le biographe est l'historien savoyard Descostes, qui eut un jour entre les mains les lettres qu'adressait à sa famille, au cours de ses campagnes contre Samory, le petit saint-cyrien parti au Soudan à sa sortie de l'école ; leur lecture l'émut vivement, et il eut le désir de coordonner ces papiers pour en former un livre qui servît d'exemple aux jeunes officiers à venir (2). Toutes les lettres d'A. Orsat, écrites au hasard des routes, ont une saveur primesautière, un enjouement et aussi une vigueur, qui caractérisent cette génération « bien portante ». En suivant notre guide au jour le jour, nous avons l'illusion de mener avec lui la vie de la colonne. De courts tableaux d'après nature, et très bien venus, sans retouches, montrent les aspects du camp : « Le carré est formé. Les porteurs de bagages sont au milieu. Les auxiliaires répandus partout sur les flancs entonnent des chants d'un rythme étrange. Les feux sont allumés, c'est un vrai grouillement de fourmillière. Puis, peu à peu, chacun s'endort. La lune se lève, et à sa lueur bizarrement rougeâtre le camp a bien cet aspect fantastique, spécial aux campements noirs. La hyène vient hurler tout près, cherchant un os à ronger, et, de temps en temps, très loin, le rugissement du lion fait dresser l'oreille aux indigènes et trembler les chevaux. » Puis, ce sont les premiers engagements contre les Toucouleurs et la campagne, déroutante, contre Samory. Parfois, au milieu de la brousse « où le paysage est loin d'être féérique », Orsat ressent la nostalgie de la France, de ses Alpes natales, surtout le soir quand sonne l'extinction des feux et que « dans la nuit déserte résonne la dernière note

(1) P. Vigné d'Octon a écrit, en 1900, une diatribe contre l'armée coloniale et les conquêtes africaines. Ce livre, *La gloire du sabre*, est consacré au récit des « scandales coloniaux » ; il exploite les tragiques incidents de la mission Voulet-Chanoine et généralise à outrance. C'est la refonte d'articles parus pour la plupart dans « L'Aurore », et qui tirent avantage de leur caractère d'actualité. Les colonies n'ont jamais manqué de bénéficier de cette sorte de publicité à l'occasion de chaque nouveau « scandale ».

(2) DESCOSTES. *Des Alpes au Niger ; souvenirs d'un marsouin* (1898). En 1893, dans « Le Correspondant », les lettres d'Anthelme Orsat avaient été déjà en partie publiées par Descostes sous le titre : *Au Soudan ; souvenirs d'un tirailleur sénégalais d'après sa correspondance intime*.

si longue, si triste !... Je me sens si loin, si seul, si petit... que, tout bas, j'appelle maman ! » Mais il s'en veut de ces accès de sensibilité ; il se replonge dans l'action, avec ferveur, et ses lettres ne contiennent plus que des renseignements militaires. Descostes encadre ces feuillets d'un résumé de la campagne soudanaise, d'après les rapports du colonel Archinard, utile trait d'union entre ces pages détachées. Le commentaire, discret, ne sert qu'à faire mieux ressortir la qualité des pensées et des actes d'A. Orsat qui donne, par-dessus ces lignes, un noble exemple d'esprit de sacrifice et une forte leçon de patriotisme. De même que Descostes l'avait fait pour Orsat, J. Hérissay a consacré un volume à la mémoire du lieutenant Lautour qui, avant de succomber sous les coups aveugles des grévistes, avait servi au Soudan comme sous-officier de spahis. Ce *Journal d'un spahi* (1) est un recueil des lettres écrites des différentes résidences où Lautour fut successivement affecté, entre Sénégal et Niger. Ce ne sont pas, à proprement parler, des souvenirs de guerre, mais plutôt des souvenirs de poste, où, seul Européen perdu dans la brousse, le jeune sergent est vraiment le chef de sa petite troupe de noirs, et le chef responsable. Il aime sa vie indépendante dont il note les menus incidents ; elle est parfois monotone cette vie de poste, et les répétitions involontaires, à plusieurs lettres d'intervalle, le dévoilent implicitement. Mais Lautour a rendu avec bonheur quelques-uns des spectacles qu'il lui fut donné de voir et exprimé, simplement, quelques pensées intimes qui nous font apprécier son caractère ; « C'est la nuit sereine et douce, la nuit immense dans le désert sans bornes... et c'est le moment où l'on pense à la France... On se sent meilleur. » Les derniers feuillets du lieutenant-colonel Klobb, pieusement réunis par sa veuve après la fin tragique de l'officier, sont plutôt des notes de route que des lettres (2). Toutefois, la publication de ce journal procède du même désir de rendre hommage à la mémoire d'un glorieux disparu. Ce carnet est la relation de la campagne 1897-1899, la dernière de ce « soudanais » de carrière. Klobb commande d'abord au Sahel, puis à Tombouctou, où les Touareg rendent parfois la situation embrouillée ; on sent, à travers les lignes, sa joie d'agir et de remplir son rôle social d'officier colonisateur. Puis, c'est l'ingrate mission dont on le charge d'arrêter Voulet révolté ; les notes deviennent plus rapides, on devine la fatigue des étapes, les privations, les recherches pénibles ; le rapport officiel de la mort du colonel termine ces feuillets, qui offrent le plus serein exemple de soumission au devoir. Ces sortes de publications sont profitables ; elles expriment avec clarté des sentiments simples et sains, « de ces sentiments nécessaires sur

(1) G. LAUTOUR. *Journal d'un spahi au Soudan (1897-1899)*, publié par J. Hérissay (1909).

(2) Lieutenant-colonel KLOBB. *Dernier carnet de route : une mission au Soudan français* (1905). Il convient de citer, à côté de ces notes de route, la partie du livre du colonel Meynier, *Les conquérants du Tchad* (1923), qui rappelle les tragiques événements de la mission Klobb au Soudan.

lesquels repose l'existence même de la nation » (1). Les jeunes y puiseront toujours une leçon précieuse (2).

Il est un autre ordre d'enseignement, dont nous avons parlé au début de ce chapitre, enseignement utilitaire cette fois, qui a été tiré par les officiers en service en A. O. F. des combats auxquels ils prirent part ou des missions qui leur furent confiées. Nous voulons parler de ces études un peu spéciales, déjà techniques, sur les méthodes de combat pratiquées en pays noir, sur les opérations guerrières envisagées d'après les expériences des diverses campagnes, sur l'organisation militaire et sur l'emploi des troupes indigènes dans l'armée régulière. L'essai du capitaine Szymanski sur la guerre au Soudan (3) est surtout un exposé du service en campagne à la colonie. Péroz donne, en outre, des exemples de combats à l'appui de ses dissertations sur la tactique à adopter dans ces opérations (4). Aucune instruction officielle ne fixant les règles à suivre en l'espèce, il n'est pas douteux que la connaissance des dispositifs particuliers à ce pays soit utile aux jeunes officiers ; et quand l'illustration en est faite d'après des combats vécus, auxquels l'auteur a assisté personnellement, elle acquiert une valeur documentaire de premier ordre (5). Mais c'est la question du recrutement, de l'organisation et de l'emploi des troupes noires qui a fourni matière à la plus grande publication d'articles ou de traités et qui a le plus touché l'opinion publique. Le lieutenant-colonel Mangin a résumé

(1) J. LEMAITRE ; préface du livre de Klobb.

(2) On peut rapprocher du livre du lieutenant-colonel Klobb les lettres du colonel Moll, publiées en 1912, sous le titre *Une âme de colonial*. Ce sont les lettres que Moll écrivait du Tchad (gouvernement général de l'Afrique équatoriale française) à sa fiancée, avant 1910 ; et c'est vraiment son âme qu'elles révèlent, son âme ardente de soldat et de colonial convaincu ; et c'est aussi, à travers ces pages, toute l'âme de nos officiers d'Afrique qui transparaît.

Rappelons que le « Bulletin du Comité de l'Afrique française » a publié, en 1910, plusieurs lettres inédites du général Borgnis-Desbordes ; écrites entre 1880 et 1883, au milieu des préoccupations de l'heure, ces lettres évoquent les difficultés et les mérites des colonnes du Haut-Fleuve, vieilles campagnes déjà, mais toujours vivantes au cœur des Soudanais ; et elles rappellent aussi la belle figure du chef énergique qui ouvrit à la France la route du Niger.

(3) Capitaine SZYMANSKI. *Essai sur la guerre dans le Soudan* (1888).

(4) Capitaine PÉROZ. *La tactique au Soudan* (quelques combats et épisodes de guerre remarquables) (1890).

(5) Les renseignements recueillis par le capitaine Bertin sur le Dahomey (1890), de même que ceux de Bayol sur les forces militaires de ce pays (1892), semblent présenter un intérêt moins évident ; il ont cependant pu avoir leur utilité au moment de notre pénétration dans cette région. Les précisions de Paimblant du Rouil sur le rôle et la valeur militaire des Haoussas au cours de la seconde campagne du Dahomey (1896) sont plus instructives. Sur l'organisation des confins sahariens, la police du désert, les compagnies méharistes, il existe quelques ouvrages spécialisés qui renferment d'excellentes données, assises sur l'expérience acquise. Citons : Capitaine CAUVIN. *La pénétration saharienne et les méharistes soudanais* (1908). ARNAUD et CORTIER. *Nos confins sahariens* (1908). BOUCHEZ. *Guide de l'officier méhariste* (1910). Colonel PATEY. *Note relative aux méharistes* (1911). Colonel MANGEOT. *Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan et plus particulièrement en zone saharienne* (1922). Nommons enfin l'ouvrage du capitaine PROKOS. *La tactique des petits détachements au Maroc et en Afrique occidentale* (s. d. vers 1911).

l'essentiel de ce débat dans son livre intitulé *La force noire* (1910) (1). Il y démontre que la France souffre d'une inquiétante crise d'effectifs ; les troupes noires nous ont rendu les plus grands services, et nous devons utiliser, par une organisation appropriée, les ressources importantes que l'A. O. F. peut nous offrir comme réservoir d'hommes. Il illustre sa thèse en faisant, en quelque sorte, l'historique des troupes noires, à la faveur duquel il vante les brillantes qualités militaires des tirailleurs sénégalais et soudanais. Il conclut qu'en cas de besoin l'Afrique peut fournir un contingent sérieux, de valeur éprouvée. Le capitaine Marceau apporte sa contribution à cette étude (2) ; il détaille les conditions de recrutement des tirailleurs, l'instruction militaire à leur donner, et raconte les beaux traits d'héroïsme à leur actif en Afrique occidentale. En écrivant l'histoire des spahis soudanais, le lieutenant-colonel Mordacq, qui commanda l'escadron des « cavaliers rouges », retrace les glorieux faits d'armes de nos troupes indigènes ; son livre n'est plus une étude abstraite ; vivant et coloré, il montre le rôle important qu'ont joué les soldats noirs dans la conquête de notre empire africain. La littérature va s'emparer de ce thème d'actualité, qui trouve en la personne du lieutenant-colonel Baratier son meilleur interprète.

C'est la mission Marchand qui a fait connaître au public le nom de Baratier ; mais cet officier s'était distingué au Soudan et à la Côte d'Ivoire, où il avait lutté contre Samory, avant de faire partie de la mission Congo-Nil. Après Fachoda, Baratier ne revient plus en Afrique ; cependant, il subit toujours son charme pénétrant et lui reste fidèle en écrivant ces récits militaires qui ont popularisé en France l'œuvre de nos pionniers africains. Des trois séries qui ont été publiées entre 1909 et 1913, seuls les souvenirs de la mission Marchand échappent à notre étude (3) ; mais ils exaltent également les vertus guerrières des tirailleurs noirs et

(1) Le capitaine Obissier avait déjà publié une *Notice sur les tirailleurs sénégalais* (1905). Mangin lui-même, avant son livre, avait écrit plusieurs articles sur les troupes noires, notamment dans la « Revue de Paris » (1909). On s'occupait à la Chambre des députés d'un projet de loi sur l'organisation des forces indigènes (voir, de Gœsbriand : *L'armée noire d'Afrique*, 1909). Mangin fut alors envoyé en mission en A. O. F. pour reconnaître les contingents dont il serait possible de disposer éventuellement.

(2) Capitaine MARCEAU. *Le tirailleur soudanais* (1911).

Il faut citer, comme étant liée à la question d'actualité de notre « force noire », l'étude du lieutenant Mercadier sur la West-Africa Frontier Force, qui fournit d'instructifs points de comparaison : *L'armée noire anglaise en Afrique occidentale* (1913).

Mentionnons également une thèse de droit de Pasquier sur *L'organisation des troupes indigènes en A. O. F.* (1912), et une étude analytique de L. Combe : *Le soldat d'Afrique* (1913). Enfin Sonolet, dans son enquête en Afrique occidentale, a consacré plusieurs articles à l'organisation des troupes noires.

(3) Ces trois séries de souvenirs s'intitulent : *A travers l'Afrique. Épopées africaines. Au Congo ; souvenirs de la mission Marchand*. En 1923, a été édité un quatrième ouvrage, *Vers le Nil*, suite des souvenirs de la mission Marchand. (Le premier de ces récits de la mission Congo-Nil menait le lecteur de Loango à Brazzaville ; le second le conduit de Brazzaville à Fort-Possel.) Notons que, dans *A travers l'Afrique*, se trouve aussi un épisode — un des plus poignants — de cette mémorable mission, celui de la traversée des marais du Bahr el Ghazal.

l'incomparable école d'énergie qu'offre à leurs chefs la terre vierge d'Afrique. Il n'y a qu'à glaner dans ces récits pour faire ample moisson d'exemples édifiants et pour recevoir une admirable leçon d'action, de dévouement et de patriotisme. Baratier a entrepris de fixer quelques souvenirs de la conquête africaine, sans aucune intention d'écrire une histoire de cette conquête. Ce n'est pas non plus un journal de route ; ce sont des épisodes détachés qu'il rapporte à mesure que sa pensée, rappelée là-bas, chemine « à travers l'Afrique » et évoque les « épopées africaines ». Ce sont des notes, des impressions cueillies en passant, des exemples de courage et d'abnégation, quelques-uns des hauts faits de l'époque héroïque, accomplis pour la plupart silencieusement, obscurément, presque en cachette, et qu'il veut sauver de l'oubli. Un souffle épique, vraiment, anime le récit de la mort du lieutenant de Chevigné, qu'il faudrait pouvoir citer en entier (1). La lutte contre Samory aussi relève de l'épopée ; les fragments qu'il en livre au public sont des évocations vigoureuses, qui reflètent toute la vie intense du combat, des descriptions exactement rendues, qui rappellent les sensations éprouvées (2). Un petit fait quelconque, comme la vue d'un timbre-poste sur la lettre d'un ami, éveille les souvenirs de Baratier, qui ressent toujours l'attraction de l'Afrique. Il feuillette ses carnets de notes. Il parle de ce charme étrange qui continue à s'exercer sur tous ceux qui ont vécu là-bas. « Nulle part nous ne semons notre âme autant que sur la terre d'Afrique. Nous en parlons le cœur serré, comme on s'éloigne de ce qu'on aime ; et, lorsque plus tard nous y pensons et nous reportons aux jours de souffrance, peut-être, mais aux jours d'espairs et de joie, la vie sédentaire de France, avec ses horizons étroits, nous paraît un appauvrissement de notre destinée... Charme étrange qui ne résulte pas seulement de la vie libre, indépendante, mais de ce besoin inné dans

(1) Une petite colonne française part de Tombouctou à la recherche d'un rezzou de Touareg signalé dans l'Est. Le lieutenant de Chevigné commande les spahis. Après de longues recherches dans les dunes de sable on rejoint les pillards ; ceux-ci sont nombreux et vaillants ; pourtant, sans hésiter, la petite troupe attaque l'ennemi ; c'est d'abord un combat de mousqueterie ; mais bientôt les Touareg enveloppent la colonne qui doit charger pour se dégager. « Les spahis bondissent, les éperons au ventre de leurs chevaux ; à leurs cris de guerre répondent des rugissements. Les poitrails se choquent ; l'élan fou des cavaliers rouges brise la muraille des cavaliers noirs, puis le rang se tord, se disloque ; les sabres se lèvent, s'abaissent, heurtent les lances ; des éclairs jaillissent ; les chevaux se cabrent sous les coups des mors : hennissements, bruit de fer, haleines oppressées, spasmes d'agonie... » Chevigné est transpercé d'un coup de lance. Mais la trouée faite permet aux spahis de se rallier et de tenter la retraite. A bout de forces, Chevigné dompte la mort pour sauver les débris du peloton. Cependant, malgré lui, il retarde la marche, car ses soldats ne veulent pas l'abandonner, et il ne peut plus avancer. « Maréchal-des-logis, je vous donne l'ordre de fuir. Je vais mourir ; laissez-moi là. Vous tous, au galop. » Le maréchal-des-logis fait un geste de dénégation. Chevigné comprend que, lui vivant, pas un de ces héros ne le quittera. « Maréchal-des-logis, lorsque je serai mort, vous fuirez ; c'est un ordre. » Et, sans attendre la réponse, rassemblant ce qui lui reste de vie pour mourir, il saisit son revolver et se tire à la tempe (p. 16).

Le souvenir de cette fin héroïque a nettement inspiré l'épisode de la mort du capitaine Champion, dans *La ville inconnue*, de Paul Adam.

(2) Citons, entre autres, la description de la forêt vierge, p. 103, dans *A travers l'Afrique*.

l'homme de créer, ce besoin que nous ne satisfaisions pleinement qu'en Afrique, où tout est à faire. » Le récit de la colonne de Kong, que, d'anecdote en anecdote, il raconte entièrement, lui fournit l'occasion de retracer une belle page d'histoire africaine trop peu connue. C'est la révolte du Baoulé, qu'il faut réprimer au cours d'une campagne exaspérante contre un ennemi qui ne se montre jamais, en plein pays de la forêt dense ; c'est la marche contre Samory, au moment où les pluies sont venues qui rendent les opérations difficiles, mais il faut, par des mouvements rapides, devancer l'insaisissable émir, qui toujours se dérobe et ne livre que des combats partiels. Baratier montre l'endurance des soldats et l'esprit de sacrifice des officiers qui conduisent la dure colonne et qui, même blessés, couchés sur un hamac, continuent à diriger la manœuvre. C'est aussi le tirailleur noir qu'il veut faire connaître, sa bravoure, son entrain, son attachement au chef blanc ; et les traits qu'il cite sont sans doute le meilleur essai de vulgarisation qu'on ait produit à la gloire de nos troupes indigènes : la mort de Moriba Keita, qui s'expose aux coups de l'ennemi à la place du lieutenant français, en disant simplement « la vie d'un officier européen est précieuse, la mienne ne l'est pas » ; le cri sublime du soldat Baba Touré, qui, pris dans une embuscade, réédite l'exploit de d'Assas et tombe en prévenant : « Avancez pas, y en a sauvages » ; l'attitude de Samba Taraoré, qui, avec vingt tirailleurs, assiège Zinder pour qu'on lui rende le corps de son officier ; le dévouement de tous au combat d'Achorat où, décimés par les Bérabers, les sénégalais tiennent jusqu'au bout et ne se montrent pas inférieurs à leurs chefs. Tous ces récits ont fortement contribué à répandre dans la métropole la connaissance des choses d'Afrique. Edités dans une collection à bon marché, abondamment illustrés, d'une lecture facile, aussi passionnante que celle d'un roman, les livres de Baratier s'adressent essentiellement au grand public ; et il est certain que l'auteur les écrivit surtout à cette intention, afin d'initier les Français à la beauté de gestes qu'ils ne soupçonnaient pas et à un héroïsme qu'ils dédaignaient peut-être.

Pour écrire le livre d'or de la conquête soudanaise, il faudrait, disait Baratier, les mémoires de tous ceux qui ont guidé nos tirailleurs depuis le début de la campagne. Un officier isolé ne peut pas connaître tous les faits d'armes de cette glorieuse histoire ; chacun doit écrire sa page. Alfred Guignard a voulu ajouter ses souvenirs à ceux de ses prédécesseurs. Avant de servir dans l'administration civile, il avait été lieutenant au Soudan (1), et son livre, *Premières cartouches* (1912), rappelle quelques-uns des combats où il eut l'honneur de conduire les troupes noires. Plein d'ardeur et de jeunesse, il dit les souffrances et les enthousiasmes

(1) Guignard accompagna, par la suite, le colonel Mangin, dans sa mission d'étude de l'organisation de l'armée noire. Il a raconté ce voyage en quelques articles : *Zigzags en A. O. F.* (1912).

de ceux qui eurent à ouvrir le pays où passe aujourd'hui le rail ; il raconte la campagne contre Samory, la marche vers Sikasso, le siège de Kong, un des beaux épisodes de la campagne, dont il fait le centre de son récit ; il trouve des mots expressifs, pour rendre la beauté vraie des paysages qu'on ne découvre qu'à la longue, et il analyse sur lui-même la nostalgie que donne le Soudan aux steppes mornes, cette nostalgie de « l'Afrique à sa proie attachée » qu'ont éprouvée tant de coloniaux et qui a fait que la France y a gagné un empire. Dans *Toumané tirailleur*, qui est à la fois une œuvre d'imagination et un récit historique d'événements auxquels l'auteur prit part, comme officier, au moment de la lutte finale contre Samory, Guignard évoque aussi le souvenir des exploits de jadis et montre la valeur militaire des tirailleurs indigènes enrôlés sous notre drapeau et les qualités manœuvrières des officiers qui les commandent. L'armée d'Afrique, pépinière de bons soldats et de grands chefs (1), est le creuset de l'armée française. C'est encore une façon de servir la France, et non la moins utile, que d'offrir au public ces livres vivants qui racontent notre épopée africaine, viennent opportunément réveiller la fierté nationale et prouver que les vertus guerrières, un moment dédaignées chez nous, fleurissent toujours au cœur des hommes que la colonie a formés. Et ne sont-ils pas, ces livres ardents, un miroir de notre armée régénérée à l'aube de 1914, en cette veillée des armes que semble être, aux yeux des auteurs, cette campagne d'Afrique, préparatrice de l'autre (2) ?

(1) Rappelons les noms des généraux Archinard, Marchand, Baratier, Gouraud, Mangin, Galliéni, Joffre qui, après s'être distingués au Soudan, vinrent, en 1914, commander les troupes au front de France et aider à notre victoire, comme Faidherbe, en 1870, était venu donner un éclat nécessaire à la résistance française.

(2) Les troupes noires, dont l'organisation et l'emploi firent l'objet de si vives polémiques, ont fait leurs preuves, depuis le 14 juillet 1913 où, pour la première fois, on les vit défiler à la revue de Longchamp ; leur coopération au cours de la grande guerre les a rendues familières chez nous, et il n'est personne à présent qui ne soit fier des braves soldats d'A. O. F. et reconnaissant de l'aide efficace qu'ils nous ont apportée. La guerre nous a appris à mieux connaître le noir en nous permettant de l'observer de plus près. Il n'est pas sans intérêt de noter les principaux ouvrages qui ont été consacrés aux « tirailleurs sénégalais », à l'occasion de leur venue sur le front français. Dans le *Coulibaly*, du lieutenant Gaillet (1917), nous reconnaissons le frère de Toumané, le soldat d'Afrique occidentale, devenu combattant sur la terre de France et y montrant sa bonne humeur et son courage. Quelques épisodes de guerre auxquels ont pris part les contingents indigènes sont magnifiés par Bocquet et Hosten, dans leur récit : *Un fragment de l'épopée sénégalaise : les tirailleurs noirs sur l'Yser* (1918). Alphonse Siché a réuni, dans ses très vivantes esquisses, *Les noirs* (1919), de nombreux documents

officiels ou privés sur la participation des Sénégalais dans la lutte mondiale ; il suit les tirailleurs au camp d'instruction, dans la tranchée, au combat, à l'hôpital, rapporte des anecdotes caractéristiques, écrit presque un historique de l'armée noire à la guerre. Dutreix reprend le récit des exploits collectifs et individuels de *Nos Sénégalais pendant la guerre* (1919), de la Somme à Verdun, vigoureuse réplique aux calomnies lancées par les Allemands à propos de la « honte noire ». Plus sentimentale, plus pénétrante peut-être, s'affirme M^{me} Lucie Cousturier, dans son étude *Des inconnus chez moi* (1919) ; sur la côte d'Azur, où les noirs passent l'hiver, l'auteur fréquente les soldats d'A. O. F., leur fait l'école, leur apprend le français, et montre sous leur vrai jour ces grands enfants, qu'elle nous fait aimer, en nous dévoilant leurs sentiments simples et dévoués. Le roman colonial ne refléterait pas l'image de son temps s'il n'exprimait pas les contre-coups de la guerre dans les âmes des indigènes qui y participèrent. *La randonnée de Samba Diouf* (1922), de J. et J. Tharaud, met en scène un pêcheur de la Casamance transporté comme soldat sur le front français et revenu dans son pays après avoir été blessé. Mais il s'agit là d'un ouvrage que nous étudierons dans notre troisième partie (chapitre III), où il a sa place marquée. Citons encore, plus techniques, les publications de Regelsperger, sur *Les grandes colonies et la guerre : l'A. O. F.* (1916), de la « Dépêche Coloniale » sur *l'A. O. F. et les troupes noires* (1917), et l'*Historique des troupes coloniales pendant la guerre 1914-1918* (1920), livres à la gloire de nos tirailleurs indigènes et qui rappellent la part prise par leurs régiments au cours de ces cinq années d'héroïsme et de sacrifice. Toutes ces productions issues de la guerre, et qui ont été accueillies avec faveur, montrent que le public, désormais mieux averti, s'intéresse aux choses coloniales, et la venue de nombreux soldats indigènes sur la terre de France aux heures de péril n'a pas été étrangère à cette sorte de révélation.

CHAPITRE VI

LES VOYAGEURS AFRICAINS

Dans les voyages effectués en Afrique occidentale se retrouvent les mobiles qui, de tout temps, ont poussé les voyageurs vers les terres neuves. C'était le désir de propager la foi chrétienne qui portait nos premiers pas chez les nègres ; l'espoir du gain attirait aussi « aux isles » les chercheurs d'épices ; les pérégrinations de jadis furent d'abord l'œuvre des missionnaires et des commerçants. L'intérêt de la découverte géographique s'ajouta bientôt aux mobiles particuliers, les prima quelquefois, et ainsi le souci grandit d'accroître notre connaissance de ces régions lointaines. Bientôt se précisera cette tendance scientifique, et les voyageurs modernes s'attacheront, non plus seulement à connaître le pays sous son aspect physique, mais à pénétrer la vie de ses habitants, la géographie humaine devenant l'objet principal de leur étude. Un fait nouveau s'affirme en même temps. Aux tentatives d'évangélisation, aux entreprises commerciales, aux découvertes géographiques succèdent les voyages politiques, qui dominent un moment toute autre préoccupation. L'intérêt national est en jeu ; il faut devancer les rivaux étrangers ; notre activité africaine revêt une forme nouvelle, qui s'achève dans l'occupation militaire des zones d'influence. C'est, à proprement parler, la forme coloniale de notre expansion. Après la conquête et la pacification, vient la mise en valeur du pays ; on dresse l'inventaire des richesses acquises ; c'est la reprise de l'activité scientifique orientée, cette fois, vers une fin utilitaire ; et aux techniciens se mêlent les enquêteurs, les reporters, voyageurs d'une nouvelle école, désireux de se rendre compte sur place des possibilités d'exploitation ou simplement de voir la colonie, de se documenter d'une manière générale et d'instruire l'opinion publique. S'il faut illustrer rapidement de quelques noms ces époques successives, rappelons qu'au ^{xvii}e siècle et au ^{xviii}e siècle le P. Loyer, La Courbe, André Brûe représentent les premières tendances ; les découvertes géographiques apparaissent avec René Caillié, au ^{xix}e siècle, se continuent avec Hecquard, s'achèvent avec Binger, lequel réalise, en même temps, la plus belle entreprise de pénétration politique ; cette dernière œuvre, amorcée peu avant 1870, reprise en 1880, trouve en nos officiers, en nos commerçants, en nos fonctionnaires d'incomparables ouvriers : Galliéni, Monteil, Sanderval, Verdier, Bayol, Clozel ; la conquête

militaire, qui, presque toujours, revêt le caractère d'une véritable libération à l'égard des populations asservies aux tyrans noirs, s'effectue à peu près dans le même temps, conduite par Borgnis-Desbordes, Galliëni, Archinard, Dodds, racontée par Piétri, Péroz, Baratier, Guignard ; la connaissance technique et scientifique se précise et s'étend grâce au patient labeur de nos cadres locaux (1) ; enfin, les enquêtes générales, les voyages d'étude et les grands reportages, aboutissant aux vulgarisations nécessaires, se poursuivent, surtout à partir de 1900, avec Donnet, Dubois, Richet, Sonolet, Paul Adam.

Après 1870, et jusque vers 1900, le voyageur africain est donc encore un explorateur, mais chez qui domine l'intérêt politique. Nous savons cependant que la connaissance géographique ainsi que la documentation technique ne sont pas perdues de vue, et que les résultats des missions sont d'ordre scientifique et économique en même temps que politique. Toutefois, le but principal du voyageur est de donner à sa patrie un titre à la possession de la région qu'il parcourt. Pionnier isolé, il n'a pas à s'imposer mais à séduire, pas à conquérir mais à reconnaître. La tâche est particulièrement délicate. Il est facile de forcer le passage grâce aux armes perfectionnées ; mais le pays est fermé ensuite à toute tentative de pénétration pacifique. Il faut plus de volonté, de courage et de force pour passer seul et jalonner utilement la route que pour faire une trouée sanglante qui se referme aussitôt (2). Binger représente le type de cet explorateur moderne. Son livre résume son voyage ; c'est à la fois une mise au point géographique, une enquête économique et un rapport politique ; et ce n'est pas seulement une œuvre de science et d'action coloniale, c'est aussi une œuvre d'art. Mais il arrive que les voyageurs, sollicités par leurs multiples tâches, ont peu le temps de composer des relations qui soient à la fois des exposés documentaires exacts et des récits pittoresques à forme artistique. Beaucoup d'explorateurs se sont bornés à rendre compte des résultats obtenus, en indiquant brièvement les moyens mis en œuvre pour les atteindre. D'autres ont complété ce premier voyage technique en publiant, à côté, le journal anecdotique du voyage ; et nous avons vu que Toutée ou Donnet avaient su rendre le leur particulièrement attachant. La séparation entre l'élément technique et l'élément pittoresque du voyage est encore plus accentuée quand ce sont certains membres de la mission qui tiennent

(1) L'objet de notre deuxième partie est l'étude de l'ensemble de ces travaux.

(2) « Le plus beau mérite des hommes comme Binger, Monteil, Mizon, leur meilleur titre de gloire, n'est pas d'avoir découvert des régions neuves et préservé nos intérêts d'avenir. C'est d'avoir fait admirer, sur le continent où Stanley, Wissman, Lugard passaient comme de sanglants météores, un nouveau type d'explorateur : explorateur qui se présente aux noirs comme l'envoyé de paix d'une race vraiment supérieure, qui s'avance seul, sans brûler une cartouche, accompagné de quelques serviteurs. Ce type est exclusivement français, et il est impossible que les populations noires ne fassent pas de différence entre les deux méthodes. » E. M. de VOGÜÉ. *La France en Afrique* (Afrique française, 1892).

le carnet de route et se font les historiographes de l'expédition. Marcel Monnier, en racontant ainsi « le petit côté des grandes choses », a écrit le meilleur journal que l'on puisse souhaiter en l'espèce, et Félix Dubois, accomplissant son « exploration autour d'une exploration », annonce la fructueuse investigation des grands reporters et des touristes avertis. Car il ne suffit pas de mesurer, de trianguler, de cartographier pour avoir l'image des régions traversées ; et nous ignorerions probablement l'aspect des horizons et la vie colorée du pays si quelques voyageurs aux sens aiguisés n'en avaient rendu l'essentiel. Chaque nouveau témoin peut être un découvreur.

Le voyageur parle surtout de soi ; il ne peut l'éviter ; mais le lecteur oublie bientôt la forme personnelle du récit ou, mieux, il s'y complait ; il partage les enthousiasmes et les espoirs du pèlerin, souffre avec lui de la fatigue et de la fièvre, et sa sympathie attentive suit ses luttes de chaque jour (1). Ce n'est pas la peinture du « moi » envahissant et haïssable de l'amateur en quête d'émotions exotiques ; c'est la notation de l'effort individuel, quotidiennement déployé pour atteindre le but proposé, ou la représentation des états d'âmes successifs du voyageur dans l'accomplissement de sa mission. Ecrits à chaque étape dans la vie du continent noir, sous l'impression des événements du moment, les journaux de voyage ont parfois une forme inégale. Le manque de recul ne permet pas de juger de la valeur respective des faits, et souvent tel incident de minime importance se trouve exagérément grossi. Mais, quand les impressions ne sont pas consignées tout de suite, elles perdent cette fraîcheur, cette spontanéité qui font le grand charme des notes de route. Le voyageur apporte avec lui une puissance d'observation, de sympathie, de réceptivité qui s'émousse très vite, et les sensations premières, rapides, lumineuses, franches, s'atténuent bientôt si le crayon ne les fixe pas quand elles sont présentes. « Pour ne pas que ce qu'on a vu s'estompe et disparaisse, il faut avoir la sagesse de noter ses impressions premières sur un carnet de route. Cela évite l'effacement progressif des sensations directes ; il faut marquer l'étape et ne pas être un voyageur paresseux (2). » Encore faut-il posséder certaines aptitudes particulières. Voyager est un art ; et les qualités du voyageur ne s'estiment pas plus au nombre de kilomètres parcourus qu'à l'abondance des notes ou des photographies rapportées. Les amateurs, qui pèrigrinent par goût, ne manquent pas de souligner leur passage par un livre où ils esquissent quelques images et manient quelques idées générales. La colonie semble surtout faite pour leur curiosité, et leur visite est souvent pour eux une aubaine, qui leur fournit l'occasion d'amuser le lecteur par des détails curieux et pittoresques. Leur information est superficielle et par-

(1) Cf. O. DE SANDERVAL. *Le Kahel*. L'introduction contient quelques remarques intéressantes sur le voyageur.

(2) E. RICHET. *Sur les routes d'Afrique*.

fois inexacte. Leurs ouvrages sont sujets à caution. Le touriste amateur a encore peu visité l'A. O. F. ; et M^{me} Bonnetain, accompagnant son mari en mission, échappe à l'étroitesse de cette conception en peignant un tableau vivant de l'existence de brousse à l'époque où n'existaient pas les moyens de transport développés de nos jours. Le vrai touriste africain, c'est l'enquêteur qui, pour son propre compte ou pour le compte d'un groupement ou d'un journal, va se documenter sur place en vue d'une action commerciale à engager, d'une entreprise à faire connaître, d'un enseignement à répandre. Ces voyages supposent certaines connaissances, et aussi le don de voir. Pour comprendre et pour porter un jugement, il faut savoir regarder; distinguer le vrai du faux, faire la part des louanges et des critiques intéressées, se défier des autres et de soi. Nulle préoccupation d'exotisme dans ces récits, mais le souci de considérer le pays sous l'angle sérieux, utile, du point de vue colonial, plus profond et plus vrai, plus « humain » aussi (1). Certes, il se trouve encore des passants qui ne font que mettre en œuvre une documentation hâtive, dont les descriptions, les indications historiques, les observations générales n'ajoutent pas grand' chose aux données fournies par les ouvrages antérieurs. Mais d'autres voyageurs, préparés à leur tâche, rapportent des livres expressifs, documentés comme un rapport, évocateurs comme un poème; ils sont de la grande tradition classique du voyage; leurs récits contiennent, en une forme agréable, des anecdotes significatives, des descriptions colorées, des vues nettes sur le pays et ses habitants, son état, sa valeur, ses possibilités d'avenir; et l'on rencontre à cette tâche des auteurs très différents quant aux buts du voyage, quant à l'idée poursuivie, depuis Olivier de Sanderval jusqu'à Paul Adam. Enfin, des voyageurs spécialisés, de vrais techniciens, délaissant tout à fait le côté descriptif, ne cherchent qu'à dresser un inventaire exact des richesses naturelles, des peuplades, des langues (2). C'est là contribuer à l'œuvre scientifique qui fixera l'image savante de la colonie.

Dans la formation de la connaissance du pays, l'action des voyageurs s'exerce la première. Ils sont à l'origine, et ce sont eux qui donnent la première représentation du continent noir. Ce n'est d'abord qu'une ébauche rapide, car les anciens navigateurs ne s'attardaient pas à admirer le paysage tropical et ils ne voyaient dans l'indigène qu'un être inférieur, indigne d'intérêt. Ils étaient plus préoccupés d'échanger des marchandises que de rapporter des images pittoresques ou des « documents humains ». Les relations qui paraissent ensuite détaillent avec un soin plus minutieux la forme et la couleur des plantes et des animaux, ainsi que l'aspect extérieur des « naturels », leurs occupations, leur genre de vie. Les observations sont plus abondantes, mais sans choix et encore superficielles; les auteurs

(1) Cf. troisième partie, chapitre IV : « La littérature coloniale d'Afrique occidentale ».

(2) Cf. deuxième partie : « La littérature technique ».

mêlent de bonne foi ce qu'ils ont vu et ce qu'on leur a raconté ; il s'ensuit des affirmations inconsidérées. L'image des habitants se précise cependant assez vite ; on s'intéresse à leur mœurs, à la condition des femmes et des esclaves, à leur gouvernement, à leurs religions ; on commence à distinguer entre elles les races africaines et à dégager quelques grandes lignes, qui permettent de se faire une idée plus nette et plus exacte de la réalité. On regarde encore peu le paysage ; on l'ignore souvent ; on préfère s'occuper des produits du pays qui présentent un intérêt plus immédiat. Il faut attendre les récits des voyageurs modernes pour rencontrer le sentiment de la nature. La description poétique du décor exotique, qui prédomine chez certains auteurs et semble parfois résumer pour eux l'essentiel du voyage, n'empêche pas, chez tous, les facultés d'observation de s'exercer à d'autres endroits. Aux relations naïves ou touffues d'autrefois ont succédé des ouvrages précis, clairs, explicatifs, où, à côté de notations imagées, plaisantes ou d'ordre intime, sont abordées les questions politiques, économiques et sociales relatives à la contrée parcourue, évocations exactes et pittoresques, teintées de poésie, nourries de faits. L'exotisme désuet — forme de nos ignorances et de nos étonnements — fait place à un exotisme nouveau, dépouillé d'artifice, expression d'un plus grand effort de pénétration sincère. Les auteurs veulent acquérir une connaissance vraie des choses africaines. Ce ne sont plus des passants qui ne s'intéressent qu'à leurs propres émotions, à la figure qu'ils font à la colonie ; qui ne voient que les bizarreries, les étrangetés, ce qui surprend et dépayse ; qui tiennent pour vrai une information de seconde main, puisent leur documentation dans des conversations de hasard, suivent les sentiers battus, quand ils ne restent pas dans les villes de la côte. Ce sont de vrais voyageurs, qui parcourent la brousse et la forêt, qui cheminent longtemps, étape par étape, campent dans les villages de l'intérieur, en contact quotidien avec l'indigène, dont ils savent l'histoire et dont ils parlent souvent la langue. Sensibles aux beautés des paysages, aux émotions de la vie coloniale, ils portent, en outre, le désir de pénétrer la vie intime du pays et des habitants. Leurs livres contiennent la somme des expériences et des méditations que le voyage leur a inspirées. « Ce sont là les meilleurs ouvrages, qui résistent au temps, parce qu'écrits en dehors des préoccupations de la mode et de l'heure. Il leur suffit d'être des documents ; c'est leur titre modeste et orgueilleux. C'est le meilleur de l'épopée coloniale moderne (1). »

Tous les voyageurs ne sont pas des artistes ; leurs livres ne revêtent pas toujours une forme « littéraire » ; leurs descriptions ne sont souvent que des énumérations ; et leur plume est parfois inhabile à donner le relief nécessaire à ce qu'ils ont consigné sur leurs carnets. En revanche, ils ont

(1) RÉGISMANSET. *Questions coloniales*, p. 225.

regardé avec beaucoup de soin ; ils ont noté une foule de détails caractéristiques, qu'il ne faut pas prendre séparément, mais dont l'ensemble évoque avec netteté la vie du pays. Leur vocabulaire est riche de mots qu'ils ne savent peut-être pas employer avantageusement, de même que leur palette est riche de couleurs qu'ils ne savent pas broyer. Ce ne sont pas des écrivains professionnels ; leur récit est de premier jet ; mais plus d'une fois ils ont saisi le fait significatif et tracé spontanément la phrase qui fait image. Nous demandons aux voyageurs de bien voir et de transcrire correctement leur vision ; ils donnent ainsi une leçon de choses directe, qui n'est pas réformée par la réflexion. Leur apport est très important. Ils touchent aux principaux sujets qui arrêteront, plus tard, les spécialistes. L'observation des techniciens sera incontestablement plus profonde, mais leurs ouvrages — au début — atteignent moins le public que les relations des voyageurs. Ceux-ci apportent en France une documentation vivante, qui permet de se former une idée suffisante du pays, qui en trace l'image populaire, et qui pénètre dans l'opinion moyenne (1). Le public accueille avec faveur ces récits qui satisfont son goût du pittoresque vrai, de l'action réellement vécue. Ceux qui les écrivent furent les témoins, ou les héros, des événements qu'ils racontent. Les livres des voyageurs sont les sources originales où puisent les écrivains des romans d'aventures. Mais le lecteur aime la certitude que lui apporte le récit de l'explorateur. Il y trouve, au surplus, un aliment substantiel ; les relations de voyage ont cessé d'être une source d'émotions exotiques. On est las du procédé qui consiste à faire de l'exotisme facile. On recherche les ouvrages de meilleur aloi qui, tout en distrayant, procurent un enseignement profitable, élargissent les connaissances, s'adressent à l'esprit, non seulement à l'imagination. L'opinion publique, de plus en plus avertie des choses coloniales, veut être renseignée sérieusement et demande aux voyageurs une documentation utile, en même temps qu'attrayante. La littérature technique complète et précise cette information première ; elle est l'aboutissement normal du mouvement de curiosité qui, en s'accusant, réclame des précisions plus grandes et aussi des indications d'ordre pratique, en vue d'entreprises éventuelles rendues possibles grâce à cette large vulgarisation. Les voyageurs sont, en effet, bientôt suivis des techniciens qui

(1) Il est évident que les récits des voyageurs n'agissent pas isolément. Les ouvrages de vulgarisation, qui prennent naissance à l'occasion de certains événements coloniaux, ont leur part certaine dans la formation de l'image de l'A. O. F. en France. Les expositions coloniales jouent un rôle actif dans la représentation populaire du pays. Il en est de même des réceptions solennelles réservées à leur retour en France aux grands voyageurs africains. D'autre part, les éditions à bon marché de récits de la conquête, les journaux coloniaux de plus en plus nombreux, abondamment illustrés, le succès de certaines traductions d'ouvrages étrangers (tels que les livres de Stanley) contribuent à donner une idée familière et concrète de l'Afrique noire. Enfin, il serait injuste de ne pas noter la part prise dans la direction de l'opinion publique par des organismes privés, tels que la Société de géographie de Paris et le Comité de l'Afrique française, dont l'action fut généreuse et la propagande efficace. Cf. deuxième partie, chapitres I et V.

s'attachent à présenter la colonie sous son aspect « utile », de même que les savants la présentent sous son aspect « scientifique ». Ainsi se constitue une image nouvelle du pays qui se superpose à l'image originale fournie par les voyageurs. Mais les lignes principales se trouvaient déjà indiquées dans le premier dessin, comme y sont contenues quelques-unes des notations psychologiques que développeront les romanciers (1).

(1) L'œuvre de la conquête africaine, qui suit et prolonge l'action des voyageurs, est un des grands faits historiques de la fin du XIX^e siècle. L'idée africaine, qui prend naissance à l'occasion des premières explorations et que d'heureuses missions, aux résultats positifs, viennent renforcer, se concrétise dans l'occupation militaire du pays ; et la réalisation de cette idée est une des plus remarquables manifestations de l'énergie française. La conquête, qui demeure une « histoire épique et merveilleuse », a affirmé les vertus profondes de notre race et remis en honneur des qualités oubliées. Les entreprises coloniales ne sont pas étrangères au réveil du sentiment patriotique en France à l'aurore du XX^e siècle. Les récits de ces exploits ont contribué à former un esprit public qui ne méprise pas l'activité physique, la valeur guerrière, et qui prend conscience de la force française à travers l'épopée soudanaise. La plus belle leçon de patriotisme, en effet, n'était-elle pas donnée par ces conquérants modernes qui voulaient, par leur geste africain, rendre la France plus grande et plus forte ? Toute la littérature que la conquête a fait éclore réveille ce vieux goût d'aventure et d'héroïsme que chacun de nous porte au fond de soi. Rien ne pouvait mieux préparer les cœurs à la grande lutte continentale de 1914 que l'œuvre coloniale réalisée en Afrique. Magnifique histoire, trop peu connue, aux pages riches de gloire ; admirable école d'énergie, à laquelle la métropole est infiniment redevable. « Nos coloniaux, du fond de la brousse, ont entretenu dans l'âme française, pendant la paix, cette flamme d'héroïsme dont le rayonnement, pendant la guerre, resplendit sur le monde. » Si l'on recherche l'avant-guerre dans la littérature française, il ne faut pas manquer d'étudier ces récits de voyages et de conquêtes où l'énergie nationale se trempe aux colonies africaines et se prépare à vaincre.

DEUXIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE TECHNIQUE

DEUXIÈME PARTIE

La Littérature technique

CHAPITRE PREMIER

MONOGRAPHIES RÉGIONALES ET NOTICES DE VULGARISATION

L'étude des ouvrages relatifs à l'Afrique occidentale suppose nécessairement des divisions, des classifications, l'introduction de catégories, qui ont pour but d'apporter un peu d'ordre et de clarté dans l'amas des documents qui s'offrent à la curiosité du chercheur. Un répertoire bibliographique peut adopter un classement par noms d'auteurs, ce qui évidemment simplifie le travail ; dans une étude raisonnée, il ne peut être question que de classification par ordre de matières. Le procédé sans doute est arbitraire ; certains ouvrages qui figurent sous le titre « ethnographie » pourraient également être rangés sous le titre « histoire », et plusieurs « monographies régionales » touchent à tant de sujets qu'il faudrait presque les citer dans toutes les divisions établies. Toutes ces productions se mêlent et s'enchevêtrent, comme les arbres de la grande forêt tropicale. Ce serait fausser la vérité que de vouloir aligner, ordonner, grouper à l'excès les éléments qui composent cette riche floraison. Au reste, la nécessité de diviser à l'infini n'apparaît pas, à mesure qu'on avance dans le travail, aussi impérieuse qu'on l'estimait dès l'abord. Après avoir envisagé plusieurs groupements des nombreux ouvrages formant la littérature technique de l'A. O. F., nous n'avons retenu, en définitive, que quelques rubriques, qui assurent une coordination suffisante et permettent de donner une vue générale du mouvement littéraire que nous voulons présenter. A l'intérieur de ces chapitres, nous avons suivi l'ordre chronologique, nous efforçant, toutefois, de rassembler autour des principales dates ou des événements marquants, à l'occasion desquels elles sont nées, les publications de chaque catégorie.

Les quelques ouvrages publiés aux environs de 1870 ne concernent guère que le Sénégal et apparaissent comme une conséquence du mouvement d'attention et de sympathie que Faidherbe avait su créer par son intelligente action, peu d'années auparavant. Ce sont, pour la plupart, de simples notices, qui décrivent succinctement le pays, disent l'état de la colonie et conjecturent de son avenir (1). Le Sénégal est, à cette époque, notre unique possession et les publications du moment lui sont tout naturellement consacrées. Après 1880, notre extension territoriale vers le Haut-Fleuve fait naître quelques écrits nouveaux dans lesquels on voit se préciser les noms du Niger et du Soudan. On parle encore de la côte, en général ; mais on commence à étudier le pays avec plus d'intérêt et de minutie ; surtout on veut faire mieux connaître le Sénégal qui devient le seuil d'une région ouverte à notre influence (2). Ce ne sont toutefois, dans l'ensemble, que des travaux de compilation ou de vulgarisation, et il faut encore attendre quelque temps pour voir apparaître une véritable œuvre originale comme la monographie du Bondou, par le docteur Rançon (1894), l'étude de Lamartiny n'étant qu'une indication de ce qui pouvait être fait dans cet ordre d'étude (3).

La reprise de notre action politique sur les côtes du golfe de Guinée suscite un certain mouvement de curiosité, qui se traduit par de nombreux articles parus dans différents journaux et principalement dans « L'Exploration » (1876), dus en majeure partie à Tournafond, le directeur de cette revue. Plus importantes s'avèrent les savantes études du docteur Férís, qui réunit, sous le titre *La Côte des Esclaves* (1879), les multiples observations recueillies par lui au cours de son séjour à Wydah et à Lagos. Quelques articles, quelques notices de vulgarisation et un ou deux ouvrages de documentation paraissent jusqu'à notre intervention militaire au Dahomey et concourent à donner une image plus exacte de ce pays fermé (4).

(1) TESSEIRE. *De la situation actuelle du Sénégal* (1870). CARRÈRE. *Le Sénégal et son avenir* (1870). DOURNAUX-DUPERRÉ. *La Sénégambie française* (1871). BÉRANGER-FÉRAUD. *Le Sénégal* (1873). MUIRON D'ARCENAY. *Notice sur le Sénégal* (1877).

(2) PAPAUT. *Les états français de la côte occidentale d'Afrique* (1881). BAYOL. *La Sénégambie* (1883). BOUR. *Les dépendances du Sénégal* (1885). RAMBAUD. *Le Sénégal et le Soudan français*, selon les récentes publications (1885). Dans *La France coloniale*, de RAMBAUD, les articles du commandant Archinard sur *Le Sénégal et le Soudan français* (1885). LEBRUN RENAUD. *Les possessions françaises de l'Afrique occidentale* (1886). HAURIGOT. *Le Sénégal* (1887). E. RECLUS. *L'Afrique occidentale française* (dans la *Nouvelle géographie universelle*, tome XII, 1887 ; étude d'ensemble d'après les connaissances acquises à cette époque). TISSOT. *Le pays des nègres* (1887). FORET. *Aux bords du Niger* (1888) ; *Voyage au Haut-Sénégal* (1888). GAEL (amiral Vallon). *Le Sénégal, Dakar, Saint-Louis, Gorée, Le Niger* (1889).

(3) LAMARTINY. *Le Bondou et le Bambouk* (1884). La monographie du docteur Rançon reprend et complète cette étude, à laquelle il convient d'ajouter celle du capitaine Roux sur le Bondou, parue en 1893 ; l'ouvrage de Rançon peut être considéré comme le meilleur travail historique, géographique et ethnographique publié sur cette région.

(4) D^r FÉRIS. *Description de Wydah et de Lagos* (1880). Dans *La France coloniale*, de RAMBAUD, les articles de Brétignère, Béraud et Bouche sur *La Guinée française et ses dépendances* (1885). E. FOA. *Le fleuve Whémé* (1888). D'AVRIL. *La côte des Esclaves* (1889). D'ALBÉCA. *Les établissements français du golfe de Bénin* (1889). MALAVIALLE.

Parmi ces derniers, ressort nettement le livre très consciencieux et très complet d'Ed. Foa, *Le Dahomey* (1895), qui présente les observations de l'auteur sur l'histoire, le gouvernement et l'organisation du pays avant la conquête ; Foa a résidé au Dahomey de 1886 à 1890 et a été à même de réunir un ensemble de notes très utiles sur l'état social et religieux des habitants, ainsi que sur les ressources économiques du pays ; il termine son exposé par la relation des expéditions militaires françaises de 1892 à 1894. Son livre assure la liaison entre les publications d'avant la conquête et les traités d'histoire plus particuliers qui paraîtront par la suite et dont nous aurons à parler au chapitre suivant.

Notre expansion au Soudan nous pousse vers l'intérieur et nous conduit à Tombouctou. La prise de la célèbre cité nigérienne n'est pas sans avoir un certain retentissement en France. Des brochures d'actualité rassemblent les renseignements essentiels sur notre nouvelle conquête (1), tandis que se préparent sur place les premières, mais substantielles, monographies (2). D'autre part, on dresse le bilan de nos acquisitions dans la vallée du Niger, tant au point de vue géographique que politique (3). Le mouvement, dès lors, va prendre une ampleur croissante.

A partir de 1900, il devient assez difficile de marquer nettement des époques dans l'apparition des ouvrages de documentation générale et de vulgarisation publiés sur les différentes régions de l'A. O. F. Cependant certaines colonies qui, jusque-là, se créaient et s'organisaient commencent à être étudiées plus attentivement. La Côte d'Ivoire offre, à cet égard, un exemple significatif. Les notices de Gaube, de Thomann, de Barot, de Bonneau (4) permettent le grand travail de coordination entrepris par Villamur et Richaud : *Notre colonie de la Côte d'Ivoire* (1903) est un ouvrage bien documenté et méthodiquement composé ; il expose avec précision ce que l'on connaît de l'histoire, de la géographie, de l'organisation politique et de la situation économique de la jeune colonie qui s'est si rapidement développée ; il reprend et résume ce que les précédents auteurs ont écrit sur ces divers chapitres ; c'est le premier travail d'ensemble présenté en un livre clair et ordonné. Michellet et Clément s'attacheront ensuite à l'étude plus développée de l'organisation administrative, financière et judiciaire

Le Dahomey (1890). CHAUTARD. *Le Dahomey* (1890). E. FOA. *Le Dahomey et Porto-Novo* (1891). Commandant LAMBINET. *Notice géographique, topographique et statistique sur le Dahomey* (1893).

(1) HUBERT et DELAFOSSE. *Tombouctou* (1894).

(2) Lieutenant BLUZET. *La région de Tombouctou* (1895). Mgr HACQUARD. *Monographie de Tombouctou* (1900) ; étude très sérieuse et très remarquée.

(3) BRETONNET. *Le Moyen-Niger français* (1898). Camille GUY. *Les résultats géographiques et économiques des explorations du Niger* (1899).

(4) Administrateur GAUBE. *Etude sur la Côte d'Ivoire* (1901). Administrateur THOMANN. *La Sassandra* (1901), excellente monographie de cercle. Dr BAROT. *La Gaule africaine* (1902). Lieutenant BONNEAU. *La Côte d'Ivoire* (s. d.).

du pays, ainsi que de son régime minier, domanial, forestier et foncier (1). Des monographies de villes et de cercles (2) viendront peu à peu compléter dans le détail ces deux publications, que reprendra Gaston Joseph d'un point de vue plus scientifique ; mais son livre, *La Côte d'Ivoire, le pays et les habitants* (1917), est un grand travail géographique et ethnographique qui dépasse la portée des ouvrages d'information première écrits à l'usage du public. Pour qui veut se faire une idée exacte et posséder une connaissance pratique du pays, sans avoir recours aux enquêtes savantes, le gouvernement local publiera une notice, *La Côte d'Ivoire*, contenant un aperçu du climat, des productions, du commerce et de l'activité économique de la colonie (1920) (3).

Le Dahomey a surtout fait l'objet d'études spécialisées que nous indiquerons à leur place. Les « promenades » de Ch. Heudebert dans le domaine de l'imprimé offrent une esquisse documentaire qu'agrémentent le souci évident de recueillir dans les ouvrages compulsés les notations d'ordre pittoresque, plus aptes à retenir l'attention du lecteur (4). Un travail d'ensemble, comme il en existe pour chaque colonie, a été produit par G. François, en 1906 ; l'auteur insiste sur la formation, le développement et l'avenir du Dahomey (5). Quelques années plus tard, une synthèse des travaux relatifs à la géographie physique, à la flore et à la faune de cette région est publiée par Lemoine (6). Ces deux études ne font nullement double emploi.

L'ancien administrateur colonial Arcin s'est attaché à faire, pour la Guinée, ce travail général qui devenait nécessaire et a publié un premier ouvrage instructif, d'utile vulgarisation, sur la géographie et l'organisation de la colonie. Après avoir montré les races, les religions, les coutumes indigènes, il se plaît à développer l'œuvre du gouverneur Ballay, qui a fait la tranquillité et la prospérité de ces régions. L'auteur a complété ce premier ouvrage en écrivant, quatre ans plus tard, une histoire de la Guinée ; il retrace d'abord l'histoire du pays avant notre intervention, les origines, la formation des états, puis, après un exposé des rivalités européennes, suit pas à pas les étapes de la conquête et le déve-

(1) MICHELLET et CLÉMENT. *La Côte d'Ivoire* (1906).

(2) G. JOSEPH. *Bondoukou*. CHARTIER. *Le cercle de Kong*. COUTOULY. *le cercle de Kade Toub*. CHARTIER. *Le cercle des Tagouanas*.

(3) Déjà, le gouverneur Angoulvant avait fait éditer, en 1915, une brochure de propagande sur la Côte d'Ivoire.

Il est entendu que les autres publications consacrées à la Côte d'Ivoire, et qui rentrent dans quelque une des divisions que nous avons adoptées, seront mentionnés (et ceci est vrai également pour les autres colonies du groupe) à la place qu'elles doivent occuper dans notre classification ; il ne s'agit ici que d'ouvrages généraux, de monographies régionales et de notices de vulgarisation.

(4) Ch. HEUDEBERT. *Promenades au Dahomey* (1902).

(5) G. FRANÇOIS. *Notre colonie du Dahomey* (1906). A citer également la brochure du capitaine MAIRE : *Le Dahomey* (1905).

(6) LEMOINE. *Le Dahomey* (1911). Une bonne monographie locale paraît à la même date : CONCHARD. *Au moyen Dahomey ; le cercle de Savé*.

loppement de l'action administrative. Ces deux volumes réunis constituent un parfait ensemble de documents clairs et détaillés ; c'est la meilleure monographie parue sur la Guinée française (1). Les deux livres de Guébbard, sur le Fouta Djallon, n'ont point la même valeur, et, si la première partie apporte des renseignements économiques toujours utiles, de nombreuses erreurs se sont glissées dans la partie historique, qui ont été relevées par Arcin (2).

Ce sont les pays du Niger français qui semblent avoir fait l'objet des plus nombreuses études régionales, lesquelles, assemblées et revues, permettent ces travaux d'ensemble si précieux pour répandre la connaissance utile de la colonie et fournir les renseignements généraux dont ont besoin ceux que leur fonction, leur intérêt ou leur étude attirent vers ces régions. Les monographies locales, assez complètes, parfois même très fouillées dans le détail, sont l'indice d'une activité digne d'éloges de la part des chefs de cercle, officiers ou administrateurs civils, qui les rédigèrent. Parmi ces publications (3) se détachent un certain nombre d'ouvrages qui, par leur présentation ou la valeur particulière de leurs observations, peuvent être considérés comme des modèles du genre. L'étude soudanaise du commandant Tellier, *Autour de Kita* (1902), en offre un parfait exemple ; c'est un livre très vivant, où l'auteur ne présente pas seulement un tableau des mœurs politiques, sociales et familiales des indigènes, mais illustre ses remarques d'anecdotes plaisantes sur le mariage, la religion, la justice ; où il ne retrace pas seulement l'histoire des populations, mais cite des récits locaux et des légendes historiques provenant de la tradition orale ; où il ne décrit pas uniquement le pays en géographe consciencieux, mais peint en touriste sensible au pittoresque du paysage (4). La

(1) ARCIN. *La Guinée française* (1907) ; *Histoire de la Guinée française* (1911).

(2) GUÉBBARD. *Au Fouta Djallon : élevage, agriculture, commerce, régime foncier* (1910). — *Au Fouta Djallon : cent vingt ans d'histoire* (1910).

(3) Capitaine PÉRIGNON. *Haut-Sénégal et Moyen-Niger* (1901). P. LEMOSOF. *Le Niger* (1904). BROUSSEAU. *Un pays d'avenir ; le Borgou* (1904). Capitaine NOIRÉ. *Monographie du Yatenga* (1904). SALAMAN. *Notice sur le Moyen-Niger* (1905). Lieutenant CHANOINE. *Le Gourounsi* (1908), MOULINS. *Monographie de Ouagadougou* (1909). VADIER. *Monographie du Yatenga* (1909). Commandant RIVET. *Notice sur le territoire militaire du Niger* (1912).

Il faudrait ajouter à cette liste d'excellents articles parus dans le « Bulletin du Comité de l'Afrique française », et plus récemment dans le « Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. », dont quelques-uns constituent d'intéressantes monographies régionales, tels que ceux de Humblot, de Maclaud, etc. Les tables annuelles de ces bulletins sont à consulter dans la circonstance.

(4) « Si l'on suit les routes indigènes tracées sans souci des pentes, escaladant la montagne, courant en corniche, dégringolant dans la plaine pour recommencer plus loin une autre ascension, on rencontre souvent de jolis paysages... C'est Kita, perdue sous les arbres qui bordent les rues, et qui, vue du haut de la montagne, semble une gigantesque réunion de ruches d'abeilles enfouies dans la verdure... Ce sont des collines tout embroussaillées que domine dans un lointain brumeux la silhouette de montagnes estompées de bleu... C'est le matin, à l'heure où le soleil se lève, à l'heure où les vallées sont encore plongées dans l'ombre ou cachées par le brouillard qui s'élève lentement le long des pentes, pendant que les sommets rutilent aux premières lueurs de l'aurore... Mais, dès que le soleil est haut, il éclaire tout uniformément d'une lumière dure et crue ;

Monographie du cercle de Djenné (1903), de l'administrateur Ch. Monteil, est, de même, un excellent travail, sérieux et fouillé, qui étudie la flore et la faune de la région, les coutumes, les langues, les métiers des habitants, et les origines et l'histoire de chaque canton, principalement d'après la chronique arabe *Tarikh es Soudan*. On trouve également quelques travaux intéressants, présentés comme thèses de doctorat, qui détaillent l'organisation de la colonie ou résument les connaissances acquises : le commandant Frantz, dans son *Etude sur le Soudan français* (1907), passe en revue l'organisation politique, financière, administrative et économique du pays ; le lieutenant Mahaut s'attache plus spécialement à l'étude des moyens proposés et adoptés pour la mise en valeur de *La colonie du Haut-Sénégal-Niger* (1910) ; le lieutenant Marc, dans son exposé géographique du *Pays Mossi* (1909), fait l'inventaire des faits actuellement connus et fixe ce qui peut être tenu comme acquis ; ce dernier travail, méthodique et documenté, est une excellente contribution à la connaissance précise de la partie centrale de la boucle du Niger ; c'est plus qu'un essai, c'est une véritable thèse de géographie coloniale. Il appartenait au gouverneur Clozel, qui déjà, à la Côte d'Ivoire, avait marqué son passage par d'utiles publications, de provoquer la refonte et la mise à jour, en un seul ouvrage, des diverses monographies parues sur le Soudan français, auxquelles s'ajoutent toutes celles qui n'ont pas été publiées et qui, conservées dans les cercles, montrent l'abondance de cette littérature spéciale. Cette œuvre de synthèse, confiée à trois administrateurs que leurs titres désignaient pour cette tâche, et réunie sous le titre général *Haut-Sénégal-Niger*, forme un remarquable travail de coordination et de rajeunissement (1). La première série, réservée à l'administrateur Delafosse, est un tableau du pays, des peuples, des langues, de l'histoire et des civilisations du Soudan ; elle comprend trois gros volumes, qui renferment une matière immense que l'auteur, guide clair et averti, « débrouille », met en ordre et à jour, et qui représentent une œuvre d'érudition hors de pair. La deuxième série, rédigée par l'intendant J. Méniaud, a pour objet l'étude des voies de communication, de la faune, des productions, de l'élevage, des industries des

le voyageur est désillusionné : plus de scintillement dans les herbes ; la chaleur arrive étouffante, énervante, et l'admiration s'éteint tristement... A partir de décembre, tout devient sec. On circule dans une plaine de paille jaunâtre d'où émergent des roches nues et des arbres peu feuillus. En saison sèche vous n'aurez pas d'autre spectacle : symphonie en gris jaunâtre dans les endroits sablonneux ou argileux, symphonie en brun rougâtre là où la terre est ferrugineuse... Mais pourquoi vouloir que le Soudan soit beau en saison sèche ? » (*Autour de Kita*, p. 71 et seq.)

(1) *Haut-Sénégal-Niger* (Soudan français). Séries d'études publiées sous la direction du gouverneur Clozel : 1^{re} série : « Le pays, les peuples, etc. », par M. Delafosse (3 vol.), 1912. 2^e série : « Géographie économique », par J. Méniaud (2 vol.), 1912. 3^e série : « Le territoire militaire du Niger », par J. Brévié. (Cette dernière série, en préparation avant 1914, n'a pas été publiée. A l'heure actuelle, le travail n'est plus au point et serait à reprendre entièrement, d'autant plus que des divisions administratives nouvelles ont modifié l'organisation des colonies soudanaises.) Nous aurons l'occasion de citer à nouveau le livre de M. Delafosse dans le chapitre consacré aux études historiques, et celui de J. Méniaud quand nous étudierons les publications à tendance économique.

mines, du commerce, de la politique économique ; c'est, en deux volumes, un exposé complet des ressources de toute nature, de l'outillage et de la mise en valeur de la colonie, document sérieux et précis, qui montre l'œuvre accomplie au Soudan français et qui peut être opposé aux critiques inconsidérées portées contre la valeur de cette région et son avenir économique. La troisième série, qui devait comporter une monographie du territoire militaire du Niger, par l'administrateur Brévié, n'a malheureusement pas pu être publiée. Mais elle n'aurait rien ajouté, en raison même de son objet particulier et pour ainsi dire extérieur, aux deux précédents ouvrages qui restent des ensembles parfaits. Il serait à souhaiter que chaque colonie possédât une étude de ce genre, dont l'utilité, de même que le mérite, est incontestable.

Contrairement à ce que nous constatons au début, la colonie du Sénégal semble délaissée. Le livre de Picrochole, *Le Sénégal drôlatique* (1896), présente, sous des dehors amusants, une très fine étude du pays et surtout des habitants. D'autre part, Courtet, puis Lemoine et d'Anfreville de la Salle (1) résument nos efforts sur ce seuil d'empire et groupent la plupart des renseignements utiles à connaître sur la colonie elle-même. Un seul ouvrage, mais très complet, concerne la Mauritanie : c'est l'étude détaillée du pays sous ses divers aspects, exposant la vie sociale et religieuse, l'avenir économique, et l'action de la France, qui a été donnée par Et. Richet, en 1920. Il n'a, de même, été publié qu'une brochure relative à l'ancienne possession allemande du Togo, placée sous notre mandat depuis le traité de Versailles (2).

On doit remarquer, en effet, que l'opinion publique, d'une façon générale, s'intéresse désormais moins à une colonie déterminée qu'au groupe de colonies réunies sous l'appellation commune d'Afrique occidentale française. L'A. O. F. (3) forme une unité politique, administrative et territoriale solidement constituée ; les délimitations qui interviennent à l'intérieur et modifient les provinces n'affectent pas l'ensemble ; on s'habitue à considérer notre possession ouest-africaine comme un bloc homogène, et les divisions particulières s'estompent, n'apparaissent plus que comme des cadres facilitant l'administration et la mise en valeur du pays. Au lieu d'étudier telle région déterminée ou telle question de détail, ce qui, nous le verrons, restera le fait des spécialistes, on s'intéresse à des

(1) COURTET, *Etude sur le Sénégal* (1903). LEMOINE, *Le Sénégal* (1909). D'ANFREVILLE DE LA SALLE, *Notre vieux Sénégal* (1909).

(2) *Le Togo* (1922) ; étude d'ensemble publiée par l'Agence économique de l'A. O. F.

(3) L'abréviation d'A. O. F. est bientôt admise dans la littérature comme dans l'administration. Elle avait commencé à faire son apparition dans le corps d'ouvrages spécialisés ; elle est à présent admise comme titre même de livres très divers traitant de ce pays, et on la rencontre communément employée par les écrivains les plus autorisés de la littérature coloniale et métropolitaine. Un journal de Dakar écrit même « silhouettes aofiennes » ; ce néologisme hardi démontre à quel point l'appellation A. O. F. (dont il forme l'adjectif) est passée dans la langue et a conquis droit de cité.

enquêtes et à des reportages de grande envergure ou à des traités généraux d'histoire et de géographie, sortes d'ouvrages qui permettent d'acquérir une vue d'ensemble de notre vaste domaine. Deherme expose, en un gros volume, les résultats de son enquête sur l'état politique de l'A. O. F. (les finances, l'enseignement, la justice, le service de santé), sur son état économique (commerce, industrie, produits naturels, main-d'œuvre), et sur son état social (les races, les castes, la famille, la société noire) (1). À côté de certains chapitres au caractère doctrinal, où se reflètent les théories chères à l'auteur (Deherme voudrait qu'il y eût moins de bacheliers parmi les fonctionnaires et qu'on fît une plus grande place au peuple), à côté d'appréciations auxquelles nous ne pouvons souscrire (la « soudanite », prétend-il, n'est qu'une forme de l'ivrognerie et l'alcoolisme est général dans l'armée et chez les civils), le livre contient un grand nombre de remarques puisées aux meilleures sources et vaut par sa documentation solide. Louis Sonolet, au cours de son reportage, envoie à différentes périodiques les premières observations qu'il recueille en passant sur la vie coloniale, l'administration locale, la valeur économique du pays, les troupes indigènes (2). Il réunit bientôt en un volume ces notations éparses, et son livre, *L'Afrique occidentale française* (1902), présente un tableau coloré des divers services publics et de la société européenne et indigène. Il ne dit pas seulement quels sont les organes administratifs et quelle est leur action respective ; pour démontrer comment ils fonctionnent, il nous fait voir l'administrateur dans la brousse, à son poste, en tournée : quand il parle des postes et télégraphes, il nous conduit à pied d'œuvre et nous fait assister à la pose d'une ligne ; à propos de l'armée noire, il rappelle les glorieux exploits des tirailleurs, l'épisode du sergent Taraoré qui assiège Zinder pour qu'on lui rende le corps de son officier. Il nous fait visiter les villes de la côte et de l'intérieur et nous représente l'existence qu'y mènent nos compatriotes. Sonolet met beaucoup d'accent et de pittoresque dans sa narration ; son style est expressif ; le livre est attachant d'un bout à l'autre. Cette promenade attrayante à travers le pays, où l'on nous montre les rouages en action et les hommes à l'œuvre, donne l'idée la plus vivante de notre empire noir, dont on commence à saisir les rapides progrès. Après Sonolet, un groupe de publicistes entreprend de rassembler les données essentielles sur le commerce, l'agriculture, la justice, l'assistance médicale, la politique indigène, les voies de communication, le crédit en A. O. F. (3). Ces ouvrages de vulgarisation demandent une

(1) G. DEHERME. *L'A. O. F.* (1908).

(2) Voir principalement le « Journal des Débats », le « Bulletin du Comité de l'Afrique française », le « Tour du monde ». Les articles parus dans le « Tour du monde », en 1911, sous le titre *Les progrès de l'A. O. F.* se trouvent complètement repris dans le livre *L'Afrique occidentale française*. Beaucoup d'autres articles ont été publiés dans les périodiques les plus divers. Cf. première partie ; chapitre : « Tourisme et grand reportage ».

(3) *Afrique occidentale française* (1913) ; série d'articles par Violette, P. Mille, François, Chautemps, Joucla, Sonolet, Rivière, Santarel.

mise au point constante ; il ne faut donc pas s'étonner de voir se renouveler fréquemment les publications de ce genre. Le livre de Pelleray, *L'Afrique occidentale française* (1923), est, à l'heure actuelle, le document le plus à jour qui donne, sous une forme agréable, des renseignements complets sur le milieu, sur l'organisation et sur la mise en valeur de notre grande colonie africaine (1).

C'est aussi un travail de vulgarisation qu'ont entrepris, d'une part, Terrier et Mourey et, d'autre part, François et Olivier en dégageant, à travers la formation territoriale et l'organisation générale, l'œuvre accomplie par la Troisième République en Afrique occidentale (2). En effet, ces deux volumes s'adressent au grand public et ont été écrits en vue de lui faire connaître l'histoire de notre expansion et de notre conquête ainsi que les méthodes suivies pour l'administration et la mise en valeur de ces territoires. Ils répondent parfaitement à ce dessein et constituent, en quelque sorte, la grande vue d'ensemble de l'A. O. F., à laquelle aboutissent la plupart des ouvrages antérieurs. C'est une étude qu'on peut encore aujourd'hui consulter avec fruit. Le livre de Pelleray n'y apporte que des précisions de détail. Mais, de même que pour la belle monographie du Haut-Sénégal-Niger, dont nous avons parlé plus haut, cette publication dépasse le cadre étroit d'une seule rubrique. Nous reprendrons plus loin ces livres de vulgarisation générale, parmi les traités d'histoire et les études économiques ; d'ailleurs, ces derniers ouvrages sont aussi, bien souvent, des œuvres de diffusion, puisqu'ils concourent à répandre un enseignement utile et une meilleure connaissance de l'A.O.F.

La plupart des ouvrages que nous venons de voir ne naissent pas tout à fait au hasard, et certaines manifestations locales ou d'intérêt colonial expliquent leur apparition ; ils sont publiés en vue d'un emprunt, à la suite d'un congrès, à l'occasion d'un conseil, d'un débat ou d'un mouvement d'opinion. Parmi les courants divers qui régissent cette littérature de circonstance et, si l'on veut, cette littérature de combat, les expositions coloniales occupent une place prépondérante. Ces exhibitions sont un excellent moyen de vulgarisation par lequel se complète dans la métropole l'image de la colonie. Les ambassades, jadis, alimentaient en France la curiosité exotique. Aujourd'hui, les expositions apportent une vision plus réelle des pays lointains ; et, à la volonté de reconstituer la vie indigène dans son cadre exact, s'ajoute l'idée, de la réclame nécessaire à mener en faveur de la colonie. Pour réaliser l'exploitation de nos possessions d'outre-mer, il faut qu'aux forces coloniales s'associent

(1) Rappelons, également, le livre de Louis Proust, *Visions d'Afrique* (1924) qui, à côté des impressions de voyage, contient un exposé très complet de notre action générale en A. O. F.

(2) *L'œuvre de la Troisième République en Afrique occidentale* : a) TERRIER et MOUREY. *L'expansion française et la formation territoriale* (1910). b) FRANÇOIS et OLIVIER. *L'organisation administrative et la vie économique* (1910).

les forces métropolitaines. C'est pour faire appel à ce concours indispensable qu'une intelligente propagande est faite et qu'à l'occasion des expositions sont publiées de nombreuses notices et de grosses brochures de vulgarisation. Les premières *Notices coloniales*, éditées en 1885 pour l'Exposition d'Anvers, sont destinées à faire connaître les progrès de tout ordre accomplis dans nos diverses colonies. A l'Exposition universelle de 1889, des brochures illustrées sont consacrées à chacune de nos possessions ; Hennique en assure la publication par ordre du sous-secrétaire d'Etat aux colonies (1). Pour l'exposition de 1900, ce sont les gouverneurs qui font éditer eux-mêmes les notices concernant leur colonie. La plupart de ces volumes sont anonymes (2) ; quelques-uns cependant sont signés (3) ; parmi ces derniers, la *Notice sur le Dahomey*, de Fonssagrives, représente un travail d'ensemble assez complet. Il existe également des ouvrages publiés à propos de cette exposition, non plus par les comités locaux ou par des délégués qualifiés, mais qui se rattachent à la même idée : tels sont les travaux de la mission scientifique de Lasnet, Chevalier, Cligny et Rambaud au Sénégal (4) ; tel est le gros livre de Brunet et Giethlin, *Dahomey et dépendances* ; tel est enfin le rapport d'ensemble de Dubois et Terrier sur notre expansion coloniale au siècle dernier, principalement depuis 1870 (5). En 1906, une exposition strictement coloniale est ouverte à Marseille, et, à cette occasion, de nombreux ouvrages sont composés, soit par les soins du ministère, pour les publications d'ensemble, soit par les colonies, qui rivalisent d'efforts. La participation de l'A. O. F. en l'espèce n'est pas la moindre. Le Gouvernement général fait éditer une quinzaine de brochures, parmi lesquelles il y a lieu de mentionner tout spécialement l'étude de G. François sur la formation, l'organisation et l'évolution économique de *L'Afrique occidentale française*, la monographie détaillée et complète de M. Olivier, *Le Sénégal*, et le bon travail de M. Rouget, *La*

(1) HENNIQUE. *Les colonies françaises* (1889). A citer également un petit ouvrage, plus particulier, de Gasconi : *Le Sénégal et ses dépendances à l'Exposition universelle de 1889*.

E. M. de Vogüé, dans ses *Remarques sur l'exposition du centenaire*, constatait que l'Exposition de 1889 avait eu le mérite de faire connaître aux Français leurs colonies, particulièrement la France noire, et que les spécimens envoyés à Paris avaient relevé l'idée qu'on se faisait communément des nègres. L'influence de ces expositions dans la formation de l'image de la colonie, de même que dans le développement de l'idée coloniale, est indéniable ; elle est naturellement plus grande encore lorsqu'il s'agit de vastes expositions uniquement coloniales, comme celles de Marseille en 1906 et en 1922.

(2) *Le Sénégal* (organisation politique). *Le Sénégal* (agriculture, industrie, commerce). *Le Soudan*. *La Côte d'Ivoire*. Notices rédigées par les soins des comités locaux.

(3) FAMECHON. *Notice sur la Guinée française*. P. MILLE. *Notice sur la Côte d'Ivoire*.

(4) LASNET, CHEVALIER, CLIGNY et RAMBAUD. *Une mission au Sénégal* (1900). Le docteur Lasnet s'est réservé l'ethnographie, Auguste Chevalier la botanique, Cligny la zoologie et Rambaud la géologie. Les parties les plus importantes sont celles traitées par Lasnet et par Chevalier. Ce dernier notamment a dressé l'état de nos connaissances sur la géographie botanique et la flore économique du Sénégal et du Soudan ; nous aurons l'occasion de rappeler ses savants travaux.

(5) DUBOIS et TERRIER. *Un siècle d'expansion coloniale* (1902).

Guinée française (1). On ne rencontre pas, pour l'Exposition coloniale de 1922, la même richesse d'imprimés ; à part les articles de vulgarisation dans la presse (quelques-uns sont assez développés), il n'existe qu'un ouvrage, publié par le commissariat de l'A. O. F., et qui contient une trentaine de pages sur chaque colonie du groupe (2). Le principal effort du gouvernement général semble s'être porté vers la réalisation d'un pavillon d'exposition, qui fut très remarqué, et qui concrétisa, aux yeux du public, la grandeur et la puissance de l'union ouest-africaine. L'œuvre de diffusion se poursuit aussi à l'étranger. Pour l'Exposition de Londres, en 1908, G. François rédige une brochure sur l'A. O. F. A Bruxelles, en 1910, Courtel étudie l'utilisation des bois de la Côte d'Ivoire et Vidal parle de notre œuvre en Afrique occidentale. A Gand, en 1913, une notice générale est publiée par Crozier sur les colonies françaises et Berteau dresse la liste des produits de l'A. O. F. Une plaquette est même éditée en anglais pour l'exposition de San Francisco, en 1915. Indépendamment des expositions, le gouvernement général de l'A. O. F. publie des rapports d'ensemble qui, réunis tous les ans en un volume, présentent des renseignements utiles sur la situation politique de la colonie. Autrefois paraissait un annuaire du Sénégal et dépendances ; il a été remplacé par l'annuaire du gouvernement général, qui, à côté des indications d'ordre administratif ou commercial, contient de bonnes études historiques, géographiques et économiques sur chaque province. La nouvelle édition de l'annuaire de 1917-1921, qui forme un gros volume de plus de 1.000 pages, expose les principales questions posées en A. O. F. et marque les résultats acquis à cette date dans toutes les branches d'activité (3). Ainsi se manifeste, sous des formes multiples, la tendance nouvelle qui pousse les colonies à dresser périodiquement leur inventaire méthodique pour pouvoir faire face aux nécessités actuelles de leur évolution.

(1) Notons encore : LÉOTARD, TEISSEIRE, RAMPAL, GASQUET et SAMAT. *Afrique occidentale* (1906) Puis les quatre ouvrages anonymes : *La Côte d'Ivoire. Le Haut Sénégal-Niger. La Mauritanie. Le Dahomey*. Également plusieurs petites brochures sur : les chemins de fer en A. O. F., les postes et télégraphes, l'assistance médicale, le service météorologique, le service médical dans le Haut-Sénégal-Niger, un guide du commerce et de la colonisation à la Côte d'Ivoire, et un travail de Lemée sur *L'enseignement en Afrique occidentale*. A côté de ces publications paraissent aussi des études techniques, telles que *L'élevage en A. O. F.*, par Pierre, *Le caoutchouc, le coton en A. O. F.*, par Henry, que nous reprendrons plus loin suivant notre classification.

(2) *Exposition coloniale de Marseille, 1922 : Commissariat de l'A. O. F.* A citer aussi un chapitre sur l'A. O. F., écrit par C. Guy, dans l'ouvrage d'ensemble publié par le commissariat général de l'exposition.

(3) On pourrait également signaler un certain nombre de « guides » pratiques que les colonies font éditer comme brochures de vulgarisation, ainsi que quelques numéros spéciaux que certains journaux consacrent à telle ou telle colonie déterminée (notamment la « Vie industrielle »). On ne saurait enfin passer sous silence le petit ouvrage de propagande écrit par G. François : *Ce que tout Français doit savoir de l'A. O. F.* (1919).

CHAPITRE II

TRAITÉS D'HISTOIRE ; LA DIFFUSION ET LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

A part quelques ouvrages de mérite incontesté, la série des différents traités d'histoire ayant pour objet l'Afrique occidentale ou telle colonie du groupe, ne présente sa valeur réelle que si on l'envisage dans son ensemble. Prises isolément, beaucoup de ces études n'ont plus à l'heure actuelle qu'un intérêt médiocre. Il en est de ces « histoires » comme des monographies vite vieilles, qui doivent être renouvelées à mesure que s'accroît notre connaissance du pays, mais qui servent à l'édification d'œuvres plus importantes, qui existeraient difficilement sans elles. Cependant, reconnaissons que ces ouvrages, qui n'ont plus la prétention de traiter savamment de toute l'Afrique, doivent à cette sage modération d'offrir des matériaux de précision croissante et d'utilisation plus sûre.

C'est à notre vieille colonie du Sénégal, à l'heure où les événements en font un champ nouveau ouvert à notre activité, que sont normalement consacrées les premières publications. Fallot en donne une esquisse historique (1) ; les *Annales sénégalaises* en retracent la conquête : Borgnis-Desbordes en suit l'extension vers le Niger d'après les derniers rapports officiels (2). L'histoire des explorations dans cette partie de l'Afrique est développée par le capitaine Ancelle en un livre attrayant qui raconte les efforts de nos voyageurs (3). Après lui, Bory et Harry Alis reprennent le sujet sans rien y ajouter d'essentiel (4). Le premier travail d'ensemble qui mérite attention est dû au général Faidherbe qui, après avoir lutté pour la grandeur de la colonie, s'est attaché à la faire connaître en France et à

(1) FALLOT. *Histoire de la colonie française du Sénégal* (1884).

(2) *La France dans l'Afrique occidentale : Sénégal et Niger* (1884).

(3) Capitaine ANCELLE. *Les explorations au Sénégal et dans les contrées voisines, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (1886). Le récit des voyages entrepris au XIX^e siècle est en majeure partie composé d'extraits des ouvrages publiés par les voyageurs eux-mêmes.

(4) BORY. *La conquête du Soudan* (1889). HARRY ALIS. *A la conquête du Tchad* (histoire de la conquête du Soudan) (1891). Ce dernier ouvrage, mieux que le livre de Bory, montre notre extension continue vers le centre africain. Harry Alis, pseudonyme d'Hippolyte Percher, publiciste de talent, est un de ceux qui contribuèrent le plus activement à répandre l'idée africaine en France. Il fut un des promoteurs du Comité de l'Afrique française.

la défendre contre d'injustes préventions (1). Son ouvrage, *Le Sénégal*, se divise en deux parties : pour les événements anciens, il donne un tableau anecdotique, autant que possible tracé par les contemporains, dont il cite de nombreux extraits ; pour l'histoire de la conquête moderne, il expose les faits dans l'ordre chronologique et conduit lui-même le récit. Ce n'est pas un vrai livre d'histoire, conçu selon les méthodes habituelles. Faïdherbe parle de tout ce qui touche à la colonie, en racontant des histoires amusantes à propos de la traite des nègres, du commerce de la gomme, de la propagande religieuse, des mariages « à la mode du pays ». Il confesse que les habitants du Sénégal ont les idées un peu brouillées par les zéloteurs des religions catholique, protestante et musulmane, et il rappelle ce traitant qui, n'ayant pas une certitude entière sur la question de savoir quelle était la bonne parmi les règles dont on lui vantait l'excellence, les avait adoptées toutes les trois, « sûr ainsi de son affaire quand viendrait le grand jour du jugement ». Il rapporte comment la population catholique, à Saint-Louis, n'ayant pas de prêtres pour consacrer les unions, résolut de se passer des ministres du culte plutôt que de renoncer aux mariages ; les unions des Européens avec les jeunes signares étaient fréquentes, et la noce se faisait au grand jour ; quand le blanc retournait en Europe, la signare se mariait avec son successeur ; « l'Européen arrivant et louant généralement le logement de son prédécesseur, tout disposé pour son service, le trouvait meublé et garni même d'une femme et quelquefois d'enfants ; seulement on comprend qu'au bout d'un certain nombre de substitutions, un nouveau venu renouvelait une partie de cette installation ». Faïdherbe cite, avec à-propos, des lettres de Boufflers, des fables du baron Roger, une page de l'abbé Boilat, et relève les exagérations du colonel Frey ; en passant, il donne une description de la tornade, restée classique. Cette excursion dans le passé, mieux qu'une relation abstraite, évoque la vie de l'ancienne colonie, et le style sobre et précis, fait de simplicité et de clarté, ajoute son charme à la valeur du document. En détaillant campagne par campagne les événements contemporains, Faïdherbe suit avec sollicitude le développement du programme qu'il élabora et dont il ne put qu'ébaucher l'exécution ; il applaudit aux succès de ceux qui poursuivirent son œuvre et étendirent notre influence au Soudan. Sa conclusion est un acte de foi dans l'avenir de la colonie, vaste champ d'entreprises commerciales et d'utile action française. L'intervention militaire n'est

(1) FAÏDHERBE, *Le Sénégal ; la France dans l'Afrique occidentale* (1889). En dehors des études linguistiques et ethnographiques dont nous parlerons plus loin, Faïdherbe avait déjà publié, en 1859, une *Notice sur la colonie du Sénégal*, en 1881 une *Notice historique sur le Cayor*, et en 1883, un article sur le chemin de fer de Médine au Niger. D'autre part, en collaboration avec les capitaines Brosselard-Faïdherbe et Ancelle, il avait donné, de 1881 à 1888, une série d'articles sur le *Soudan français*, sorte de première étude générale des pays du Haut Sénégal et du Haut Niger. Sur Faïdherbe, voir les biographies de Frélicher (*Trois colonisateurs : Bugeaud, Faïdherbe, Gallieni*), de Fulcrand (*Le général Faïdherbe*) et de Cyral (*Faïdherbe*).

qu'un épisode de la conquête, et notre politique ne tend qu'à la mise en valeur pratique de l'Afrique occidentale (1).

De nombreux ouvrages de vulgarisation continuent, avec plus ou moins de succès, à tenir l'opinion au courant de l'histoire de la conquête africaine. A côté de récits destinés surtout à la jeunesse, comme celui de Barbou (2), se rencontrent d'excellentes études consacrées à cette tâche d'enseignement ; c'est parmi les professeurs de l'Université que se sont trouvés les meilleurs initiateurs et les plus ardents défenseurs de notre action coloniale. Paul Gaffarel est le plus connu de ces annalistes (3).

Les officiers coloniaux n'ont pas été seulement les bons ouvriers de la conquête. On leur doit, en maintes occasions, les premiers exposés historiques des événements auxquels ils prirent part. Nous ne faisons plus allusion ici aux récits anecdotiques de guerre contenus dans les carnets de route, mais aux vrais ouvrages d'histoire militaire composés par ceux qui, la campagne terminée, ont voulu en fixer les grandes lignes. Ils ont rassemblé des documents épars, mis en ordre une information touffue, et, avant que d'autres préoccupations détournent l'attention des héros récents, ils ont retracé les exploits accomplis. Toute une riche matière est offerte là aux historiens de métier à venir. Les principaux travaux sont ceux du capitaine Aublet, qui suit la guerre et la pacification du Dahomey, et du lieutenant Gatelet, qui retrace l'histoire de la conquête du Soudan. Tout récemment, le livre du colonel Meynier vient redire les efforts des conquérants du Tchad (4).

Les missionnaires ont également apporté leur contribution à cette littérature historique. Dans leur domaine, ils ont voulu rappeler les entreprises tentées, les succès obtenus, et ils ont écrit plusieurs chapitres de l'histoire des missions africaines, dont le rôle fut souvent glorieux. C'est surtout

(1) Les mêmes conclusions se retrouvent dans la plupart des publications de l'époque. La guerre n'est faite que pour mieux établir la paix ; le but de notre action est d'organiser le territoire pacifié, et d'assurer la prospérité économique du pays. Cf. Colonel HUMBERT. *Le Soudan français* (1891). *La France au Soudan* (1891).

(2) BARBOU. *Histoire de la guerre au Dahomey* (1893).

DESPLANTES. *Le général Dodds et l'expédition du Dahomey* (1894).

(3) P. GAFFAREL. *La conquête de l'Afrique* (s. d.). *Le Soudan français* (1890). *Le Sénégal et le Soudan français* (1895). *Samory* (1899). De lui également de nombreux articles dans différents périodiques et bulletins de sociétés de géographie, ainsi qu'un ouvrage d'ensemble sur *Les colonies françaises*.

RAMBAUD. *La France coloniale* (1890 ; 1895). BUSSON. *Les grands explorateurs du Niger* (1897). C. GUY. *Les explorations du Niger* (1899). FONCIN. *Les Explorateurs* (1911).

(4) Capitaine AUBLET. *La guerre au Dahomey* (1888-1893), 1894. *La conquête du Dahomey* (1893-1894) 1895. Dans le premier ouvrage, l'auteur expose chronologiquement les principaux événements qui se sont déroulés au Dahomey depuis que la France y a des intérêts ; il développe surtout la campagne de 1892 ; sa documentation revêt un caractère d'authenticité absolue. Après avoir retracé les phases de la conquête, il examine les conséquences de la campagne : c'est l'objet de son deuxième volume, dans lequel il étudie la pacification du pays, l'expédition définitive contre Béhanzin et l'organisation rationnelle du Dahomey après l'apaisement des esprits.

J. POIRIER. *Campagne du Dahomey* (1895). Commandant SARZEAU. *Les Français aux colonies : Sénégal et Soudan* (1897). Commandant Lorho. *Historique de notre expansion*

dans les nombreux articles des revues spéciales qu'on trouve racontée cette activité, aux résultats bien français. Cependant quelques ouvrages y sont consacrés. Les relations de Laffite et de Bouche contiennent un exposé précis de l'action évangélique à la côte occidentale d'Afrique. L'abbé Desribes publie un ouvrage sur l'œuvre accomplie au Dahomey par les missionnaires lyonnais (1). L'abbé Planque fournit un rapport détaillé sur *La Guinée supérieure et ses missions* (1886). A côté de ces publications, plusieurs auteurs ont entrepris de donner à l'histoire des missions une plus large diffusion, afin de faire mieux apprécier ces efforts. C'est dans cette intention que Teilhard de Chardin écrit à son tour une étude de *La Guinée supérieure et ses missions* (1889) et que le baron Béthune met en œuvre de nombreux documents relatifs aux *Missions catholiques d'Afrique* (1889). D'autre part, l'ouvrage du commandant Grandin, *A l'assaut du pays des noirs* (1895), n'est pas tant une histoire de la conquête du Dahomey que le rappel des luttes menées par nos missionnaires pour préparer les voies à cette conquête (2). Mais le travail le plus important qui ait été publié est celui du R. P. Gorju, qui concerne *La Côte d'Ivoire chrétienne* (1913). C'est l'histoire complète et fort bien présentée du développement du christianisme dans cette colonie ; et il serait utile de posséder pour chacun des autres territoires des études aussi précises, qui renseigneraient exactement sur la situation et la puissance d'action des chrétientés d'A. O. F. De tels documents permettraient en outre d'écrire une histoire d'ensemble qui n'a pas encore été tentée, mais qu'il serait désirable d'entreprendre, car les missions catholiques réalisèrent de belles conquêtes en Afrique occidentale (3).

L'histoire s'enrichit aussi de tous les travaux dus à ceux qui, en dehors

dans l'*hinterland* dahoméen (s. d.). DE SALINIS. *Le protectorat français sur la côte des Esclaves ; la campagne du « Sané »* (1908). *La marine au Dahomey : campagne de la « Naïade »* (1901).

Lieutenant GATELET. *Histoire de la conquête du Soudan français* (1901). L'auteur divise la conquête en trois périodes : 1878 à 1888, création de la colonie ; 1888 à 1895, constitution de la colonie ; 1895 à 1900, conquête de la boucle du Niger et liaison avec les colonies côtières.

Colonel MEYNIER. *Les conquérants du Tchad* (1923). La première partie du livre retrace les efforts des voyageurs et des officiers français dans la conquête du Tchad, clef de voûte de notre édifice africain.

On pourrait citer à nouveau les ouvrages de Piétri, Frey, Galliéni, Péroz, Archinard, Monteil, Gouraud, Mordacq, déjà mentionnés dans notre première partie, et qui sont aussi, dans une certaine mesure, des histoires de la conquête.

(1) Abbé DESRIBES. *L'évangile au Dahomey* (1877).

(2) A citer dans le même ordre d'idées la brochure signée L. G. : *La France au Soudan* (1891), plaidoyer en faveur des missions catholiques.

(3) Dans les ouvrages de Louvet, *Les missions catholiques au XIX^e siècle*, de Piolet, *Les missions d'Afrique*, et de Maurice Barrès, *Les missionnaires africains de Lyon*, on trouve des considérations historiques et des détails sur l'œuvre des missions africaines. Le tome V de l'ouvrage de Piolet contient quelques chapitres qui intéressent particulièrement l'A. O. F. La « Revue d'histoire des missions », récemment fondée (1924), se propose d'étudier l'activité missionnaire hors d'Europe, particulièrement aux colonies ; le P. Brou y a déjà donné un article sur les missions catholiques d'Afrique.

des occupations de leur emploi, savent s'intéresser au pays qu'ils ont conquis ou qu'ils administrent. On pourrait rappeler maintes monographies dont un chapitre au moins traite de l'histoire locale. Parmi les ouvrages plus spécialisés, se distinguent les études du capitaine Péroz, de Reichenbach, du commandant de Lartigue (1), l'exposé de l'œuvre accomplie par l'initiative privée au Fouta Djallon, par Olivier de Sanderval (2), la substantielle notice sur la Côte d'Ivoire, de Clozel (3), l'histoire de la Guinée française, par Arcin, déjà citée. Plus près de nous, le livre du gouverneur Angoulvant, *La pacification de la Côte d'Ivoire* (1916), détaille le programme et raconte l'exécution de la conquête politique et militaire de cette colonie ; c'est le bilan de l'occupation définitive du pays en même temps qu'un excellent traité de colonisation pratique. Dans les ouvrages de ce genre, l'historien trouve son profit, comme aussi l'homme d'action appelé à administrer des populations primitives.

A côté d'études très spécialisées, comme celle de Duché de Bricourt sur l'évolution de la question douanière au Sénégal (1902) ou les recueils de traités de protectorat et de délimitation rassemblés par Rouard de Card (4), des publications d'ordre général, vrais livres de vulgarisation historique, s'adressent au public métropolitain pour lui faire connaître l'œuvre accomplie par la France en Afrique occidentale. La petite brochure du capitaine Devaux ne fait guère que résumer les événements antérieurs à 1900 (5). Plus considérable apparaît le travail de Lucien Hubert qui, pas à pas, suit le développement de notre politique en A. O. F., explique l'organisation du pays, montre ses progrès matériels et vante l'excellence de la méthode qui a donné de tels résultats (6). Nous avons eu déjà l'occasion de citer le livre de Terrier et Mourey (7), un des plus complets et des mieux ordonnés de cette catégorie d'ouvrages ; il contient toute l'histoire de notre expansion ouest-africaine depuis 1870. L'étude est très consciencieusement documentée, et une large part est faite aux citations des rapports fournis par les explorateurs et les officiers de la « période héroïque ». Les auteurs rappellent aussi les luttes soutenues en France par ceux qui conçurent et défendirent l'entreprise soudanaise ; car il fallait batailler ici comme là-bas ; malgré tout, on garde l'impression

(1) PÉROZ. *L'empire de l'almamy émir Samory* (1888). REICHENBACH. *Etude sur le royaume d'Assinie* (1891). DE LARTIGUE. *Notices sur le Sahel* (1898).

(2) O. DE SANDERVAL. *La conquête du Fouta Djallon* (1899).

(3) CLOZEL. *Notice historique sur la Côte d'Ivoire* (1899).

(4) ROUARD DE CARD. *Les traités de protectorat conclus par la France en Afrique ; 1870-1895* (1897). *Les territoires africains et les conventions franco-anglaises* (1901). *Les traités de délimitation concernant l'Afrique française* (1910).

(5) Capitaine DEVAUX. *L'Afrique occidentale française* (1901).

(6) L. HUBERT. *L'éveil d'un monde : l'œuvre de la France en Afrique occidentale* (1908).

(7) TERRIER et MOUREY. *L'œuvre de la Troisième République en A. O. F. ; l'expansion française et la formation territoriale* (1910).

nette que si des initiatives hardies, dépassant souvent les instructions reçues, n'avaient pas été prises sur place, nous ne posséderions guère que des comptoirs côtiers. « Sans vaine littérature, ce livre de 500 pages constitue le plus bel hommage qui ait été rendu aux héroïques efforts de nos explorateurs, de nos soldats et de nos administrateurs africains, et c'est, du même coup, un fait d'histoire coloniale, la tentative de synthèse la plus intéressante que nous connaissions à ce jour (1). » Cet ouvrage est suivi d'un deuxième volume, qui le complète, dans lequel François et Olivier étudient l'organisation administrative et la vie économique de l'A. O. F. L'ensemble de la publication présente un excellent travail de rassemblement et de dégrossissement, et prépare la matière du grand ouvrage d'ensemble qui reste à écrire sur l'histoire complète de l'A. O. F., dont la petite brochure de Léguillette indique, sans prétention, les chapitres essentiels (2), qu'un historien de métier doit s'attacher désormais à développer à fond.

Les publications que nous avons signalées jusqu'à présent sont plutôt des traités de vulgarisation historique que de vraies études d'histoire, au sens particulier du mot. Certes, quelques livres parfaitement documentés semblent dépasser la valeur attribuée d'ordinaire aux ouvrages de vulgarisation ; mais peut-être a-t-on pris l'habitude de ne voir dans ces travaux de diffusion que des compilations sans intérêt, ce qui n'est pas toujours le cas ; il n'en est pas moins vrai qu'une place à part doit être réservée à certaines recherches d'ordre plus scientifique, qui paraissent éloignées de toute préoccupation étrangère à leur objet. La plupart s'efforcent de reconstituer l'histoire ancienne de nos colonies africaines et d'étudier les origines de nos relations avec les pays noirs, principalement le Sénégal. Le premier travail de ce genre qui se présente est la thèse de Berlioux sur *André Brûe et l'origine de la colonie française du Sénégal* (1874). Le grand reproche qu'on adressera plus tard à Berlioux est d'avoir tenu pour vrai, faute de contrôle suffisant, ce que le P. Labat avait écrit pour la plus grande gloire d'André Brûe, et dont la majeure partie était empruntée peu scrupuleusement à La Courbe (3). Cette thèse reste néanmoins un témoignage de l'intérêt historique porté à nos possessions d'Afrique avant la grande conquête. La vieille querelle relative à la priorité des découvertes européennes sur les côtes occidentales se poursuit avec Gravier qui

(1) HARDY. *Le bilan scientifique de l'A. O. F.*, p. 5.

(2) LÉGUILLETTE. *Histoire de l'Afrique occidentale française* (1912). (Ouvrage écrit à l'usage des instituteurs en A. O. F.)

(3) Voir CULTRU. *Premier voyage du sieur La Courbe...* (1913). En publiant ce manuscrit de La Courbe, un des plus anciens et des plus importants que nous possédions sur l'Afrique occidentale, Cultru dévoile le plagiat de Labat, qui s'est servi de ce document dans sa *Nouvelle relation de l'Afrique* en attribuant à André Brûe les remarques et voyages faits par La Courbe, sans jamais citer ce dernier. Le savant historien redresse ainsi les erreurs commises par Berlioux, cet auteur n'ayant puisé ses références que dans l'ouvrage de Labat.

veut apporter la preuve des faits déniés par Santarem (1). Ses recherches sur les navigations faites dans ces parages au Moyen Age tendent à démontrer que les marins normands ont frayé la route aux Portugais. En quelques articles documentés, P. Gaffarel expose une opinion conforme, qui est partagée par Ch. de La Roncière, dans son *Histoire de la marine française* (1899) (2). Binger reprend bientôt la question, la situe clairement, invoque des faits probants et tire des conclusions analogues (3). Le même souci de recherche exacte, qui élargit peu à peu notre connaissance du passé, se retrouve dans les éditions qu'on entreprend de manuscrits anciens conservés dans les archives des bibliothèques, ainsi que dans les études auxquelles ces publications donnent lieu. Successivement se trouvent exhumés les intéressants mémoires de Gourg sur le Dahomey, de Bertout sur le Sénégal, d'Adanson sur Gorée, le voyage d'Eustache de la Fosse au Cap Vert, du P. Colombin en Guinée, la relation du sieur La Courbe au Sénégal (4). Quelques-uns des récits de ces « pérégrinations africaines » ont un charme discret et vieillot qui captive l'esprit aujourd'hui. La plupart des auteurs ont de la culture et de la curiosité ; l'histoire naturelle, la géographie les attiraient autant que le commerce ; ils savaient regarder et parfois leur plume a un coloris franc et juste ; ils sont sincères et exacts. L'apport de ces publications dans le domaine historique est considérable. De nouvelles lumières se font sur le passé de l'A. O. F., dissipant des erreurs, précisant des faits, assignant aux hommes et aux événements leur véritable place. Ce travail de réajustement est souvent nécessaire en une matière encore aussi neuve et relativement peu fouillée.

Les études historiques sont pourtant assez abondantes. Mais le sujet est très vaste et, devant ses limites fuyantes, les chroniqueurs n'osent pas tenter la synthèse qui s'imposerait. Leurs recherches se réduisent à des points particuliers : les relations de la France avec la côte des Esclaves, par

(1) GRAVIER. *Recherches sur les navigations européennes faites au Moyen Age aux côtes occidentales d'Afrique en dehors des navigations portugaises du XVI^e siècle* (1878).

(2) A citer également de Ch. de La Roncière. *La découverte de l'Afrique au Moyen Age* (1924).

(3) BINGER. *Considérations sur la priorité des découvertes maritimes sur la côte occidentale d'Afrique au XIV^e et au XV^e siècle* (1900).

(4) GOURG. *Ancien mémoire sur le Dahomey*. (Mémoire pour servir d'instruction au directeur qui me succédera au comptoir de Juda, 1791) (1892). LEFÉBURE. *Relation inédite du voyage d'un missionnaire boulonnais, l'abbé Bertout, sur le continent sénégalien, comprenant la reprise de l'île de Saint-Louis par le duc de Lauzun (1778-79)* (1893). Letébure a également publié des *Notes sur l'île de Gorée et sa reprise par les Français en 1804*, d'après le récit inédit d'un corsaire boulonnais (1890). FROIDEVAUX. *Mémoires inédits d'Adanson sur Gorée* (1898). Du même auteur : *Correspondance inédite de Bouvet de Lauzier sur le Sénégal* (1897). EUSTACHE DE LA FOSSE. *Voyage à la côte occidentale d'Afrique, en Portugal et en Espagne (1479-1480)* ; publié par Fouché Delbosc, en 1897. P. UBALD D'ALENÇON. *Relation inédite d'un voyage en Guinée, adressée en 1634 à Peiresc, par le P. Colombin, de Nantes* (1906). CULTRU. *Premier voyage du sieur La Courbe fait à la côte d'Afrique en 1685* (1913). Signalons encore la *Découverte d'une relation de voyage datée de Touat et décrivant, en 1447, le bassin du Niger*, par Ch. de la Roncière (1918).

le baron Hulot (1894); des explorations ou des découvertes de détail, par Froidevaux (1); les entreprises des Français aux bouches du Niger avant la révolution, par Chazal (1903); nos établissements en Afrique occidentale au XVIII^e siècle, par Machat (1906); les compagnies de colonisation, par Chemin Dupontès et par Rouget (2); l'Afrique occidentale au temps des Antonins, par Avelot (1908); le voyage de A. G. Laing à Tombouclou, par Bonnel de Mézières (1912); la découverte de l'Afrique au Moyen Age, par Ch. de la Roncière (1924). Le seul travail d'ensemble qui ait été tenté est celui de Cultru sur le Sénégal, dans lequel, à l'aide de documents authentiques, est retracée l'histoire de la colonie, « depuis l'époque ancienne où les premiers navires normands venaient aux bouches du fleuve chercher l'or et l'ivoire, jusqu'à l'heure où Faïdherbe ouvrit la glorieuse période de conquête et d'exploration qui devait procurer à la France la domination d'immenses contrées et en révéler les richesses » (3). Il montre au lecteur les origines lointaines de l'humble comptoir, puis l'œuvre des compagnies de colonisation sous l'impulsion de leurs directeurs, puis l'administration des gouverneurs successifs, enfin l'expansion contemporaine qui transforme la petite colonie côtière en une vaste domination. C'est, à proprement parler, le premier ouvrage savant dû à un historien qui sait contrôler ses sources et poursuivre, avec un sens critique avisé, la recherche de la vérité. L'exemple donné a été suivi. Les études de détail s'amplifient et embrassent des périodes assez longues; surtout, et grâce à la mise en œuvre des documents locaux, elles approfondissent le sujet traité et comblent heureusement certaines lacunes. L'archiviste Claude Faure précise, en plusieurs endroits, les indications de Cultru en écrivant, avec l'aide des pièces administratives empruntées aux archives de la colonie, une histoire solide et très nourrie de la presqu'île du Cap Vert et des origines de Dakar (1914) (4). L'impulsion donnée à ces recherches se poursuit pendant la guerre. Il faut signaler les consciencieux articles de Froidevaux dans la « Revue de l'histoire des colonies françaises » (1915-1917), sur les débuts de notre colonie du Sénégal et ses « possibilités économiques »,

(1) FROIDEVAUX. *La découverte de la chute du Félou, en 1687* (1898). *Une exploration oubliée de la Falémé* (voyage de Duliron en 1747) (1905).

(2) CHEMIN DUPONTÈS. *Les compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert* (1903). ROUGET. *Une société concessionnaire au XVII^e siècle : la Compagnie du Sénégal* (1908).

(3) CULTRU. *Les origines de l'Afrique occidentale : Histoire du Sénégal du XV^e siècle à 1870* (1910).

(4) Claude Faure, archiviste du gouvernement général de l'A. O. F., a pu, grâce aux archives locales qu'il eut le mérite de rassembler et de classer, écrire sa complète *Histoire de la presqu'île du Cap Vert et des origines du Dakar*. Il publia également des *Documents inédits sur l'histoire du Sénégal* (1816-1822), en 1914, d'après les lettres, instructions, rapports, opinions du colonel Schmaltz, de Fleuriau, etc. Il donna de nouveaux détails sur le *Voyage d'exploration de Grout de Beaufort au Sénégal en 1824* (1919) et d'intéressants renseignements sur *La garnison européenne du Sénégal et le recrutement des premières troupes noires* (1779-1858) (1920). L'inventaire des archives du gouvernement général de l'A. O. F. a été publié par ses soins en 1922.

et surtout les très intéressants travaux publiés par Montheillet dans le bulletin du « Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. » (1916-17-18), sous le titre *Au seuil d'un empire colonial* (1). Plus près de nous, Christian Schefer rassemble avec méthode les *Instructions générales données de 1763 à 1870 aux gouverneurs et ordonnateurs des établissements français en Afrique occidentale* (1921), projetant ainsi une clarté nouvelle sur l'histoire ancienne du Sénégal que, faute de documents précis, on représentait souvent sous un faux jour. Cette œuvre de redressement, touchant la période préfaidherbienne, a été magistralement opérée par G. Hardy, dont la thèse, *La mise en valeur du Sénégal de 1817 à 1854* (1921), fait revivre quarante années trop peu connues et trop volontiers dédaignées de notre histoire coloniale (2). L'auteur démontre que cette période, qui s'ouvre au moment où la France reprend possession de sa colonie sénégalaise et qui conduit jusqu'au gouvernement de Faidherbe, n'est pas la période négligeable d'obscur préparation qu'on a habituellement représentée, mais au contraire qu'elle est remplie d'efforts continus et souvent efficaces qui ont permis à Faidherbe de concevoir avec netteté son plan d'action, et que les Schmaltz, les Fleuriau, les Roger, les Bouet-Willauze ont fait preuve d'activité et obtenu des résultats. La conception de la mise en valeur de la colonie commençant uniquement sous l'administration de Faidherbe semble avoir fait son temps ; et cette thèse, après les études de Froidevaux, de Montheillet, de Faure, de Schefer, apporte un témoignage irréfutable de la vigueur des tentatives antérieures à 1854 (3). C'est en consultant, en plus des archives métropolitaines de la marine et des colonies, les archives du gouvernement général de l'A. O. F. et du Sénégal, que G. Hardy a pu ainsi compléter les ouvrages des meilleurs historiens de la colonie. Cet exemple montre comment on peut renouveler l'histoire de nos possessions coloniales en l'étudiant sur place et combien ces recherches permettent d'intéressantes découvertes (4).

(1) L'étude de Montheillet, magistrat en service en A. O. F., est une œuvre documentaire tout à fait remarquable sur « la reprise de possession des établissements français d'Afrique en 1816-1817 ». Cet auteur a écrit, d'autre part, différents articles sur l'histoire du Sénégal, sur le duc de Lauzun gouverneur du Sénégal, et sur la politique coloniale de la France en A. O. F. (« Bulletin du Comité d'études de l'A. O. F. », 1916-1920).

(2) G. Hardy, ancien inspecteur de l'enseignement en A. O. F., a retracé, dans sa thèse complémentaire, l'histoire de *L'enseignement au Sénégal, de 1817 à 1854* (1921). Il avait écrit, quelques années auparavant, un livre débordant de vie et de foi sur l'enseignement des indigènes en A. O. F., *Une conquête morale* (1917), exposé clair et minutieux des méthodes suivies et des résultats obtenus dans cet important service public. L'écrivain, élégant et spirituel, est à louer autant que le savant et que le réalisateur.

(3) Le Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. a publié, en 1922, un ouvrage de Saulnier, *La Compagnie de Galam au Sénégal*, que l'auteur avait l'intention de présenter comme thèse de doctorat, lorsqu'il mourut prématurément. Ce travail, composé sur place, à l'aide de documents locaux, se rattache aux études précédentes qui combleront une lacune de l'histoire du Sénégal.

(4) La tendance nouvelle qui se manifeste dans les études historiques a été dégagée avec netteté par G. Hardy dans son ouvrage *Les éléments de l'histoire coloniale* (1921). On commence à distinguer l'histoire coloniale de l'histoire tout court ; et l'auteur démon-

L'histoire des populations indigènes, de leurs institutions et de leurs civilisations a fait également l'objet de travaux approfondis. Toutes les monographies régionales consacrent au moins quelques pages à cette importante question, et il ne serait pas déplacé de rappeler ici certaines de ces publications (1). En recueillant chez les indigènes eux-mêmes les éléments essentiels de leur histoire locale, Guebhard a pu composer son livre sur les almamys du Fouta Djallon (2). Suivant la même méthode, Le Hérissé, dans *L'ancien royaume du Dahomey* (1911), donne l'étude la plus complète de l'organisation politique, sociale, religieuse et de l'histoire du royaume d'Abomey avant notre domination. Il fait revivre la cour des anciens rois, qui rêvaient d'étendre toujours plus loin leur puissance. les intrigues des princes, la vie des princesses orgueilleuses et légères ; il montre la puissante armée de métier sur qui reposait la force du royaume ; il explique les croyances religieuses, décrit les coutumes locales, dévoile l'intimité du foyer dahoméen. Son livre est le résultat de longues années de recherches, qui n'ont pu être menées à bien que grâce à une pratique consommée de la langue du pays. Maurice Delafosse, dans la partie qui lui est confiée de la vaste synthèse *Haut-Sénégal-Niger*, reconstitue l'histoire des états soudanais depuis les temps les plus reculés jusqu'à la période contemporaine. L'auteur est l'homme qui connaît le mieux les langues, les traditions et les mœurs des populations ouest-africaines. Après une étude géographique succincte, il présente la classification et la répartition des divers groupements ethniques et jette un coup d'œil sur les origines et la formation de chacun d'eux ; il donne ensuite un aperçu de la physionomie propre à chaque famille de langues parlées dans le Soudan français ; puis il aborde l'histoire des royaumes indigènes, esquisse magistrale qui, à elle seule, forme la matière d'un volume de 400 pages, composé tant à l'aide des écrits des historiens arabes et des voyageurs européens que des traditions orales recueillies sur place ; il termine enfin son travail par l'étude des coutumes, constituant en quelque sorte le code civil indigène, et de l'organisation générale de ces populations. Cette œuvre considérable de coordination, de compilation et de critique est aussi, en maints endroits, une œuvre originale, car Delafosse a été amené à rechercher et à traduire lui-même plusieurs manuscrits arabes, les documents recueillis s'étant révélés souvent insuffisants, surtout pour l'histoire des temps passés. Nous devons encore noter le précieux travail d'érudition et de mise au point historique rédigé par René Basset au cours de

fre que ce ne sont pas seulement les moyens de documentation qui diffèrent, les sources d'information qui sont complétées, mais que le point d'observation lui-même change ; les événements sont examinés de la colonie et non plus de la métropole, et par des historiens auxquels un long contact avec l'Afrique a donné une connaissance particulière de la vie coloniale et une expérience directe des faits coloniaux.

(1) Notamment celles de Arcin, Monteil, G. Joseph.

(2) GUEBHARD. *L'histoire du Fouta Djallon et des almamys* (1909).

sa *Mission au Sénégal* (1914), dans lequel il résume l'ensemble de nos connaissances sur les Maures de la côte atlantique ; les études extrêmement fouillées de Tauxier sur les *Noirs du Soudan* (1915 et seq.), études peut-être plus ethnographiques qu'historiques, mais qui contiennent des chapitres très complets sur l'histoire des peuples du Yatenga, du Mossi, du Gourounsi, du Bondoukou ; les enquêtes de Marty sur les Maures, de Ch. Monteil sur les Khassonké et les Bambara (1) ; enfin le récent ouvrage du docteur Richer sur *Les Oulliminden* (1924), vaste tableau de l'histoire ancienne des Touareg de la région de Tombouctou-Gao, que le savant auteur complète en suivant les annales de ces populations nigériennes depuis la domination française. Ce sont là des livres de haute tenue scientifique qui, peu à peu, constituent une littérature nouvelle, la littérature savante de l'A. O. F. ; elle n'a peut-être pas les mêmes agréments que l'autre ; mais elle a des qualités de fond et de forme qui la placent très haut dans l'estime des savants comme des lettrés. Les indigènes participent aussi à ce travail de documentation historique, non plus seulement en aidant les chercheurs de leur propre savoir, mais en rédigeant personnellement certains chapitres de leur histoire locale. C'est principalement chez les instituteurs noirs que se rencontrent les meilleures volontés. Et sans doute est-on en droit de fonder quelque espoir sur cette contribution originale en considérant les études déjà publiées par Ahmadou N'Diaye Clédor, relativement aux luttes dont le Cayor fut le théâtre (2). Dans un premier volume, cet indigène retrace un des principaux épisodes de la guerre entre le Cayor et le Djoloff, la bataille de M'Benlaké ou de Guilé, en 1886 ; il étudie ensuite, dans un autre ouvrage, le rôle des Gandiols-Gandiols au service de la France dans la pacification du Cayor. D'autres instituteurs se sont mis à la besogne. Ahmadou Mapaté Diagne a apporté quelques renseignements nouveaux sur le Gandiole, pays de pillleurs d'épaves (1919), et Bendaoud Mademba a relaté l'odyssée des dernières années du sultan Ahmadou de Ségou, dans *La dernière étape d'un conquérant* (1921). Le « Bulletin de l'Enseignement de l'A. O. F. » et le « Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. » contiennent la plupart de ces articles (3). « Il y a là, remarque M. Hardy, tout un petit monde qui s'éveille à l'intelligence, au goût des travaux désintéressés, et qui nous promet des surprises. » En effet, peu d'auteurs semblent mieux qualifiés pour démêler la réalité des faits à travers les déformations provenant de la tradition orale,

(1) Nous touchons là à des ouvrages qui sont aussi des études ethnographiques, et nous les retrouverons à cette dernière rubrique. Citons encore, parmi ces études d'histoire locale, *l'Histoire de Tombouctou*, par Préfontan (1922).

(2) AHMADOU N'DIAYE CLÉDOR. *Guerre entre le Cayor et le Djoloff* (1912). *De Faïderbe à Coppolani* (1913).

(3) Les communications des instituteurs noirs n'ont pas trait uniquement à l'histoire locale, mais aussi au folklore, à la géographie, aux coutumes indigènes, aux rites religieux. Exemple : MAMBY SIDIBÉ. *Monographie de la région de Banfora* (1923). Nous y reviendrons au chapitre consacré aux études ethnographiques.

et il est à souhaiter que beaucoup d'autres indigènes instruits consacrent leurs loisirs à des études analogues, appelées à rendre en l'espèce les meilleurs services. La synthèse des recherches relatives aux civilisations noires a été récemment faite par Delafosse ; son livre, *Les noirs de l'Afrique* (1922), présente en un raccourci puissant toute l'histoire du peuple nègre ; dans cette œuvre lumineuse, les événements s'enchaînent, les empires se succèdent, l'Afrique noire sort du chaos. Ce travail de vulgarisation savante, joint à l'ouvrage capital sur le Haut-Sénégal-Niger, font de Delafosse un révélateur de ce que fut jadis le mystérieux Soudan ; passé maître dans les sciences philologiques et ethnographiques, ce modeste est aussi le plus grand historien de l'Afrique (1). — Grâce à ces différents ouvrages, grâce au patient labeur de tous, notre ignorance du passé diminue chaque jour. Ne semble-t-il pas, dans ces conditions, ainsi que le souhait en a été déjà formé, que les recherches désormais auraient intérêt à être dirigées vers la préhistoire, qui reste peu travaillée en Afrique occidentale, et qui offre matière à d'utiles études (2)?

Dans le champ de la géographie, l'activité n'est pas moins grande que dans le domaine historique. Chargé d'une mission à caractère économique, le docteur Rançon accomplit un vrai voyage d'exploration scientifique en Haute-Gambie ; à côté de renseignements botaniques d'intérêt pratique, il rapporte un parfait ensemble de précisions sur l'ethnographie et sur la géologie de la région visitée (*Dans la Haute-Gambie*, 1894). A la suite de son voyage au Fouta Djallon (1898), le docteur Maclaud recueille les plus importantes informations sur la géographie physique de cette contrée. Eysséric publie un rapport sur sa mission à la Côte d'Ivoire (1899), qui contient les données essentielles de la connaissance scientifique du pays des Gouros. Ici aussi, il faudrait rappeler l'apport considérable fourni par les premiers voyageurs, principalement par Binger, dont le voyage est en grande partie une exploration géographique de premier ordre. Mais notre

(1) Voir l'article de Robert Randau : *L'œuvre de Maurice Delafosse*, dans le « Monde nouveau », du 15 juin 1923.

M. Delafosse, ancien administrateur et ancien gouverneur des colonies, parcourt en fonctionnaire et en savant toute l'Afrique occidentale, durant vingt années de séjour colonial. Sa méthode d'investigation, sûre et patiente, vaut d'être rapportée : il recueille d'abord des vocabulaires, des éléments de syntaxe, parle bientôt la langue locale ; puis il mène des enquêtes sur les mœurs, le folklore, les traditions historiques, les légendes, la littérature orale ; puis il recherche les documents écrits des annalistes arabes, les traduit, compile enfin tous les récits publiés antérieurement ; de la sorte s'amoncellent d'incomparables matériaux (cf. Randau, article cité). Delafosse est le maître incontesté des sciences africanistes. C'est aussi un écrivain à la langue ferme et élégante, sans superfluités. C'est enfin un psychologue de la meilleure école (voir notre troisième partie, chapitre III ; *Les états d'âme d'un colonial*).

(2) En fait d'études sur la préhistoire, nous citerons : DE ZELTNER. *Notes sur la préhistorique soudanais* (1907). Lieutenant DESPLAGNES. *Le plateau central nigérien* (1907). Du même : *Quelques gisements d'archéologie préhistorique en Guinée française* (1908). M^{me} CROVA. Nombreux articles sur la préhistoire en Mauritanie (vestiges de l'âge du cuivre, instruments néolithiques, l'âge des pierres polies, etc., 1908-09-1913). Capitaine CORTIER. *Notice de préhistoire saharienne* (1913). G. JOSEPH. *La préhistoire de la Côte d'Ivoire* (1913). D^r JOUENNE. *Monuments mégalithiques au Sénégal* (« Bulletin du Comité d'études de l'A. O. F. »).

dessein, dans cette rapide esquisse, n'est que d'indiquer les ouvrages spécialisés (1). Parmi ceux-ci, l'étude de Chautard sur *La géographie physique et la géologie du Fouta Djallon* (1905) et la thèse de Machat sur *Les Rivières du Sud et le Fouta Djallon* (1905) dominent toutes les publications relatives à la Guinée française ; ce deuxième travail, fruit de patientes recherches dans le domaine de l'imprimé, est le résumé exact des renseignements possédés à cette date sur le milieu physique et la géographie humaine ; et il est extrêmement utile qu'un travail de ce genre ait été produit qui condense, à la veille des derniers efforts pour la connaissance complète du pays et pour sa mise en valeur, ce que les documents antérieurs renferment d'important. Chargé d'une mission archéologique et ethnographique au Soudan français, le lieutenant Desplagnes a levé la cartographie du bassin central du Niger ainsi que du plateau qui le borde au Sud et a recueilli, au point de vue géographique, des documents du plus haut intérêt qui forment la plus grande partie de son volume, *Le plateau central nigérien* (1907) (2). L'étude de *Nos confins sahariens*, entreprise par Arnaud et Cortier (1908), a été poursuivie par Chudeau, *Le Sahara soudanais* (1909) ; les indications d'ordre économique apportées par ce dernier ne nuisent en rien à la belle tenue scientifique de l'ouvrage. Il en est de même du livre de Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie occidentale* (1909) ; outre les renseignements d'intérêt pratique sur les pêcheries de Port-Etienne, les auteurs ont donné une très bonne étude géographique d'ensemble, à laquelle le volume de Richet, *La Mauritanie*, paru en 1921, n'apporte pas d'éléments nouveaux (3).

On pourrait établir par matières une liste des nombreux travaux dont la géologie, la climatologie, l'hydrographie, la botanique, la zoologie, l'ethnographie ont respectivement fait l'objet. Nous ne tenons pas à dresser ce répertoire, qui risquerait d'être incomplet si l'on ne mentionnait pas tous les articles parus dans les revues spéciales, qui, d'autre part, a déjà été amorcé (4), et qui, au surplus, ne paraît pas indispensable pour indiquer l'ampleur du mouvement scientifique en A. O. F. Nous nous réservons de reprendre plus loin quelques-uns de ces travaux spécialisés, tels que les études ethnographiques, qui touchent à d'autres sujets qu'à la géographie, ou tels que

(1) Il est évident que quelques-unes des bonnes monographies citées au chapitre précédent pourraient également être mentionnées ici. La démarcation, difficile à établir entre ces publications et celles dont nous nous occupons, dénote la valeur indiscutable de certains travaux qui, comme celui du lieutenant Marc sur *Le pays mossi*, trouveraient aisément place parmi les ouvrages scientifiques. Mais, n'avons-nous pas déjà dit que ces études dépassaient les limites que, pour plus de clarté, nous leur avons assignées dans notre exposé ?

(2) La partie relative à l'ethnographie et à la civilisation préhistorique de cette région n'est pas moins importante.

(3) On peut citer ici, bien que n'intéressant pas particulièrement l'A. O. F., les *Documents scientifiques* rapportés du Tchad par la mission Tilho (1910).

(4) G. Hardy, dans *Le bilan scientifique de l'A. O. F.* (1916), a tracé les principales divisions de ce catalogue, indiqué les noms d'auteurs et complété heureusement le répertoire de Joucla. Nous y renvoyons volontiers le lecteur.

certaines recherches botaniques, nettement menées d'un point de vue utilitaire, procédant de préoccupations commerciales. Si l'on serrait la réalité de près, il n'y aurait guère que les études géologiques qui resteraient à dénombrer. Elles ont été assez poussées, surtout depuis 1905, date des savantes études de Lacroix et de Chautard sur la Guinée, bientôt étendues aux autres régions grâce à Lapparent, Meunier, Chudeau, Lemoine, de Launay, Garde et surtout Henry Hubert, dont la thèse sur les « conditions générales de la géographie physique du Dahomey » (1) représente le travail le plus solide qui ait été publié en cette matière sur une possession de l'A. O. F. L'ouvrage comprend trois parties, largement traitées : d'abord un aperçu géographique et topographique, puis la description des phénomènes météorologiques ayant pour corollaire l'étude de l'action des agents extérieurs sur la structure physique du pays, enfin l'exposé des relations biogéographiques, c'est-à-dire de l'influence du milieu sur les végétaux, les animaux et les groupements humains. Le volume s'accompagne d'une carte en couleurs, qui est la première carte géologique du Dahomey et même la première carte de ce genre d'une colonie d'A. O. F. Continuant ses recherches, en ayant soin de relier ses itinéraires, H. Hubert relève l'état de nos connaissances sur la géologie de l'Afrique occidentale (1911) (2) et poursuit la description scientifique générale de la colonie ; outre de nombreuses communications publiées au bulletin de l'Académie des sciences, les premiers fascicules de son grand ouvrage d'ensemble sur la géographie physique du Soudan français ont fait leur apparition en librairie : cette *Mission scientifique au Soudan* (1916 et seq.), qui a valu à son auteur le grand prix des sciences physiques, a pour but l'étude de la météorologie, de la géographie physique, de la géologie et de la minéralogie des régions soudanaises ; c'est un travail d'une importance considérable (3). Il convient enfin de rappeler, d'un point de vue plus général, le livre de Gaston Joseph sur *La Côte d'Ivoire ; le pays et les habitants*, qui résume l'essentiel des indications contenues dans les rapports ou les monographies relatifs à cette région, et qui, de plus, montre le sens dans lequel les efforts peuvent être utilement orientés, la géographie humaine n'ayant pas encore fait l'objet de recherches vraiment scientifiques.

*
* *

Il existe une catégorie d'ouvrages dont nous devons dire quelques mots

(1) Le livre a été repris en librairie sous le titre *Mission scientifique au Dahomey* (1908).

(2) Une édition revue de ce travail a été publiée en 1920.

(3) Sur la météorologie, H. Hubert a également publié : *Le service météorologique de l'A. O. F. en 1922. — Résumé des observations météorologiques faites en Afrique occidentale* (1923). Les travaux de H. Hubert tendent à établir un système de prévisions, à aboutir à un résultat pratique, très important au point de vue agricole.

Citons encore les intéressants travaux du service géographique de l'A. O. F., sous la direction du commandant de Martonne (1923).

à la suite des études historiques et scientifiques concernant l'A. O. F. : ce sont les répertoires bibliographiques, dont le but est de rassembler et de présenter, suivant une classification méthodique, toutes les publications relatives au pays étudié. Indépendamment de leur propre valeur, ces travaux nous donnent l'indication évidente que la colonie envisagée est devenue un centre d'intérêt, et le nombre et la variété des ouvrages qu'elle a fait naître sont le signe de la place qu'elle occupe dans nos préoccupations. Ce sont, au surplus, d'excellents miroirs qui reflètent l'évolution de nos conceptions et de nos études relativement à l'Afrique occidentale.

Si l'on est d'accord pour reconnaître l'utilité pratique des bibliographies, c'est-à-dire l'aide qu'elles apportent aux chercheurs de métier ou d'occasion, on l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit des méthodes de classement à employer. A chaque nouveau catalogue, les mêmes discussions sont soulevées quant à l'adoption du classement par matières ou par auteurs, et de l'ordre chronologique ou de l'ordre alphabétique. Dans les différentes nomenclatures d'ouvrages concernant l'A. O. F., les bibliographes ont successivement usé de tous les systèmes de classification.

Les premières publications sont des répertoires généraux qui ne concernent pas uniquement l'Afrique occidentale. Ternaux Compans, en 1841, rassemble une *Bibliothèque asiatique et africaine* et arrête son catalogue à l'année 1700. Jean Gay, en 1875, donne une *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie*, qui comprend les auteurs modernes, mais sa liste est loin d'être complète. Plus riche apparaît la *Bibliographie d'ouvrages ayant trait à l'Afrique*, de G. Kayser (1887) ; mais le cadre encore trop large de son étude ne lui permet pas de fouiller chaque partie du vaste continent ; ainsi pour les régions qui feront l'objet, trois ans plus tard, des recherches de Clozel, Kayser ne dépasse pas trente-sept articles, tandis que Clozel citera onze cent cinquante titres d'ouvrages. Le nombre des récits de voyage et des traités de géographie devient trop considérable pour que les bibliographes ne limitent pas leur sujet. D'autre part, l'Afrique occidentale se crée peu à peu sous la domination française et affirme son existence et sa personnalité. A cet objet nouveau correspondront, dès lors, des travaux spécialisés. La *Bibliographie des ouvrages relatifs à la Sénégambie et au Soudan occidental*, dressée par Clozel, en 1890, est le premier livre à peu près complet, en tout cas n'omettant aucun auteur de réelle importance, qui ait été publié sur la matière. Il faut noter que, lors de son apparition, ce catalogue fut hautement apprécié dans le monde savant ; la « Revue de géographie » en fit un tirage à part ; et les quelques additions ainsi que la table données par Chauvin, l'année suivante, n'ajoutent que peu à la valeur intrinsèque de l'ouvrage. En 1895 paraissent deux bibliographies du Dahomey. Dans tous les domaines, au moment de la conquête, ce pays a provoqué un mouvement de curiosité que n'ont pas toujours connu les autres colonies. Le répertoire publié par G. Regels-

perger (1) comporte de nombreuses omissions ; l'auteur voulait y ajouter un supplément ; mais il n'a pas jugé utile de le faire après l'apparition de la bibliographie de Pawlowski (2). Ce dernier recueil est plus nourri ; en outre, il donne un rapide compte rendu des ouvrages cités ; toutefois, un certain nombre d'erreurs s'y rencontrent, et Abel Delafosse, dans la « Revue des études dahoméennes » (août 1895), ne manque pas de les souligner ; il rassemble, au surplus, plusieurs titres omis par Pawlowski. Dans son grand ouvrage sur le Haut-Sénégal-Niger, Maurice Delafosse présente une liste des principaux travaux relatifs à ce pays depuis la Bible jusqu'aux plus récentes enquêtes (1911) ; mais ce n'est là qu'une table de références qui concerne le Soudan français. La bibliographie complète de l'A. O. F. a été dressée par Joucla, en 1912 (3). Son livre représente un travail long et méritoire ; sans doute peut-on relever quelques omissions, quelques erreurs de dates ; sans doute peut-on regretter l'absence d'un index reprenant, par ordre de matières, les ouvrages mentionnés par noms d'auteurs (4) ; on doit néanmoins être reconnaissant à celui qui en a assumé la tâche délicate d'avoir composé ce catalogue nécessaire. Le classement par matières des différentes études publiées sur chaque colonie du groupe a été entrepris par G. Hardy dans son *Bilan scientifique de l'A. O. F.* (1916) ; c'est véritablement un inventaire dans lequel l'auteur a énuméré, sous les rubriques appropriées, pour la plus grande commodité des chercheurs, quelque 3.000 volumes ou articles, et grâce auquel on peut se rendre compte de la richesse de notre effort scientifique en A. O. F. L'utilité pratique d'un semblable guide est évidente ; par ailleurs, les indications qu'il renferme sur le mouvement intellectuel et les conclusions qu'il tire de cette revue d'ensemble font de ce travail le complément indispensable du livre de Joucla et la première étude de bibliographie critique que nous possédions sur l'A. O. F. (5).

(1) REGELSPERGER. *Bibliographie de la côte des Esclaves et du Dahomey* (Mouvement africain, avril 1895).

(2) A. PAWLOWSKI (P. de Lannoy). *Bibliographie raisonnée des ouvrages concernant le Dahomey* (« Revue maritime et coloniale », mai-juin 1895).

(3) E. JOUCLA. *Bibliographie de l'A. O. F.* (1912).

(4) L'ouvrage de G. Bruel, *Bibliographie de l'Afrique équatoriale française* (1914), est à cet égard plus complet et plus pratique.

(5) A la liste que nous venons de donner, il y aurait sans doute lieu d'ajouter les bibliographies mensuelles dressées dans les périodiques spéciaux, tels que le « Bulletin du Comité de l'Afrique française » ou le « Bulletin des études historiques et scientifiques de l'A. O. F. », ainsi que les bonnes tables bibliographiques établies dans « La Géographie » par Reizler et dans les « Annales de géographie » par Raveneau ; ces derniers répertoires, repris annuellement et publiés en volume, constituent de parfaits manuels de travail.

Il convient, d'autre part, de rattacher aux travaux dont nous venons de parler la notice publiée en 1914 par Claude Faure sur les archives du Sénégal (in « Revue de l'histoire des colonies françaises »). Cette notice, quelques années plus tard, a été refondue par l'auteur en un ouvrage plus complet, *Les archives du gouvernement général de l'A. O. F.* (1922). Cl. Faure indique les cadres du classement des archives à Dakar et donne la nomenclature sommaire du dépôt. Il y a là toute une documentation locale extrêmement intéressante à consulter pour l'historien colonial ; et il faut remercier l'archiviste d'avoir rassemblé et préservé tous ces documents, comme d'en avoir dressé l'utile inventaire.

CHAPITRE III

ÉTUDES ÉCONOMIQUES ET TECHNIQUES

Après la conquête militaire vient la conquête économique. Jadis les comptoirs se bornaient à échanger des pièces d'étoffes et de la verroterie contre de l'ivoire et de la poudre d'or. C'était l'époque de la troque, et le commerce se réduisait à peu près à cette seule opération. Aujourd'hui, ces méthodes sont délaissées et, suivant les nécessités de l'heure, ont fait place à l'exploitation méthodique et raisonnée de toutes les richesses du pays. La mise en valeur de la colonie — qui légitime la prise de possession — suppose la connaissance des ressources naturelles et des possibilités de rendement. Avant d'entreprendre tout travail sérieux, il est nécessaire de dresser un inventaire précis et détaillé de ce que renferme ce domaine qui est devenu nôtre et que nous avons à tâche de transformer. Certes, il existe des indications très consciencieusement fournies par les explorateurs ; d'autre part, pour rassurer l'opinion, inquiète de voir nos expéditions dans des régions où « le coq gaulois ne trouverait que du sable à gratter », les « Soudanais » se sont attachés à montrer l'avenir économique de notre conquête ; mais ces renseignements se trouvent disséminés dans des ouvrages très divers, souvent ils sont incomplets et, de toute façon, ne constituent pas une base d'appréciation suffisante. Il faudra coordonner ces éléments épars et aussi procéder à des recherches plus complètes et plus minutieuses. Les livres des techniciens combleront ces lacunes.

Nous avons déjà rencontré plusieurs de ces ouvrages de première documentation dus aux voyageurs et aux officiers qui, tout au début, ont voulu étudier le pays. Il est inutile de les citer à nouveau. Leurs plaidoyers se retrouvent, d'ailleurs, dans la plupart des enquêtes ou des programmes de colonisation qui accompagnent le développement de notre action militaire. Coutant, dès 1879, préconise la création d'une « Société française du Soudan » qui, à l'aide de comptoirs établis le long du Niger, assurerait l'exploitation des régions riveraines (1). Le docteur Colin, étudiant les ressources commerciales du Soudan occidental, assure que le pays est riche, mais qu'il faut s'occuper activement de son exploitation et de son outillage économique (2). En dépit de quelques réserves quant aux métho-

(1) COUTANT. *Le Soudan et la France : les habitants des rives du Niger* (1879).

(2) D^r COLIN. *Le Soudan occidental* (1889).

des à employer, c'est aux mêmes conclusions qu'aboutit Le Châtelier et, avec lui, la majorité de ceux qui se sont occupés de la question, soit à titre documentaire, soit pour exposer leurs vues personnelles (1). Ces études, naturellement, apportent de plus grandes précisions à mesure que s'affermait notre occupation territoriale. Un travail d'ensemble assez poussé est donné, en 1898, par Defaucompret ; dans son *Etude économique du Sénégal, du Soudan français et de la Guinée française*, il examine successivement tous les problèmes se rattachant au commerce, à l'agriculture, aux travaux publics dans ces trois colonies. En limitant ses observations au pays qu'il connaît le mieux, Aspe Fleurimont publie un ouvrage analogue consacré à *La Guinée française* (1900), bientôt suivi d'un rapport plus général, mais bien documenté, sur *L'organisation économique de l'A. O. F.* (1901). Les enquêtes se succèdent alors, rassemblant de nombreux renseignements d'ordre pratique recueillis par des voyageurs compétents envoyés sur place en mission d'étude. La Grillère Beauclerc, Baillaud, Le Barbier (2) publient ainsi d'intéressants mémoires, remplis de considérations utiles sur les productions naturelles, la consommation locale, les transports, le mouvement commercial, les possibilités d'action. A côté de ces enquêtes, on établit des inventaires généraux (3), ou encore, sans aucun dessein d'apporter un programme, on dresse le bilan de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire (4). Ces récapitulations, de temps en temps, sont nécessaires : elles permettent de faire le point. Un des ouvrages les plus accessibles au grand public, dans cet ordre d'idées, est le très vivant exposé dans lequel Sonolet résume *Les progrès de la colonisation française en A. O. F.* (1911) ; et nous devons rappeler le travail de vulgarisation publié par François et Olivier sur *La vie économique*, dans l'ouvrage général intitulé *L'œuvre de la III^e République en A. O. F. Les Documents scientifiques des missions de Gironcourt en Afrique occidentale* (1908-1909 et 1911-1912),

(1) LE CHATELIER. *Le Soudan français* (1889). LANCHIER. *Les richesses africaines et le moyen de les acquérir* (1886). PÉROZ. *Le Soudan français et son avenir commercial* (1890). CHATELARD. *Projet de colonisation au Soudan* (1894). VUILLOT. *Mémoires sur les lacs du Niger ; l'avenir du Soudan français* (1895). D'ALBÉCA. *L'avenir du Dahomey* (1895). SANDEMONT. *Exposé de la colonisation au Dahomey* (1896). DU SORBIERS DE LA TOURASSE. *De la colonisation au Sénégal* (1897). BOHN. *Le développement économique de nos colonies de l'Afrique occidentale* (1898). BALLIEU. *Notice agricole, industrielle et commerciale sur le Soudan français* (1898).

(2) LA GRILLÈRE BEAUCLERC. *Mission au Sénégal et au Soudan* (1899). BAILLAUD. *Sur les routes du Soudan* ; op. cit. Du même : *La mise en valeur des territoires du Niger français* (1900). Du même : *La situation économique de l'Afrique occidentale française et anglaise* (1907). LE BARBIER. *La vallée du Moyen Niger et la Haute Guinée* (1904),

(3) D^r BAROT. *L'A. O. F. ; inventaire méthodique de ses ressources* (1904).

(4) CHEVANS. *La mise en valeur de l'A. O. F.* (1907).

Citons aussi, comme se rattachant à ces études, une thèse de Cuvillier Fleury : *La main-d'œuvre en A. O. F.* (1907), et un travail de Hervet sur le *Commerce extérieur de l'A. O. F.* (1911).

D'autre part, nous n'hésitons pas à mentionner les thèses ou mémoires de Guennadou, de Daresté, de Grach, de Boudillon sur la propriété foncière en A. O. F., le régime des terres présentant, au point de vue du développement colonial, un intérêt fondamental.

parus en 1920, contiennent également un grand nombre de notes d'intérêt pratique sur les productions agricoles, sur l'élevage et sur les exportations, qui mettent à jour les renseignements recueillis antérieurement. Certaines colonies font l'objet d'études particulières. Guébbard signale le développement qu'il serait avantageux de donner à l'agriculture et à l'élevage dans le Fouta Djallon (1). En parcourant les régions du Niger en bordure du Sahara, le lieutenant Paulhiac donne son opinion sur la mise en valeur du pays par l'indigène, qu'il faut instruire et guider dans cette tâche essentielle (2). Sur le Haut-Sénégal-Niger, nous avons déjà signalé la bonne monographie de Mahaut et celle de J. Méniaud, qui traite de la *Géographie économique* de la colonie (3); cette dernière est l'étude la plus complète qui ait été entreprise en vue de dresser l'état des ressources de toute nature que renferme cette vaste contrée; et il serait à désirer que des données aussi précises fussent rassemblées dans toutes nos autres possessions et fissent périodiquement l'objet de nomenclatures aussi méthodiques. L'action du « Comité du Niger » (1921) a principalement pour but l'étude de la mise en exploitation de la culture cotonnière dans les régions nigériennes; le général Hello et l'ingénieur Béline ont travaillé à l'exécution de ce programme (4). La Côte d'Ivoire, en ce qui concerne l'industrie forestière et l'utilisation des bois, a provoqué un certain mouvement d'attention et de nombreuses publications sont nées à cette occasion. Des ouvrages de documentation générale ont été publiés par Le Barbier, H. Le Roux, Antonetti (5), et des travaux plus spécialisés, par Chevalier, Farrenc, de Gironcourt, Perrot, J. Méniaud, Héluin et Hatiez (6), donnent une juste notion des possibilités d'exploitation de la grande forêt tropicale. Les difficultés de l'après-guerre font tourner les yeux vers les ressources à

(1) GUEBBARD. *Le Fouta Djallon* (1910). Les méthodes culturales modernes ont fait, depuis, leur apparition en Guinée française; le gouvernement local a fait éditer, en 1913, une plaquette sur *L'agriculture indigène* (cultures à la charrue).

(2) PAULHIAC. *Promenades lointaines* (Sahara, Niger, Tombouctou, Touareg) (1910). Auparavant, à citer une étude de Mainguy sur *L'agriculture au nord du Soudan* (1903). Les arguments de Paulhiac se trouvent repris dans la thèse de Denys : *Du rôle de l'agriculture indigène dans les colonies d'exploitation* (1917).

(3) Cf. deuxième partie, chapitre I^{er}. Citons également une note de Gironcourt sur *La productivité des pays soudanais du Moyen Niger* (1910) et une étude de Lemmet sur *La fertilité des terres du Moyen Niger* (1917). (Par ailleurs, Lemmet a donné, en collaboration avec J. Henry, un ouvrage : *Irrigations et cultures irriguées en Afrique tropicale* (1918), qui concerne principalement l'A. O. F.)

(4) Mission Béline : *Les irrigations du Niger; études et projets* (1921).

(5) LE BARBIER. *La Côte d'Ivoire* (1916). H. LE ROUX. *Mission à la Côte d'Ivoire* (1918). ANTONETTI. *Notice explicative sur la forêt de la Côte d'Ivoire et l'industrie forestière* (1923). Rappelons la notice de Courtet sur *Les bois de la Côte d'Ivoire* (exposition de Bruxelles, 1910).

(6) CHEVALIER. *Mission scientifique en A. O. F.* (1909). FARRENC. *La mise en valeur des forêts de la Côte d'Ivoire* (1910). DE GIRONCOURT. *Les forêts de l'A. O. F.* (1913). E. PERROT. *Les bois de la Côte d'Ivoire* (1921). J. MÉNIAUD. *La forêt de la Côte d'Ivoire et son exploitation* (1922). HÉLOUIN et HATIEZ. *Essais pratiques d'utilisation des bois de la Côte d'Ivoire* (1922). Nous aurons l'occasion de citer plus loin quelques autres travaux spécialisés et de rappeler les savantes études botaniques de Chevalier et de Perrot.

tirer de notre domaine colonial ; on s'intéresse de plus près à la mise en valeur effective de ces territoires, et des livres tels que ceux de Yves Henry, de G. François ou de Cosnier (1), passant en revue les productions agricole est les matières premières de l'A. O. F., viennent exactement à leur heure (2).

A côté de toutes ces publications d'ordre général, relatives au développement économique de nos colonies d'A. O. F., il existe, on s'en doute bien, une abondante littérature technique due aux spécialistes et aux savants qui ont entamé l'étude de la zoologie et de la botanique dans ces possessions. Nous n'avons nullement l'intention de dresser le catalogue complet de ces nombreux travaux, mais plutôt, en citant quelques-uns d'entre eux (3), de marquer des points de repère qui nous permettront de dégager les caractères essentiels de ces productions.

Nous ne possédons pas d'ouvrage d'ensemble sur la faune de l'A. O. F., mais seulement des enquêtes limitées à une colonie particulière ou, plus fréquemment, à des groupes zoologiques déterminés. Les travaux les plus connus sont ceux de G. Pierre sur l'élevage (1896), de Cligny sur la faune du Sénégal (1900), de Franco et de Botreau sur les races chevalines (1905), du docteur Maclaud sur les mammifères et les oiseaux (1906), de Chambre et Heim sur les races bovines (1908), étude complétée par de Cordemoy en 1914, de Surcouf sur les diptères (1908), de Gruvel et Chudeau et de Pellegrin sur les poissons (1909-1914), de Roubaud et Vuillet sur la faune parasitaire (1914), de Aldigé sur l'élevage (1919), de Chabanaud sur la faune herpétologique (1920), et aussi les recherches entomologiques de Melou (1918). Le docteur Neveu-Lemaire, au cours de ses voyages en Guinée et en Haute-Gambie, s'est également livré à de sérieuses investigations zoologiques et a dressé, en collaboration avec Grandidier, un tableau de la faune des grands mammifères de ces régions. Certaines de ces études se distinguent par leur valeur scientifique, telles que celles de Maclaud et de Gruvel ; mais il semble bien que le souci dominant soit de faire surtout œuvre utilitaire, et ce sont des raisons d'ordre économique qui, la plupart du temps, guident ces recherches. Les

(1) Y. HENRY. *Matières premières africaines* (1918). G. FRANÇOIS. *Les productions de l'A. O. F.* (1918). Du même : *L'Afrique occidentale et ses matières premières* (1919). COSNIER. *L'Ouest-africain français* (ses ressources agricoles ; son organisation économique) (1921). Citons encore un ouvrage publié par le gouvernement général de l'A.O.F., *L'agriculture, l'élevage et les forêts* (1922), dû en majeure partie à Y. Henry. Enfin rappelons que le ministre A. Sarraut a fait éditer son programme de *La mise en valeur des colonies françaises* (1923), ouvrage général sans doute, mais dont une partie entière est consacrée à l'A. O. F.

(2) Nous ne pouvons évidemment pas mentionner tous les articles, fort intéressants pour la plupart, qui ont paru et paraissent encore dans les périodiques les plus divers sur la mise en valeur de nos possessions africaines. Le nombre de ces articles et la personnalité des auteurs indiquent l'importance qu'on attache à cette question, le développement efficace de nos colonies s'étant révélé comme un des problèmes impérieux d'après-guerre.

(3) Nous prions le lecteur de se reporter, pour avoir les titres exacts des ouvrages que nous citons en passant, à la *table chronologique* publiée à la fin de ce volume.

conclusions pratiques de Gruvel, Pellegrin ou Aldigé ne laissent aucun doute à cet égard (1).

Cette orientation s'accuse plus nettement encore dans les travaux concernant la botanique. Les « herborisations » de jadis sont complètement délaissées. Des préoccupations nouvelles se font jour. Les chercheurs se spécialisent et tendent de plus en plus à ne considérer les plantes que du point de vue de leur utilisation industrielle ou commerciale. C'est dans ce sens que sont conduites les études de Vigné et Sambuc, de Grisard et Van den Berghe, de Sébire, de Constancia, de Chevalier et de Perrot. A côté d'ouvrages d'intérêt scientifique, comme celui du docteur Rançon sur la Haute-Gambie (1894), ou celui de Pobéguin sur la flore de la Guinée française (1906) (2), il existe un très grand nombre de manuels d'utilité pratique consacrés aux plantes locales ou à leurs produits : tels sont les livres de Fleury, Daniel, Dubard, Dumas, Paul Hubert (3), Yves Henry (4), Perrot (5), Cayla, Adam, Jolyet, Courlet, Le Barbier, Chevalier, Vuillet, Bertin (6), Van Pell. Les observations botaniques de Chevalier, qui permettront bientôt l'élaboration d'une flore générale de l'A. O. F., constituent la série la plus étendue de monographies produites sur les végétaux utiles de la colonie (7). Elles renouvellent et complètent les travaux antérieurs (8). Elles offrent un intérêt évident à la science ; mais, dans leur

(1) GRUVEL *L'industrie des pêches sur la côte occidentale d'Afrique* (travaux en collaboration avec Pellegrin) (1913). ALDIGÉ, *Situation de l'élevage et disponibilités en viande de l'A. O. F.* (1919).

(2) Encore faut-il noter que les recherches du docteur Rançon ont eu également pour objet l'étude pratique de la gutta percha et que Pobéguin s'est attaché à relever la liste des plantes médicinales de la Guinée (1912). Ces buts utilitaires n'enlèvent rien à la valeur scientifique des recherches poursuivies ; ils confirment seulement notre affirmation.

(3) Les ouvrages de P. Hubert sur le cocotier, le bananier, le palmier à huile, etc., forment les différentes parties d'une collection publiée sous le titre général : *Bibliothèque pratique du colon* (1905 et seq.).

(4) A signaler particulièrement les études de cet auteur sur le coton, le caoutchouc, l'arachide, les plantes à fibres (1906 et seq.).

(5) A côté de nombreux articles sur le cacaoyer, le caféier, les plantes utiles, Perrot a publié, en 1914, un ouvrage d'ensemble sur *Les grands produits végétaux des colonies françaises*, dans lequel il a réuni les principales monographies des spécialistes, dont beaucoup intéressent l'A. O. F. Il a également écrit un *Guide pour le planteur* (1915), résultat de ses études sur le cacaoyer, ouvrage scientifique à tendance utilitaire.

(6) *Mission forestière coloniale* sous la direction de Bertin (1918). A signaler le volume sur les bois de la Côte d'Ivoire. A ce propos, mentionnons aussi les études, plus générales de Rouget et de Lecomte sur les bois coloniaux, leur exploitation, leur utilisation.

(7) Parmi les principaux ouvrages de A. Chevalier, citons : *Mon exploration botanique au Soudan français* (1900). *La situation agricole de l'Ouest-africain* (1906). *Les forêts de la Côte d'Ivoire* (1908). *Rapport sur une mission scientifique en Afrique occidentale* (1909). *Les ressources forestières de la Côte d'Ivoire* (1910). *Les végétaux utiles de l'Afrique tropicale française* (1907-1910 et seq.). *Novitates florae africanæ* (1907-1910). *Sudania*, énumération des plantes récoltées en Afrique tropicale de 1898 à 1910 (1911) ; et de très nombreuses études sur le karité, les plantes à sucre, les caoutchoucs, le coton, le palmier à huile, le caféier, les bois, le maïs, le riz, les plantes fourragères, etc., c'est-à-dire sur la plupart des produits du règne végétal en Afrique occidentale.

(8) Le dernier ouvrage de A. Chevalier, *Exploration botanique de l'A. O. F.* (1920 et seq.), comprend l'énumération des plantes récoltées par l'auteur, l'indication de leurs

ensemble, elles procèdent de préoccupations économiques. Il nous est donc permis de conclure, avec G. Hardy (1), que c'est d'un point de vue utilitaire que cette flore a été principalement étudiée ; « c'est aux plantes *utiles*, capables d'acquérir une valeur commerciale, que les botanistes ont surtout prêté attention » (2).

Après les traités généraux sur la mise en valeur de notre domaine ouest-africain et les études d'intérêt pratique sur la faune et la flore de ces régions, c'est l'outillage économique qui a fait l'objet des plus minutieuses enquêtes. Les travaux publiés sur cette matière se ramènent à peu près tous à l'étude des voies de communication ; le développement des routes et des chemins de fer est, en effet, d'une importance capitale aux colonies (3). Les projets des chemins de fer de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey n'ont pas donné naissance aux nombreuses brochures que l'on rencontre à propos de la voie ferrée du Sénégal vers le Niger. Quelques articles de Salesses, de Crosson-Duplessis, de Houdaille, de Guyon ou d'Almand, qui levèrent les premiers tracés et dirigèrent la construction de ces lignes respectives, forment à peu près toute la littérature technique relative à ces importants travaux (4). Il est vrai que ces lignes n'étaient pas les premières en date et qu'elles ne vinrent à exécution que lorsque fut résolue la question soulevée à propos du chemin de fer du Sénégal au Niger. L'établissement des voies ferrées de la côte vers l'intérieur découle du même principe qui est de drainer les produits de l'hinterland vers les ports. Les explorateurs et les conquérants ont montré qu'il y avait autant de portes du Soudan que de colonies ouvertes sur l'Atlantique. Mais ce ne fut pas toujours l'avis dominant, et l'on prétendit longtemps que le seul débouché utile des régions soudanaises était notre colonie septentrionale de l'Algérie. C'est de là que naquit la conception hardie du transsaharien, et c'est contre cette théorie que s'est heurté, dans les débuts, le projet de voie ferrée du Sénégal au Niger. Faidherbe avait tracé, avec sûreté, le plan de pénétration vers le Soudan ; les premières

stations préférées, leur dispersion, leurs caractères biologiques, enfin la géographie botanique de l'A. O. F. Cette série d'études est appelée à rendre les plus grands services à l'exploration scientifique de la colonie.

(1) HARDY. *Le bilan scientifique de l'A. O. F.*, p. 12.

La mission d'études d'histoire naturelle confiée au docteur Millet-Horsin revêt, elle aussi, un caractère utilitaire en même temps que scientifique (Millet-Horsin : *Souvenirs d'un naturaliste en A. O. F.*, 1922).

(2) A la suite de ces ouvrages spécialisés, il convient de noter les travaux relatifs aux richesses minérales de l'A. O. F., qui n'ont pas été négligées dans ce mouvement d'études utilitaires. Les recherches semblent avoir été orientées de préférence vers les gisements aurifères et les possibilités d'exploitation de l'or. Signalons les études de Serrant, Ackermann, Bondonneau, Armas, Bringuier, Le Barbier et Viard. Le livre de De Launay reste plus général.

(3) Pas plus que précédemment nous ne cataloguerons tous les ouvrages qui ont paru sur cette question ; nous nous bornons à donner un aperçu de ces publications, notre intention n'étant pas de faire la bibliographie savante de l'A. O. F.

(4) Ajoutons pour la Guinée, Olivier de Sanderval, Machat, Chaillé, et, pour le Dahomey, Huré, Borelli, du Taillis.

avances réalisées en 1880 venaient confirmer ces prévisions ; et la nécessité d'assurer une ligne de ravitaillement se trouve à l'origine du tracé du chemin de fer. Dès lors, les officiers du génie se mettent à l'œuvre, et l'on peut suivre l'évolution de l'entreprise dans les écrits de Robert, Legros, Bourde, Hondoy, Bois, Colin et surtout de Andry, Corps, Rougier, Calmel et Riembaud (1). Bientôt la création de nouvelles voies ferrées dans les autres colonies côtières fera germer l'idée de la jonction de ces tronçons divers en une grande ligne transafricaine ; mais ce projet se rattache à la question du transsaharien, élargi, modernisé, rajeuni.

Bien que Soleillet l'ait revendiquée pour lui, il est admis que c'est Duponchel qui formula nettement la première conception du rail à travers le Sahara (1876-1878) ; il concrétisa les vues encore imprécises exposées auparavant par Augier de la Sauzaie. Daumas, Hanoteau, Paladini, Dournaux-Duperré, et provoqua un vif mouvement d'opinion, appuyé par Delaire, Gazeau de Vautibault, Parisot, Baude-Meurceley (2). Le massacre de la mission Flatters ajourna les discussions. L'idée, un moment abandonnée, est reprise aux environs de 1890, par Rolland, Philibert, Hennebert, Tellier, Broussais, Deporter, et aussi par Sabatier, Fock, Schirmer qui, dans leurs travaux géographiques sur le Sahara, sont amenés à examiner le projet. Une nouvelle période d'activité et de polémiques se manifeste autour de 1900 avec P. Leroy-Beaulieu, Lefébure, Honoré, Lestrade, A. Bernard et Lacroix (3). La question est rappelée en 1911 par Souleyre ; mais bientôt, avec Berthelot, le transsaharien devient le transafricain, et Guignard, Roune, Gauthier, Lorin, Salesses, Niéger, Legouez, Voinot, Chudeau, Roumens consacrent articles et brochures à l'ancienne idée revenue d'actualité sous les aspects d'une arête centrale gigantesque sur laquelle se souderaient les lignes transversales existantes (1912-1914). La guerre arrête ce magnifique élan ; mais, dès 1919, le colonel Godefroy, puis le général Calmel (1920), puis, en 1922, Aubier, Sabatier, Guignard, du Vivier de Streel rajeunissent le projet et annoncent l'heure des réalisations prochaines. Acceptons-en l'augure. On voit qu'innombrables sont les livres et les articles écrits à ce sujet. L'idée du transsaharien a fait naître toute une littérature (4), où sont mêlés les points de vue politique,

(1) Les premiers traités reflètent encore les tâtonnements du début ; ils s'étendent de 1878 à 1888. Ceux de la deuxième série deviennent plus précis (1893-1897), et Riembaud (1908) pose nettement la question de la mise en valeur des territoires de la Sénégambie, consécutive à l'exploitation de la voie ferrée de Dakar au Niger.

(2) Plus réalisable à l'époque paraît cependant la proposition de Legros qui consiste à atteindre le Soudan par le Sénégal ; c'est à la suite de ce projet que Gallieni est chargé de sa mission au Haut Niger.

(3) Lestrade, dans sa thèse (1903), et A. Bernard et Lacroix, dans leur ouvrage sur la pénétration saharienne (1907), ont très clairement fait l'historique et posé la question du transsaharien.

(4) La bibliographie de la question du transsaharien reste à faire. Les ouvrages de Lestrade et d'A. Bernard sont déjà anciens. Les tables annuelles de Raveneau et de Reizler peuvent être utilement consultées pour ces dernières années.

économique et stratégique, et qui montre au moins les controverses qu'elle a suscitées. Mais cette étude se rattache non seulement au Sahara mais encore à l'Algérie, voire au Maroc, et ce serait sortir de notre cadre que de la pousser plus avant (1).

En dehors des chapitres réservés à la question des travaux publics dans la plupart des études générales publiées sur l'A. O. F. et dans les traités relatifs à la mise en valeur de la colonie, il n'existe qu'un très petit nombre d'ouvrages spéciaux traitant de l'outillage économique. Certes, ces entreprises ont donné lieu à de nombreux rapports émanant des techniciens à qui elles furent confiées ; mais ces études n'ont pas vu d'autre jour que celui des bureaux. A part l'ouvrage de Lefebvre, tout entier consacré à l'A. O. F. (2), on ne trouve guère que des exposés d'ensemble sur l'outillage public dans les colonies françaises en général (3). Les ports, et plus particulièrement le port de Dakar, ont fait l'objet de quelques publications, parmi lesquelles celles de Ribot et Lafon (1908 et 1910) et de Lafon (1914) s'inscrivent en première place (4). Mais c'est là bien peu en comparaison des multiples brochures que l'on rencontre à propos du développement agricole, par exemple, ou de l'exploitation du domaine forestier ; et sans doute désirerait-on voir écrire, à l'usage du grand public, un précis complet et spécialisé qui, retraçant les difficultés surmontées et détaillant les résultats acquis en matière de travaux publics, éclairerait cette conquête pacifique de nos ingénieurs sur l'informe Afrique, cette construction de routes, de ponts, de voies fluviales, de points d'eau, de villes, de ports, toute cette transformation féconde, condition nécessaire du développement économique et de notre tâche colonisatrice en A. O. F.

(1) L'idée du rail a fait place, tout dernièrement, à une conception nouvelle, celle de l'automobile, déjà annoncée par Jandau (1920) et mise en pratique par Haardt et Audouin-Dubreuil (raid Citroën, 1923) et par Gradis (raid Renault, 1924). Bonamy en parle dans son ouvrage *Les deux rives du Sahara* (1924). Voir également le livre de Gradis : *A la recherche du grand aze* (1944).

(2) LEFEBVRE. *La création de l'outillage public en Afrique occidentale* (1904).

(3) A citer, entre autres, la thèse de Lemaire (1900) et les études de Paulin et Boutteville (1911).

(4) Notons aussi quelques articles de J. Renaud, Noel et Antonetti sur le port de la Côte d'Ivoire (1919-1920).

CHAPITRE IV

ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE

Avant 1870, on rencontre assurément quelques ethnographes curieux des peuples africains et de la race nègre ; mais l'objet de leur étude n'est pas toujours nettement défini ; ils s'occupent, avec une égale assurance, d'anthropologie, de sociologie, de religion et de pathologie ; ils ne limitent pas volontiers leurs observations à une population déterminée, et développent plus de considérations générales qu'ils n'exposent de faits précis. C'est inverser l'ordre des facteurs. Depuis une quarantaine d'années, la littérature ethnographique semble avoir pris plus exactement conscience de son domaine et, avec un sens plus avisé des réalités, avoir restreint sagement ses prétentions. Il en est résulté, de même que dans le domaine historique ou géographique — qui ont connu une évolution analogue — une plus grande précision, une adaptation plus juste, qui font que les études ont gagné en profondeur ce qu'elles ont perdu en étendue (1).

Le général Faidherbe est le premier qui ait essayé de démêler l'origine des populations soudanaises et de les classer ; mais c'est dans l'ouvrage de Béranger Féraud, *Les peuplades de la Sénégambie* (1879), qu'on trouve groupé l'ensemble des connaissances acquises à cette époque sur les diverses races locales. Peu à peu sont marqués les traits distinctifs des Ouolofs, des Peuhls, des Soninkés, des Malinkés, des Sérères, des Toucouleurs et des Bambaras, qu'on n'englobait plus, sans doute, sous l'appellation générale de « nègres » et qu'on savait différencier, mais dont les caractéristiques avaient besoin d'être précisées par des observateurs attentifs. Successivement Carlus, Mondières, de Crozals, Collomb, Tautain, Paroisse, Kassai, P. Vigné, d'Albéca, Verrier, Hovelaque font paraître d'excellentes monographies, dont quelques-unes ont encore aujourd'hui une certaine valeur. La thèse de Crozals, *Les Peuhls* (1883) (1), et ses autres travaux sur les Foulbé (1896), sont la plus savante contribution à l'étude de cette

(1) Cf. HARDY. *Le bilan scientifique de l'A. O. F.*, p. 5.

(2) C'est une savante étude d'ethnologie africaine, dans laquelle l'auteur étudie le nom et le domaine de la race peuhle, le type physique, la religion, les caractères généraux (genre de vie, métiers, travaux, costume, habitation), l'organisation sociale et politique, et enfin recherche les origines des Foulbé, passant en revue les diverses théories émises à ce sujet. Cette thèse, bien que déjà ancienne, est considérée encore aujourd'hui comme un des livres les plus complets écrits sur cette race.

race particulièrement intéressante, et l'ouvrage de Hovelaque, *Les nègres de l'Afrique sus-équatoriale* (1889) (1), forme la vaste synthèse qui s'imposait. Citons encore l'étude générale de sociologie, *Les sociétés africaines*, de De Prévile (1894).

A partir de 1900, les études d'ethnographie deviennent plus abondantes (2). Les unes s'attachent à des recherches de détail qui, en l'état de la question, présentent une importance qu'on ne saurait méconnaître ; ainsi, on étudie le rôle du bâton au Dahomey (Laforêt), les traces de civilisation égyptienne à la Côte d'Ivoire (Delafosse), le tatouage et la parure (Decorse), les industries au Soudan et à Tombouctou (de Zeltner, Dupuis-Yacouba), on s'intéresse à la vie d'un cultivateur-pêcheur-portecanne (Escard, Berot-Berger), on mène des enquêtes sur certaines coutumes soudanaises (Combe, Penel, Chevrier, Labouret, Humblot, de Gironcourt, de Kersaint-Gilly). D'autres études apportent des données nouvelles sur des populations encore imparfaitement connues ; tels sont les travaux de Poulet (sur les Maures), de Le Barbier (sur les Bambara), de Crosson-Duplessis (sur la Côte d'Ivoire), de Delafosse (sur le peuple siéna), de Guebhard (sur les Peuhls), de Desplagnes (sur les Habbés), de Jos. Henry (sur les Bambara), de Jean, de Aymard, de Bétrix (sur les Touareg), de Bouet (sur les Tomas), de Chéron (sur les Bobo Fing), de Tauxier (sur les noirs du Soudan), de Monteil (sur les Sarakollé, les Khassonké, les Bambara), de Marty, de Mangeot, de Modat (sur les Maures), de Chartier (sur les Tagouanas), de Vincenti (sur l'Attié), de Richer (sur les Oulliminden). D'autres, enfin, tentent des essais à visées plus larges sur les races du Soudan (Sarrazin), sur la société noire (Chéron), sur l'ethnographie africaine (Van Gennep, Gaudefroy Demombynes). Il faudrait également rappeler les chapitres très documentés contenus dans plusieurs ouvrages déjà cités, dus à Rançon, Esseyric, Tellier, Desplagnes, de Gironcourt, et à Delafosse que nous trouvons dans toutes les branches d'études relatives aux peuples africains. De même, il faudrait noter l'apport précieux fourni en cette matière par les articles insérés dans les revues spéciales d'ethnographie et d'anthropologie, et les communications faites aux sociétés savantes et reproduites dans leurs « bulletins ». La richesse de cette contribution est l'indice de l'intérêt de plus en plus marqué que portent nos coloniaux, civils ou militaires, à la connaissance exacte des populations soumises à notre autorité. Au reste, ils sont assurés d'en retirer un profit immédiat dans la meilleure conduite de leur tâche admi-

(1) Ce gros ouvrage se présente sous la forme de monographies successives, où sont étudiés les Wolofs, les Sérères, les Feloups, et ainsi de suite. Un résumé sociologique, à la fin du livre, permet d'embrasser l'ensemble du sujet. Cette grande esquisse ethnographique, parfaitement documentée, manquait ; elle fait encore autorité.

(2) Pour les noms qui ne figureraient pas dans la *Bibliographie* de Joucla (1912) ou dans le *Bilan scientifique* de Hardy (1916), nous prions le lecteur de se reporter à l'annuaire et au bulletin du « Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. » (1916 et seq.). Nous reprenons dans notre *table chronologique* les titres de ces ouvrages.

nistrative. Ce côté pratique n'a d'ailleurs pas été négligé, et parmi les recherches entreprises quelques-unes ont été conduites principalement dans cette intention. L'enquête menée par Clozel et Villamur sur les coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire (1902) offre un exemple typique de ces études utilitaires (1). Cependant, c'est en général un souci purement scientifique qui guide les investigations. Les volumineuses monographies de Tauxier, méthodiques, minutieuses, étonnamment fouillées, sur les noirs de Guinée, du Soudan (Mossi et Gourounsi), du Yatenga, du Bondoukou, forment une œuvre savante, véritable synthèse historique, ethnologique et sociologique, qui peut passer pour un modèle du genre (1908-1921) (2). Les études très poussées de Ch. Monteil sur les Khassonké (1915) et sur les Bambara (1924) (3), du P. Mangin sur les Mossi (1916) (4), de Marty sur les diverses tribus maures (1915-1920) (5) sont de remarquables travaux qui élargissent considérablement notre connaissance humaine de l'A. O. F. Ce sont là des ouvrages qui font autorité et qui renseignent avec exactitude et sûreté sur la valeur de nos sujets noirs. Mais, si ces mises au point sont utiles pour l'avancement de la science africaine, elles fournissent également une aide précieuse à l'œuvre de civilisation qui nous est dévolue ; car n'est-ce pas dans leur propre milieu, dans le cadre de leurs institutions et de leurs coutumes, sagement améliorées, que nous devons faire évoluer les indigènes (6)?

(1) A citer, parmi ces études de droit coutumier, les travaux de Villamur et Delafosse sur les coutumes Agni et de André sur le droit privé des Senoufo. Les ouvrages de Hild, Meunier, Constantin, Beurdeley sont des exposés généraux sur l'organisation de la justice indigène et sortent de la question.

(2) Tauxier reproche à ses principaux devanciers, Hovelacque et de Préville, plusieurs erreurs dues au fait qu'ils n'ont pas vécu en Afrique et n'ont pu faire d'observations directes, notamment sur la famille noire. Lui, a étudié sur place les populations dont il parle ; il a travaillé dans la matière vivante. Il étudie les noirs du Soudan dans leurs occupations (culture, élevage, chasse, pêche, commerce, industrie), dans leur organisation familiale, leur structure sociale, leur religion, leur vie publique et privée. Ses divers livres, qui se suivent et se complètent, sont de véritables études scientifiques, remarquablement documentées et très approfondies.

(3) Ch. Monteil, comme Tauxier, se place au premier rang des africanistes. Nous avons déjà noté l'intérêt historique de son étude sur les Bambara. La partie ethnographique est bien supérieure à celles de J. Henry ou de Le Barbier sur la même question. Ses ouvrages, dans lesquels il étudie l'histoire, les mœurs, la vie matérielle, familiale, sociale, politique et intellectuelle des Khassonké et des Bambara, ont une très grande valeur.

(4) Cet essai, sur les us et coutumes du peuple Mossi, est un des plus consciencieux qui aient paru sur cette région du Soudan. Il comprend l'étude de l'organisation indigène du pays, de la vie sociale de la population, de sa vie active et industrielle, enfin de sa vie religieuse. Rappelons que le « pays mossi » a été érigé en colonie de la Haute Volta, en 1920.

(5) Nous aurons l'occasion, plus loin, de reparler de Paul Marty à propos de ses travaux sur l'Islam en Afrique occidentale. Outre ses enquêtes sur l'Islam, cet auteur a publié une série de monographies sur les tribus de la Haute Mauritanie, sur la vie des Maures et sur l'histoire des pays maures. Sa connaissance approfondie de la langue arabe et des dialectes maures lui a permis de mener à bien ces études extrêmement utiles, dont chaque volume forme un tout complet.

(6) Programme de Waldeck-Rousseau, repris par Albert Sarraut.

Il serait vain de vouloir donner un aperçu des ouvrages traitant des religions dans l'Ouest-africain sans reprendre une grande partie des travaux publiés par les auteurs que nous venons d'énumérer. Aussi nous bornerons-nous à indiquer certaines études spécialisées qui apportent quelques éclaircissements au gros problème religieux posé en A. O. F. C'est l'Islam dont on s'est le plus souvent occupé (1). Du point de vue politique, comme du point de vue historique et sociologique, l'Islam est un « fait » particulièrement important. Les ouvrages parus au début de la conquête ne voient dans l'islamisme qu'un ennemi à vaincre et auquel il faut opposer le christianisme ; mais aucune étude sérieuse en la matière n'est entreprise avant Le Châtelier. *L'Islam dans l'Afrique occidentale* (écrit dès 1888, mais revu et publié en 1899) est la première enquête à peu près complète qui ait été menée et qui donne des renseignements précis. Binger, après Le Châtelier, projette un jour nouveau sur ce qu'on a peut-être inconsidérément appelé « le péril de l'Islam » (1906). Nous devons avoir une politique musulmane tolérante, et c'est à cette conclusion qu'aboutissent les traités de Quellien, de R. Arnaud, de Becker, de Delafosse, de Clozel, de Carles et de Louveau. La plupart de ces ouvrages comprennent également des études sur les confréries, les marabouts, la propagande religieuse, qui sont autant de mises au point nécessaires. Le plus grand effort en ce sens a été fait par P. Marty, dont les séries de travaux sur l'Islam dans les diverses colonies du groupe (1915-1922) constituent une véritable « somme » apportant sur les origines, le développement et l'action de l'islamisme en A. O. F. une documentation parfaite, également appréciée par les milieux scientifiques et par l'administration coloniale (2). Marty, en étudiant l'action de l'Islam sur les sociétés indigènes, constate la réaction des populations animistes (autrefois on aurait dit fétichistes) à la doctrine islamique. De très utiles précisions, confirmées par Delafosse, viennent d'être fournies, sur cette question, par J. Brévié, dans son livre *Islamisme contre naturisme* (1923). L'auteur, y exposant l'antagonisme existant entre l'Islam et les institutions des peuples soudanais non musulmans, soutient que ces institutions offrent aux indigènes la possibilité de

(1) Les religions fétichistes n'ont pas, en effet, provoqué de très nombreux ni de très solides travaux. De Lucy Fossarieu communique, en 1878, une étude sur *La religion des nègres*. Le P. Baudin rassemble quelques observations sur le fétichisme et les féticheurs au Dahomey (1884), et le docteur Verrier consacre une publication à ce culte (1887). C'est à peu près là tout ce que nous possédons sur la matière depuis le livre de De Brosses paru en 1760. Nous parlons, bien entendu, d'études générales, car il est évident que la plupart des ouvrages ethnographiques contiennent quelques pages relatives aux religions fétichistes. Ces dernières années, une plus grande attention se manifeste à ce sujet ; les études du docteur Huot, de Delafosse et de Brévié, qui élargissent le champ d'observation, apportent un élément nouveau à l'histoire des religions.

(2) Les études de P. Marty sur l'Islam en Mauritanie, au Sénégal, en Guinée, à la Côte d'Ivoire, au Dahomey, au Soudan comprennent une douzaine de volumes. L'auteur étudie non seulement les institutions religieuses mais les personnes (marabouts, zaouïas, disciples et fidèles), le rayonnement des foyers de la foi islamique en pays maure et en pays noir, et aussi l'attitude des sociétés indigènes au contact de l'Islam. Plusieurs prix ont récompensé les travaux de Marty.

poursuivre leur évolution dans le cadre de leurs croyances en dehors de l'Islam, qui, d'ailleurs, est en répression non équivoque au Soudan. En même temps qu'une fine étude psychologique, cet ouvrage est le meilleur guide actuel en matière religieuse dans les pays du Niger français. Ainsi s'accroît notre connaissance pratique de l'Islam et des croyances animistes, cependant que la science relativement nouvelle de l'histoire des religions élargit peu à peu son domaine.

Il est assez difficile, pour rester complet, de présenter séparément les ouvrages de linguistique et de folklore. Pourtant, certains travaux, plus spécialement consacrés à l'étude des langues africaines, semblent pouvoir être mentionnés à part (1). Jadis, les dialectes locaux n'étaient sans doute pas étrangers aux voyageurs ; mais ils n'étaient pas étudiés. Ce n'est guère qu'au milieu du xix^e siècle que la linguistique commence à faire l'objet d'études assez sérieuses, avec Dard, Roger, d'Avezac, Faidherbe. Mais c'est surtout depuis 1880 qu'on entreprend véritablement le défrichement de ce vaste champ broussailleux. « En trente-cinq ans, dit Delafosse (un des savants qui ont accompli le meilleur travail dans cet ordre d'idées), ce domaine de la linguistique, si négligé naguère, a fait au moins dix fois plus de progrès qu'il n'en avait fait en deux siècles. » L'œuvre des coloniaux français, en l'espèce, s'est révélée l'une des plus abondantes et des plus fertiles et a dépassé de beaucoup celle des Anglais et des Allemands dans les possessions voisines.

On doit distinguer deux objets dans les travaux des philologues : d'une part, les recherches purement linguistiques, qui aboutissent à des vocabulaires, à des lexiques, à des grammaires, première connaissance nécessaire, qui est aussi la plus urgente ; ce sont, si l'on veut, les instruments de travail indispensables ; d'autre part, les traductions, traductions de textes arabes ou de contes locaux et de traditions orales, permettant une documentation originale et riche sur l'histoire indigène, le droit coutumier, le folklore ; et c'est un peu du voile qui, dès lors, se soulève. Nous envisagerons d'abord les travaux consacrés à l'étude matérielle des dialectes locaux. Ces manuels sont assez nombreux pour montrer le bel effort réalisé par nos administrateurs, nos missionnaires et nos officiers. On relève une centaine d'ouvrages ayant trait aux langues soudanaises depuis les essais de Faidherbe, de Bouche et des pères de Saint-Joseph de N'gazobil (1880) sur quelques-uns des idiomes en usage au Sénégal. Nous ne citerons pas tous ces traités, qu'il est facile de pointer dans les bibliographies existantes. Mais nous tenons à rendre hommage aux savants qui se sont distingués dans cette tâche souvent ingrate, et dont l'obscur et persévérant labeur a

(1) Ici aussi, il faudrait rappeler quelques-uns des ouvrages d'ensemble cités plus haut, si l'on voulait avoir une liste exacte de tout ce qui a été publié sur ce chapitre. Mais nous ne visons qu'à indiquer les grands traits dans chacune des branches de la science ethnographique ouverte à l'activité des « africanistes ».

permis d'édifier un monument remarquable. Parmi ceux-ci, il faut signaler principalement M. Delafosse, à qui la linguistique africaine est redevable de ses plus importantes découvertes ; il s'est attaché à étudier la plupart des dialectes parlés en Afrique occidentale, et ses travaux sont ceux d'un maître. En outre, il ne s'est pas borné, comme on l'a fait trop souvent, à collectionner des vocabulaires et à poser quelques règles de grammaire ; il a, le premier, cherché à établir des comparaisons, des relations, des parentés entre ces idiomes divers et à dresser un classement général des langues de l'Afrique. Si ces classifications n'ont pas, et ne peuvent pas encore avoir la rigueur des travaux analogues relatifs aux langues indo-européennes, elles font du moins le plus grand honneur à la jeune science africaine française (1).

Les services rendus par les savants ne s'arrêtent pas à l'étude intrinsèque des dialectes ; une part importante est faite à l'étude du folklore et de l'histoire, grâce à la connaissance de la littérature orale et à la traduction des vieilles annales manuscrites. Au point de vue de l'histoire locale, le profit est considérable ; les limites naguère bornées de cette science ont été reculées dans le temps, et le mérite en revient tout entier à quelques chercheurs consciencieux et modestes. En traduisant la précieuse chronique *Tarikh es Soudan* (1901), Houdas donne un point de départ à l'histoire des Soudanais, et peu, à peu, la connaissance du passé s'élargit grâce à la mise au jour de documents nouveaux. Il y a le plus grand intérêt, étant donné le manque de renseignements originaux, à rassembler soigneusement les chroniques indigènes tant orales qu'écrites. Certes, quelques légendes gardent souvent un caractère romanesque qui déforme les événements (*Légendes et traditions des Soninké*, rapportées par Tautain, 1895 ; *Légendes historiques du pays de Nioro*, traduites par G. Adam, 1904). L'important est que le traducteur fasse le départ « entre la paille des mots et le grain des choses » et établisse les faits qui permettent de dissiper la brume des temps. Plus sérieux, à coup sûr, paraissent certains manuscrits arabes que nous avons pu recueillir en Afrique occidentale. Les plus importantes traductions sont celles de Houdas relatives à l'histoire du Soudan (1901), les *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*, de I. Hamet (1910), le *Tarikh el jettach*, de Houdas et Delafosse (1913), les *Traditions historiques et légendaires du Soudan occidental*, de Delafosse (1913), les *Chroni-*

(1) Signalons encore, parmi les plus intéressants travaux linguistiques, ceux de Dupuis-Yacouba (songhai) (1917), de Gaden (qui a donné une des meilleures études de la langue peuhle (1914), de Basset (zenaga) (1909), de Froger (mossi) (1923) et de Moussa Travélé (bambara) (1910-13), le premier indigène soudanais qui ait publié des manuels sur sa langue maternelle. Il apparaît bien que ces idiomes ouest-africains, « dont la souplesse, la richesse et la précision font l'étonnement de tous ceux qui les étudient », sont vraiment des instruments complets, et il faut bien admettre que les peuples qui ont pu, avec leurs seules ressources, former de tels idiomes, « ne méritent pas d'être traités d'inférieurs au point de vue intellectuel » (DELAFOSSÉ. *Les noirs de l'Afrique*, p. 159) ;

ques du Fouta sénégalais, de Delafosse et Gaden (1913) (1). Ces recueils constituent des bases capitales pour l'étude des pays auxquels ils se rapportent et, de plus, fournissent des indications utiles pour contrôler les textes déjà publiés sur les pays voisins. Ces recoupements, ces confrontations rétablissent ainsi la réalité historique, et quand les travaux sont menés par des traducteurs avertis, doublés de savants d'une probité extrême, on peut suivre avec confiance cette reconstitution du passé, qui se présente comme une véritable révélation (2).

A part quelques manuscrits arabes, il n'existe pas de littérature écrite en A. O. F. La littérature orale, en revanche, est d'une belle richesse : tous les genres y sont représentés, depuis le conte badin jusqu'au poème épique, en passant par la satire et la chanson grivoise. « Sortie de l'imagination du peuple lui-même, cette littérature nous révèle son âme fruste et compliquée, grossière et spirituelle, audacieuse et craintive, naïve et finassière, rieuse et résignée, âme d'une race déjà vieille mais demeurée primitive par bien des côtés et généralement mal connue de nous (3). » Les griots sont les conteurs de profession qui se transmettent les histoires de génération en génération et les miment devant des auditoires attentifs. La plupart des fables ont, comme chez nous, des animaux pour héros ; ce sont principalement le lièvre, l'araignée, l'hyène, le lion ; on a pu dire que, de même que nous possédions un Roman du Renard, le Soudan possède un véritable Roman du Lièvre, et les régions forestières du golfe de Guinée un véritable Roman de l'Araignée (4). Mais les contes ont aussi pour héros des dieux, des génies (les « guinnés » qui sont les intermédiaires entre les divinités et les humains), des démons, des hommes enfin. A côté des fables et des contes, il y a des proverbes, qui ne manquent ni de finesse ni de profondeur (5), et des devinettes qu'on se pose l'un à l'autre durant les longues soirées autour des feux, dans les villages, dans la brousse. Il y a aussi des chansons, des chansons guerrières et des chansons d'amour ; la sensibilité de celles-ci s'exprime en un langage poétique qui n'est pas très éloigné du nôtre (6). Enfin, il existe une littérature historique, qui

(1) Rappelons que Delafosse, pour reconstituer l'histoire du *Haut-Sénégal-Niger*, dut traduire des manuscrits arabes non encore utilisés.

Citons aussi, de Gaden : *Les légendes et coutumes sénégalaises*, d'après Yoro Dyao.

(2) Il existe aussi de nombreux articles publiés dans les revues spéciales (« Revue des traditions populaires », « Revue indigène », etc.) à propos du folklore ouest-africain. Nous y renvoyons le lecteur.

(3) DELAFOSSE, *La littérature populaire en Afrique occidentale* (« Bulletin de la Ligue coloniale française », mai 1914).

(4) DELAFOSSE, article précité.

(5) « Chaque petit morceau de bois fournit son petit tas de cendre. — Les chameaux ne se moquent pas entre eux de leurs bosses. — La crainte qu'on a du léopard est ce qui fait sa force. — Celui qui conduit la pirogue sait par où elle prend l'eau, mais les autres trouvent le bateau parfait. » (Rapportés par Delafosse, art. précité.)

(6) Voici une chanson peuhle, *Le chant du berger*, rapportée par Delafosse, dans son recueil *L'âme nègre* : « Le ciel s'est assombri — bleu sombre d'une cotonnade teinte à

tient lieu d'annales écrites, grâce à laquelle on garde le souvenir des hauts faits des princes de jadis, et une littérature scientifique, qui traite des phénomènes de la nature et de la formation du monde. La plupart des auteurs qui ont publié des ouvrages d'ethnographie ou de linguistique ont cité de multiples spécimens de contes, de fables, de proverbes et de légendes des divers pays du Soudan. Nombreux sont aussi les recueils plus spécialement consacrés à l'étude de ce folklore abondant et original. P. Bouche, Bérenger-Féraud, Basset, Monteil, Le Hérissé, Lanrezac, Dupuis-Yacouba, de Zeltner, Gaden, Equilbecq, Delafosse (1) ont étudié cette littérature populaire et rassemblé une foule de récits, auxquels ils ont su conserver leur charme évocateur d'attitudes, d'images, d'interprétations naïves que griots, chasseurs et marabouts donnent de la vie naturelle et surnaturelle. Quelques-unes de ces légendes sont de vraies chansons de geste africaines ; Lanrezac et surtout Dupuis-Yacouba ont rapporté des exemples d'épopées, telles que *Les Gow* (2), qui forment des ensembles importants parfaitement constitués. La légende des *Gow* dit « les aventures fantastiques des chasseurs du Niger luttant par l'adresse, la ruse et la magie contre les grands animaux de la brousse, ennemis naturels de l'homme aux premiers âges de toute civilisation naissante ; et aussi des aventures plus proprement humaines, où l'amour, la jalousie, l'orgueil, la vengeance, le mépris font agir des acteurs dont chacun possède sa personnalité ; Iliade de sauvages, si l'on veut, chanson de Roland de peuples un peu plus barbares peut-être que les contemporains de Charlemagne, l'épopée des *Gow*, chasseurs nigériens des temps légendaires, n'en constitue pas moins un document précieux d'une littérature encore à peu près inconnue, mais qui mérite d'avoir sa place au soleil » (3). Equilbecq, dans

l'indigo ; le brouillard s'est égoutté — gouttelettes de lait frais ; l'hyène a glapi — le seigneur de la brousse (le lion) a répondu ; c'est l'heure où à une femme au teint clair il est doux de dire ses secrets. »

(1) Le « Bulletin de l'Enseignement public de l'A. O. F. », sous la direction de G. Hardy (1915 et seq.), a publié également plusieurs articles relatifs au folklore ouest-africain, dus à des instituteurs du cadre local, et non seulement à des maîtres français mais aussi à des instituteurs noirs. Appelés à vivre en contact journalier avec les populations villageoises, ils sont plus à même que quiconque de recueillir directement des contes et des fables et de mener des enquêtes utiles sur la vie et les coutumes locales. Les fonctionnaires indigènes, bien dirigés, peuvent être des auxiliaires précieux dans ces sortes de recherches. C'est ainsi que l'instituteur Amadou Mapaté Diagne a produit divers articles sur l'ethnographie et l'histoire indigènes et que l'interprète Travelé Moussa, outre les travaux linguistiques que nous avons déjà mentionnés, a donné un bon recueil de *Contes et proverbes bambara* (1923).

(2) DUPUIS-YACOUBA. *Les Gow ou chasseurs du Niger* (texte songaï et traduction française) (1911). Nous avons déjà rencontré le nom de Dupuis-Yacouba à propos des études ethnographiques et linguistiques. Dupuis, appelé Yacouba par les indigènes de Tombouctou qui lui décernèrent le titre de « citoyen » de leur ville, est un ancien missionnaire (le P. Jacob = Yacouba) passé dans l'administration civile. Travailleur acharné et modeste, il a publié une étude très poussée sur le dialecte songhaï qu'il parle couramment. On lui doit aussi des observations historiques de grande précision qui ont été utilisées par tous les écrivains qui ont parlé de Tombouctou. Sa contribution à l'étude des légendes nigériennes n'est pas moins appréciée des folkloristes.

(3) M. D. in « Bulletin Afrique française », 1911 (Renseignements coloniaux).

son recueil de *Contes indigènes de l'Ouest africain français* (1913), a fait une des plus riches moissons qu'il soit possible de récolter ; il complète à peu près tous ses devanciers. Mais le mérite du livre ne réside pas seulement dans le grand nombre de fables et de contes variés recueillis par l'auteur lui-même « aux lueurs des feux de veillées », auprès des griots de toutes les régions qu'il administra au cours de sa carrière ; la valeur du travail est encore rehaussée par l'essai publié en préface sur « la littérature merveilleuse des noirs », qui donne une vue d'ensemble du folklore soudanais. Equilbecq y étudie le fond et la forme dans la littérature indigène (les thèmes favoris des noirs et leurs procédés de prédilection), les personnages merveilleux des contes (divinités, génies, démons), les fables et leurs principaux acteurs (le lièvre roublard et susceptible mais serviable, l'hyène stupide et crédule, vorace et infatuée), et il dégage la psychologie des noirs qui se fait jour à travers ces contes, leurs aspirations, leurs sentiments affectifs et religieux, leurs idées, leurs admirations, leurs hypothèses cosmogoniques. Il est évident que ces récits, sans apprêts, traduisent dans son intimité l'âme populaire dont ils sont issus. Par là, cette littérature comporte un enseignement éminemment utile. Quand Delafosse intitule son dernier recueil de contes africains *L'âme nègre* (1922), c'est en effet le fond de ce que les noirs pensent et sentent, l'essence de leur cerveau et de leur cœur, le secret de leur « humanité » qu'il nous dévoile par le moyen des fables et des proverbes locaux. Et c'est notre devoir de ne rien ignorer de tout ce monde psychologique. Outre l'intérêt qu'il présente par lui-même (1), le folklore africain, d'allure naïve et de sens profond, nous fournit d'utiles indications que nous ne devons pas méconnaître ; un guide politique précieux nous est ainsi offert, dont nous pouvons tirer profit ; pour bien conduire les hommes, pour exercer sur eux une action bienfaisante, il est nécessaire de bien les connaître ; rien ne peut mieux nous donner cette connaissance intime de la mentalité noire que ces témoignages de premier ordre fournis, avec une impartialité absolue, par ceux-là mêmes que nous sommes appelés à diriger (2).

(1) Il semble que les spécialistes et les administrateurs coloniaux ne soient pas les seuls à s'intéresser au folklore soudanais. Le public aime les fables, et, quand Peau d'Ane lui est conté, il y prend toujours grand plaisir. On lit en France les contes africains ; on y trouve un agrément rehaussé d'exotisme. Nous n'en voulons pour preuve que le livre publié par Blaise Cendrars intitulé *Anthologie nègre* (1921) et qui est composé, à l'usage du public, de contes empruntés aux recueils des folkloristes africains.

(2) Les anciens ouvrages d'ethnographie générale comprenaient souvent une rubrique « pathologie » à côté de celle « anthropologie ». Bien qu'aujourd'hui la distinction soit définitivement faite entre ces deux branches d'activité scientifique, il ne paraît pas déplacé de signaler ici les études médicales auxquelles se sont livrés nos praticiens en Afrique occidentale. Le pays offrait un vaste champ d'observations aux médecins coloniaux, et ceux-ci n'ont pas gardé pour eux le fruit de leur expérience ; ils ont publié des travaux sur leurs constatations, leurs recherches, leurs méditations, apportant ainsi leur utile contribution à la meilleure connaissance des maladies locales et des mesures appropriées pour les combattre. On peut classer ces travaux en plusieurs catégories. Nous mettons tout de suite à part les manuels très généraux d'hygiène tropicale, et non seulement ceux qui valent pour toutes nos colonies (Kermorgant, par exemple), mais

encore ceux qui ne traitent de l'Afrique occidentale que dans son ensemble, comme les « Guides » de Nicolas, Sadoul, Barot, Marchoux. Des études plus spécialisées, et plus précises, ont été menées relativement à certaines maladies telles que la fièvre jaune, la bilieuse hématurique, la dysenterie, le paludisme, la peste, par Bérenger-Féraud, Lejembie, Rousseau, Martin, Thiroux, d'Anfreville, Bouet, Lafont, Léger, Bauray (nous ne citons, bien entendu, que quelques noms). D'intéressants essais de topographie médicale ont été publiés, soit pour des colonies tout entières, soit pour des régions déterminées, soit encore pour des villes ou des postes particuliers (Quétaud, Borins, Santelli, Carbonnel, Hébert, Lota, Garnier, etc.). Il faut ajouter à ces travaux les recherches sur la flore médicale (Corre, Sambuc, Bertherand, Rochebrune, Pobéguin, Vuillet), et aussi des études sur le service de santé (Dufaut, Ribot, Gallay) dont quelques-unes amorcent l'histoire de la médecine coloniale (Tessier). Des périodiques, tels que le « Bulletin de la Société de pathologie exotique », insèrent mensuellement de nombreux articles consacrés à l'étude des affections dominantes en A. O. F. ou à certains cas particuliers dignes d'attention ; le récent bulletin de la Société médico-chirurgicale française de l'Ouest africain (1919) renferme à cet égard de très utiles communications. Toutes ces études témoignent des efforts quotidiennement déployés par le corps des médecins coloniaux dans l'accomplissement de la mission humanitaire qui est la leur.

CHAPITRE V

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Les ouvrages généraux sur les colonies sont très nombreux (1). Au lendemain de 1870, l'Institut de France avait mis au concours l'étude de « la colonisation chez les peuples modernes », et P. Leroy-Beaulieu avait magistralement traité le sujet (1874). C'est le premier grand livre de vulgarisation sérieuse en matière coloniale. L'exemple a été suivi. Une synthèse analogue a été tentée, quelques années plus tard, par M. Dubois, *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs* (1895); des *Principes de colonisation* ont été exposés par de Lanessan (1897), et, plus près de nous, Carl Siger (Charles Régismanset) a donné un original *Essai sur la colonisation* (1907) (2). Plus spécialement consacrés aux colonies françaises sont les ouvrages de Gaffarel, d'O. Reclus, de Rambaud, de Chailley, de Schéfer, de Vignon, de Doucet, de Beauregard, ainsi que le substantiel rapport de Messimy (*Notre œuvre coloniale*, 1910) et le précis de législation coloniale d'A. Girault, dont la réédition atteste la valeur (1923). Sans doute, faudrait-il encore citer les collections de vulgarisation publiées par Petit, par Brossard, par Gervais Courtellemont, les séries d'articles réunis par Régismanset (*Questions coloniales*, 1912-1923) ou par Delafosse (*Propos de Broussard*, 1923), et, dans un autre ordre d'idées, l'utile *Anthologie coloniale* de M. et A. Leblond. Mais ce ne sont là des livres qui ne touchent à l'A. O. F. qu'en passant; et il existe d'autres ouvrages qui, tout en restant généraux, concernent davantage l'Afrique et nos colonies de la côte occidentale; il est naturel qu'ils retiennent davantage notre attention.

Ce sont d'abord des publications, sans prétention historique, qui ne visent qu'à rappeler les faits saillants ou les étapes successives de notre expansion africaine et qui forment une bibliothèque instructive des écoles et des familles. Tels sont les récits de Besancenet (*Les Français au cœur de l'Afrique*, 1884), de Gourdault (*L'homme blanc au pays des noirs*, 1885), de Jules Gros (*Nos explorateurs en Afrique*, 1888), de Haurigot (*Les pionniers de la France dans l'Afrique occidentale*, 1888), de Bory (*Les explorateurs de l'Afrique*, 1889), de Tissot et Ancerot (*Au pays des nègres*, 1889), de Gaffarel (*La conquête de l'Afrique*, 1892), de Legendre (*La conquête de la France*

(1) Cf. CARIO et RÉGISMANSET. *L'exotisme*, p. 184 et seq.

(2) Citons encore l'ouvrage de J. Harmand. *Domination et colonisation* (1910).

africaine, 1900), de Vallat (*A la conquête du continent noir*, 1900). La valeur de ces ouvrages est inégale ; les uns ne sont que des aperçus très généraux et l'intérêt y est assez dispersé (Gourdault, Tissot) ; d'autres empruntent aux relations des voyageurs le meilleur de leur texte (J. Gros) ; quelques-uns présentent un souci de composition qui augmente l'attrait du récit (Gaffarel, Vallat). Ce sont surtout des livres de bibliothèque scolaire ou municipale, dont la diffusion est encore restreinte. C'est par la presse que s'accomplit l'œuvre de vulgarisation la plus efficace, et les articles d'un de Vogüé (*Les Indes noires*, par exemple) (1), ont une action plus grande sur l'opinion publique que telle copieuse histoire de notre expansion africaine. Cependant, avant de passer en revue les périodiques métropolitains ou coloniaux qui assurent cette propagande nécessaire, il nous reste à mentionner quelques travaux relatifs à l'Afrique, qui sont aussi, si l'on veut, des ouvrages de vulgarisation. Nous voulons parler des études qui rappellent les difficultés de notre établissement, exposent les rivalités européennes dans le partage du continent noir, abordent à cette occasion les principales questions de politique africaine, ou qui essayent de tracer un tableau d'ensemble de l'histoire de ce vaste monde. L'énumération serait fastidieuse de toutes ces publications, dont beaucoup sont l'œuvre du moment et paraissent aujourd'hui un peu vieilles (2). Nous ne retiendrons que quelques volumes, parmi lesquels : les deux instructives études de Darcy relatives à la lutte engagée en Afrique entre la France et l'Angleterre, et surtout le deuxième livre, *Cent ans de rivalité coloniale* (3) ; la thèse préférentielle d'O. Reclus, soutenue avec chaleur dans *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique* (1904) et poursuivie dans *Un grand destin commence* (4) ; l'essai de synthèse historique et de colonisation comparée tenté par le commandant Meynier, *L'Afrique noire* (1911) ; la mise au point de *La question d'Afrique*, par Ronze (1918) ; le tableau de *L'Afrique à travers les âges*, de Moulin (1920) ; enfin la *Vue générale de l'histoire d'Afrique* donnée par G. Hardy (1923) qui reprend, complète et rajeunit les ouvrages

(1) « Revue des Deux Mondes » (1890).

(2) Citons quelques titres : CHATELAIN. *L'Afrique et l'expansion coloniale* (1888). JOYEUX. *L'Afrique française* (1891). Combes. *Le mouvement africain en 1892*. SÉVIN DESPLACES. *L'Afrique et les Africains* (vers 1892). DEVILLE. *Le partage de l'Afrique* (1898). HANOTAUX. *Fachoda ; le partage de l'Afrique* (s. d.). ROUARD DE CARD. *Les territoires africains et les conventions franco-anglaises* (1901). LORIN. *L'Afrique à l'entrée du XX^e siècle* (1901). FALLEX. *L'Afrique au début du XX^e siècle* (s. d.). PIGUET. *L'action française en Afrique* (1903). DEVAULX. *Les protectorats de la France en Afrique* (1903). Commandant FERRY. *La France en Afrique* (1905). LA VERGNE DE TRESSAN. *La pénétration française en Afrique* (1906). ROUIRE. *L'Afrique aux Européens* (1907). Commandant GERMAIN. *La France africaine* (1908). DE RENTY. *L'Europe noire* (1913). GAFFAREL. *Notre expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours* (1918). ANTONELLI. *L'Afrique et la paix de Versailles* (1922). Général MANGIN. *Regards sur la France d'Afrique* (1923).

(3) DARCY. *La conquête de l'Afrique* (1900). *France et Angleterre ; cent années de rivalité coloniale* (1904). Darcy a aussi publié : *L'équilibre africain au XX^e siècle* (1900).

(4) Ouvrage posthume publié en 1917.

antérieurs, suit les faits qui régissent cette histoire, sans tenir compte des zones politiques arbitraires, et qui, pour la première fois, regarde couler les événements non plus d'Europe mais d'Afrique (1).

Le public métropolitain connaît peu les colonies, a-t-on dit maintes fois. Ce défaut de renseignement n'est pas imputable aux informateurs ; car ceux-ci sont assez nombreux, si nous ne les considérons que du point de vue qui nous occupe (et l'A. O. F., à cet égard, n'est pas la colonie la plus avantagée), pour répandre en France l'idée coloniale, pour attirer les regards sur le développement de notre domaine extérieur et pour tenir au courant du travail accompli par les Français d'outre-mer. Il n'en est pas moins exact que le grand public a longtemps méconnu nos possessions coloniales. Cependant, quelques hauts faits d'armes, d'une part, et, d'autre part, le réveil patriotique du début du ^{xx}^e siècle (auquel certaines questions coloniales ne sont pas étrangères) et la guerre, surtout, ont suscité dans l'opinion métropolitaine un mouvement de curiosité et de sympathie en faveur de nos colonies, qui se révélaient si près de nous. A l'heure actuelle, la plupart des publications périodiques ont ouvert une rubrique spéciale consacrée à la plus grande France, pour la faire mieux connaître, pour diriger vers ces pays nouveaux une attention publique de jour en jour plus soutenue, peut-être aussi pour encourager les jeunes énergies à s'y dépenser hardiment. Il n'y a pas encore bien longtemps, cette sorte de « campagne » était menée par quelques rares journaux qu'on lisait à titre de récréation, par passe-temps, à cause des illustrations dont le texte était abondamment pourvu. Les principaux étaient *L'Universel*, *L'Explorateur*, *Le Journal des Voyages*, *Le Tour du Monde* (2). Ces deux derniers, surtout, contenaient de nombreux récits de voyage en Afrique occidentale, et le crayon de Riou représentait les voyageurs dans des paysages pleins de lianes pendantes. La photographie a remplacé aujourd'hui les images de notre enfance. Les grandes revues, et notamment la *Revue des Deux Mondes*, ont souvent aussi entretenu leurs lecteurs des choses d'Afrique ; depuis 1880, les articles sur ce sujet s'y rencontrent assez fréquents. De nos jours, il n'est pas de revue sérieuse qui ne tienne le public au courant des questions coloniales (3). Il est évident que, dans cet ordre

(1) Il faudrait sans doute citer, à la suite de ces ouvrages généraux de vulgarisation africaine, certaines traductions de livres étrangers qui contiennent des appréciations sur nos méthodes de colonisation, tels que ceux, très documentés, de Ed. Morel, *Affairs of West-Africa* (1903), et surtout *Problems of West-Africa* (1904), traduits par Duchêne.

(2) Ce serait une erreur de croire que ces journaux sont exclusivement des journaux enfantins. A côté de romans d'aventures, évidemment destinés à la jeunesse, le *Journal des Voyages* publie des articles de vulgarisation signés de Terrier et de Regelsperger, et aussi des études instructives, telles que celles du docteur Maclaud sur la vie indigène en A. O. F. *Le Tour du Monde* est une revue très sérieuse, soigneusement documentée, qui contient de nombreux récits de voyages, de missions, d'études. Fleuriot de Langle, Colinières de Nordeck, Répin, Galliéri, Binger, d'Albécia, Lamy, d'Ollone, Aymard, Réjou, Sonolet et d'autres voyageurs célèbres y ont écrit leurs premières relations.

(3) A signaler, entre autres, le *Mercure de France* (Questions coloniales, par Carl Siger) et le *Monde nouveau* (dans lequel écrit Robert Randau). Les grands quotidiens aussi

d'idées, certaines publications paraissent plus naturellement indiquées pour renseigner avec exactitude sur les colonies et tenir un courrier périodique ; ce sont les différentes revues ou annales de géographie et les bulletins des sociétés de géographie, qui constituent des répertoires uniques des explorations, des voyages, des découvertes et des travaux de toute nature accomplis dans nos diverses possessions (1). D'autre part, il existe plusieurs revues spéciales qui rendent compte d'une autre forme d'activité coloniale, celle des missions religieuses, et les *Annales de la propagation de la foi* ou le *Bulletin des missions catholiques*, qui renferment d'abondantes communications touchant l'Afrique noire, ont un succès populaire considérable (2). Enfin très nombreux sont les journaux coloniaux proprement dits, dont le but principal est d'être des organes d'information, de propagande, de liaison et aussi de défense de nos intérêts extérieurs. Il n'est pas possible de les citer tous. Les uns sont d'ordre économique (3) (*L'Expansion coloniale*, *La Vie coloniale*), d'autres d'ordre technique (*La Revue des cultures coloniales*, *L'Agronomie coloniale*, *Les Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, *La Revue de l'enseignement colonial*) ; d'autres affirment des tendances politiques (*La Politique coloniale*, *Les questions diplomatiques et coloniales*, *La Voix coloniale*) ou scientifiques (*La Revue d'histoire des colonies*) ou officielles (*La Revue des colonies et des questions coloniales*) ; il y a des bulletins de sociétés, de comités, de ligues (*Le Mois colonial*, *La Revue coloniale*, *La Quinzaine coloniale*, *Mer et colonies*), et il y a des journaux quotidiens, tels que *La Dépêche coloniale*, qui peuvent figurer en bonne place dans la presse française. De nouvelles publications naissent chaque année (*Le Journal des coloniaux*, *Colonia*, *Le Monde colonial*, *Les Carnets coloniaux*) qui attestent la vigueur croissante d'une activité coloniale renouvelée. Un réel courant d'attention se dénonce en faveur des colonies africaines, parce que, peut-être, on sent confusément que ces

ont leur chroniqueur colonial : ce fut Sonolet aux *Débats*, c'est Pierre Mille au *Temps*. Il n'est pas jusqu'au *Chasseur français* qui ne consacre un titre à la « colonisation » et qui ne donne des récits, parfois très intéressants, sur l'A. O. F. (D^r Petit, M^{me} J. Puvis, M^{me} Hubin). Naturellement, certains organes, tels que l'*Anthropologie* ou la *Revue d'ethnographie* publient, sous la signature de fonctionnaires ou de savants coloniaux, de nombreux travaux spécialisés relatifs à l'A. O. F. ; mais ils relèvent de la catégorie d'études que nous avons mentionnées au chapitre précédent.

(1) Nous devons mentionner particulièrement le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*. Cette société (qui a célébré son centenaire en 1921) a poursuivi une œuvre africaine considérable, décernant des prix aux explorateurs fameux, organisant des conférences et des réceptions pour faire connaître ces explorations, et accomplissant une noble tâche de consécration et d'éducation nationales.

(2) Plus près de notre étude se place le *Bulletin des missions d'Afrique*, des Pères Blancs, qui non seulement rend compte de la vie religieuse de ces missionnaires mais contient encore des articles sur les coutumes sociales, le folklore, les croyances des populations d'A. O. F.

La *Revue de l'histoire des missions* (dont le premier numéro a paru en 1924) a pour but de retracer l'histoire des missions catholiques hors de France. Une belle page peut être ajoutée ainsi à notre histoire coloniale d'Afrique.

(3) N'omettons pas de citer le « Bulletin de renseignements », publié par l'Agence économique de l'A. O. F. à Paris, qui est tout à fait particulier à notre étude.

régions n'ont pas encore révélé toutes leurs richesses et qu'un très grand avenir leur est réservé. Les comités scientifiques ont puissamment aidé au développement de cette tendance par des publications et des manifestations utiles, de même qu'ils ont contribué par des encouragements efficaces à la connaissance du pays (1). Parmi ceux-ci, il faut citer le Comité de l'Afrique française (2), fondé, en 1890, par Hippolyte Percher, et dont l'action « est une des preuves les plus convaincantes de la puissance de l'initiative privée appuyée sur le sentiment public et consacrée au service d'une cause nationale ». Son effort ne s'est pas limité à organiser ou encourager un grand nombre de missions d'exploration et de pénétration africaines ; son œuvre s'est exercée aussi en France, où une propagande active a été menée par le moyen du *Bulletin du Comité de l'Afrique française* (et de son supplément, *Les Renseignements coloniaux*), qui s'est rapidement répandu dans le public ; cet organe, à l'encontre des journaux métropolitains, qui trop souvent donnent des informations fragmentaires sans marquer la continuité des événements, présente chaque mois un tableau complet et suivi de la vie africaine, et sa collection (depuis 1891) forme la plus belle histoire de notre œuvre coloniale en Afrique. Le bulletin, qui est confié à des rédacteurs autorisés (A. Terrier, Ladreit de Lacharrière, M. Besson, M. Delafosse, C. Guy, A. Bernard), a en outre le mérite de publier de nombreux travaux particuliers dus aux officiers et aux fonctionnaires coloniaux et permet ainsi de développer la connaissance scientifique de notre empire noir (3).

L'Afrique occidentale ne peut pas encore s'enorgueillir, comme l'Afrique du Nord ou l'Indochine, d'une presse locale à tendance littéraire et artistique. Il ne paraît à Dakar que des revues professionnelles ou scientifiques ; mais il faut espérer que bientôt l'élément européen, plus nombreux, permettra la naissance de périodiques, tels que *Terre d'Afrique* (Algérie) ou *La Revue indochinoise*, contenant des essais, des nouvelles, des poésies d'inspiration locale. C'est tout à fait par hasard qu'on rencontre un petit conte ou quelques vers dans les journaux d'A. O. F. (4) ; ce sont surtout

(1) Ceci ne diminue en rien le mérite des efforts déployés dans le sens commercial par des groupements tels que l'Union coloniale française, l'Union africaine ou la Société de géographie commerciale.

(2) Nous avons parlé précédemment de l'œuvre coloniale et africaine de la Société de géographie de Paris.

(3) *La Revue des études dahoméennes*, publication mensuelle du Comité d'études du Haut-Dahomey, n'a pu, faute de ressources, donner que quelques numéros (1895). Abel Delafosse assurait presque à lui seul tout le travail de rédaction. De même, une *Revue du Dahomey et dépendances* (organe du Comité du Dahomey) n'a eu qu'une existence éphémère (1900-1902). Ces deux tentatives ont du moins, un moment, concrétisé quelques tendances et quelques aspirations.

(4) C'est dans les journaux de la métropole que les conteurs locaux font paraître leurs écrits. Ainsi J.-F. Bœuf publie ses « Images soudanaises » dans le *Journal des colonies*.

des feuilles politiques ou des organes de défense des intérêts locaux (1). Depuis 1913, sous l'impulsion de G. Hardy, le *Bulletin de l'Enseignement de l'A. O. F.* a pu, faisant appel à la collaboration des instituteurs européens et indigènes, publier des petites monographies régionales et des séries d'articles intéressant l'histoire, la géographie, la religion, les coutumes locales, le folklore (2), toutes études qui, dépassant le cercle des occupations professionnelles, prouvent « une activité intellectuelle, un goût de recherche, une curiosité saine, qui sont tout à l'honneur du personnel enseignant d'A. O. F. » Mais le plus grand effort en ce sens a été accompli par le « Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. », fondé par Clozel en 1916, dirigé par H. Hubert, et qui a pour but de coordonner toutes les recherches entreprises, d'en assurer la continuité et d'en faire connaître les résultats. Le Comité publie un *Bulletin* dans lequel sont insérés des mémoires originaux consacrés à l'histoire locale, à la géographie physique, à l'archéologie, à l'ethnographie, à la littérature populaire ; chaque volume contient une rubrique bibliographique importante. Nous avons déjà rencontré les noms et cité les travaux des principaux collaborateurs (Henry Hubert, Montheillet, Marty, Hardy, Faure, Delafosse) (3). « La variété des articles, l'autorité de leurs auteurs, l'abondance de la documentation font de cette publication une œuvre de tout premier ordre destinée à apporter la contribution la plus précieuse et la plus sûre à la connaissance scientifique et historique de l'A. O. F. (4). »

(1) Citons le vieux *Moniteur du Sénégal* et le *Réveil du Sénégal* ; plus récents sont la *Revue du Sénégal*, *L'Ouest africain français*, le *Petit sénégalais*, *L'A. O. F.* (de Konakry), *La Côte d'Ivoire*. Rédacteurs européens et indigènes collaborent à ces journaux, souvent excessifs dans leurs opinions politiques. Depuis 1925, paraît à Dakar un périodique nouveau, *La Revue africaine*, à tendances plus désintéressées.

(2) Pour les études plus étendues ou plus importantes, le *Bulletin de l'Enseignement* fait des tirages à part. Nous avons déjà rencontré, parmi ceux-ci, les travaux de Léquillet et de N'Diaye Cléodor sur l'histoire de l'A. O. F. Nous devons également signaler une *Anthologie géographique de l'A. O. F.* (1915), due à G. Hardy, excellent recueil de lectures scolaires qui peut servir non seulement dans les écoles locales mais aussi dans les écoles de la métropole. Les livres de classe n'ont pas toujours accordé aux colonies la place qu'elles méritent, et il serait à souhaiter que le mouvement de propagande coloniale commençât à l'école par le moyen de manuels mieux composés en ce qui concerne la géographie et l'histoire coloniales. A l'usage des jeunes indigènes de la colonie, à côté du petit ouvrage de Hardy, citons le livre de lecture courante de Sonolet et Pérès, *Moussa et Giga*, histoire de deux petits noirs qui font le « tour » de l'A. O. F., et qui rappelle le *Tour de France de deux enfants*, de Bruno, ou *A travers nos colonies*, de Josset, le seul livre de lectures « coloniales » en usage dans nos écoles et, d'ailleurs, peu répandu.

(3) Indépendamment de la publication du *Bulletin*, le Comité édite certaines études intéressant l'A. O. F. C'est ainsi que la thèse de Saulnier sur la Compagnie de Galam au Sénégal a pu être publiée après la mort de l'auteur.

(4) Les travaux du Comité, en 1916 et 1917, ont constitué un volume annuel, sous le titre *Annuaire et Mémoires du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.* En 1918, ce recueil s'est transformé en une revue trimestrielle intitulée *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.* Ce bulletin renferme des travaux « se rapportant à toutes les branches des sciences positives et des sciences morales dans leur application aux choses, aux hommes et aux faits d'A. O. F. ». Les articles sont l'œuvre de spécialistes qualifiés. (Cf. *Bulletin du Comité de l'Afrique française ; Renseignements coloniaux*, 1918).

CHAPITRE VI

LA CONNAISSANCE DE L'A. O. F.

D'assez bonne heure, il y eut sur l'Afrique occidentale des travaux géographiques et historiques nombreux. Les premiers navigateurs n'omirent pas de rapporter de copieux récits de voyage, et il ne manqua pas non plus d'« historiens » pour composer, à l'aide de ces mémoires, des « relations » complètes de ces contrées lointaines. Toutefois, ce n'est guère qu'au xix^e siècle, et plus particulièrement dans la seconde moitié du xix^e siècle, qu'apparaît vraiment la série des ouvrages sérieux qui, accompagnant notre expansion coloniale, donnent l'image savante des régions occupées. Dès lors, chercheurs et auteurs restreignent l'objet de leurs études. On pouvait jadis traiter avec une égale compétence de la « Guinée » et de la Chine, et publier un ouvrage encyclopédique contenant tout ce qui touche à ces pays : les titres interminables énumérant le contenu du livre renseignaient assez sur le dessein de l'auteur. Une plus grande modestie règne à présent dans ces travaux, et, avec une plus juste conception de leurs moyens et de leur tâche, les écrivains publient des œuvres moins volumineuses mais certainement plus précises et mieux documentées. Ce n'est donc, en réalité, qu'à partir de l'apparition de ces ouvrages, d'une inspiration plus conforme à l'esprit scientifique, que date la connaissance vraie de l'A. O. F. Au fur et à mesure que se réalise notre extension territoriale, ce mouvement de curiosité s'étend et se discipline. Les récits des explorateurs, encore trop généraux, font bientôt place à des monographies exactes, à des études spécialisées. A la suite des premières missions de pénétration, les investigations des officiers, des administrateurs, des techniciens et des savants se sont multipliées. L'œuvre intellectuelle a suivi de près l'œuvre de découverte et de conquête. Des matériaux ont été ainsi rassemblés, qui ont formé peu à peu un monument imposant. Au contraire de ce qui s'est passé pour d'autres pays, la connaissance de l'A. O. F. s'est rapidement édifiée. Une génération y a suffi. Sans doute le travail n'est-il pas encore terminé ; mais le gros œuvre est achevé, et solidement bâti. Les résultats acquis s'imposent comme un témoignage du labeur scientifique accompli. Le grand public ignore les efforts, les recherches et les travaux effectués dans cette branche d'activité coloniale. Il n'y a plus de terres à découvrir en Afrique, et le temps des grands explorateurs et des conquérants est passé. Après eux, il reste cependant des découvertes à faire, des inconnus à révéler ; mais l'exploration scientifique est plus effacée et ses conquêtes

sont plus discrètes ; elle n'en a pas moins toute sa valeur et toute sa beauté.

On peut distinguer deux sortes de travaux à la base de la connaissance de l'A. O. F. : des travaux originaux, dus aux voyageurs et à ceux qui, sur place, étudient le pays et les hommes ; et des travaux de seconde main qui ont pour but de rassembler, de coordonner, de rapprocher et de comparer les données originales pour constituer les synthèses nécessaires. Les études de ce genre, consacrées aux peuples et aux pays d'Orient, se désignent d'un mot, l'orientalisme ; il faudrait pouvoir ici parler d'*africanisme*, car il existe en l'espèce un vaste champ de recherches ouvert aux historiens, aux géographes, aux ethnographes, aux linguistes, et dont les productions récentes ont révélé la richesse. Toute une littérature savante est déjà née de cette étude. Les explorateurs, les premiers, ont déblayé la route ; ils ont recueilli d'un seul coup une ample provision de renseignements, et les Bingers, les Cortiers, les Tilhos, au cours d'une unique « traversée » africaine, ont acquis plus de résultats essentiels que n'en obtiendront leurs successeurs. Les reconnaissances qui suivent ont néanmoins de l'importance et du mérite. C'est la recherche de détail qui commence, travail plus obscur sans doute, mais indispensable, qui complète les notions reçues et parfois les corrige. Les premiers documents rapportés sont souvent trop généraux ; il faut les confirmer, les préciser, et de patientes études locales viennent étayer les constatations primitives. Des analyses intelligentes, des recherches continues, qui demandent des qualités de persévérance et de discernement, sont menées dans chaque cercle par les officiers et les administrateurs civils ; elles permettent de mettre au point bien des questions de géographie, d'histoire ou d'ethnographie. A côté des occupations du métier, on sait s'intéresser aux manifestations de la vie indigène. D'ailleurs, dans ces pays où la direction quotidienne des populations suppose la connaissance exacte du milieu humain, l'étude des éléments ethniques, des mœurs et des coutumes doit entrer dans les attributions normales du chef de poste, et c'est à la fois faire œuvre administrative avisée et aider au développement de la science que d'encourager les travaux relatifs à l'ethnographie, au droit coutumier, au folklore, à la linguistique. L'activité déployée en ce sens est une forme d'adaptation au milieu tout à fait désirable. Loin d'entraver cette curiosité, l'administration invite ses agents aux recherches de ce genre ; le gouverneur Clozel fut à cet égard un véritable animateur ; et chacun, séduit par la tâche à accomplir, comme les soldats de naguère devant le champ à conquérir, avance pour sa part modeste la connaissance de l'Afrique.

Les documents recueillis par les explorateurs, les articles publiés ça et là par les chercheurs, leurs brochures, leurs travaux manuscrits (car il en est beaucoup qui sont restés classés dans les archives des cercles ou du chef-lieu de la colonie) sont rassemblés et condensés dans des ouvrages généraux. C'est ainsi que Machat compose sa monographie de la Guinée fran-

gaise. Il ne s'agit plus là de documentation originale ; c'est du travail de seconde main, mais qui forme aussi une source importante de la connaissance du pays. Consciencieusement fouillés pour la plupart, ces ouvrages ont, à leur publication, une grande valeur ; ils représentent la « somme » de ce qu'on peut considérer comme acquis dans le domaine scientifique et économique à une époque déterminée. Mais il est évident que ces travaux vieillissent vite et que bientôt le bilan dressé ne correspond plus à la réalité. Pour rétablir la situation exacte, il faut mettre à jour périodiquement ces inventaires. Il y a là sans doute matière à répétitions, bien que ce puisse être une occasion de recoupements utiles ; quoi qu'il en soit, ces refontes sont indispensables si l'on veut garder le fruit du labeur fourni et posséder une documentation complète. De la sorte, sont nées, à côté de livres de circonstance, des œuvres de longue haleine qui ont enrichi la littérature technique de l'A. O. F., et qu'il n'est pas besoin de remettre au point d'ici longtemps. Il faut marquer, d'ailleurs, que ce ne sont pas là uniquement des ouvrages de compilation mais aussi, sur certains points, des travaux originaux de grand mérite ; les précisions nouvelles apportées par Delafosse en matière d'histoire soudanaise rehaussent singulièrement la valeur de son étude d'ensemble sur le Haut-Sénégal-Niger.

Ainsi donc, en quelques années, grâce aux apports des découvreurs et grâce aux synthèses des savants, le pays est exploré, inventorié, étudié en même temps qu'il est organisé. S'il est vrai que des considérations pratiques dominent dans cette entreprise de développement économique et social, il n'est pas moins exact qu'on y trouve aussi un souci plus désintéressé de recherche scientifique, qui se confond en maint endroit avec notre œuvre même de civilisation (1).

On a pu voir que cette littérature de techniciens et de savants comptait de nombreux ouvrages, inégaux de valeur sans doute, mais tous honnêtes et sérieux. Nous avons eu aussi l'occasion de dire que beaucoup de rapports, de mémoires, de monographies n'avaient pas été édités et demeureraient dans les archives de la colonie ; il faut en tenir compte dans l'inventaire des travaux dont l'A. O. F. a fait l'objet. Il convient enfin de ne pas omettre d'apprécier certains éléments qu'il est plus difficile de déterminer et qui doivent figurer dans le bilan de cette activité créatrice, « des acquisitions moins apparentes, mais à coup sûr plus importantes : j'entends cette volonté de réalisation, cette belle passion intellectuelle, cette atmosphère de pure curiosité et de noble émulation qui s'affirment de jour en jour » (2). Ces travaux sont le témoignage d'une belle ardeur de recherches et prouvent, contrairement au vieux préjugé, que la vie coloniale n'exclut

(1) « Bien connaître l'histoire, l'ethnographie, la géographie physique et l'histoire naturelle d'un pays est essentiellement utile à la bonne organisation et à la bonne administration de ce pays. » Clozel (programme du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.).

(2) G. HARDY (*Bulletin du Comité de l'Afrique française*, janvier 1923).

pas la vie intellectuelle. L'opinion publique en France ignore trop l'œuvre accomplie par les fonctionnaires coloniaux. A l'égard de ceux-ci, on relève non seulement des inexactitudes mais encore des injustices. La légende du parasite et du paresseux doit faire place à la conception vraie du bon ouvrier qui, silencieusement, travaille. Nous ne voulons pas parler ici de la tâche d'organisation et d'administration, à laquelle les étrangers ont rendu l'hommage mérité (1) ; nous nous bornons à envisager le seul travail scientifique. Les faits sont là, qu'on ne peut pas contester ; et, à ne s'en tenir qu'au domaine de l'imprimé, les ouvrages publiés attestent un labeur considérable qui devrait dissiper le jugement téméraire qu'on porte sur les coloniaux. Une production sérieuse très abondante contrebalance la facilité de quelques brochures sans importance. Les coloniaux ont à cœur d'écrire des livres documentés, parce que c'est là, en quelque sorte, leur brevet de coloniaux. Et cette contribution ainsi apportée à l'histoire, à la géographie, à l'ethnographie, à la linguistique, à la médecine est un enrichissement de la science française. Ce sont des amateurs qui, en grande partie, mènent à bien ces divers travaux, sans autre préparation qu'une bonne culture générale. Ils ont compris que prendre l'habitude d'une tâche à poursuivre était une excellente hygiène contre l'ennui, l'isolement et les effets du climat ; et l'effort quotidien a abouti à une conquête scientifique, qui complète l'autre. L'entreprise militaire s'achève pleinement dans l'œuvre des techniciens et des savants. Celle-ci revêt aussi un certain caractère héroïque qu'on ne peut pas méconnaître, en raison des conditions défavorables dans lesquelles elle est le plus souvent conduite ; et la métropole doit rendre hommage aux modestes travailleurs qui, au fond de la brousse soudanaise, ont élargi le champ des connaissances humaines.

La conquête militaire amorce l'œuvre colonisatrice. Mais il faut tout d'abord répondre aux exigences de l'opinion publique, apaiser ses craintes, lui donner des garanties. La politique suivie est donc, en premier lieu, une politique commerciale. Il faut tirer parti du nouveau patrimoine et envisager le pays sous son aspect économique. Cependant, avant de songer à la mise en valeur effective de la colonie, il est nécessaire de connaître exactement ses richesses naturelles et leurs conditions de développement. La première préoccupation sera donc de dresser des inventaires précis et, pour cela, de faire appel à toutes les compétences. Ce sera le travail de documentation utilitaire, auquel collaboreront naturalistes, botanistes, zoologistes, minéralogistes. On fera venir de la métropole des missions savantes ; on trouvera aussi sur place des spécialistes bénévoles, et les possibilités d'exploitation seront méthodiquement déterminées. Ces études, indépendamment de leur intérêt scientifique, seront « fécondes en heureux résultats pratiques » (2), et l'abondance, la variété, la valeur

(1) E. MOREL. *Affairs of West-Africa*.

(2) H. Hubert, dans son étude scientifique du Soudan, ne se contente pas de consta-

des ouvrages techniques prouveront la vigueur avec laquelle ont été poussées ces recherches. On pourra aussi discerner dans ces travaux, en dehors du point de vue purement matériel, le souci de répondre à une obligation morale ; la colonie n'est pas seulement envisagée « sous l'angle des bénéfices que la métropole en peut tirer » ; la mise en valeur du pays procède d'une idée plus noble et devient l'acquittement d'une dette contractée envers les peuples que nous avons annexés ; c'est une des fins de notre tâche colonisatrice et la meilleure justification de notre conquête.

Mais le public, avide de réalisations immédiates, connaît peu ces efforts, dont pourtant la France profitera en même temps que la colonie. Le domaine africain est d'acquisition récente et ne donne pas encore son plein rendement. Il a besoin de l'aide de la métropole, en attendant que la métropole ait besoin de la sienne. Aussi les gouvernements et les comités privés sont-ils obligés d'instruire l'opinion publique et de faire appel aux capitaux métropolitains, par le moyen de livres de vulgarisation, de brochures de propagande, composés en majeure partie à l'occasion des expositions ou des congrès coloniaux, et un peu aussi à la suite des voyages d'information, des enquêtes économiques ou des grands reportages modernes. Mais ces ouvrages de circonstance ont plusieurs défauts : ou bien ce ne sont que des compilations de livres antérieurs, et ils ne font que se répéter les uns les autres ; ou bien ils sont trop spéciaux, et n'atteignent plus le grand public ; ou bien encore, et cette critique s'applique surtout aux voyageurs, la documentation se trouve négligée au profit du pittoresque, et ces publications d'écrivains pressés ne comportent plus l'enseignement nécessaire. Heureusement, il existe, à côté d'études hâtives, quelques volumes qui sont d'excellents résumés d'ensemble, pratiques et documentaires, tant au point de vue administratif et économique (Méniand, François et Olivier) qu'au point de vue historique général (Terrier et Mourey). Sans vains effets de style et sans technicité étroite, ils emploient la forme claire et précise qui convient à une bonne littérature de vulgarisation, dont la tâche est de fixer quelques réalités. On leur doit une sûre diffusion de la connaissance utile de l'A. O. F., et quelques-uns n'ont pas peu contribué à former notre éducation coloniale. A un plus haut degré, l'information devenant plus exacte à mesure que s'approfondissent les notions acquises, la vulgarisation revêt une forme plus scientifique. Les exemples sont nombreux en matière d'agronomie coloniale. Mais il nous semble que c'est surtout dans le domaine historique et ethnographique que s'affirme cette tendance. Il subsiste en l'espèce beaucoup d'ignorances ou de préjugés à dissiper ; et la mise au point qui s'impose n'apparaît pas seulement comme un redressement d'erreurs ; les récentes études de Delafosse, qui mettent le public à même de connaître le passé des noirs de

ter les phénomènes et de les décrire ; il en recherche les causes afin d'arriver à un système de prévisions, résultat pratique extrêmement important lorsqu'il s'agit, par exemple, de faits climatiques qui ont une influence directe sur la venue des récoltes.

l'Afrique et d'apprécier l'âme des indigènes (principaux ouvriers de la tâche à laquelle nous les convions), sont une révélation d'humanité.

Pour riche que soit cette littérature technique, elle ne laisse pas moins apparaître quelques lacunes. Dans son étude bibliographique, M. Hardy n'omet pas de faire apparaître le passif après avoir énuméré l'actif du « bilan scientifique » de l'A. O. F. La plupart des constatations faites dans ce très consciencieux ouvrage sont encore vraies aujourd'hui. Cependant, plusieurs travaux ont été mis à jour et certaines recherches ont été activement poussées, notamment en ce qui touche la géographie physique (géologie), les questions économiques (soulevées par l'après-guerre) et les études ethnographiques. La guerre a marqué un inévitable temps d'arrêt, à ses débuts. Puis une reprise a eu lieu qui, après quelques hésitations, s'est traduite par une production suivie et régularisée ; et plusieurs livres, parus depuis 1918, ont une valeur scientifique indéniable. Mais la plupart de ces publications encourent, en général, le reproche qu'on adressait à leurs devancières, à savoir qu'elles sont encore trop des études de détail et qu'elles s'enferment dans des cadres encore trop étroits. Ecrire une monographie d'une colonie particulière, c'est commettre une erreur géographique ; les divisions administratives ne correspondent pas absolument à des régions naturelles ; ce sont des zones conventionnelles dont les limites sont changeantes, et de récentes réorganisations territoriales ont modifié les anciennes frontières. En histoire et en ethnographie, les faits sont encore traités trop isolément ; de larges synthèses s'imposent à présent. Sans doute ne faut-il voir dans certains silences qu'une prudence et une modestie, à tout prendre, très louables. Cependant l'observation minutieuse des faits de détail, qui forme la base de toute étude sérieuse, doit amener un rassemblement général des acquisitions et ne vaut que pour conduire à la vue d'ensemble plus haute qui permet de tirer, en connaissance de cause, les conclusions qui importent. Les essais tentés en ce sens ces dernières années restent insuffisants et ne peuvent servir que d'indications pour l'avenir. Toutefois, n'est-ce pas déjà un grand mérite que d'avoir montré la route ?

Au vrai, tout le travail de documentation première n'est pas encore terminé, et les généralisations prématurées sont un peu hasardeuses. Ce sont plutôt les bonnes méthodes de recherches qui, jusqu'à présent, ont manqué. Il reste des précisions à apporter en fait d'histoire indigène ; de récents travaux ont montré la richesse de la tradition orale qui complète, d'une manière très significative, l'information fournie, dans les grandes lignes, par les écrivains arabes. Il y a encore beaucoup de faits à interpréter pour parfaire notre connaissance des sociétés indigènes, et de nombreux matériaux à rassembler pour entreprendre l'étude de la linguistique comparée. Ce sont là des travaux qui, pour être menés à bien, exigent une liaison étroite entre tous ceux qui s'en occupent. Nous dispensons nos

efforts en science comme en colonisation ; chacun, jaloux de son indépendance, ignore son voisin. Il faut organiser le travail en commun, le seul véritablement fécond dans les entreprises de ce genre. Déjà, certaines colonies ont vu le parti qu'on pouvait tirer en matière de droit coutumier, par exemple, d'enquêtes menées à l'aide de questionnaires posés aux différents chefs de circonscription. L'exemple est à suivre sur une plus grande échelle. Le Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F. a exercé déjà une action très heureuse dans toutes les branches de connaissances. Des bulletins périodiques plus nombreux doivent être publiés ; des bibliographies critiques doivent être soigneusement dressées, tant pour enregistrer les résultats que pour orienter les bonnes volontés, car certains sujets sont abondamment traités tandis que d'autres restent négligés. Des centres de recherches existent à Dakar ; il faut étendre leur influence. Le professeur Perrot préconise la création d'un « Institut africain de technologie agricole et de recherches scientifiques », dont le siège serait à Bingerville, et qui, mettant fin à la méthode déplorable des efforts dispersés, jouerait le même rôle que le jardin de Buitenzorg, à Java, le « Bureau of science » de Manille, aux Philippines, ou l'Institut scientifique de Saïgon, en Indochine (1). Des liaisons très serrées doivent être établies entre toutes les colonies du groupe, et, au-dessus des limites conventionnelles des territoires, des relations suivies doivent être entretenues avec les colonies voisines, aussi bien avec la Société des recherches congolaises de Brazzaville, l'Institut des hautes études marocaines de Rabat ou la Faculté d'Alger (2), qu'avec les établissements et les centres scientifiques de la Nigéria anglaise, du Congo belge et de l'Égypte. Alors, on atteindra les vues hautes et larges qui permettront de fixer une plus grande vérité historique et géographique. Enfin, il faut relier les organes locaux aux organes de la science métropolitaine, aux instituts, aux académies, aux muséums, aux sociétés savantes (3), et introduire en France la connaissance de l'Afrique. Ainsi l'africanisme prendra le développement auquel il peut prétendre, et nous annexerons ses conquêtes à notre culture générale.

(1) Cf. *Revue générale des sciences*, 30 juillet 1915 (Perrot). *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, mars, 1916 (Perrot). *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, janvier 1919 (Angoulvant).

(2) Notons qu'il a été décidé, en 1924, que désormais le Gouverneur général de l'A.O.F. et le Gouverneur général de l'A. E. F. assisteraient aux conférences nord-africaines qui réunissent annuellement le Gouverneur général de l'Algérie et les Résidents généraux de Tunisie et du Maroc. Ces réunions ont, avant tout, un but politique et économique. Mais elles sont aussi l'occasion de liaisons et d'échanges intellectuels réguliers. A ce titre elles ne peuvent manquer d'aider au développement des relations scientifiques dont nous parlons.

(3) E. Perrot préconise aussi l'organisation en France d'une « Ecole des hautes études scientifiques coloniales » coordonnant les efforts de tous les établissements qui concourent au développement de ces études ; sa réalisation créerait des liens étroits entre la métropole et les colonies.

TROISIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE D'IMAGINATION

TROISIÈME PARTIE

La littérature d'imagination

CHAPITRE PREMIER

LES ROMANCIERS DE LA JEUNESSE

Si les relations authentiques des voyageurs ont la faveur du grand public, les aventures que ces voyages supposent exercent un attrait particulier sur l'imagination des enfants, et toute une littérature, qui convient parfaitement à la jeunesse, satisfait ce besoin instinctif de mouvement, cette soif d'errance, ce désir latent d'inconnu que nous avons tous porté au fond du cœur, et que nous y cachons peut-être encore. Le continent noir, resté si longtemps mystérieux, a été tout naturellement utilisé par les romanciers de la jeunesse ; il offre, en effet, un cadre qui se prête à merveille au développement de leurs histoires extraordinaires, et le moindre renseignement puisé dans n'importe quel ouvrage sur l'Afrique suffit à documenter ces auteurs à l'esprit inventif.

On peut rassembler la plupart de ces romans en deux ou trois groupes, ou les rattacher à des faits qui expliquent leur apparition. Les campagnes contre la traite des esclaves et la lutte contre les négriers ont nettement inspiré les récits de M. de Préo, d'Enduran et de La Landelle (1). Chez ce dernier s'éveille un souffle d'aventures qu'on retrouvera dans les livres de Louis Noir (2), qui semble avoir les qualités et les défauts de son prédécesseur. Une grande fantaisie préside au déroulement des péripéties rapportées dans ces ouvrages, que gâte une méconnaissance presque absolue des contrées où l'action se développe. Les faunes et les flores sont mêlées avec indifférence ; les aspects du sol sont méconnus ; un courrier met deux jours pour franchir des distances qui demandent un mois de marches

(1) Cf. chapitre introductif.

(2) Louis NOIR. *Le coupeur de têtes. A la recherche d'un trésor. Les chasseurs du désert* (vers 1880).

pénibles ; ailleurs, l'auteur vante les mobiliers de bois de bananier incrusté de nacre et fait cueillir par de sagaces éléphants des ananas au sommet des arbres ; des voyageurs, pour passer plus vite, incendient la forêt vierge comme un simple bois de pins. Ainsi s'accumulent les erreurs et les extravagances.

Un minimum de documentation exacte est nécessaire dans les romans destinés à la jeunesse, surtout si l'on considère la valeur éducative de ces ouvrages. Le livre exerce une grosse influence sur l'esprit des enfants, et l'on ne doit pas négliger ce moyen pratique d'instruire les jeunes gens tout en les divertissant. Les histoires de Guérin (1) étaient conçues de manière à donner, sous une forme romancée, un enseignement géographique élémentaire. Jules Verne se servait des données fournies par la science pour imaginer sa randonnée aérienne (2) et demandait aux relations des explorateurs les renseignements qui lui étaient nécessaires pour conduire un récit vraisemblable. Le capitaine Danrit applique aux sciences dérivées de la guerre le procédé de Jules Verne. Il a écrit une œuvre très française qui s'adresse surtout aux grands enfants, aux soldats. L'un de ses récits militaires a pour décor l'Afrique occidentale (3), du moins dans les premiers chapitres : il imagine, dans *L'invasion noire* (1894), la coalition des masses musulmanes d'Afrique contre l'Europe ; les populations noires, fanatisées par leurs chefs, fils des anciens sultans soudanais, se soulèvent dans la boucle du Niger, au Dahomey, au Tchad, au Congo, massacrent, après une courte lutte, tous les blancs des colonies européennes, se concentrent à La Mecque, s'allient aux Turcs et viennent finalement se briser devant Paris. Le cadre choisi permet à l'auteur de décrire l'Afrique et les peuplades noires, grâce aux emprunts faits aux livres des voyageurs, et de colorer habilement son récit, par ailleurs plein de mouvement. Adoptant également la manière de Jules Verne et de Danrit de voir l'avenir selon les plus récentes inventions mécaniques, Léo Dex, à la suite d'études réelles menées avec Dibos sur les vents alizés et l'emploi des aérostats en Afrique, suppose des voyages fictifs et fait survoler à ses héros le Sahara, le Tchad et le Dahomey (4). L'action ne manque ni de vie ni d'intérêt ; on suit avec sympathie les aéronautes chez « l'empereur arabe » du Bornou, on tremble pour eux au siège de Kouka, on s'indigne contre le traître qui voulait s'emparer de la jeune héroïne, objet de toutes les convoitises, on applaudit à la venue des détachements français qui

(1) Cf. chapitre introductif.

(2) J. VERNE. *Cinq semaines en ballon* (voir Introduction).

(3) Le récit de Danrit, intitulé *Au-dessus du continent noir*, se passe dans le Soudan oriental, tout à fait en dehors de l'A. O. F.

(4) Léo DEX. *Vers le Tchad ; voyage aérien au long cours. Du Tchad au Dahomey* (1900).

Citons également, dans cet ordre de récits, le livre du comte de la Vaux : *Vingt mille lieux dans les airs*.

apparaissent aux moments critiques, on rit de l'effroi superstitieux des noirs à la vue du ballon qui joue, en mainte occasion, le rôle de « deus ex machina ». C'est un livre « à grand spectacle », comme certaines pièces du Châtelet. Les personnages sont simples et bien tranchés : l'explorateur hardi, qui triomphe de toutes les difficultés ; le traître odieux, qui entrave l'action du héros ; le serviteur fidèle, qui, au péril de sa vie, déjoue les machinations du traître ; la jeune fille, au corps frêle mais à l'âme vaillante, qui partage les dangers courus et épouse le héros à la fin de l'histoire. On retrouvera ces types, à peu près identiques, dans la plupart des romans d'aventures. Ils représentent des sentiments essentiels : l'audace et l'intelligence, la ruse et la méchanceté, la reconnaissance et le dévouement, la grâce et la bonté. Ils sont nets, frappés à l'emporte-pièce ; c'est ainsi qu'on les aime.

L'imagination des enfants garde toujours quelque chose de réel et de pratique. Les ouvrages qui leur représentent ce qu'ils savent contraire à l'ordre naturel des choses les intéressent peu. Pour rester vraisemblables, les auteurs ont soin de se documenter — au moins sommairement — au moyen des récits des voyageurs qui ont visité les pays que parcourent les héros du roman. C'est ainsi que Louis Jacolliot, nous entraînant à la suite de son capitaine américain dans les pays de la Nigritie, emprunte aux relations colligées par La Harpe et aux renseignements donnés par Carrière et Fleuriot de Langle l'essentiel de son *Voyage aux rives du Niger* (1). Mais, quoiqu'il suive d'assez près Palisot de Beauvais dans ses descriptions botaniques, il se plaît davantage à s'inspirer des passages des voyageurs anglais, où il est question de grands singes et d'éléphants et des supplices infligés aux ennemis vaincus. Armand Dubarry prend de plus grandes libertés avec ses maîtres ; il conte l'histoire d'aventuriers français qui se rendent au Dahomey pour chasser l'hippopotame afin d'en extraire la graisse, qui doit être utilisée comme régénérateur des cheveux ; les récits du P. Borghero, du docteur Repin et de l'Anglais Forbes lui servent à étayer le récit de l'inévitable captivité des chasseurs blancs dans le royaume d'Abomey (2). Louis Noir, dans son livre *Au Dahomey : une amazone de Béhanzin* (1892), tire son information première de l'ouvrage de Chaudoin, dont il cite textuellement plusieurs pages ; mais il agrmente son récit d'une très plaisante invention du héros, qui revêt une cuirasse d'acier pour éviter la dent des requins au passage de la barre et se livre à des tours de prestidigitation qui lui assurent le respect absolu des noirs émerveillés. La fantaisie ne perd pas ses droits et se mêle ingénieusement aux premiers éléments fournis par les voyageurs. Les romanciers veulent

(1) L. JACOLLIOT. *Voyage aux rives du Niger* (1879), suivi de *Voyage aux pays mystérieux* (1880) et de *Voyage au pays des singes* (1883).

(2) A. DUBARRY. *Voyage au Dahomey* (1879). Également de Dubarry : *Les tueurs de serpents* (aventures d'un officier français au Tchad) (1892).

captiver leur jeune public et peignent l'Afrique sous ses aspects les plus colorés ; quand ils trouvent chez leurs guides une indication qui frappe par son originalité ou son étrangeté, ils ne manquent pas de l'exploiter ; ils brodent ; ils inventent au besoin. La précision géographique ne peut pas seule tenir lieu d'intérêt. Rappelons-nous que nous nous sommes enthousiasmés naguère au récit des exploits de Friquet, l'ingénieux *Gamin de Paris* (1), qui, dans une Afrique de fantaisie, boxe les sauvages, soigne un roi nègre, échappe par miracle aux anthropophages et aux grands singes, et dont la blague faubourienne se rit de tous les périls. Nos enfants reçoivent toujours en étrennes ces beaux livres rouges à tranches dorées, où aventuriers, explorateurs, Robinsons, uniformément bottés, barbus, le feutre en bataille, hantent brousses et forêts, savanes et déserts, en des paysages mélodramatisés par le crayon de Riou ou de Férat. Pouvons-nous en vouloir aux auteurs de nous faire assister à trop de sacrifices humains et de présenter trop de gorilles, de serpents, de puits d'or et de cimetières d'ivoire ?

Les relations des explorateurs nous intéressent, en dehors de toute autre considération, parce qu'elles contiennent de l'action vraie, réellement vécue ; la jeunesse goûtera pareillement les récits d'aventures qui lui donneront le sentiment du réel en reposant leurs éléments romanesques sur un fond de vérité nécessaire. Les romans historiques répondent à cette exigence ; ils comportent, en outre, un enseignement profitable. Dubarry, transposant un fait d'actualité, imagine l'histoire d'un soldat français qui, condamné par le conseil de guerre pour une faute de jeunesse, s'évade de sa prison, s'engage sous un faux nom à la Légion étrangère, combat au Soudan contre Samory, reconquiert son honneur, sa qualité de soldat et l'affection de sa fiancée. Les rapports du colonel Humbert et du capitaine Péroz fournissent les éléments du récit de la campagne ; les lianes, les serpents et les crocodiles ne sont évoqués que pour rendre l'aventure plus exotique, partant plus pittoresque (2). Badin, reconstituant à l'aide de documents publiés par les quotidiens de l'époque le journal de route d'un marsouin au Dahomey, garde une information plus scrupuleuse ; la marche vers Abomey, avec tous les incidents qui l'illustrèrent, tels que l'épisode du « camp de la soif » où la troupe française, exténuée, ne dut son salut qu'à un bienfaisant orage, est minutieusement détaillée ; mais il semble que la partie romanesque, la captivité du héros et son évasion du palais de Béhanzin, qui reste très vraisemblable, aurait eu intérêt à être développée davantage et peut-être même avec plus d'indépendance (3).

(1) L. BOUSSENARD. *Les aventures d'un gamin de Paris* (1880).

(2) A. DUBARRY. *Le rachat de l'honneur* (1895).

(3) A. BADIN. *J.-B. Blanchard au Dahomey* (1895).

Jean Drault a aussi donné un *Chapuzot au Dahomey* (1895). Ce n'est pas un roman historique, c'est une charge burlesque, pleine de convention et d'extravagance, une grosse farce de vaudeville.

Henri Monet, avec *Le siège de Médine*, réalise le type du roman d'aventures historique. Une part indispensable de fiction subsiste à côté de la relation des faits véridiques et s'y mélange adroitement. Paul Holle défend la citadelle encerclée par les troupes d'El Hadj Omar ; la fille de Duranton, ce voyageur français qui avait épousé une princesse noire de Médine, est réclamée comme captive par les assaillants ; les vivres s'épuisent, les munitions vont manquer. Le soldat indigène Madiane, qui aime Marie Duranton, se dévoue à franchir les lignes ennemies pour aller chercher du secours à Saint-Louis. Fait prisonnier par El Hadj Omar, il est entraîné malgré lui dans la troupe des assiégeants et les Français du fort le prennent pour un espion qui a caché son jeu. Cependant, Madiane parvient à rentrer à Médine ; accusé de trahison, il est emprisonné et condamné à mort. Mais Marie Duranton se rend à la prison ; ils troquent leurs vêtements, Madiane s'enfuit et réussit cette fois à prévenir Faidherbe, qui arrive à temps pour dégager la citadelle qui n'avait plus une charge de poudre et qui allait succomber. C'est là de l'histoire vraie, enclose en la forme attrayante d'une histoire imaginée ; c'est du drame vivant mis à la portée des enfants.

Le même souci de documentation exacte se manifeste chez les auteurs qui se proposent de développer dans les jeunes esprits, à la faveur de l'amusement qu'ils leur procurent, des sentiments de fraternité, d'humanité, ou, plus particulièrement, de montrer le sens dans lequel doit s'exercer notre action coloniale. Rossi et Méaulle s'aident en majeure partie des lettres des missionnaires de Lyon pour composer leur roman d'aventures au Dahomey, *L'homme aux yeux de verre* (1892) ; les auteurs n'ont pas seulement emprunté à ces journaux les descriptions de Wydah et d'Abomey, ils se sont aussi et surtout inspirés des exemples donnés par les missionnaires eux-mêmes pour magnifier, à la faveur de leur histoire, l'œuvre humanitaire que ces modestes représentants de la France et de la chrétienté ont menée dans ces contrées barbares. De même, Louis d'Etampes veut montrer le mouvement colonisateur de *La France au pays noir* en retraçant « les gestes de Dieu accomplis par les enfants de France, soldats, marins, prêtres et voyageurs » en Afrique occidentale. Il entraîne le lecteur à la suite de ses héros, un officier d'infanterie de marine, un enseigne de vaisseau, un missionnaire et un explorateur, au Sénégal, au Soudan, au Bas-Niger, au Dahomey, au Congo. Il dépouille, pour son exposé géographique, les notices publiées sur ces colonies et reprend, pour le compte de ses personnages, les anecdotes rapportées par Piétri, par Péroz, par Galliéni, par Archinard. Malgré ce que le récit peut avoir de conventionnel, c'est là une forme de vulgarisation qui n'est point négligeable. Henri de Noville (J.-H. Rosny aîné) utilise adroitement, dans *Le trésor de Mérande* (1903), les notes recueillies par Félix Dubois ; les premiers épisodes de ce roman coloré se déroulent sur le Niger et à Tombouctou, où d'audacieux voyageurs vont rechercher le trésor d'un oncle qui fut assassiné au cœur

de l'Afrique. Ce récit généreux prêche le culte de la force, de la bonté et de l'altruisme. C'est aux mêmes sentiments, qui touchent toujours la jeunesse, que fait appel Binger dans *Le serment de l'explorateur* (1903). Le héros, parti à la recherche du frère de sa fiancée, à travers la Mauritanie, le Soudan et la Côte d'Ivoire, a juré de ne jamais verser une goutte de sang dans son expédition. A travers les péripéties un peu romanesques de ce voyage, transparaît le noble principe auquel l'auteur lui-même resta fidèle au cours de sa grande exploration et qu'il oppose aux sanglantes trouées d'un Stanley. Le livre communique l'amour de l'homme et de la vie. La documentation géographique est — naturellement — d'une exactitude scrupuleuse ; c'est aussi un livre destiné à répandre une connaissance sommaire de l'A. O. F. La très prenante histoire du docteur Decourt concernant les luttes soutenues par *La famille Kerdalec au Soudan* (1911) est probablement le meilleur ouvrage d'enseignement africain qui ait été écrit pour la jeunesse. Chargé d'installer dans les pays du Niger moyen de nouveaux comptoirs pour une puissante compagnie de colonisation, Kerdalec part avec sa famille à la conquête commerciale du Soudan. Le traître nécessaire à l'aventure est un senoussiste opposé à l'influence française, mais que démasquera un fidèle domestique ; l'indispensable roman d'amour s'ébauche entre un brave garçon de la caravane et la propre fille de Kerdalec et se terminera par un mariage, à la plus grande satisfaction de tous. La trame du livre est faite d'éléments pris aux meilleures sources de la géographie et de l'histoire coloniales, et les détails d'ordre technique ou économique y sont habilement glissés sans nuire à l'intérêt de l'intrigue. L'auteur avoue qu'il a eu dessein d'instruire ses lecteurs ; il y a pleinement réussi ; car son volume, clair et vivant, qu'on lit avec plaisir comme un joli conte, est une contribution de valeur à la vulgarisation coloniale de la France (1).

Ainsi s'affirme dans la littérature enfantine une tendance vers une documentation de plus en plus serrée. Aux aventures fantaisistes de La Landelle ou de Louis Noir (2), succèdent des romans à forme géographique ou historique, constituant un enseignement colonial élémentaire qu'on ne saurait mésestimer. Ces fictions, mises avec adresse au service des réalités, ne suffisent sans doute pas à déterminer des vocations ; au moins donnent-

(1) Cf. le compte rendu de cet ouvrage dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, 1911. Citons aussi un bon livre de vulgarisation de Louis Sonolet, *Les aventures de deux négroillons* (1924), qui contient de très exactes notions relatives à notre colonie d'A. O. F. et constitue un excellent recueil capable d'instruire et d'amuser les enfants.

(2) Les feuilletons qui parurent dans le *Journal des Voyages* à ses débuts étaient aussi fantaisistes que les romans de La Landelle et de Louis Noir. Nous avons noté ailleurs (2^e partie, chapitre V) que ce journal contenait à présent des articles de bonne vulgarisation signés par Terrier et par Regelsperger. On y rencontre aussi des petits récits sur le Soudan, dus à Habert de Ginestet, qui entrent dans la catégorie des contes pour la jeunesse et qui, bien qu'imaginés de toutes pièces, ne se départissent pas d'une suffisante vraisemblance.

elles une leçon utile, dont le profit n'est pas toujours perdu. Elles développent la conception d'une vie plus large, plus entreprenante, plus intrépide ; elles exaltent l'action, l'endurance, la volonté, les qualités fortes, les nobles pensées ; elles instruisent en même temps qu'elles éveillent des curiosités neuves. C'est parce que ces récits ont leur part d'influence dans l'orientation d'un certain esprit public vers les choses d'Afrique qu'il nous a paru nécessaire de rappeler les titres des romans qui surent intéresser notre jeunesse aux colonies et préciser peut-être notre rêve exotique (1).

(1) Nous n'avons pas mentionné, dans ce rapide examen, les « histoires de l'Oncle Jean » (L'Oncle Jean au désert, chez les nègres, etc.) ; elles s'adressent non plus aux jeunes gens mais aux petits enfants ; ce sont plutôt des albums d'images, accompagnés d'un texte, que de véritables récits.

Mais sans doute convient-il de noter une histoire, parue dans la collection des « livres roses » (1920), intitulée *Les trois volontés de Malic*, et écrite par un instituteur noir d'A. O. F., Ahmadou Mapaté Diagne. C'est un petit conte moral qui, par le sujet traité, semble s'adresser plus particulièrement aux jeunes écoliers de la colonie. Il y a peut-être là une promesse intéressante pour l'avenir.

CHAPITRE II

LA TRADITION EXOTIQUE

Pierre Mille, répondant à un questionnaire posé par Frappier à propos de la littérature coloniale (1), disait que nous ne possédions guère qu'une littérature de touristes coloniaux. On verra plus loin les restrictions que nous croyons devoir apporter à cette affirmation ; celle-ci comporte néanmoins une part de vérité certaine. Le romancier colonial, en effet, est souvent un voyageur d'une catégorie à part, qui ne publie pas de récit de voyage, mais qui utilise directement ce qu'il a vu et senti, sur le plan de l'œuvre d'art, dans une nouvelle ou dans un roman. C'est ainsi que Pierre Loti, dans le *Roman d'un spahi* (1881), ne fait qu'arranger les feuillets de son carnet intime. Il écrit chaque soir sur un journal ce qui lui est arrivé depuis la veille, ce qui l'a frappé, ce qui a retenu ses yeux et son esprit ; ensuite, il corrige, ajoute ou retranche, et transpose dans une histoire romancée ses aventures personnelles ou, en tout cas, donne à son héros une âme exactement semblable à la sienne. Le spahi Jean Peytral est l'image de Loti au Sénégal ; il traduit sa vie du moment, comme dans les autres livres de cet auteur les personnages sont le reflet des vies diverses qu'il a successivement vécues par le vaste monde. Le *Spahi* est peut-être le plus « arrangé » des ouvrages de Loti ; il n'en est pas moins composé à l'aide de son journal, dont les notations forment l'essentiel du récit. L'action, d'ailleurs, est un prétexte à décors, et l'écrivain cherche surtout des motifs inédits. C'est le thème habituel de l'aventure sentimentale entre un Européen et une indigène. Le spahi Jean Peytral fait son temps au Sénégal ; il a laissé au pays une fiancée qu'il aime, et ne songe qu'à l'épouser dès son retour dans les Cévennes. Il a pris, à la suite d'une mésaventure avec une signare de Saint-Louis, une petite maîtresse indigène, ou plutôt Fatou Gaye s'est amourachée de lui et il l'a laissée s'installer chez lui. Le jour du départ est venu ; faible, Peytral laisse partir un camarade à sa place ; il n'épousera pas sa fiancée qui, lasse de l'attendre en vain, se mariera avec un autre ; il reste au Sénégal avec la petite négresse qui, insensiblement, affirme son pouvoir sur son amant ; ses colères brusques lorsque Fatou Gaye a vendu, pour acheter un pagne neuf, quelque souvenir cher à Peytral, ne tiennent pas à l'annonce qu'elle l'a rendu père, et il reprend la vie commune, le

(1) FRAPPIER. *Enquête sur la littérature coloniale* (« Dépêche coloniale », 1909).

cœur tout remué. Mais, dans un combat contre les Bambara, le spahi est tué ; lorsqu'elle apprend la mort de Jean, Fatou Gaye s'achemine vers le lieu du combat, en plein désert, puis, ayant trouvé le cadavre qu'elle cherchait, elle étrangle d'abord son fils, l'enterre à côté du père, et se laisse ensuite mourir sur le corps de celui qu'elle aimait. Jean Peytral est un grand enfant sans volonté, qui s'abandonne aux circonstances et se laisse mener par Fatou Gaye ; celle-ci est légère, coquette et passionnée ; sa fin romanesque est invraisemblable. Il n'y a aucune pénétration psychologique, surtout dans l'étude du caractère de la jeune négresse. Mais il reste à Loti d'être un peintre et un poète. Il excelle à montrer les paysages qu'il a vus, les gens qu'il a rencontrés, les scènes auxquelles il a assisté ; nul mieux que lui n'a parlé de la tornade (1) ou décrit la fureur des bamboulas de printemps, « annamalis fobil », hurlement de désir effréné, de sève noire surchauffée, d'hystérie torride, que poussent les griots en frappant sur leur tam-tam, que répètent avec frénésie les hommes et les femmes, les garçons et les filles, et que chantent aussi la nature, l'air, la terre, les plantes, les parfums ; nul n'a su rendre comme lui la morne splendeur du Sénégal, l'engourdissement des heures chaudes, la tristesse des marécages silencieux, la plate campagne du Cap Vert, l'immobilité de la mer équatoriale et ces étranges nuits froides du Soudan qui ont la splendeur claire de nos nuits d'hiver, avec plus de transparence et de lumière (2). Les mots les plus simples, les plus usuels expriment toutes les nuances de sa sensibilité devant ces paysages, dont l'évocation éveille en nous une foule d'images latentes. Sa peinture devient une poésie par son étrange pouvoir de suggestion. Loti est avant tout un impressionniste. Sans doute, un séjour prolongé eut-il modifié l'impression ressentie au premier contact

(1) « Oh ! la première tornade ! Dans un ciel immobile, plombé, une sorte de dôme sombre, un étrange signe du ciel monte de l'horizon. Cela monte, monte toujours, affectant des formes inusitées, effrayantes. On dirait d'abord l'éruption d'un volcan gigantesque, l'explosion de tout un monde. De grands arcs se dessinent dans le ciel, montent toujours, se superposent avec des contours nets, des masses opaques et lourdes ; on dirait des voûtes de pierre près de s'effondrer sur le monde, et tout cela s'éclaire en dessous de lueurs métalliques, blêmes, verdâtres ou cuivrées, et monte toujours. Les artistes qui ont peint le déluge, les cataclysmes du monde primitif, n'ont pas imaginé d'aspects aussi fantastiques, de ciels aussi terrifiants. Et, toujours, pas un souffle dans l'air, pas un frémissement dans la nature accablée... Puis, tout à coup, une grande rafale terrible, un coup de fouet formidable couche les arbres, les herbes, les oiseaux, fait tourbillonner les voutours affolés, renverse tout sur son passage. C'est la tornade qui se déchaine, tout tremble et s'ébranle ; la nature se tord sous la puissance effroyable du météore qui passe. Pendant vingt minutes environ, toutes les cataractes du ciel sont ouvertes sur la terre ; une pluie diluvienne rafraîchit le sol altéré d'Afrique, et le vent souffle avec furie, jonchant la terre de feuilles, de branches et de débris... Et puis, brusquement, tout s'apaise. C'est fini. Les dernières rafales chassent les derniers nuages aux teintes de cuivre, balayent les derniers lambaux déchiquetés du cataclysme, le météore est passé et le ciel redevient pur, immobile et bleu (p. 38). »

(2) On se reportera aisément aux passages indiqués dans l'édition Calmann Lévy : les bamboulas, p. 43 et 56 ; la nuit sur la mer équatoriale, p. 80 ; les marécages, p. 88 ; les nuits soudanaises, p. 35 et 36 ; etc. A côté de ces ensembles, le livre est parsemé de courtes descriptions, notées d'un trait rapide et sûr, qu'il est difficile de détacher du récit et dont la succession renforce l'image que l'auteur veut donner du pays.

du pays, dégagé la part de rêverie ou de désir mêlée à la vision des objets, et permis à l'auteur de saisir le vrai caractère des habitants ; le *Roman d'un spahi*, qui connut la faveur du public, n'en demeure pas moins l'excellent livre exotique et le premier ouvrage coloré qui ait averti notre curiosité du Sénégal.

Paul Vigné d'Octon, dans une histoire analogue au roman du spahi, s'oppose en tous points à Loti. Entre un être de race blanche, dit-il, et un être de race noire vivant dans son milieu d'origine, l'amour, au sens psychologique du mot, ne peut exister ; en cette matière, les relations entre l'Européen et la femme indigène ne sont que des accouplements physiques, dans lesquels, au surplus, la négresse reste passive. La mère soignera l'enfant né de cette union, comme tout animal prend soin de ses petits. En présentant autrement la femme noire de Sénégal, en la dotant de qualités, en lui prêtant des sensations, en la rendant capable de sentiments, Loti a pu, sous la magie des mots, faire surgir les plus poétiques et les plus attrayantes fictions, mais il s'est éloigné de la vérité vers laquelle doit tendre le roman d'observation. Vigné d'Octon, dans son livre *Chair noire* (1889), veut représenter la négresse du Sénégal telle qu'elle est en réalité. Cette idée de réaction contre la trop grande liberté prise en l'espèce par Loti annonce, dans une certaine mesure, le mouvement colonial dont nous aurons à parler plus loin et qui se manifeste par une opposition marquée contre le trop facile exotisme de la littérature touristique. Un jeune officier de santé, désigné pour le Sénégal, prend part à une opération de police et sauve une petite esclave des mains de nos auxiliaires indigènes. Aïssata devient la domestique, l'amie et bientôt la maîtresse de son sauveur. Celui-ci, en effet, ne résiste pas aux ardeurs du climat et aux privations de l'éloignement. Mais l'amour qui unit les jeunes gens est purement physique ; et s'il y entre parfois une pointe de sentimentalité, c'est le fait du blanc, pas de la négresse. Emporté par un accès pernicieux, le petit major meurt tristement à l'hôpital. Aïssata l'assiste jusqu'au dernier moment, mais sans désespoir, presque avec indifférence, un peu comme un chien qui voit partir son maître. Vigné d'Octon, médecin de la marine en service aux Rivières du Sud, a utilisé dans son roman l'expérience acquise au cours de son séjour à la colonie ; mais, malgré son intention nettement exprimée, malgré le rappel de quelques scènes vécues, son histoire n'apparaît pas comme la « mise au point » annoncée. Il semble que l'auteur ait forcé la nature à entrer dans son ouvrage à l'appui de sa thèse. Nous avons déjà signalé, à l'occasion de ses livres de voyage, cet effort de composition. Le même procédé se retrouve dans la plupart de ses romans ou de ses contes. L'Afrique, pour lui, est toujours la « terre de mort ». Dans *L'amour et la mort* (1890), il poursuit l'œuvre entreprise dans ses précédents ouvrages ; il montre les effets du climat africain, qui enfante la fièvre pestilentielle et qui attire l'Européen aux terribles voluptés charnelles ; il décrit,

avec un réalisme qu'on lui a souvent reproché, les tentations multiples auxquelles peu à peu succombent ses héros ; il dit l'étreinte de la dange-reuse Vénus noire, qui vous brûle, et la morsure de la malaria, qui vous glace, et il représente l'amour des négresses et l'emprise de la fièvre comme une revanche du pays contre les conquérants étrangers. Dans *Martyrs lointains* et *Au pays des fétiches* (1891), Vigné d'Octon continue la même campagne, avec le sentiment d'accomplir un devoir nécessaire pour arrêter la conquête soudanaise, mangeuse d'hommes (1). Il donne une suite de contes, développant tous à peu près le même thème, et qui dépeignent le Soudan comme un pays meurtrier où nos soldats languissent et succombent tristement, loin de ceux qu'ils aiment (2). Quelquefois, il met en scène des indigènes (histoire de *Djelai*) pour montrer que le pays n'est pas plus clément aux autochtones qu'aux étrangers, car ceux-là sont persécutés par les fétiches. Le fond reste toujours le même et la forme parfois identique (3). Il ne faut cependant pas méconnaître les qualités d'écrivain de Vigné d'Octon ; il sait peindre un décor, animer un récit, rendre poignantes les histoires qu'il conte. Il a lui-même souffert au Sénégal, et ses ouvrages expriment avec acuité cette souffrance physique et morale ressentie au début de la conquête. Sa prose est « imprégnée de larmes et de sang » ; ses peintures sombres, ses descriptions tourmentées, ses paysages tristes sont le reflet d'une sensibilité malade. En somme, il a tracé, peut-être sans s'en douter, une sorte d'autobiographie. Mais tous les coloniaux ne se retrouvent pas en lui.

Comme Loti, comme Vigné d'Octon, Maurice Dubard est un marin que les obligations de sa carrière ont amené un jour au Sénégal ; et c'est probablement, avec d'indispensables retouches, une aventure personnelle qu'il raconte dans son roman *Fleur d'Afrique* (1894). Loti, épris du néant des choses, se laisse gagner par le spleen de la terre chaude ; Vigné d'Octon voit sa volonté peu à peu se dissoudre dans le soleil ; Dubard, ou plutôt le héros qu'il représente, ne sacrifie pas sa personnalité à sa maîtresse ; il sort victorieux de la lutte et, à la fin, reste épris de cette rude Afrique qui l'a

(1) Dans ces ouvrages, Vigné d'Octon s'élève aussi contre nos entreprises coloniales aux Antilles, en Indochine et à Madagascar. A la Chambre des députés, où il siégea de 1892 à 1895, P. Vigné poursuivait l'œuvre commencée dans ses romans. (Cf. première partie, chapitre III.)

(2) Cf. Le petit piou-piou (dans *Martyrs lointains*) et La mort du gabier (dans *Au pays des fétiches*), très représentatifs de la « manière » de Vigné d'Octon.

(3) Les mêmes contes sont publiés souvent dans des ouvrages portant des titres différents. *Funérailles* se trouve à la fois dans *Au pays des fétiches* et dans *Terre de mort*. *La mort du gabier*, *Samgadi* figurent dans *Martyrs lointains* et dans *Au pays des fétiches*. Le « Figaro », en 1887, avait déjà publié *Les noces du sergent*. D'autre part, il est facile de s'apercevoir que très fréquemment des descriptions, des images, des phrases entières sont empruntées mot pour mot à des ouvrages antérieurs du même auteur, généralement au premier de ses ouvrages, *Le journal d'un marin*, qui contient la matière de presque tous les suivants. La diversité des titres peut faire illusion ; il s'agit, la plupart du temps, de redites ou de remaniements superficiels (cf. 1^{re} partie, chapitre III).

fait peut-être souffrir, mais qui l'a virilisé. Le livre développe l'histoire banale de la liaison d'un officier de marine avec une « signare » de Saint-Louis ; les personnages sont peu étudiés ; la mulâtresse, trop raffinée, ressemble à une Européenne ; plus rien ne subsiste de son âme primitive. L'intérêt réside plutôt dans la description de la vie des noirs. Le récit est composé de façon que l'auteur puisse faire défiler un certain nombre de scènes locales, fêtes, tams-tams, palabres, et de légendes populaires ; mais le procédé est rudimentaire, et la peinture des mœurs indigènes ne dépasse pas en mérite celle qu'on rencontre dans mainte relation de voyage. Dubard demeure un voyageur, un passant ; son roman n'est qu'une forme donnée à ses souvenirs de séjour au Sénégal.

Paul Bonnetain aussi est un voyageur. Il est allé au Soudan au moment de la conquête, en mission officielle, et il n'a fait que traverser le pays sans y séjourner. Il laissa à sa femme, qui l'accompagnait, le soin d'écrire le journal de route de la petite expédition (1). De son propre carnet, il tira un volume de contes, *Dans la brousse* (1895), suite de tableaux vigoureux, attrayants, précis, qui reflètent les sensations éprouvées par l'auteur en quête d'exotisme africain. Le voyageur, racontant sa randonnée, procède, dans son journal, par affirmations ; le littéraire, transposant son récit dans le domaine artistique, procède, au contraire, par suggestions. M^{me} Bonnetain disait que le paysage était monotone et qu'il faisait très chaud ; son mari cherche à faire sentir la tristesse du décor et la toute-puissance du soleil (2). On dirait que les comparaisons coloniales qu'il fait malgré lui le gênent pour apprécier convenablement le Soudan (3) ; à cet égard, le jugement plus dégagé de sa femme, pour qui c'est le premier grand voyage,

(1) M^{me} BONNETAIN. *Une Française au Soudan* (cf. 1^{re} partie, chapitre IV).

(2) Cf. « Le Monstre », p. 31 : « Il vient de s'éveiller, là-bas, très loin... Et tout de suite c'est le jour, sans qu'on ait vu s'en aller l'ombre. Invisible encore derrière les rochers roses, il approche. Un souffle le précède... Et cette haleine est déjà chaude... Et, soudain, le voici sur la crête, le Monstre. Il monte, il monte encore, en sa gloire assoiffée et furieuse. Puis, las sans doute de retrouver aussi morne l'horizon morne de la veille, ou peut-être pour mieux jouir de sa dévastation d'hier et de toujours, il semble s'immobiliser, en arrêt... Sous l'immuable ciel, la brousse est morte... Un « charognard » étire ses ailes au bout d'une branche. Et la bête est affreuse et a faim. Et la branche se calcine, veuve de feuilles. Des heures passent, longues, muettes, résignées ; le Monstre semble à peine se mouvoir. Entre les gommiers rares, l'ombre s'est ratatinée en cercle étroit autour des verdure de zinc... Des blocs d'oxyde de fer saignent parmi les termitières... Des heures continuent à passer... La chaleur s'exaspère, le ciel arde plus fort, l'air, plus atrocement bleu, vibre et brûle. Le Monstre enfin se meut, lentement... Il a grandi. Sa menace est devenue provocante. On dirait qu'il fait tête à un adversaire dont on ne voit pas l'approche, qu'il cherche un crâne à vriller, ou qu'il veut se repaître, un dernier coup, de l'agonie des choses... Plus rapides, les heures coulent ; et le ciel apparaît moins érudiment bleu à l'Est où pointent, peu à peu, une tendresse gris perle, des espoirs de résurrection, des nuances... L'ombre du baobab s'allonge... Il vient de s'endormir, là-bas, très loin. Une seconde, le ciel, au-dessus de la brousse réveillée, roule, tel un fleuve jaune... Et tout de suite, c'est la nuit, sans qu'on l'ait vu s'en aller, le Monstre : le soleil. »

(3) P. Bonnetain est un grand voyageur colonial qui a visité les Antilles, la Guyane, l'Indochine et aussi Ceylan, l'Inde anglaise, la Chine. (Il a rapporté du Tonkin un livre intitulé *L'opium* (1886), qui se range parmi les meilleures productions de la littérature indochinoise de langue française.)

serait de meilleur aloi. Paul Bonnetain, comme Loti, aspire à voir des cieux nouveaux, est séduit par les pays étrangers ; mais l'ennui qu'il porte en lui, à l'exemple de Loti, réapparaît bientôt et teinte ses écrits ; c'est, encore comme Loti, son paysage intérieur qu'il dépeint le plus volontiers à travers ses évocations du ciel, de la brousse et au soleil. Son livre renferme cependant de belles pages ; il contient de vrais petits poèmes en prose, au rythme sûr (1), des tableaux nuancés, où la couleur des choses est rapidement saisie et fidèlement rendue (2), et des récits anecdotiques qui montrent la vie des soldats au lointain Soudan, à l'époque héroïque, des pauvres petits troupiers qui, après avoir lu Jules Verne, ont rêvé d'aventures fabuleuses et qui végètent misérablement dans des paillottes nues, entre leur appareil télégraphique et leur hamac étroit, et qui, parfois, meurent tout seuls, perdus dans leur bled morne, sous le soleil impitoyable (3). Une fine émotion souligne le conte. Ce recueil n'est pas l'œuvre quelconque d'un écrivain quelconque.

L'Afrique, en général, a peu d'attraits pour le passant qui traverse rapidement le pays et qui, désormais, connaît le Sénégal ou le Soudan. Il faut vivre sur place pour ressentir le charme particulier de la brousse « courte et crépelée » et des villages lointains, espacés les uns des autres, avec leurs coutumes des anciens jours et leurs populations sobres et indolentes. A celui qui aime les « paysages méditatifs », qui sait s'intéresser à l'existence primitive des noirs, le pays sera accueillant. Des sensations élémentaires, des images calmes, des états d'âme très simples, de courts tableaux de la vie indigène, telle est la matière du livre d'Azal, *Sylves noires* (1901). Le chant d'un oiseau, des pirogues sur le fleuve, le geste de prière d'un croyant, des heures solitaires de vague nonchaloir sur une plage déserte, la joie d'oublier le présent dans quelque hameau perdu de la brousse, voilà pour un contemporain des impressions d'un émoi contestable, sans doute. Là-bas, elles palpitent du grand souffle de la vie et revêtent un éclat spécial sous le ciel d'Afrique. Le mérite de ces petits poèmes en prose, aux phrases harmonieuses et colorées, est qu'ils ne traduisent plus les sensations rapides d'un voyageur, mais qu'ils reflètent la poésie silencieuse et vraie de la brousse africaine. Azal a séjourné au Sénégal, et il s'est efforcé de connaître aussi la mentalité des habitants. Il ne représente pas seulement des attitudes, mais, derrière les gestes qui accompagnent les pensées, il essaye de dévoiler ces pensées elles-mêmes. « Ils arrivent, par deux ou trois, à travers la savane triste. Leur poitrine, leurs longues jambes poussiéreuses sont nues, d'un noir gris de cendre... Ils dorment où ils peuvent. Ils vaguent tout le jour, ça et là, d'un air fureteur. Leurs yeux inquiets

(1) Cf. « Le confrère », p. 3.

(2) Cf. « L'incendie », p. 165.

(3) Cf. « Chef de gare », p. 43.

donnent cette pénible impression : que c'est la seule idée de nourriture qui vous regarde ainsi, crispée au fond de leurs pauvres cerveaux de brutes (p. 75). » Le soir, « ils restent silencieux. Sur leurs faces simiesques se lit une sorte d'anxiété. C'est, plus intense chez ces primitifs, la même tristesse vague éprouvée par tous les humains lorsque tombe le crépuscule, un atavisme persistant, l'ancestral effroi de la nuit peuplée d'invisibles dangers, propice aux surprises des fauves, de l'ennemi (p. 25). » Cependant, ces indications restent encore isolées parmi des descriptions, d'ailleurs pleines de vie et de relief (1). Plus qu'une esquisse psychologique, les fins tableaux d'Azal forment un livre d'impressions, d'impressions profondes et sûres, notées par un artiste qui vit quotidiennement au milieu du pays dont il parle, et qui révèle l'âme intime des choses, qu'il a su pénétrer.

L'action coloniale poursuivie en A. O. F. et les écrits des voyageurs — journaux de route, rapports de mission ou romans — répandant la connaissance de cette action, ont eu une répercussion sur quelques ouvrages d'écrivains métropolitains qui ne sont jamais allés à la colonie, mais qui ont subi le mirage des rives lointaines et qui ont incorporé dans leur production du moment certains matériaux fournis par ces voyageurs. Cario et Régismanset, dans leur étude sur *L'exotisme* ont indiqué à grands traits cette influence coloniale sur l'œuvre des écrivains sédentaires. Emile Zola conduit au Niger un personnage de son livre *Fécondité* (1899) et en fait le pionnier de la plus grande France dans la riche vallée soudanaise : sa description enthousiaste du pays, inspirée de la lecture de *Tombouctou-la-mystérieuse*, est dictée par son ardent désir de voir la France s'épancher vers les pays neufs. Henry Bordeaux place au Soudan, également, un épisode de son roman *La voie sans retour*. La conquête militaire attire l'attention publique ; on a tendance à parler du Soudan ; ce n'est plus tout à fait une région inconnue, et les romanciers y envoient volontiers leurs héros y gagner de la gloire ou y refaire leur honneur (2). La colonie entre dans la littérature métropolitaine à la suite des événements qui l'ont fait connaître. L'actualité, toujours bien accueillie du public, est adroitement utilisée. Les « scandales coloniaux », qui ne manquent pas d'avoir leur

(1) Cf. « Le grand marché », p. 101. Les plus courtes descriptions ne sont pas celles qui ont le moins de couleur (cf. « Une fête » ; « Le matin » ; « Un coin de village »). Toutes sont vues, très exactement. Voici deux négresses autour du feu, dans leur case ; leur attitude éveille l'idée de deux idoles : « Deux toukoulors, très vieilles, se chauffent au centre d'une case. La flamme qui danse à la bise fait d'or vermeil les anneaux d'argent de leurs jambes croisées et de leurs poignets ; elle met de brèves fulgurations colorées aux verroteries de la haute coiffure en forme de tiare et se joue sur leurs noirs visages sévères, d'impressionnante laideur. Etranges figures, aussi rigides que des statues de basalte, — fétiches très anciens enfermés dans la hutte sainte et devant qui brûlerait, sans jamais s'éteindre, un feu rituel (p. 79). »

(2) R. DORGELES, *Saint Magloire*. H. BORDEAUX, *Les Roquevillard*. LÉON DAUDET, *La fausse étoile*.

Nous ne citons évidemment pas tous les auteurs qui, à un moment donné de leurs livres, ont parlé du Soudan ou de l'Afrique occidentale. Nous nous bornons à marquer une tendance existante.

écho dans la presse, fournissent des motifs d'intrigue aux dramaturges : la révolte de Voulet sert de thème initial au *Coup d'aile* (1906), de F. de Curel. De même sont exploitées des situations nouvelles créées par les circonstances : Lucien Gleize, dans *Une blanche*, montre les désirs qu'éveille l'unique Européenne habitant un poste de brousse. Les beaux exploits de la conquête inspirent aussi les poètes : André Corbie évoque *L'épopée africaine* (1908) et chante la grandeur de l'œuvre coloniale française en vers bien frappés, que ne rebute pas l'assonance barbare des appellations locales. On trouve, chez la plupart des auteurs, le souci d'une certaine couleur locale, qui se manifeste non seulement dans le décor mais aussi dans les personnages. Avant d'écrire, ils se sont renseignés sur le pays et sur la vie qu'on y mène ; l'apport considérable des écrivains coloniaux dans les domaines les plus divers a facilité leur documentation. A cet égard, le romancier le mieux informé, le plus au courant du monde africain, est E.-M. de Vogüé, qui s'est fait le défenseur et le vulgarisateur de l'idée coloniale en France (1). Dans le chapitre des « Soudanais », un des plus beaux de son livre *Les morts qui parlent* (1901), il trace, dans un milieu vivifiant d'énergie et de gaieté, les portraits authentiques de nos officiers coloniaux qui, silencieusement, conquièrent des empires, organisent des provinces, préparent la force noire, types d'hommes complets en qui se reflète la figure de la vraie France. « Initié, heure par heure, aux idées, aux travaux, aux espérances des « Soudanais », Andarran découvrirait avec admiration un monde inconnu... Un trait commun caractérisait ces hommes d'action et les différenciait des hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait : du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun d'eux avait porté au maximum de rendement sa valeur individuelle ; chacun s'était développé dans toutes les directions, essayé contre toutes les difficultés qui trempent le caractère et assouplissent l'intelligence. Dans chacun de ces jeunes hommes, les nécessités multiples et changeantes de leur tâche exerçaient à la fois un combattant, un explorateur, un diplomate, un administrateur, un ingénieur, un planteur : un chef complet, en deux mots, prompt à la décision, debout sous la responsabilité... Qui donc le disait malsain et fiévreux cet air du Sénégal ? Jacques le sentait réparateur (2). » Les coloniaux eux-mêmes furent ses meilleurs informateurs ; l'écho de la pensée et des sentiments de quelques soldats notoires résonne à travers les paroles des héros que l'auteur a créés à leur image ; les traits et les services de Galliéni, Binger, Monteil, Marchand, Lyautey sont volontairement mêlés dans le personnage de Pierre Andarran (*Les morts qui parlent*) ou de Tournoël (*Le maître de la mer*). Vogüé voit

(1) En dehors de ses romans, Vogüé a publié de nombreux articles de vulgarisation dans diverses revues (« Les Indes noires » ; « La France en Afrique » ; « Ceux de Bir Taouil », etc.).

(2) *Les morts qui parlent*, p. 155.

dans l'Afrique qui les a formés une école d'action et de caractère, et aussi le réservoir de force et de vertu d'où, un jour peut-être, la France tirera son salut. Cette idée du relèvement de la France par l'Afrique se retrouve chez plusieurs écrivains coloniaux que nous avons eu l'occasion de rencontrer déjà et que nous avons proposés à ceux qui recherchent « l'avant-guerre » dans la littérature française. C'est la même idée qui anime le roman de M. Barrière, *Le monde noir* (1909) ; l'auteur pressent le conflit européen latent et veut réveiller l'écho du patriotisme français. S'appuyant avec vraisemblance aux réalités du présent, il écrit l'épopée imaginaire de la colonisation africaine poussée aux dernières limites du progrès et ranime l'orgueil national à la vision des destinées de notre empire d'Afrique. L'intention généreuse compense ce que la documentation a de trop livresque. Pour riche et variée qu'elle soit, la documentation ne doit pas apparaître constamment sous la trame du récit. Jean Renaud, conduisant en Mauritanie un des héros de son roman *Les errants* (1913), utilise avec à propos les rapports des officiers de la colonne de l'Adrar. Pour l'affabulation romanesque de *L'Atlantide* (1919), Pierre Benoît a puisé à bonne source son information première ; la pratique familière des journaux de route des explorateurs sahariens et des récits des grands voyageurs africains lui a permis, non seulement d'écrire quelques pages exactes sur le désert, mais aussi de symboliser l'attraction étrange de l'Afrique profonde sur l'Européen. Le roman d'aventures à cadre colonial est à la mode (1). Quelques écrivains ont cédé à la tentation de mettre en œuvre la connaissance directe et personnelle qu'ils ont acquise des pays et des peuples africains : Robert Randau donne *La ville de cuivre* (1923), curieux roman à l'allure entraînante, où la transposition de souvenirs algériens et soudanais donne de la vie et du relief à la fiction imaginée ; Gilbert d'Alem (colonel Bernard) brode autour de la conquête soudanaise la captivante histoire de *Madame Samory* (1924), où passent des descriptions de brousse et de forêt, de foules et de combats, qui montrent que l'auteur a vu et su voir ; c'est toute une page d'histoire africaine, et non la moins éloquente, la moins pittoresque, qu'évoque cette odyssée d'Irène aux cheveux d'or dans le cadre étrange des cours des tyrans noirs, dans ces contrées arden-tes où se meuvent des peuples divers, où se nouent des passions farouches, où s'ébauchent des empires fabuleux. Les colonies jouissent d'une faveur momentanée. Les auteurs métropolitains n'y conduisent plus seulement un personnage épisodique, ils y transportent l'action même de leur récit.

(1) Notons, pour l'Indochine, *Les dieux rouges* (1922), par Jean d'Esme ; pour la Tunisie, *Anaitis fille de Carthage* (1923), par Omessa ; pour l'Afrique centrale, *L'empire du monde* (1923), par Lecoq et Hagel. *Les agoulous* (1923), par R. Marival. Cette mode apparaît aussi dans les productions cinématographiques ; mais les auteurs de romans filmés accusent souvent une ignorance regrettable des choses coloniales ; nous n'en voulons pour exemple que *Tao* (1923), d'Arnould Galopin, dont l'action se passe en Indochine et en A. O. F., et qui prouve une méconnaissance totale des colonies d'Afrique occidentale.

Edmond Haraucourt analyse, dans *Vertige d'Afrique* (1922), l'évolution d'une passion amoureuse chez un officier en service au Sénégal au temps de Faidherbe. Il n'a évidemment pas manqué de glisser dans son étude psychologique des indications suffisantes sur le pays et sur les événements qui ont marqué l'histoire de notre conquête. Mais il est bien certain que l'Afrique, dans ce roman, ne représente qu'un décor extérieur et n'a été choisie qu'en raison des influences supposées que son climat exerce sur l'esprit du héros, ou encore parce que c'est là un cadre approprié que les romans coloniaux et les circonstances ont mis en vogue. On s'en tient à des notations succinctes ; à moins que, pour dépayser le récit, l'auteur ne peigne la vie coloniale sous les couleurs exotiques conventionnelles. C'est peut-être de bonne foi que M^{me} de Valcombe a ainsi figuré l'histoire mauresque intitulée *Métempsychose* (1923). Un officier, dans un bal, à Saint-Louis, rencontre une Française déguisée en Fatma, et croit revoir en elle une indigène qu'il aima naguère et qui mourut d'amour pour lui. La jeune Française, séduite par le récit de cette aventure que lui conte l'officier, se sent attirée par le romanesque de cette passion ; sa personnalité se transforme peu à peu, et elle incarne bientôt l'ancienne mauresque. Le livre est peut-être un poème plutôt qu'un roman, un prétexte à exprimer la vision intérieure de l'auteur plutôt qu'à peindre exactement la vie africaine. Ce procédé, qui est celui de Loti et de Bonnetain, manque de soumission au réel. Il semble pourtant qu'un séjour prolongé à la colonie (M^{me} de Valcombe, femme d'un administrateur colonial, a vécu plusieurs années au Sénégal) doive effacer la sensation d'exotisme qu'un voyageur peut emporter en passant et la remplacer par une image plus naturelle et plus vraie du monde colonial. Mais le public, en l'espèce, est le plus coupable ; car il existe une catégorie de lecteurs qu'on peut appeler aussi des touristes, qui ne s'intéressent qu'à l'étrange, au clinquant, au dépaysement, au décor « oriental ». Ce public veut qu'on lui représente les colonies selon l'idée qu'il s'en est faite, c'est-à-dire le plus exotiquement possible. La tâche des écrivains coloniaux doit donc être de réagir contre cette tendance que, bénévolement, certains voyageurs ou romanciers ont suivie, sinon entretenue.

CHAPITRE III

LES ÉCRIVAINS COLONIAUX

L'histoire littéraire, comme l'histoire tout court, s'accommode mal de démarcations rigoureuses. On introduit, pour plus de clarté, des divisions nécessaires, qui ne forcent pas la vérité ; mais il ne faut pas donner à ces classifications un sens absolu. L'exotisme nouveau que nous allons essayer de dégager de l'œuvre des écrivains coloniaux se trouve indiqué déjà dans quelques-uns des ouvrages énumérés au chapitre précédent. A l'exotisme sentimental de Loti, Vigné d'Octon oppose une formule moins superficielle en peignant l'amoureuse noire telle qu'elle est en réalité. A l'exotisme pittoresque de Bonnetain, Azal ajoute une touche plus pénétrante des êtres et des choses. Un effort vers une étude plus exacte et plus approfondie des caractères s'est manifesté dans la littérature africaine avant l'apparition des romans de Robert Randau ou d'André Demaison, qui marquent l'évolution complète du genre exotique vers un exotisme psychologique, expression du « colonialisme » moderne. On pourrait aussi relever des traces de cet effort nouveau dans plusieurs livres des voyageurs que nous avons cités au début de ce travail. Toutefois, ce n'est là qu'une tendance encore imprécise. Les écrivains « qui mirent les colonies dans la littérature », à l'exemple de Loti, y cherchèrent surtout de l'exotisme romantique ; ils virent les pays d'outre-mer en peintres, en poètes, y collectionnèrent des images, y poursuivirent leurs rêves. Ils n'y virent pas les hommes. Il y a cependant, dans le monde colonial, autre chose que des paysages, et « la nature n'est intéressante que pour autant qu'elle sert de cadre aux humains » (1). Le mérite des écrivains coloniaux est d'avoir regardé, dans les colonies françaises, les hommes qui s'y trouvaient et, en premier lieu, les Français.

Un des premiers, Pierre Mille a cherché à voir le Français aux colonies, au cours de ses voyages en Afrique, en Indochine ou à Madagascar, et la majeure partie de son œuvre apparaît comme une étude du Français colonial. Il a condensé ses observations dans un type de marsouin, Barnavaux, qui a traîné sa blague et sa philosophie sous toutes les latitudes, et qu'on reconnaît pour l'avoir rencontré maintes fois dans la vie, comme dans la littérature. « Barnavaux, c'est le soldat français, ou plutôt c'est

(1) Cf. l'article de Dumont Wilden sur « Pierre Mille, écrivain colonial », dans *Les nouvelles littéraires* (août 1924).

le guerrier à la manière française, un peu chevalier, un peu gentilhomme, un peu ruffian, ne comprenant la discipline que dans le danger, capable de dévouement, de sacrifice, d'héroïsme, incapable de respect. Personnage classique, en somme, et que l'on voit passer plus ou moins déformé dans tous les romans d'aventures... Personnage populaire, sinon classique. Personnage populaire parce que, au fond, ce personnage là c'est le Français type (1). » Pour tracer ce portrait, Pierre Mille n'a pas composé un roman ; il a adopté le genre de la nouvelle, courte, vivante, qui chaque fois peint un aspect nouveau du personnage. Barnavaux est le principal héros des histoires que Pierre Mille groupe sous le titre *Sur la vaste terre* (1906) ou *Barnavaux et quelques femmes* (1908) (2), et qui sont le résumé de ses observations, de son expérience et de ses intuitions ; histoires tour à tour émouvantes, comiques et sérieuses, contées avec une verve originale, un accent sincère, un fin mélange de vie et de fantaisie, et qui parfois s'élèvent à la hauteur d'un symbole (3). Mais pour bien comprendre Barnavaux, il faut lire tous les Barnavaux ; et ceux-ci nous entraînent loin de notre étude. Il y a peu de pages, dans ces recueils d'« histoires exotiques », qui concernent l'Afrique occidentale, et c'est d'une manière indirecte, en quelque sorte, que Barnavaux — figure générale — touche à l'A. O. F. Pierre Mille n'a pas donné sur cette colonie le livre que nous pouvions attendre et que sa connaissance du pays — qu'il lui était facile d'approfondir — l'eût mis à même d'écrire (4).

Il était réservé, à un Africain de carrière, de fixer les traits du colonial d'Afrique. Maurice Delafosse, que nous avons eu l'occasion de citer plusieurs fois au cours de cet ouvrage (5), a estimé que la psychologie du blanc vivant à la colonie méritait d'être connue et que ce n'était pas s'écarter sensiblement de son travail d'ethnographe que d'étudier *Les états d'âme d'un colonial* (6). L'Européen transplanté dans nos possessions loin-

(1) Article de Dumont Wilden précité.

(2) Ajoutons encore les *Histoires exotiques et merveilleuses* (1920). Nous ne citons, bien entendu, que les ouvrages de P. Mille qui contiennent des nouvelles se rapportant à l'Afrique occidentale.

(3) Voir particulièrement « La bataille d'Actium », récit final de *Barnavaux et quelques femmes*, qui évoque la grandeur et la servitude militaires et résume la saine philosophie des marsouins.

(4) Pierre Mille a écrit tout récemment, en collaboration avec André Demaison, un roman dont l'action se passe en A. O. F. : *La femme et l'homme nu* (1924), que nous analysons un peu plus loin.

Dans le dernier livre qu'il vient de publier, *L'illustre Partonneau* (1924), Pierre Mille poursuit son étude du colonial français. Partonneau est le complément de Barnavaux. Barnavaux c'était le simple marsouin, le Français moyen, un peu peuple. Partonneau, c'est l'administrateur colonial sorti de l'Ecole, explorateur, géographe, savant, homme illustre, qui a des succès en France. P. Mille le suit dans sa retraite lorsque, rompant avec son ancienne existence, le grand colonial se retire modestement à la campagne. Il y a là une belle analyse psychologique de ce type de chef devenu vieux et qui, volontairement, vit à l'écart du monde, « pour arriver à la mort sans regrets et sans désirs ».

(5) Voir le substantiel article de Robert Randau, « L'œuvre de Maurice Delafosse », dans le *Monde nouveau* (juin 1923).

(6) *Les états d'âme d'un colonial* furent publiés par les soins du Comité de l'Afrique

taines n'a plus tout à fait la même mentalité que dans la métropole ; son optique change ; ses nouvelles conditions d'existence modifient peu à peu sa manière de penser, et il s'accoutume à juger les hommes et les choses avec indépendance. Le type de colonial que Delafosse a magistralement campé, Broussard, est surtout celui du colonial africain ; mais le portrait est assez général pour que tous les Français d'outre-mer, qu'ils soient d'Afrique ou d'Indochine, s'y reconnaissent également. Avec infiniment d'esprit, il décrit par le menu la vie du fonctionnaire d'A. O. F. depuis son départ de France et son premier contact avec les coloniaux. « Ne buvez que de l'eau, lui dit l'un. — Buvez du bon vin, dit l'autre. — Portez de la flanelle, lui enseigne un troisième. — Surtout, n'ayez sur vous que du coton, lui conseille-t-on à côté. — Avec les indigènes, il n'y a que la manière forte qui réussit. — Par la douceur, par la persuasion, on fait ce qu'on veut de ces grands enfants. » Ses premières stupeurs passées, Broussard s'initie peu à peu à la vie coloniale et, progressivement, ses idées évoluent. Il constate que le portage n'est pas du tout cette atrocité dégradante qu'il se représentait en France ; il goûte la joie profonde de se sentir seul et « il en éprouve une véritable jouissance, une jouissance toute neuve, qu'il avait à peine entrevue dans ses rêves de voyage aux pays exotiques, une jouissance qui, durant de longues années, l'attachera plus que toute autre chose à cette vie qu'il inaugure maintenant » ; il sourit, une fois installé dans son poste, de la légende accréditée en France du fonctionnaire colonial vivant tout le jour couché dans un hamac. Tour à tour perceuteur, juge, notaire, architecte, maçon, jardinier, postier, médecin, pharmacien, topographe, commissaire de police, il prend goût à son métier d'administrateur. Par petites touches successives, Delafosse évoque toute l'existence de brousse, avec les inévitables accès d'humeur, les joies insoupçonnées, la vie active, les tournées, le travail sain, l'horizon large. Une délicate émotion colore certaines pages. La scène de l'attente du courrier de France est révélatrice, dans sa sobriété. « Lorsqu'approche la date habituelle de l'arrivée du courrier, Broussard se sent pris d'une sorte d'énervement, difficile à combattre... Il devient agressif, la moindre plai-

française, en 1909. (Cf. le compte rendu de Régismanset dans la 1^{re} partie de ses « Questions coloniales »). L'ouvrage, rapidement épuisé, a été réédité en 1922, sous le titre : *Broussard ou les états d'âme d'un colonial, suivi de ses propos et opinions*. La deuxième partie comprend un certain nombre d'articles publiés pour la plupart aux environs de 1914, principalement dans la « Dépêche coloniale ». Broussard, après s'être moqué des Joseph Prudhomme métropolitains, donne, dans la forme alerte qui lui est particulière, son opinion en matière d'organisation coloniale, d'administration centrale et locale, d'instruction à dispenser aux noirs et aussi aux gens de France qui ignorent les colonies. Ses propos, pleins d'aperçus sur la politique indigène, et d'une belle tenue littéraire, forment un excellent « enseignement, spirituel, profond, et qui manquait aux Français » (cf. compte rendu de Ladreit de Lacharrière dans le « Bulletin du Comité de l'Afrique française », 1922). Cette seconde partie, ajoutée au livre primitif, complète fort à propos la peinture des états d'âme d'un colonial, en montrant sur le vif la mentalité du broussard convaincu, qui porte sur les choses qui lui tiennent au cœur des jugements indépendants ; et la forme originale, parfois même paradoxale, en laquelle il exprime ses idées, est aussi une manifestation de sa personnalité.

santerie est prise du mauvais côté... Broussard, devant les camarades, affecte un air détaché : « Le courrier, je m'en fiche ! Je n'attends rien, moi ; personne ne m'écrit. » Et chacun, d'ailleurs, en dit autant. Mais, par une coïncidence surprenante, il se trouve que, après être allés se promener l'un au jardin, l'autre au village, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, tous se rencontrent en un même point, un petit coteau d'où l'on domine un long morceau de ruban gris qui est la route de France, la route par où doit venir le piéton chargé des sacs postaux ! » Mais le courrier attendu ne vient pas ; on rentre mélancoliquement ; on s'attable, sans appétit ; on pense aux vieux, à la fiancée, à la femme, aux petits laissés là-bas, très loin. Soudain, du fond de l'ombre a surgi un homme qui apporte le précieux fardeau. Tout le monde se lève, le sac est éventré. « Et tout de suite on n'entend plus qu'un bruit d'enveloppes violemment déchirées, de papier froissé, de pages fiévreusement tournées. Les visages se rassèrent, les bouches se distendent, les yeux deviennent rieurs, parfois humides : une bouffée d'air de France a soufflé sur ces exilés. » Voilà des sensations vécues. Au bout de deux ans de séjour, Broussard vient en congé en France. Mais il se sent un peu dépaysé, mal à l'aise ; il trouve les gens bêtes avec leur éternelle question : Que mangez-vous là-bas ? La société du monde civilisé lui pèse bientôt, il s'ennuie. Il n'avait pas en Afrique la nostalgie de la France, et voilà qu'en France il a la nostalgie de l'Afrique. Il revient à la colonie, qui lui est familière, où il est chez lui, et où, avec joie, il se consacre à ses multiples occupations, à sa tâche faite d'abnégation, de dévouement, de risques et de récompenses intimes, à sa vie rude et bien remplie, pleine de beauté. Il devient à son tour un « vieux colonial ». Mais il se marie, un jour ; il est père de famille ; ses pensées, son ambition évoluent ; il recherche les postes de choix, à la côte ; il songe à la retraite ; il est perdu pour la brousse. Si le lecteur se souvient de soi à propos de Broussard et s'il se retrouve en lui tel qu'il est ou tel qu'il fut, ce n'est pas qu'il ajoute au livre, c'est que le livre reproduit une image singulièrement fidèle du type observé et de ses états d'âme successifs. A côté de certaines peintures complaisamment outrées, il est bon qu'un savant d'une grande probité intellectuelle — et qui s'est révélé un psychologue avisé en même temps qu'un écrivain de talent — ait donné cette exacte représentation du broussard d'Afrique, avec ses défauts et ses qualités, capable de montrer à la mère-patrie ce qu'est un vrai colonial.

Tous les fonctionnaires coloniaux peuvent se retrouver dans le portrait tracé par Delafosse. Il y a, en apparence, moins de chances pour que tous les officiers coloniaux se reconnaissent dans les types d'Africains qu'a dessinés Ernest Psichari. Au vrai, les livres de Psichari sont surtout une analyse de son évolution spirituelle ; mais l'état d'esprit particulier qu'ils étudient, s'il est proprement celui du lieutenant Psichari, est aussi représentatif d'un sentiment commun à beaucoup de ceux de la jeune généra-

tion d'avant 1914 ; et surtout de ceux qui, loin des agitations vaines du boulevard, servaient dans quelque poste obscur d'Afrique, s'y trempaient une âme forte et entretenaient en eux le culte des vertus traditionnelles ; en sorte que l'étude introspective de Psichari, en ce qu'elle concerne du moins le réveil du sentiment national, est en même temps une étude psychologique de l'officier français d'avant-guerre aux colonies. En 1909, Ernest Psichari part en Mauritanie, y passe trois ans « pleins de faits de guerre et de méditations philosophiques » (1). Il rapporta de son séjour au désert les manuscrits ou les plans de trois ou quatre ouvrages dans lesquels il exprime les instincts traditionalistes renaissants de sa génération et suit en lui-même l'évolution de ses idées patriotiques et religieuses et le retour progressif aux croyances de ses pères. La plupart de ces manuscrits furent publiés seulement après la mort de Psichari (2). Seul *L'appel des armes* parut de son vivant, en 1913. Primitivement, le livre devait s'appeler *La connaissance du sol natal*, titre significatif. C'est le simple roman d'un officier qui, par son seul exemple, guérit un jeune soldat de ses idées libertaires et réveille en lui les vertus essentielles de discipline militaire et morale. Il y a une grande part d'autobiographie dans l'étude psychologique de l'officier et du jeune soldat ; mais ce sont aussi des types qu'a voulu peindre Psichari. Il est exact, remarque Mgr Baudrillart dans sa belle préface, que la France, avant 1914, se renouvelait intérieurement et qu'un changement moral s'opérait depuis quelques années dans les consciences. Psichari, témoin de cette renaissance, se fait le théoricien vivant du retour à l'esprit de tradition. Il célèbre la grandeur de servir et définit le rôle moral et civilisateur de l'armée (il s'agit ici de l'armée de métier, c'est-à-dire, en temps de paix, surtout de l'armée coloniale). Devant les difficultés de l'heure, il veut orienter l'âme française et la ramener à l'amour de la patrie retrouvée. A côté des idées saines et généreuses exposées dans ce récit, le livre contient de sobres descriptions, tracées en relief, des paysages mauritaniens puissamment évoqués, des rappels de combats livrés contre les pillards, tout un décor de désert africain qui n'est plus un cadre extérieur mais qui vit de sa vie propre et dont l'influence agit peu à peu sur les sentiments du soldat (3). L'Afrique est

(1) Nous citons volontiers, parmi les études biographiques publiées sur Ernest Psichari, celle de M^{lle} Goichon (1923), très complète et très expressive.

Avant son séjour en Mauritanie, Ernest Psichari avait accompagné le commandant Lenfant vers le Tchad, par le Logone, en Afrique équatoriale. Son premier livre, *Terres de soleil et de sommeil* (1908), renferme ses impressions de voyage. Ce n'est pas un livre de pensée, comme le seront les suivants. Cependant il y constate déjà que « l'Afrique nous rend meilleurs et nous élève au-dessus de nous-mêmes, dans une tension d'âme où le rêve et l'action se pénètrent ». Cette idée se précisera plus tard, lors de son passage en Mauritanie, où l'Afrique, comme une terre bienfaisante, mettra son empreinte sur lui et lui donnera une nouvelle foi.

(2) E. Psichari fut tué au début de la guerre, à Saint-Vincent-Rossignol, le 22 août 1914. Il était âgé de 30 ans.

(3) « Vers l'Ouest, le spectacle est divin, infiniment reposant. Les rochers du Tagant font une fine découpe sur le fond du ciel, — mais ce n'est plus le ciel, c'est un éther

une terre mystique. « Cette terre sans caresses et sans baisers, je commence à en comprendre la vertu... Nulle part, certainement, on ne prend possession de soi-même comme ici. Je sens de vieilles choses qui remontent en moi, du fond de mon enfance, de plus loin peut-être... Terre mystique. Terre d'ascètes. Thébaïde. Nous aussi, nous nous purifions, épurons, loin des pourritures modernes, loin de la misère, de la laideur, de l'intelligence. Tous les jours je suis pris un peu plus par ce pays. » Un jour, il voit des Maures prier ; jamais il n'avait vu prier comme ces gens prient (1). Et voici qu'il entend au fond de lui des voix qu'il avait oubliées ; elles croissent et se multiplient, et elles le possèdent tout entier. *Les voix qui crient dans le désert* n'ont été publiées qu'en 1919 ; le titre est celui que l'auteur avait lui-même tracé sur le manuscrit, dès 1912. Ce sont à la fois des notes de voyage en Mauritanie et le récit de la conversion de Psichari au catholicisme. On voit nettement ici la part d'influence due à l'Afrique dans l'évolution spirituelle de l'écrivain. Il est venu en Afrique, sur cette terre vivifiante, qu'il aime parce qu'elle exalte ce qu'il y a de meilleur en lui, pour se conquérir soi-même. « Il faut de toute nécessité que l'Afrique retrouvée me donne d'utiles conseils. Si longtemps que nous devons voyager, nous ne voyagerons pas comme des touristes. Il faudra de toute nécessité que chaque étape soit utile à nos cœurs... Je ne traverserai pas en amateur la terre de toutes les vertus, mais à toute heure je lui demanderai la force, la droiture, la pureté du cœur, la noblesse, la candeur. Parce que je sais que de grandes choses se font par l'Afrique, je peux tout exiger d'elle, et je peux tout, par elle, exiger de moi. Parce qu'elle est la figure de l'éternité, j'exige qu'elle me donne le vrai, le bien, le beau, et rien moins. » Il revient aux croyances anciennes par la contemplation du désert, par la rudesse de sa vie guerrière, par la réflexion dans la solitude, dans le silence infini des sables. Les réflexions de Psichari sont devenues plus religieuses que militaires. Son style aussi s'est fait plus rigide, et ses descriptions ne sont plus que des raccourcis rapides, mais toujours imagés. « Chinguetti, la vieille cité, repose assoupie sur la dune et regarde le ciel en priant. » A l'élément matériel du voyage et de l'expédition guerrière se mêle l'élément contemplatif qui fait de ce carnet de route une confession poignante. Psichari a voulu refondre *Les voix* dans un autre livre,

impalpable et profond, si fluide et si léger que l'on s'étonne que l'œil n'aille point déjà jusqu'aux étoiles (p. 278). » Et plus loin : « Ils partirent. Ils passèrent des dunes dont le sable, plus fin que celui de la mer, étincelait au soleil rude de l'hivernage. Ils traversèrent d'anciens lits de rivières depuis des siècles desséchés. Ils franchirent des plaines noires où nulle herbe n'a pu pousser. Le pas indolent du chameau berçait le rêve... Pourtant Maurice se plaisait dans cette aridité. Aucun travail humain n'y apparaît. Ni figures, ni musique ; nul paradis artificiel. Mais on s'y habitue... On est forcé de croire à l'esprit (p. 286). »

(1) « Jamais Maurice n'a vu prier comme ces gens prient. Après le dernier prosternement, ils restent un long moment en méditation. Ils se lèvent, on dirait qu'ils vacillent dans la vie. Les yeux restent vagues, agrandis par l'extase. Puis, peu à peu, ils reprennent pied. Maurice, qui ne pouvait les suivre dans leur voyage, n'osait plus les regarder. Il avait honte d'être resté sur la terre (p. 290). »

plus impersonnel, *Le voyage du centurion* (1). C'est la version romancée de son voyage militaire en Mauritanie et de son voyage spirituel vers Dieu. Il associe l'idée religieuse à sa mission de soldat : devant les Maures, il est à la fois le représentant de la France et de la chrétienté. Le héros, Maxence, suit les mêmes étapes que celles suivies par Psichari. Il demande à l'Afrique des vertus et des certitudes ; il veut « se conquérir » soi-même par la violence. Peu à peu, le croyant s'éveille chez le soldat en quête d'une règle spirituelle et qui, après l'action vigoureusement menée — marches, patrouilles, combats, — réfléchit dans la solitude, s'interroge, médite, de cette méditation qui est déjà une oraison mentale (2) ; et, graduellement, dans le silence du désert, dans l'activité de son service d'officier, sa conversion s'opère. Écrit avec une sincérité scrupuleuse, dans une forme littéraire parfaite, ce récit harmonieux et coloré prend toute la valeur d'un témoignage. Ce type de soldat, de croisé moderne, qui cherche un sens profond à son activité, qui retrouve en lui les traits éternels de sa race, est l'image vivante d'une mentalité qui fut celle de nombreux jeunes gens d'avant 1914 et du plus grand nombre encore de ceux qui, sans aller jusqu'à la haute discipline atteinte par Psichari, prirent conscience, en Afrique, de la grandeur de leur pays et découvrirent la France à la rude école africaine (3).

Diminuée des préoccupations religieuses, particulières à l'auteur, l'œuvre de Psichari reste comme une illustration de la valeur éducative de l'Afrique. L'idée de la force nouvelle que la race française peut puiser dans ce continent nous est devenue familière. La représentation des hommes formés par ce milieu spécial, qui agit sur eux, mais sur lequel ils agissent à leur tour, a tenté un romancier africain, Robert Randau (4), qui, avant

(1) *Le voyage du centurion* a été édité en 1915. Mais, dans l'œuvre de Psichari, il vient après *Les voirs*, dont il est une seconde version.

(2) « Ces grandes facilités de méditation que nous consent cette terre spirituelle, les Maures les utilisent, et ils font, à cette aridité, d'admirables ornements. Pourquoi, transformant à notre mesure de semblables forces, n'essayons-nous pas aussi de nous enrichir, ou plutôt de reconquérir nos richesses perdues ? (p. 47) » — « J'aurais pu être un homme de salon, un homme d'esprit, un délicat. Oh ! bénie soit l'Afrique qui m'a sauvé d'une telle destinée ! Bénie soit la terre qui est vraie, la terre qui est vraiment délicate, la terre qui protège les siens contre les contacts vulgaires !... Et rien ne venait troubler cet admirable déroulement de vie intérieure que l'Afrique réserve à ses élus (p. 82). »

(3) E. Psichari a également écrit un petit drame en vers intitulé *Nuit d'Afrique*. Il met en présence deux officiers français qui figurent deux aspects de sa propre personnalité et représentent les états d'âme par lesquels il a passé avant sa conversion. La scène se déroule en Mauritanie, et l'on retrouve dans le dialogue des officiers l'idée, émise ailleurs par Psichari, du sens profond de l'Afrique, ce qu'ils viennent demander à cette rude colonie, ce qu'ils attendent d'elle, ce qu'elle est pour eux. Ce drame n'a pas encore été édité en librairie.

Nous avons aussi de Psichari quelques poésies qui célèbrent la beauté de l'existence errante et solitaire du soldat colonial au désert africain ou chantent la douceur apaisante de la vie des pasteurs nomades. Enfin, il existe encore un petit carnet, inachevé, et manuscrit, contenant des fragments de lettres, et qui a été intitulé *Pensées à dos de chameau*.

(4) Robert Randau (anagramme de Robert Arnaud), né en Algérie de parents vivant à la colonie, débuta comme administrateur adjoint des communes mixtes algériennes. Détaché hors cadres, il accompagna son ami Coppolani dans une mission de reconnais-

d'écrire ses « romans de la grande brousse », s'était attaché, dans ses « romans de la patrie algérienne », à fixer la physionomie propre de ces types nouveaux dans la colonie où ils évoluent. Nous n'avons pas à nous occuper ici des romans algériens de Randau (1). Un lien les raccorde cependant à ses romans ouest-africains ; ceux-ci continuent ceux-là en ce qu'ils projettent les mêmes idées dans le champ d'une plus vaste africanité (2) et en ce que ce sont les mêmes personnages qui poursuivent en Afrique occidentale « leur existence intellectuelle et sentimentale d'hommes de vie intense ». L'œuvre, dans son ensemble, apparaît comme « une épopée magnifique des Français au dur vouloir africain », aux individualités bien trempées, dont les qualités particulières influent sur nos méthodes de politique indigène, et qui « donnent à notre histoire coloniale l'apparence d'un formidable roman d'aventures » (3). On ne trouve pas chez Randau la peinture habituelle des amours vénales entre Européen et indigène. Ses livres sont des livres d'énergie. Loin des villes coloniales, où la vie est monotone, où l'on ne songe qu'à imiter en tout la métropole, il y a la brousse profonde, où l'on garde le culte de l'effort, où l'on peut agir vraiment, vivre la rude et féconde existence du conquérant moderne, et faire de bonne besogne. Dans *Les explorateurs* (1909), Randau retrace la lutte des pionniers français au fond de la grande brousse, en relatant le tragique épisode de la conquête diplomatique et militaire de la Mauritanie par Coppolani. C'est une évocation puissante de la vie africaine et de l'œuvre civilisatrice menée aux marches de l'empire. On rencontre encore chez nous des hommes, « officiers ou administrateurs, expédiés en pays chaud vibrant de sauvagerie, [qui] affirment au monde par des actes de beauté que la France n'est point morte », et qui sont capables de mourir pour une idée. Les pages de ce livre ont une allure d'épopée. De grands tableaux pleins de lumière et de couleur, des descriptions de bled, de villes, de foules, des anecdotes vives, des récits animés de palabres et de combats encadrent la geste des conquérants dont Randau burine les figures énergiques (4).

sance chez les tribus dissidentes du Soudan occidental. Il fut ensuite attaché au bureau politique du gouvernement général en A. O. F. En 1905, il suivit Coppolani en Mauritanie. On lui confia, l'année suivante, une mission d'études sur les questions musulmanes en Afrique occidentale. Passé dans le cadre des administrateurs coloniaux d'A. O. F., il est actuellement administrateur en chef, inspecteur des affaires indigènes de la colonie de la Haute Volta.

Voir l'article de F. Baupal, « Robert Randau ou Rabelais l'Africain », dans le *Monde nouveau* (janvier 1924).

(1) *Les colons* (1907), *Les Algérienistes* (1908), *Cassard le Berbère* (1921) sont les plus caractéristiques des romans algériens de Randau. Sur ce mouvement colonial nord-africain, voir notre petite étude *La littérature nord-africaine de langue française* (« Bulletin de l'Enseignement public au Maroc », mars 1924).

(2) Cf. l'article de J. Pomier : « Le mouvement littéraire français d'Algérie » (*La grande revue*, juin 1923).

(3) Cf. la préface que Randau écrit pour son livre *L'aventure sur le Niger*.

(4) Les pseudonymes sont assez transparents qui désignent les vrais acteurs de ce drame vécu : Andréotti c'est Coppolani, Sœurpierre c'est Frèrejean ; quant à Cassard, c'est Randau lui-même. Nous renvoyons le lecteur aux pages 60 et 149, où Randau trace la silhouette du conquérant Andréotti qui, « par une énergie indomptable, annexe len-

Un style imagé, brutal parfois, singulièrement expressif, souligne ce que le sujet renferme d'un peu barbare. Cette langue hardie est un élément pittoresque qui ajoute sa forte saveur au récit de ce drame vécu, qu'un témoin scrupuleux a voulu reconstituer avec tout son relief et dans toute sa vérité. Randau a aussi exposé à la faveur de son livre ses idées sur la politique indigène en territoire musulman ; c'est, inspiré du souvenir de Coppolani, « un manuel d'action africaine » ; et le roman véridique des *Explorateurs* revêt par là un caractère utile et pratique, en raison des enseignements qu'on en peut tirer (1). Les questions de politique musulmane, auxquelles Randau s'est particulièrement consacré, se trouvent à nouveau transposées, en une forme vivante, dans son second « roman de la grande brousse », *Le commandant et les Foulbé* (1910). Cette fois, l'auteur nous introduit « dans les campements de paille des pasteurs foulbé ». Ce n'est plus la brousse désertique de la Mauritanie traîtresse, c'est « la brousse-aux-herbes » des bouviers peuhls, « nomades des pâturages et de la savane qui méprisent les gens de la glèbe », et dont la psychologie est différente de celle des noirs, comme la couleur de leur peau, leur origine ethnique et leurs langues (2). Le livre n'est pas à proprement parler un roman. Il donne plutôt l'impression de pages détachées d'un carnet de route, sur lequel le philologue Lémare (en l'espèce Randau) aurait noté des tableaux, des anecdotes, des incidents, des traits de vie africaine au

tement la Mauritanie à l'empire colonial. » — Voici l'arrivée au ksar de Tidjikdja : « Des formes bleues, chétives, se hâtaient vers le groupe des conquistadors ; des bras nus, maigres et crasseux, se levaient en signe de soumission ; des mains agiles aux longs doigts osseux plongèrent dans d'horribles crinières, dont les mèches noires soyeuses heurtaient des épaules de salières oblongues, les ongles grattèrent avec insistance des légions de vermine ; les faces fauves, boueuses, se tendaient, geignardes ; des voix humbles suppliaient qu'on épargnât le ksar ; les pieds dans la poussière, ils trottaient près des cavaliers et s'injuriaient entre eux ; il y avait des vieillards à barbe en loques, des hommes mi-voilés au regard dur ; parfois la toux opiniâtre des phtisiques courbait brusquement, nez aux genoux, l'un d'eux, qui s'arrêtait, exténué, pour crachoter des salives mêlées de sang ; d'autres, aux jambes rongées de chancres syphilitiques, boîtaient soudain, avec des contorsions grotesques, qui renversaient sur leur selle, convulsés de rires féroces, les gnomes dont le burnous tombait du coup ; et l'homme riait ensuite, content d'avoir égayé les guerriers ; des adultes, atteints de perforations de la voûte palatine, bredouillaient des phrases emmitouffées de feutre mouillé ; d'autres, qui n'avaient pas de nez, chipotaient dans leur barbe des mots aux résonnances métalliques ; des écoulements purulents rendaient l'approche de certains plus puante que de raison ; et tous, le poing au ventre concave, glapissaient leur famine (p. 184). » — Et puis voici le récit d'un combat : « Attention, beugla un lieutenant rouge d'émotion, mes enfants ! clairons ! la charge... En avant ! A l'assaut ! Un hurlement sauvage lui répondit ; chaque gnomier, les yeux exorbités, poussait à pleine gorge le rauque cri de guerre de sa tribu ; pieds nus, ils se lançaient en brailant à l'abordage de la colline ; les fusils, saisis par le bout du canon, tournoyaient entre leurs mains comme des massues ; hors des rangs, les griots exaltaient et encourageaient les grands braves de leur race en les nommant par leur nom, et ceux-ci, ivres de cet appel, bondissaient en folie et grinçaient des dents et tuaient, avec des ahans frénétiques. Et les Toucouleurs au corps souple d'Égyptiens se gaussaient de la lourdeur des Bambaras trapus, qui leur promirent de s'emparer les premiers de l'étendard des Maures ; ils se défierent du geste... (p. 287). »

(1) Cf. Régismanset, *Questions coloniales*, p. 100. Le roman de Randau est une illustration des idées exposées dans son *Précis de politique musulmane* à l'usage des agents appelés en service sur la rive droite du Sénégal (1905).

(2) Cf. préface du *Commandant et les Foulbé*.

cours de son séjour dans la brousse (1). En une suite de courts chapitres — esquisses ou nouvelles — Randau décrit l'existence des Foulbé, consigne des renseignements sur leurs mœurs et leurs croyances, montre les types divers d'Européens et d'indigènes qu'il a rencontrés, boys et sorciers, captifs et artisans, soldats et administrateurs, femmes de blanc et femmes blanches, analyse des états d'esprit, retrace des scènes vécues, recueille ses observations sur les hommes et sur les choses, et campe des paysages en traits rapides et sûrs. De cette œuvre touffue et riche se dégage peu à peu l'étude de la société peuhle, qui forme le fond de l'ouvrage et qui est conduite par touches successives, par notations séparées, montrant les façons de vivre et de penser de ces peuplades, leurs relations avec les blancs et avec les populations noires voisines, les conflits de races et de religions, les problèmes délicats résultant de notre domination (2). Ce document, précieux pour l'administrateur colonial, pour l'ethnographe et pour le psychologue, est aussi une œuvre d'art, réalisée dans la forme originale, nerveuse et crue, que Randau a tenu à lui donner et qui affirme la personnalité de cet écrivain vigoureux.

La brousse, qui amplifie la volonté de l'homme d'action, l'incite aussi au rêve. Dans un livre de poèmes écrits *Autour des feux dans la brousse* (3),

(1) Quelques souvenirs de vie algérienne se mêlent aux tableaux proprement soudanais. Ces rappels sont assez fréquents dans les ouvrages de Randau (cf. *Les explorateurs*, *Les feux dans la brousse*, *L'aventure sur le Niger*) ; la réciproque aussi est vraie (cf. *Cassard le Berbère*) ; ils montrent le lien voulu qui unit tous ses romans africains ; l'œuvre entreprise dans l'Afrique du Nord se poursuit en Afrique occidentale ; les deux pays ne se séparent pas.

(2) « L'appel à la prière s'inaugure sur le parvis de la mosquée neuve... Les talibés psalmodient les sourates dans la mosquée ; honteux de leur retard, les fils du chef présentent leur marche ; ils vont, derrière les autres, s'incliner sous les gestes hiératiques du chérif ; le chef enfin, avec un soupir de regret, les rejoint, vaincu par de pieux scrupules. Et le petit chérif, dont la généalogie est d'ailleurs douteuse, dressé au-dessus des inimitiés qui l'entourent, calcule de subtiles vengeance qu'il aiguïsera à loisir, aidé par la science puisée dans le livre de Dieu, cependant qu'il redoutera le poison lent dosé par le griot du chef et versé quelque jour, dans beaucoup de jours, sur sa nourriture d'ascète (p. 185). »

(3) Ce livre, paru en 1912, est une réédition revue et considérablement augmentée d'un recueil de vers édité à Alger en 1900. Citons ces vers, qui renferment toute une tranche de vie africaine au pays des Maures Allouch :

Torse nu, seins cambrés, elle pile le mil
 Au creux d'un vieux mortier de bois qui s'est fendu ;
 Le sourire est épais sous le crâne tondue,
 Les yeux sont endormis sous la noirceur des cils.
 Son corps est un seul geste et son geste une joie ;
 Le pagne est trop étroit dont les hanches sont ceintes,
 L'esclave au dur labeur s'est devinée enceinte :
 Son ventre est tout son cœur et son âme s'y noie.
 Au village natif le massacre fut long ;
 Les mâles torturés bavèrent de la mort
 Près des femmes hurlant le plaisir de leur corps ;
 Depuis, l'esclave a dû manier le dur pilon.
 La tribu maure a galopé devant sa gloire ;
 Les cases ont flambé sur la route des braves.
 Or, le maître sans fils sourit au ventre esclave ;
 La captive a l'orgueil confus d'une victoire.

au hasard des étapes, Randau a dit certains aspects du paysage africain, de la vie indigène et de ses pensées familières :

...La brousse est vieille femme et conte des histoires ;
Je me couche à ses pieds pour l'écouter et croire
Qu'en ses rêves les miens dorment inapaisés,
Et le monde se meurt autour de nos baisers...

Dans le décor changeant de la grande nature tropicale défilent les portraits de quelques Soudanais et apparaissent, en des actes brutaux, les sentiments de l'humanité primitive. On sent derrière ces tableaux la palpitation de la brousse, qui imprègne l'homme d'une animalité grandiose et fait de lui un être pour qui la force compte. Les rêveries de l'Européen, aux jours de torpeur, ne sont pas empreintes des mièvreries coutumières :

A quoi puis-je rêver ?
N'ai-je pas trop aimé la brousse et le marais ?
Je sens la terre vierge et l'herbe des prairies !
Jamais nègre, dans ses plus féroces frairies,
N'eût d'appétits plus forts que ceux que j'ai rêvés !
...J'ignore la pitié faible des braves gens ;
Dans la vie et dans l'or je veux part de géant !
Sur le fleuve, forçant coutumes et villages,
Parfois ma pirogue a du sang dans son sillage ;
Je sais qu'il faut du sang pour féconder les races
Et c'est parfois le mien que l'on suit à la trace...

Ces vers réalistes sont écrits pour ceux qui aiment l'énergie et qui sont « trempés en force ». Les défricheurs de brousse, explorateurs et conquérants, qui forgent notre empire colonial au Soudan, Randau les voit comme des forts, avec des qualités de hardiesse, d'endurance, de gaieté, de générosité, de dévouement, avec des moments de violente passion et une morale qui n'est plus tout à fait celle d'Europe. C'est un de ces types d'aventuriers magnifiques qu'il met en scène dans son roman *L'aventure sur le Niger* (1913). Cette fois, la trame est l'histoire de la rencontre amoureuse entre le broussard débordant d'énergie, superbe mais inquiétant, et la femme d'un romancier célèbre, en voyage au Soudan, sur l'itinéraire Koulikoro-Tombouctou, à l'époque des hautes eaux et des herbes vertes. Hélène Cassard, intelligente et raffinée, aime son mari et en est aimée. Mais, dans la brousse chaude qui trouble ses nerfs, elle rencontre Carbon de Carbone, l'explorateur volontaire, aux muscles puissants, à l'existence rude ; malgré ses révoltes, elles se sent étrangement attirée vers lui, et, fascinée, livre son corps au grand fauve humain qui a tué pour l'amour d'elle. Les péripéties du roman s'accompagnent de souvenirs personnels qui enrichissent le livre et n'en font pas une banale histoire d'amour. Randau, peignant dans ses romans des événements auxquels il a été mêlé au cours de sa carrière (1), met en œuvre une documentation de première

(1) Rappelons que Randau accompagna Coppolani en Mauritanie et que le récit des *Explorateurs* a été réellement vécu par lui. Quand il imagine la mission du philologue

main et utilise avec profit des notes prises sur le vif, des paysages vus, des scènes vécues, des propos entendus. Cela donne au récit son mouvement, sa couleur, sa vie, sa vérité, par quoi il attire et retient le lecteur. *Les terrasses de Tombouctou* (1920) procèdent de la même méthode. Ce livre, attribué par Randau à l'écrivain targui Amessakoul ag Tidet, est de Randau lui-même. C'est peut-être la meilleure peinture qui ait été faite de la vie locale et de la vie coloniale à Tombouctou, en tout cas celle qui donne l'idée la plus expressive des milieux européens et indigènes. Ce n'est pas un roman, mais une sorte d'étude sociale, présentée sous l'aspect de courts dialogues, où tour à tour des hommes, des femmes, des animaux, des génies familiers prennent la parole, coexistent, agissent et réagissent les uns sur les autres, se pénètrent ou s'ignorent les uns les autres. C'est une tranche de la vie quotidienne de la cité soudanaise, non seulement de sa vie extérieure, mais de sa vie intime, profonde, encadrée en de brefs tableaux qui situent exactement les scènes (1), représentée par des personnages typiques, dont quelques-uns sont à peine masqués, évoquée par des gestes, des actes, des paroles, suggérée par des réflexions, des remous d'idées, des fonds de pensées, et peuplée d'esprits mystérieux qui se dissimulent, malgré l'Islam et l'apport français, derrière les apparences visibles. Randau connaît les gens et les choses dont il nous entretient ; il a fréquenté les êtres vivants et les génies du Niger ; il voit l'indigène et l'Européen à sa manière, mais il les voit ; ses raisons ne sont pas les nôtres, son optique non plus ; c'est peut-être ce qui donne à son livre l'allure « tantôt d'un sarcasme, tantôt d'une bouffonnerie », qu'il se défend d'avoir recherchée (2). Cette société européenne, qu'il a peinte dans une petite ville, à Tombouctou, Randau va l'étudier dans un milieu plus vaste, là où elle s'est plus complètement développée, à Dakar, dans l'entourage du Gouverneur général de l'A. O. F. *Le chef des porte-plume* (1922) est un large tableau du monde colonial dans la capitale administrative de l'Afrique occidentale. Les types les plus divers de fonctionnaires (3), depuis les anciens de la période héroïque jusqu'aux jeunes diplômés d'aujourd'hui,

Lémare chez les Foulbé, c'est l'expérience de son propre voyage d'études qu'il consigne dans *Le commandant et les Foulbé*. En ce qui concerne *L'aventure sur le Niger*, Randau a raconté le voyage durant lequel il fut chargé d'accompagner M. et Mme Paul Adam à Tombouctou (on retrouvera le même itinéraire et les mêmes étapes dans le livre posthume de P. Adam, *Notre Carthage*). Mais la corrélation entre le voyage transposé par Randau et le voyage réel se borne à une utilisation d'éléments extérieurs, indépendants de l'action formant le fond du roman, qui reste propre à Hélène Cassard et à Carbon de Carbone.

(1) Particulièrement la peinture du marché de Badjindé, esquissée en quelques traits d'une précision étonnante (p. 163).

(2) Cf. la notice sur Amessakoul ag Tidet, par Randau, en guise de préface aux *Terrasses de Tombouctou*.

(3) La transparence des noms permettra de distinguer les vrais personnages sous l'affabulation du roman. Nous estimons pourtant que le livre n'est pas un roman à clef. Randau prend dans la vie, autour de lui, des modèles ou des éléments qu'il introduit dans son œuvre pour lui donner plus de vigueur et de vérité ; ces modèles, plus ou moins

à tous les degrés de la hiérarchie, sont portraituretés en des scènes amusantes ou violentes ; leurs idées, leurs passions, leurs ambitions, leurs regrets les peignent tels qu'ils sont, énergiques, licencieux, intrigants, dévoués, volontaires, impulsifs. Le climat, l'éloignement, les habitudes prises expliquent leurs fièvres, leurs écarts, leur caractère. La vie qu'ils ont menée a fait d'eux des hommes à part qui supportent mal l'esclavage de leur situation présente. « Je tirerai aujourd'hui plus qu'hier sur ma chaîne, dit le gouverneur Ledolmer, devenu le chef des porte-plume. » Pour secouer le harnais qui l'opprime, il se livre à des farces d'étudiant, en grand enfant qu'il est resté, malgré ses lassitudes et ses rides. Un cœur d'adolescent, qui a besoin d'affection, se cache sous sa rude enveloppe. Une simple « passade » lui tourne la tête. Il n'a guère eu le temps de penser à l'amour au cours de sa carrière aventureuse de conquérant. « Je fus tant homme d'autorité que je n'eus plus de temps à consacrer à ce qui n'était pas elle ; je n'eus pas le loisir de me marier ; j'ai eu tort, et si je m'y résolvais un jour, peut-être alors commettrais-je une sottise. » Il la commet, l'inévitable sottise. Il épouse une actrice qui le rend malheureux et qui, inconsciente, hâte sa fin. Plus encore que le précédent ouvrage, celui-ci a un caractère bouffon et tragique, voulu cette fois. Randau a-t-il eu l'intention d'écrire une satire ? Peut-être, si l'on en juge par certaines pages un peu vives. Nous ne voulons retenir que la maîtrise avec laquelle le tableau est brossé, la vie intense qui anime les personnages, la verve des propos, l'aisance du récit, et aussi le relief des paysages, la sûreté des coups de pinceau distribués sur la toile de fond par un artiste truculent (1). La morale des tropiques n'est pas la morale d'Europe ; les coloniaux n'ont plus tout à fait la mentalité française, et ce qui choquera dans la métropole paraîtra normal en Afrique. Cette constatation se trouve chez tous ceux qui ont observé les néo-français habitant aux colonies, principalement chez Randau. Dans son dernier livre (2), écrit en marge de son œuvre, *A l'ombre de mon*

retouchés, représentent les types qu'il veut mettre en scène pour montrer l'action coloniale des Français en Afrique ; les héros vivent de leur vie propre, et il est indifférent que le lecteur puisse inscrire des noms connus sur leurs visages.

(1) « Sur cette falaise de latérite, aux lèvres croulantes, le sol, à peine remboursé dans les creux par un peu de terre végétale, s'élimait sous les vents râpeux de l'océan ; le vent d'Est saharien le corrodait, les pluies d'hivernage le délayaient... Ils se retournèrent. Devant eux se dressait la façade du palais, trapue, épaisse et piètre ; l'escalier démesuré se déployait de l'unique étage jusqu'à l'esplanade, où il s'élargissait béatement, sans savoir pourquoi. Un architecte érudit avait greffé sur cette masse la collection complète de ces ornements que les familles bourgeoises accolent aux tombes de leurs défunts : cipes, stèles, colonnes torsées, colonnes carrées, colonnes tronquées, pyramidons, girandoles, vases en forme de lacrymatoires escadaient les fenêtres, les galeries, le fronton grec et sa lucarne ronde ; ils se lançaient à l'assaut des chapiteaux doriques, drapaient de guirlandes de style rococo et rampaient sur les contreforts gothiques qui soutenaient des minarets de mosquées ; des crénelures moresques, des échauquettes, des machicoulis entouraient le toit à l'italienne, dominé par une lanterne en forme de navet tout gonflé de pustules (p. 47). »

(2) Randau a publié, en 1924, une amusante étude du *Parfait explorateur colonial*, dans laquelle on retrouve l'ironie alerte et souriante du vieux broussard philosophe.

baobab (1923), il s'amuse de ces « immoralités » et traduit la différence de point de vue, parce que de vie et de milieu, existant entre le métropolitain et le colonial. Les souvenirs qu'il rappelle ou les histoires qu'il raconte illustrent de savoureuses réflexions où le rire cotoie la sagesse, où la fantaisie dissimule la vérité profonde. Dans ces pages apparaît la double personnalité de Randau, érudit et condottière, philosophe et conquérant, aux prises avec l'action et la pensée, rude gaillard à qui l'Afrique a infusé un sang riche, vrai type de colonial amant de la force et de l'idée.

Robert Randau compte parmi les plus éminents Africains. Né en Algérie, de parents installés à la colonie, ayant vécu dans le pays et s'étant imprégné de sa substance, il a débuté dans le roman colonial en réalisant « le premier essai de constitution d'une mentalité algérienne » (1). Après avoir parcouru l'Afrique du Nord, il est venu en Afrique occidentale, d'abord comme explorateur, puis comme administrateur des colonies. Il a étudié ce monde nouveau avec la passion de tout connaître, son histoire, ses langues, ses peuples, ses religions ; son observation, en même temps, s'est portée sur l'élément européen transplanté à la colonie et sur l'évolution des caractères, le revirement des sentimentalités, l'enrichissement des personnalités résultant de ce contact. Pendant les longues années bien remplies de sa vie coloniale, il a ramassé tous les matériaux de son œuvre littéraire. Ses livres sont le résultat d'une documentation directe, puisée dans la réalité d'événements vécus par lui. Ils représentent une littérature coloniale originale, expression fidèle, quoique très personnelle, de l'Afrique française. Empruntant tour à tour les formes variées du récit historique, du récit de voyage, du récit d'imagination et de l'essai philosophique, Randau a mené à bien la tâche qu'il s'était imposée d'évoquer la conquête africaine, aux allures d'épopée, et de suivre l'évolution des mentalités européennes civilisées au frottement des âmes indigènes et de la rude action coloniale. Ses « romans de la grande brousse » et ses « romans de la vie coloniale » retracent en larges fresques l'histoire de la France nouvelle, non plus seulement de la « patrie algérienne » mais de la plus grande France africaine. Les êtres énergiques et sensuels qu'il représente, et qui nous paraissent « immoraux », sont les produits de cette terre primitive de soleil et de force : conquérants hardis et généreux, hommes d'action pratiques, travailleurs endurants, conducteurs de peuples volontaires et gavroches, cérébraux puissants et raffinés. Et dans la galerie de ces types marquants, qui portent sa parole et ses idées sous des masques divers, c'est un peu de la personnalité de Randau lui-même, de Randau l'Africain, qui transparaît et qui s'affirme. La forme d'art qu'il souhaitait, dans laquelle il a réalisé son œuvre, est bien celle qui convient à pareil sujet ; son style nerveux, coloré, émaillé d'ingénieuses trouvailles et riche d'audaces, rend toute la

(1) M.-A. LEBLOND, préface des *Colons*.

beauté spéciale des paysages ardents, pleins de lumière crue. On lui a reproché son réalisme excessif ; Randau ne mâche pas ce qu'il veut dire, et sa libre écriture, ses images relevées, sa fantaisie et sa truculence peuvent indisposer ceux qui n'aiment pas les viandes rouges ; mais sa vigueur, auprès de tant de fades romans contemporains, est un régal de « haut goût ». Nous sommes en présence d'un auteur original, au tempérament puissant. Son œuvre, gonflée de sève, « constitue le plus précieux document sur la vie coloniale d'Afrique ». Nul n'était plus capable de produire ce témoignage d'artiste que celui qu'on a nommé le Rabelais africain (1) et qui est, pour nous, le type le plus représentatif de l'écrivain colonial moderne.

L'Européen vivant à la colonie n'y vit pas seul ; sa femme, souvent, l'accompagne, et ses filles grandissent à côté de lui dans la brousse et dans les villes tropicales. Un type de « coloniale » existe à présent dans nos possessions lointaines. Cette coloniale n'est pas la créole, habitante de la colonie, mais la fille des nouveaux conquérants, aventureuse et nomade. Randau, dans *Les terrasses de Tombouctou* et dans *Le chef des porte-plume*, en avait esquissé quelques traits. M^{me} Bancel écrit le roman de cette coloniale moderne, *La Faya sur le Niger* (1923), et seule une femme, coloniale elle-même (2), pouvait analyser le caractère particulier de « la vagabonde des tropiques ». Dans son livre *Les errants*, Jean Renaud peignait l'existence mouvementée des officiers coloniaux, appelés à servir de colonie en colonie, sans jamais pouvoir se fixer, fonder un foyer, aimer tranquillement (3). Ce sont des « errantes » aussi dont M^{me} Bancel étudie la mentalité, filles et femmes de coloniaux, éternelles voyageuses, éternelles vagabondes, ignorantes du « foyer ». Nées à la colonie, au milieu des jaunes ou des noirs, elles ont baragouiné les langues indigènes en même temps que le français (4) ; elles n'habitent que des « campements », et leur vie est un continuel changement ; au contact des gens d'action et des dangers, leur tempérament s'est fait plus mâle, et, à coudoyer les hommes de la brousse, elles ont acquis une précocité qui étonne les citadins d'Europe. M^{me} Bancel a mis en scène deux de ces vagabondes coloniales qui, d'Indochine, sont allées au Maroc puis, après avoir fait des expériences sentimentales malheureuses, sont venues en A. O. F., l'une pour y retrouver celui qu'elle aime, l'autre pour s'y faire infirmière. « L'analyse psychologique est extrêmement poussée, sans longueurs toutefois, inséparable du milieu où se meuvent les personnages ; c'est un « bouquin » écrit au grand air, en pleine

(1) Cf. l'article de Baumal précité.

(2) L'auteur est la femme de l'administrateur Bancel.

(3) Dans les dernières pages de ce roman, l'auteur nous transporte en Mauritanie ; mais ce n'est là qu'un épisode ; l'action principale se passe aux Antilles.

(4) Dans la préface de *La Faya sur le Niger*, Randau dégage la psychologie de cette coloniale moderne, fille des Blancs, à la vie libre et vagabonde. Il s'attache à noter ce qui la différencie de sa sœur sédentaire d'Europe.

action, et de premier jet ; il donne l'impression profonde de la coloniale, qui se complait dans son exil aux Terres de soleil, y subit des nostalgies ignorées de nos salonniers françaises, s'y nourrit de riz au piment et de quinine, y exige des amours raffinées, intellectuelles plutôt que sexuelles, s'y transforme en idole que l'on adore plutôt qu'on l'aime, y souffre à petits coups, y meurt de trop de lumière et de l'intensité de la vie (1). » A côté de ces femmes puissamment modelées, passent des aventuriers sans scrupules et de belles figures d'administrateurs et d'officiers coloniaux, dont quelques-unes sont copiées d'après nature (2). Des paysages précis, des scènes vivantes situent l'action dans les endroits de la « terre rouge », le long du Niger, où l'auteur lui-même a séjourné ; on a bien la sensation de « choses vues ». Le cadre, d'ailleurs — la nature et les hommes — fait partie intégrante du roman ; il explique la mentalité de ces coloniales, frêles et fortes, qu'aucun écrivain n'avait encore essayé de représenter aussi intimement.

Ainsi se trouve écrite la page qui manquait à la littérature ouest-africaine pour compléter cette étude psychologique des coloniaux modernes. Nous ne voulons pas dire que Pierre Mille, Delafosse, Psichari, Robert Randau et M^{me} Bancel ont épuisé le sujet et qu'il n'y a plus place pour ceux qui voudraient suivre leurs traces. La matière est riche ; l'observation des individus transplantés dans le milieu colonial, qui les transforme, et où leurs réactions sont caractéristiques, peut tenter de nouveaux écrivains ; leurs prédécesseurs ont eu le mérite de marquer des repères, de poser les premières touches, très justes, de fixer les traits essentiels des personnages, de camper des types vivants, vrais, durables, parfois même d'une manière définitive ; mais les jeunes feront encore dans ce domaine d'intéressantes constatations. Cependant un champ nouveau, vaste terrain fertile encore peu retourné, s'offre aux jeunes écrivains. Aux colonies, à côté des coloniaux, vivent des peuples indigènes. L'étude de ces populations et de leurs mœurs, et, à travers leurs coutumes et leurs langues, l'étude de leur mentalité, de leur âme, est une tâche assurément ardue, mais combien captivante et curieuse (3), combien instructive et utile ! Une telle pénétration suppose une connaissance approfondie des individus qu'un long contact avec leur pays peut seul conférer. Il n'est plus question, en l'espèce, des petites fantaisies auxquelles peut se livrer un passant. L'étude intime des indigènes est le fait de coloniaux avertis.

Pierre Dornin, esquisant ses *Ames soudanaises* (1906), assure en quelque sorte la liaison entre les essais déjà tentés et les réalisations à venir. Sous

(1) RANDAU, préface précitée.

(2) Par exemple, le portrait à peine déguisé de l'explorateur Audran (Arnaud), p. 193 et p. 205.

(3) Cf. l'article de Angoulvant sur « La littérature coloniale », dans le *Monde nouveau* (septembre 1924).

la forme séduisante du conte littéraire, l'auteur, qu'un séjour prolongé au Soudan a mis en rapport continu avec les indigènes, donne une image directe de la vie des noirs ; il nous fait connaître, dans leurs attitudes et dans leurs passions, ces hommes et ces femmes qui, remarque à juste titre Paul Adam dans sa préface, ne diffèrent pas extrêmement de nos paysans et de nos laboureurs. Des gestes soigneusement observés révèlent ces caractères impulsifs : ce sont des scènes de violence et de cruauté, de ruse et de finesse, de naïveté et de superstition, de courage et de dévouement. Dornin, commandant de cercle, a connu les personnages qu'il met en scène ; il a vécu avec les tirailleurs et leurs femmes (1), châtié les Maures marchands d'esclaves, ressenti les peines et les joies de la vie de poste. Il a vu les paysages qu'il décrit, de même qu'il a étudié les peuples primitifs dont il ébauche la mentalité. Son livre reste encore aujourd'hui un bon ouvrage, vivant et original. Il constitue, de plus, le premier effort vers la représentation psychologique des individus appelés à évoluer sous notre domination.

C'est sous la note humoristique que Louis Sonolet, l'attentif voyageur, a voulu consigner ses remarques sur la femme indigène et particulièrement sur l'amour en A. O. F. Le titre, qui rappelle celui d'un roman à la mode, *Le parfum de la dame noire* (1910), et le journal qui, au début, publia l'ouvrage, « Fantasio », feraient aisément prendre le recueil pour un jeu d'amateur et même pour un divertissement d'un ordre un peu spécial. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Sous l'apparence légère, il s'agit d'une très exacte analyse dont la drôlerie cache des remarques profondes. Sonolet procède par axiomes, démonstrations, corollaires et historiettes à l'appui de son explication (2). Le ton plaisant, le tour spirituel des phrases, les rapprochements inattendus enveloppent une très fine pénétration des mœurs africaines. L'auteur a parfaitement observé les milieux indigènes et coloniaux ; et ce serait une erreur de croire que son petit traité, sous sa forme amusante, n'est pas une étude sérieuse qui aide à la connaissance de l'ethnographie et de la psychologie des noirs (3).

(1) Le conte intitulé *Mesdames Tirailleurs*, inspiré de l'épisode qui suivit le massacre de la mission Cazemajou à Zinder, a été publié à nouveau dans la collection du « Nouveau Magazine » et a pu ainsi atteindre plus sûrement le grand public.

(2) Axiome : chez les noirs, l'amour n'est pas un sentiment, ce n'est qu'une fonction. Corollaire : chez les peuples civilisés, l'amour s'exprime d'abord par des mots ; le noir, lui, n'en connaît que les gestes. Nous nous abstenons de donner des exemples pour illustrer ces énoncés. L'auteur traite successivement de la femme, du baiser (chapitre très bref ; le noir ignore le baiser), de la pudeur, des intermédiaires, de la beauté, des danses (le tam-tam, c'est la synthèse de la vie nègre), de la jalousie du côté des blancs (les blancs ne souffrent pas des infidélités de la dame noire, ils prennent seulement leurs précautions pour ne pas en souffrir physiquement) et du côté des noirs (pour le noir, la jalousie n'est qu'une manifestation quelconque du sentiment de la propriété), de la jeune fille (aphorisme simplificateur : la jeune fille n'existe pas au pays noir), du mariage, de la vie de ménage (pour l'Européen, l'épouse noire n'est qu'un meuble), enfin de la condition de la femme dans la société noire.

(3) *L'anthologie des baisers* (anthologie universelle de l'amour : Afrique), de M. Boisson, est un ouvrage d'un genre spécial qui ne peut pas être rapproché du livre de Sonolet.

Les mœurs des indigènes, leurs façons de vivre et leurs façons de penser ne font pas nécessairement l'objet de livres traitant de cette seule question. Nous avons vu que Robert Randau, dans *Le commandant et les Foulbé*, avait donné une excellente étude de la race peuhle et que, dans *Les terrasses de Tombouctou*, il avait dévoilé certains aspects de la mentalité des populations nigériennes, bien que ces ouvrages ne soient pas uniquement des tableaux de la vie des noirs. Nous n'en sommes pas encore aux romans purement indigènes, dans lesquels les auteurs ne font plus intervenir le colonisateur. L'élément européen et l'élément indigène sont étudiés ensemble, dans leurs rapports, leurs échanges, leurs réactions réciproques. Le sujet est vaste, digne d'intérêt, et bien fait pour fixer l'attention des coloniaux, qui tirent de leurs observations des déductions pratiques (1).

Le bruit fait, en 1921, autour de *Batouala*, le « roman nègre » de René Maran (2) (dont l'action se passe en Afrique équatoriale française), a au moins eu pour conséquence d'attirer l'attention et la curiosité sur les populations indigènes et de permettre à plusieurs ouvrages de littérature coloniale, principalement aux romans africains, de toucher plus sûrement le public métropolitain. Quelques-uns de ces ouvrages ont été produits surtout à titre de protestation (3). Il semble aussi que les premiers romans écrits sur les indigènes d'A. O. F., dans les années qui suivirent, tendent à s'élever contre le pamphlet de R. Maran et manifestent l'intention de

(1) Rares sont ceux qui, jetés dans la brousse, n'ont pas dans leur bagage le carnet précieux où s'accumule la documentation vivante, recueillie sur le vif, premier stade du livre auquel on ne songe pas encore et qui, peu à peu, s'élabore. Pierre Bonardi, fonctionnaire des postes et télégraphes en A. O. F., chargé de la vérification des lignes du Moyen-Niger, traverse le Dahomey pour se rendre à Zinder et observe autour de lui le *Visage de la brousse* (1920). Son livre n'est pas un simple récit de voyage, mais une étude très compréhensive des mœurs de brousse, dans laquelle il analyse la vie et les préoccupations du « toubab » en tournée, note les faits et gestes des noirs qui l'entourent, suit leurs idées dominantes et dégage les mobiles qui dirigent leurs actes. Ses actes, à lui aussi, sont guidés par une « loi de brousse » qui tend à préserver le prestige du blanc, prestige sur lequel repose son autorité et que le broussard isolé, ni martyr ni tyran, doit essayer de renforcer en toute circonstance. Par certains côtés, l'étude de Bonardi fait songer à celle de Delafosse, *Les états d'âme d'un colonial*. Moins poussée que cette dernière, mais animée d'anecdotes et de traits de mœurs, elle reflète fidèlement l'image de la brousse et apporte par là sa part d'enseignement utile.

Pierre Bonardi a publié, d'autre part, quelques articles amusants, mais d'une exactitude absolue, sur « les rois nègres » (*Grande Revue*, 1920) et sur « l'élégance masculine au pays noir » (*Monsieur*, 1921).

(2) *Batouala*, après avoir obtenu le prix Goncourt, fut l'objet de vives polémiques. On discuta la thèse soutenue, mais en généralisant les assertions, sans doute exagérées, de R. Maran, et en confondant tous les noirs et tous les blancs d'Afrique. Il ne s'agit, dans ce roman, et il ne peut être question, en vérité, que de certains territoires de la colonie de l'Oubangui. C'est ce que l'on a trop souvent oublié (voir la préface de Pierre Mille au livre du docteur Trautmann, *Au pays de Batouala*).

(3) Citons, quoique ne touchant pas expressément notre étude : *Au pays de Batouala*, par le docteur Trautmann, et *Vrais noirs et vrais blancs d'Afrique*, par V. Blache (1922). Le premier ouvrage concerne uniquement l'A. E. F., le second se rattache davantage à l'A. O. F. Tous deux sont des exposés documentaires des relations réelles existant entre blancs et noirs dans nos colonies et ont pour but de montrer sous leur vrai jour administrateurs et indigènes africains. La préface que le gouverneur général Angoulvant a écrite pour le roman de Gaston Joseph, *Koffi*, constitue également une fière réponse au réquisitoire de R. Maran.

donner une vue plus favorable, et, à tout prendre, plus exacte, de la réalité. Au « roman nègre » *Batouala*, Gaston Joseph oppose *Koffi*, « roman vrai d'un noir » (1). Cette histoire d'un indigène de la Côte d'Ivoire, qui est celle de beaucoup d'autres indigènes d'Afrique, est en effet une histoire vraie, une histoire vécue. L'auteur a vu son héros, l'a observé au naturel, non pas sans doute Koffi lui-même, qui représente un type, mais de nombreux exemplaires de Koffi qui, un jour, quittèrent leur village natal pour venir chez les blancs comme boys, puis comme interprètes, rendirent des services à l'administration et finirent, en général, assez mal. Le roman, qui raconte la vie mouvementée de ce noir et qui, au fil des épisodes, nous dépeint les milieux européens et indigènes, est une excellente étude impartiale et sincère. « Mais, remarque M. Delafosse (2), cette étude où l'observation la plus rigoureuse s'allie à la plus correcte des psychologies, si elle est effectivement le roman vrai d'un noir, n'est pas absolument celui d'un vrai noir. Je veux dire que Koffi, ancien boy, déformé par son frottement avec les blancs et décoloré, si j'ose ainsi m'exprimer, par le vernis peu épais mais tenace dont il s'est revêtu à leur contact, devenu interprète, puis roi, et enfin déporté au Gabon en punition de son incapacité à régner, est un noir non pas exceptionnel (le nombre de ses pareils est légion), mais en somme anormal ou tout au moins spécial. Il est un de ces produits hybrides, généralement voués au malheur, issus des réactions réciproques de deux civilisations dissemblables qui se heurtent sans se compénétrer... Koffi est un déraciné ». Ecrivant ces mots, M. Delafosse n'entend pas du tout formuler une critique contre le roman de Gaston Joseph ; il constate, au contraire, que la principale originalité du livre est précisément d'avoir mis en scène ce type, mal connu du public, de noir déraciné. Koffi est un négroillon dont la tête a été tournée par les vantardises et les vêtements blancs d'un boy rencontré par hasard au village natal, et qui quitte son pays pour venir chercher fortune à Abisso, la ville des blancs. Il est d'abord employé au service du cuisinier d'un Européen en qualité de marmiton, aux appointements de 6 francs par mois. Cependant, il s'initie peu à peu à la vie des toubabs, passe son temps à se mirer dans l'armoire à glace, boit les flacons d'eau de cologne, vole les cigares et est jeté à la porte. Peu après, grandissant en âge et en grade, il passe à son tour boy d'un commerçant, puis boy de brousse d'un administrateur, enfin cuisinier d'un traitant ; mais il se dispute continuellement avec la femme du maître qui, en bonne ménagère, surveille de près la dépense ; et, certain soir de réception, il s'enivre au lieu de préparer le dîner. Repris comme cuisinier par l'administrateur, il connaît bientôt toutes les « manières de blancs » et devient un jour interprète officiel, avec un bel habit. Il

(1) Ce roman, paru en 1922, obtint, l'année suivante, le grand prix de littérature coloniale.

(2) *Bulletin du Comité de l'Afrique française* (Renseignements coloniaux, juillet 1922).

accomplit fidèlement son métier. Après quelques années de bons et loyaux services, il est nommé roi de la tribu des Assonkofoués. D'abord, il veut gouverner selon les préceptes des Français et donne toute satisfaction à l'administration. Mais les sorciers de la tribu, craignant pour leur prestige, voient d'un très mauvais œil ces méthodes nouvelles et s'entendent pour rendre le roi malade, à l'aide de quelques herbes glissées dans sa nourriture, à titre d'avertissement. Koffi prend peur ; tout le monde se tourne contre lui, et sa mère elle-même lui conseille d'aller voir la vieille sorcière qui le guérira, s'il reconnaît ses erreurs. Et, insensiblement, il se soumet aux féticheurs ; il jure fidélité au dieu du village. Sa régression est rapide ; il n'essaie plus de lutter contre les forces occultes qui l'entourent et tombe dans l'alcoolisme. Un jour, sa tribu se révolte contre les envoyés de l'administrateur ; Koffi est révoqué et meurt en exil. Par cette étude de l'évolution mentale et morale d'un indigène qui, après avoir subi « un faux-semblant d'assimilation européenne », éprouve en rentrant dans son milieu primitif d'insurmontables difficultés de réadaptation, cependant que, malgré lui, il est repris par les forces du passé, par l'influence sournoise des féticheurs dont il devient la victime, par cette étude, l'œuvre de Gaston Joseph présente « un caractère non seulement descriptif, mais social, qui en rehausse singulièrement la portée et en accentue puissamment l'intérêt » (1). L'auteur, administrateur des colonies en A. O. F., dont nous avons déjà signalé les travaux scientifiques sur la Côte d'Ivoire (2), a étayé son analyse psychologique de ses connaissances ethnographiques ; c'est la formule même de la nouvelle littérature coloniale, qui tend à répandre, sous la forme d'un récit objectif, un enseignement exact qui aide à la connaissance utile du monde noir.

La question des premiers effets, encore incertains, de l'eupéanisation des indigènes, déjà exposée dans *Koffi*, sert également de thème au livre d'Alfred Chaumel, *Aminata, femme noire* (1923). Avec non moins de sincérité que Gaston Joseph, Chaumel raconte la vie d'une petite Soudanaise, dans un cercle français, au centre africain. Après l'insouciance des premières années, la jeune fille échappe aux embûches tendues autour d'elle, aux convoitises d'un mauvais drôle, interprète de l'administration, et devient l'épouse du chef de poste. Toutefois, l'histoire ne prétend pas à l'idylle. Au contact du blanc, peu à peu l'intelligence d'Aminata s'éveille, se hausse à un certain degré de compréhension européenne ; elle apprend à connaître l'œuvre de civilisation à laquelle elle essaye de contribuer modestement. Mais, la séparation venue — consécutive au congé de son mari provisoire, — elle retombe bientôt à son état primitif. Une connaissance

(1) DELAFOSSE, article précité.

(2) GASTON JOSEPH. *La Côte d'Ivoire ; le pays et les habitants* (remarquable au point de vue de la géographie humaine). Également du même auteur, un *Manuel des palabres* excellent traité de politique indigène à l'usage des administrateurs de la Côte d'Ivoire.

avertie des mœurs locales, de l'existence et des intrigues indigènes, une fine appréciation du rôle, des efforts et des idées du « commandant » dans son cercle, donne à ce petit livre une valeur documentaire de chose vue, vécue, réalisée par l'auteur lui-même. L'image qu'il reproduit de la vie de l'administrateur à son poste de brousse et des résultats heureux obtenus grâce à notre influence s'oppose avec force aux caricatures et aux théories tendancieuses, qui n'exprimèrent jamais que des rancunes personnelles.

Aminata, comme Koffi, est une « déracinée », qui subit près des Européens une lente imprégnation qui la transforme et la désaxe. La littérature africaine nous offre un autre type de « déraciné », mais qui a été dépaycé dans des circonstances très particulières et pour un temps beaucoup plus court, en sorte que sa mentalité a moins changé et que sa réadaptation s'opère sans grandes difficultés. *La randonnée de Samba Diouf*, publiée par Jérôme et Jean Tharaud (1922), est l'histoire d'un paisible pêcheur de Niomi qui, s'en allant recueillir chez les Foulah l'héritage d'un de ses oncles, se trouve incorporé par surprise dans un détachement de recrues envoyées en France « pour accompagner les toubabs à la guerre ». Samba Diouf, au front français, se conduit, vaillamment au milieu de tous les soldats noirs, de races si diverses, rassemblés au pays des blancs. Blessé, il revient au Soudan, retrouve son héritage diminué, sa fiancée infidèle, mais, fataliste et résigné, il recueille le maigre troupeau et épouse la jeune volage. La peinture si vraie de la vie indigène, dans la première et dans la dernière partie du livre, la représentation si juste des gestes et des réflexions des troupes noires au camp d'instruction, puis dans les tranchées, révèlent une connaissance intime des façons d'agir, de penser et de s'exprimer des populations ouest-africaines qui ne laisse pas de surprendre chez des auteurs, d'incontestable talent sans doute, mais qui n'ont pas vécu en Afrique occidentale et qui n'ont pas acquis, par une fréquentation quotidienne des gens et des choses de ce pays, l'expérience profonde que le roman — véritable étude de l'âme paysanne d'Afrique — suppose expressément. Au vrai, les frères Tharaud ont demandé à un colonial africain toute leur information première. André Demaison, commerçant installé depuis longtemps en Casamance, très au courant des mœurs et des habitudes des noirs, dont il apprit à parler les langues, suivit pendant la guerre les régiments sénégalais en France et put observer sur le vif les indigènes aux armées, comme il les observait auparavant, chez eux, dans leur existence de chaque jour. Après la guerre, il songea à transposer dans un roman ses souvenirs et ses observations. Mais ce furent les frères Tharaud, à qui Demaison fit part de son idée et porta ses notes, qui se chargèrent d'écrire l'histoire de Samba Diouf et de raconter les tribulations de ce type parfait de paysan d'A. O. F. que l'aventure d'un héritage à recueillir, puis l'aventure plus extraordinaire encore de la guerre des toubabs, font

sortir de son village, et qui cède doucement à la destinée. Toutefois, les auteurs eurent le soin, sous les couleurs brillantes des descriptions et le mouvement des scènes, de conserver dans leur intégrité les détails précis de la vie des noirs, les anecdotes significatives, les traits de mœurs que Demaison, informateur averti, leur avait fournis, et ces réflexions, ces incompréhensions, ces façons de sentir et de parler (la vérité des dialogues est surprenante) (1) qui peignent l'âme nègre. Samba Diouf se rend chez sa fiancée : « Les chiens aboyèrent quand il franchit la palissade qui entourait les huttes, dont les chaumes pointus se hérissaient dans la nuit claire. — Qui est là ? cria une voix un peu traînante et chantante. — Moi, Samba Diouf ! Et, retirant de ses pieds ses sandales, il les plaça devant la porte, la pointe tournée vers le dehors. Un négrillon se montra sur le seuil, prit les sandales du visiteur, les tourna la pointe vers la porte, indiquant de cette façon qu'on attendait sa visite, et, ce geste rapidement fait, il s'esquiva à toutes jambes dans un autre coin de l'enclos. Samba Diouf entra dans la case, emplie d'une telle fumée qu'elle en était tout à fait noire. — Sédi, demanda-t-il, ta journée a-t-elle été bonne ? — Très bonne, en vérité, Diouf ! fit dans l'obscurité une vague forme vêtue de blanc. — Toute ta maison est-elle en paix ? — En paix seulement, répondit la forme blanche. Le pêcheur vint s'asseoir près d'elle, sur la claie de bambou placée dans le fond de la case, puis, se penchant sur le feu qui charbonnait, il en fit jaillir la flamme, alluma sa bougie et la planta sur le sol, en rassemblant la terre tout autour... (p. 417). » Voilà de la vraie et de la bonne couleur locale. Suivant Samba Diouf « à la guerre des toubabs », le conteur métropolitain prendra conscience de l'infini variété de la race noire, aux différences plus accentuées qu'il n' imagine (2) ; et, revenant avec Diouf en Casamance, après la guerre, il se rendra un compte exact de ce qu'est la vie indigène et la mentalité de ces gens simples, pratiques, sensés. Il s'étonnera probablement de voir que les paysans d'A. O. F. ne sont pas aussi dissemblables qu'il pensait des paysans de nos campagnes françaises. Le mirage exotique se dissipera au profit de la vérité.

(1) Les proverbes par lesquels les personnages du livre commencent leurs discours ne sont pas les formules connues et banales qu'on pourrait rencontrer dans un roman quelconque ; ils prouvent une connaissance profonde des indigènes, des dialectes locaux et des tours de phrase qu'un observateur familiarisé avec les usages du pays est seul capable de posséder. La même vérité des dialogues, qui frappe tous ceux qui ont pratiqué les langues d'A. O. F., se retrouve dans *Diato*, d'A. Demaison.

(2) « Et tous, gens du Nord et gens du Sud, du Sénégal et du Niger, de l'intérieur et de la côte, Bambaras, Ouolofs, Mandingues, Toucouleurs, Sérères, Soninkés, Khassonkés, Soussous, Timnés, Lebous, habitants du Massina et de la Falémé, Floups, Gourors, Abbeys, Baoulés, Manos de la haute Sassandra, et ceux encore dont on ignore la race et le pays, tous ces noirs qui, pour des yeux non exercés, se ressemblaient comme des frères, mais qui, là-bas, en Afrique, vivaient séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres, et que séparaient plus encore des différences de religion, de langue, de mœurs, de coutumes, d'habits, tous ces gens pour lesquels toute différence, quelle qu'elle soit est une raison d'hostilité, se trouvaient, ce matin là, rassemblés sur cette route, marchant au même pas, coude à coude, par la volonté des Toubabs (p. 105) ! »

Dans *Samba Diouf*, bien que leur rôle soit plutôt celui de personnages épisodiques, paraissent encore quelques blancs, et la civilisation européenne exerce une part d'influence, fugace il est vrai, sur l'esprit du tirailleur sénégalais. André Demaison, tenté par la littérature — le roman colonial étant à la mode, — a voulu représenter un noir évoluant dans son propre milieu, et *Diato* (1923) (1) est une histoire purement locale, vue du côté indigène, pensée avec la mentalité d'un habitant du pays, et qui aurait pu être racontée, sinon écrite, par un indigène de la Casamance. L'œuvre renferme peut-être moins de lyrisme que *Samba Diouf*, mais elle vaut par les mêmes qualités d'observation scrupuleuse. Demaison n'ignore rien des coutumes, des croyances, des superstitions qui régissent la vie des noirs. Voici la naissance du fils de Diato : « La petite boule rougeâtre qui arriva ainsi, le plus simplement du monde, fut aussitôt enlevée par la vieille Binta et cachée à tous les regards. C'était un garçon. Personne ne commit l'imprudence de parler des génies, mais le soir même, à l'entrée de la case, des branches de faftane, redoutées des sorciers, étaient suspendues ; des herbes furent brûlées pour écarter les maléfices, tandis que le cou et les bras du nouveau-né se garnissaient d'amulettes protectrices. Durant huit jours la mère et l'enfant restèrent enfermés. Ensuite, Diato donna à son fils le nom de Kéba, en souvenir de son grand-père, et lui rasa aussitôt les poils du crâne : chacun sait, en effet, que si les Esprits de l'air sont impuissants contre un être sans personnalité, l'enfant désigné par un nom, et dont la peau, à cette heure, était devenue noire, pouvait maintenant craindre d'être enlevé par eux, saisi par les cheveux. Il fit ensuite les aumônes d'usage aux pauvres de la ville, et pendant les trois nuits suivantes alla déposer des aliments sur la berge du fleuve, afin que les âmes des ancêtres puissent venir s'y rassasier (p. 138). » L'auteur s'est familiarisé avec l'histoire locale des noirs et leur littérature orale ; son livre est parsemé de rappels de luttes soutenues dans le pays contre les envahisseurs et contient des chansons et des proverbes qui égayaient les longues causeries, à la veillée. Demaison s'est assimilé le langage protocolaire et sentencieux des Soudanais. « As-tu passé la nuit en paix ? — En paix seulement. — Tous les gens du village ont-ils la paix ? — La paix seulement. — Comment est le champ ? — Il est dans la main de Dieu et des esprits de la forêt. — La queue du singe est longue, mais, où que tu la touches, son maître s'en aperçoit... Celui qui passe par tous les chemins manque celui de sa maison... Le faite de la case lutte avec la tornade, mais le maître qui est dedans ne s'en aperçoit pas. » Demaison connaît les passions et les craintes obscures des indigènes. Son « roman de l'homme noir qui eut

(1) *Diato* a obtenu le grand prix de littérature coloniale pour 1924.

Voir le compte rendu détaillé de ce roman, par M. Delafosse, dans le « Bulletin du Comité de l'Afrique française », février 1923.

Demaison publie actuellement, dans la « Revue des deux mondes », une série de contes soudanais sous le titre *La reine de l'ombre* (1924-1925).

trois femmes et en mourut » se résume en quelques mots : Diato, piroguier de la Casamance, épouse une fille de son pays ; devenu père, la perspective de ne plus rentrer dans la couche de sa femme durant les deux années de l'allaitement, oriente Diato vers ses occupations ; son trafic augmente, il devient « patron de bateaux », voyage le long du fleuve, et, dans un village voisin, prend pour seconde épouse une belle fille des Diolas. Mais celle-ci est jalouse de l'autre, qui a donné un fils à Diato, tandis qu'elle, malgré tous ses efforts, reste stérile. Pendant ce temps, Diato, qui a entrepris de plus grands transports, navigue sur ses chalands et épouse, dans le pays des Sérères, une troisième femme. Grisé par sa fortune croissante, il rêve de faire le cabotage jusqu'à Dakar ; mais il fait naufrage et revient à Sédhio sans bateau. Il se remet à la culture de son champ, laissé en friche. Sa troisième femme, comme la première, va le rendre père ; mais la belle Diola n'a toujours pas d'enfant ; c'est elle qui est obligée de piler le mil quotidien, et les autres la méprisent. Toutefois Diato, ne peut se résoudre à la répudier. Cependant, honteuse de sa stérilité et jalouse de ses compagnes, la Diola va trouver la sorcière, qui lui donne un os de cadavre à mélanger au repas de son mari, afin de s'attacher à jamais ses faveurs. Mais la mixture les empoisonne tous les deux. Au fil de cette action simple, qui pourrait être réellement vécue, et dans un décor nettement localisé, Demaison a su traduire la complication secrète de l'existence du noir, insoupçonnée du touriste, tissée de ruses et de jalousies, soumise à des rites et à des influences qu'exploitent soigneusement les sorciers, et au milieu de laquelle se débat Diato. Ce roman nous offre une reconstitution d'un état d'âme indigène dans toute sa vérité (1).

Cette étude psychologique intime, Jean-Francis Bœuf l'a tentée pour la femme noire évoluant dans son propre milieu ; ce n'est plus Aminata, femme de blanc, c'est Maniouma Corona, foullah d'Odienné, épouse de

(1) En collaboration avec Pierre Mille, André Demaison a donné, à la fin de 1924, un roman, que l'on prendrait parfois pour une satire, *La femme et l'homme nu*. C'est l'histoire des amours d'une Européenne, d'origine russe, et d'un tirailleur sénégalais, pendant la guerre. La collaboration de Demaison l'emporte évidemment sur celle de P. Mille dans toute la partie du roman qui nous montre « l'homme nu », c'est-à-dire la naissance et la jeunesse du noir Tiékoro en Afrique occidentale, avant qu'on l'habillement en tirailleur pour venir en France faire la guerre des blancs. A l'hôpital où il est soigné à la suite d'une blessure, il rencontre la femme blanche qui s'éprend de lui et qui, presque de force, se donne à lui. Tiékoro ne goûte qu'à demi cette passion sans retenue qu'il ne comprend ni ne partage, mais dont il profite, jusqu'au moment où, sa libération venue, il retourne avec joie en Afrique. Sa maîtresse a tort de le poursuivre à Dakar, car Tiékoro se détache vite d'elle ; sans regret de son amante blanche, il est repris par son pays et par ceux de sa race, heureux de se replonger tout entier dans son milieu primitif.

Le thème des aventures et des mésaventures des noirs amenés, par diverses circonstances, au contact des blancs et principalement du pays des blancs, semble avoir retenu l'attention des romanciers coloniaux et gagné aussi la faveur du public. Comme Samba Diouf, comme Tiékoro, c'est la guerre qui a fait venir en France *Pellobellé*, nègre guinéen, et qui le transforme en héros à succès (*Pellobellé, gentilhomme soudanais*, par H. et P. Pharaud, 1924). Mais, tandis que ses semblables revenaient bientôt en Afrique, notre noir, cette fois, court la belle aventure : à la faveur des événements, auxquels il s'abandonne docilement, Pellobellé devient prince de Tinkéa, littérateur, avocat,

Samakoum Dambellé, qui est allé « faire tirailleur » en 1915. *La Soudanaise et son amant* (1924) est le roman de la femme noire restée seule au village pendant que le mari guerroye en France. Sans doute regrette-t-elle l'absent, mais elle s'ennuie ; la séparation est longue et les nouvelles sont rares. Le fils du chef, mauvais sujet, voleur et poltron, mais tenace dans son désir, et habilement conseillé par un griot sans scrupules, fait accroire à Maniouma que son mari est mort, et profite des circonstances. Il devient l'amant attiré de celle qu'on croit veuve et qui accepte l'aventure sans résistance, peut-être même sans déplaisir. Mais le tirailleur revient un jour, grandi par la guerre, et châtié comme il sied le voleur de bœufs et de femme, ainsi que ses acolytes. Maniouma, soumise et repentante, reprend sa place au foyer non sans, toutefois, suivre d'un cœur troublé celui qui fut son amant et qu'on chasse du village. J.-F. Bœuf, adjoint principal des affaires indigènes en A. O. F., s'était déjà fait connaître par plusieurs contes alertes, pleins de couleur locale, et par une série d'*Images soudanaises*, vigoureusement dessinées (1). Son récent livre le fait entrer en bonne place dans la littérature africaine, car ce drame indigène n'est pas seulement l'histoire des amours de Maniouma — bien qu'il y ait là une étude originale de la femme noire, qui se révèle en l'occurrence non inférieure à la blanche — c'est une synthèse vivante, étonnamment vivante de l'Afrique noire. Autour de la Soudanaise et de son amant (ce dernier est un type de noir, peu sympathique à coup sûr, mais campé de main de maître), s'agitent des personnages qui vivent de leur vie propre : le vieux chef, sans autorité et d'une étrange faiblesse pour son fils qui doit lui succéder ; l'oncle de Maniouma, l'ancien militaire au cœur droit, mais trop ami des honneurs et de la bouteille ; le griot, compagnon intéressé du futur chef, louche confident, exécuteur des basses œuvres, et bouc émissaire, dont la fin sereine rachète cependant la vie misérable ; et ce sont toutes les passions, les vantardises, les lâchetés, les malices, les craintes et les préoccupations des noirs qui sont peintes à travers le livre et qui, reconstituant l'atmosphère morale, comme les descriptions restituent le paysage, nous donnent la sensation du réel.

Les officiers, les fonctionnaires, les colons habitant le pays, vivant sur place, parlant les dialectes locaux, mêlés journellement à la vie indigène,

boxeur. « Ça va, dit-il toujours » ; et il ne met point de malignité dans l'acceptation des rôles qu'on lui fait jouer. Ce gentilhomme de fortune a trouvé de spirituels historiographes, dont le pseudonyme cache deux Africains malicieux. Des histoires vraies, et à peine déguisées, servent de trame au récit. Le livre est une satire plaisante non seulement de l'assimilation superficielle des noirs à notre vie européenne, mais aussi et surtout de l'engouement trop facile des Français pour les noirs quand ils sont « héros » ou « princes » malgré eux. Les Américains, moins admiratifs, renvoient l'ellobellé dans sa Guinée natale cultiver les « lougans » de son maître.

(1) *Journal des coloniaux* (1923).

Les « images soudanaises » sont une suite de tableaux, de croquis, pris sur le vif, assez courts, mais peints en relief. Leur exactitude ajoute du prix au talent du conteur.

ne s'intéressent plus, comme les passants, aux originalités de surface, mais cherchent à pénétrer l'âme profonde du pays et des habitants. Avec eux sont finis les étonnements naïfs, les méprises inévitables, les impressions légères. Ce n'est pas de l'exotisme qu'on trouvera dans leurs livres, si l'on entend par exotisme ce mélange de descriptions poétiques, de sensations vagues, de préoccupations personnelles et de sentimentalisme auquel certaine littérature nous a habitués ; ou plutôt on y découvrira un exotisme nouveau, singulièrement plus attrayant et plus instructif que l'exotisme purement pittoresque, subjectif ou sentimental, l'exotisme psychologique, qui trouve son expression dans le roman colonial moderne. La connaissance plus intime des indigènes de nos colonies est une nécessité résultant de la mission dont nous avons assumé la charge. A côté des spécialistes, dans le domaine obscur de l'étude des êtres et des races, les romanciers projettent des clartés utiles. Le roman n'est plus une œuvre de simple imagination, mais s'inspire des données fournies par l'ethnographie, la linguistique et le folklore pour recomposer l'âme indigène ; c'est une « révélation d'humanité » (1).

(1) Dans leur étude sur *L'idéal du XIX^e siècle* (1909), M. et A. Leblond écrivent ces lignes, à propos du roman polynésien de Max Anély (Ségalen), *Les immémoriaux* (1907), dans lequel l'auteur est parvenu à ressusciter la mentalité tahitienne primitive en consultant l'esprit des légendes, l'âme des chansons, le rêve des récits, le caractère des dictions et en approfondissant le folklore : « L'originalité de cet ouvrage... est de se montrer une œuvre d'imagination constamment inspirée d'érudition ethnographique. Et comme tel, il marque une date dans le roman, celle d'un nouvel exotisme qui... demande à la connaissance des chants, proverbes et récits, et jusqu'à des gestes indigènes, de l'aider à recueillir l'essence même de l'âme. L'exotisme devient ainsi ce qu'il doit être pour assurer sa fidélité aux conceptions de l'époque où il se développe : une révélation d'humanité (p. 302). »

CHAPITRE IV

LA LITTÉRATURE COLONIALE D'AFRIQUE OCCIDENTALE

On entend par littérature un ensemble d'œuvres artistiques plutôt que scientifiques. Nous avons pu parler de littérature technique, parce qu'il ne nous était pas permis d'ignorer les travaux de cet ordre dans le tableau que nous voulions donner des ouvrages publiés sur l'A. O. F. Nous réservons cependant le terme de littérature africaine aux productions se recommandant par leur caractère plus nettement « littéraire », récits de voyages, contes ou romans. L'Afrique occidentale, avant 1870, n'avait figuré dans la tradition littéraire que grâce aux relations des voyageurs ; après la conquête, elle prend place dans le roman. L'effort colonial intense qui se poursuit à l'intérieur du pays — conquête militaire, organisation politique, action individuelle ou collective — provoque l'apparition d'œuvres diverses, qui sont de précieux témoignages, complétant les travaux des historiens de métier, touchant davantage le public, et aidant à mieux connaître la physionomie de cette grande époque. D'autre part, de ces œuvres coloniales se dégage une tendance vers une formule exotique nouvelle ; certains ouvrages marquent une étape significative dans cette évolution ; nous en avons indiqué les traits essentiels, il nous reste à en préciser le sens.

Au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècle, il existait une littérature de récits de voyages qui avait gagné la faveur du public avide d'exotisme (1). En général — nous l'avons noté pour l'Afrique — les anciens ouvrages sont assez pauvres de sentiment exotique et de couleur locale. Il est vrai que beaucoup de ces « relations » étaient de seconde main, puisées dans les récits des navigateurs, des missionnaires ou des commerçants, tous voyageurs qui se préoccupaient plus de leurs affaires que du paysage et qui ne perdaient pas de temps à analyser leurs sensations. Le genre descriptif exotique n'apparaît vraiment qu'avec les écrivains qui visitent eux-mêmes les pays étrangers et produisent des œuvres directement inspirées par ces contrées. C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre, puis Chateaubriand, se rendant l'un

(1) Sur l'exotisme américain, oriental et chinois, consulter respectivement les ouvrages de Chinard (*L'exotisme américain dans la littérature française au ^{xvi}e siècle* (1911), *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècle* (1913), de Martino (*L'Orient dans la littérature française* (1906), et de Cordier (*La Chine en France au ^{xviii}e siècle* (1910).

à Bourbon, l'autre en Amérique, rapportent des descriptions de ces mondes lointains et inconnus. Mais les peintures nous paraissent indécises ; les mots ne font pas image ; les termes techniques (palétuviers, papayers) ne suffisent pas à évoquer l'objet énoncé ; le tableau garde quelque chose de conventionnel. A cet exotisme descriptif se superpose l'exotisme sensitif, subjectif. Pierre Loti, comme Chateaubriand, exprime des sensations, des désirs, des regrets, des nostalgies ; ce ne sont que ses propres états de sensibilité. Le récit bientôt s'élargit et devient une histoire d'amour ; l'exotisme sentimental de *René*, l'Européen aimé par une indigène, se retrouve dans le *Spahi* ; Fatou Gaye est sœur de Céluta. Mais le roman est artificiel, il manque de psychologie et de vérité. Les descriptions, cependant, deviennent plus colorées, plus exactes ; le paysage est suggéré avec des traits plus sûrs. C'est cet exotisme pittoresque qu'exploitent les voyageurs, de même que les romanciers exploiteront l'exotisme sentimental. Mais il ne font souvent que transporter dans un décor nouveau la même aventure banale, que situer à Saint-Louis du Sénégal des scènes qui pourraient aussi bien être situées à Brest ou à Toulon, et, pour dépayser le sujet, autant que pour plaire à l'imagination, les auteurs représentent le pays aussi exotiquement que possible. Ainsi, malgré l'abondance des ouvrages documentaires, l'image de la colonie se trouve déformée. Il est difficile qu'il en soit autrement. Et nous ne visons pas tant ici certains romans écrits par des littérateurs métropolitains, désireux de renouveler une veine épuisée, que bien des ouvrages dus à des voyageurs, qui n'ont pu noter que l'impression rapide des choses sur leurs yeux ou sur leur esprit et ont été exposés à prendre pour la coutume ce qui n'est que l'accident. L'âme africaine, pour être saisie, demande une observation prolongée. Le voyageur est souvent un touriste qui fréquente les voies frayées, parcourues par les chemins de fer et les bateaux, qui suit les itinéraires classiques, traverse des villes noires très cosmopolites, ne se trouve en contact qu'avec des boys ou des indigènes européens. Pour étudier l'Afrique noire, il faut monter à cheval ou aller à pied en pleine brousse, fréquenter de près la masse indigène, avoir préalablement une exacte connaissance du pays et des habitants. Le passant ignore l'ethnographie, et il a trop souvent des idées préconçues sur les noirs, non plus les mêmes sans doute qu'au XVIII^e siècle, mais tout aussi fausses dans l'ensemble. L'indigène, malicieux comme tout paysan, découvre vite le point faible de son « toubab » et s'amuse de lui, à l'insu de ce dernier. L'ouvrage, roman ou chronique, rapporté du voyage, ne peut être que superficiel, quand il n'est pas inexact. « Je veux bien m'intéresser, dit Louis Bertrand (1), à l'émoi d'un touriste ou d'un officier de marine qui fait escale, pour vingt-quatre heures, dans un port inconnu, à condition, bien entendu, que sa sensibilité soit de qualité

(1) Louis BERTRAND, dans « L'Afrique latine », novembre 1922.

exceptionnelle. Mais si cet officier de marine ou ce touriste a la prétention de me donner l'image véridique du pays qu'il traverse, alors je m'insurge. Je trouve tout à fait impertinente l'attitude d'un écrivain qui ne voit dans un pays étranger qu'un spectacle, un prétexte à s'émouvoir ou à s'exalter, qui ne sait absolument rien de ce pays, qui néglige de s'en enquérir, ou qui n'apporte avec lui qu'un bagage de notions confuses, ou banales, ou fausses, sur l'art, sur les mœurs, la pensée, la religion, la civilisation tout entière de ces peuples exotiques. Comment décrire sérieusement les âmes étrangères (je dis sérieusement, car, encore une fois, j'admets très bien les petits jeux de pure virtuosité descriptive ou les notations fragmentaires, à condition qu'elles soient sincères, et fines, et justes, et pénétrantes) oui, comment décrire sérieusement ces âmes, si l'on ignore leur histoire?... La connaissance historique complète et prolonge cette faculté qu'on appelle l'observation chez le peintre de mœurs contemporaines. Si l'on veut s'évader du domaine de la sensation pure ou de la description superficielle, il faut réintégrer l'histoire dans la littérature d'imagination et ranger la mémoire historique parmi les facultés les plus essentielles au romancier et au peintre des mœurs (1). »

Un mouvement de réaction contre le facile ou le faux exotisme des passants s'est manifesté, depuis 1900 surtout, dans la littérature coloniale. Les contrées lointaines nous sont à présent connues ; notre action politique et économique s'est développée dans le pays avec nos soldats, nos administrateurs, nos ingénieurs, nos commerçants ; les savants ont étudié les continents mystérieux ; et la littérature exotique, de subjective, d'impressionniste qu'elle était, est devenue objective, documentaire, presque scientifique. L'aspect extérieur des paysages ou de l'activité locale, les étrangetés, les bizarreries, n'émeuvent plus notre curiosité depuis la facilité des voyages et la vulgarisation des images par le cinématographe, les expositions ou les journaux. Après avoir été charmés par le pittoresque des pays lointains, nous voulons en connaître la vie profonde, le reflet intérieur, les mentalités. Les ouvrages modernes revêtiront un intérêt ethnographique et traduiront la psychologie des races. Dans le domaine colonial, cette curiosité naturelle prend une signification plus précise : c'est l'expression du besoin de la connaissance intime du pays et de ses habitants, utile à notre domination, aux fins vers lesquelles tend notre effort civilisateur, et, d'autre part, utile à l'œuvre d'enseignement qu'il importe de poursuivre auprès du public. Les écrivains coloniaux, observateurs

(1) Louis Bertrand ajoute : « Pour peu que l'on pousse cette méthode, qu'on essaie de pénétrer un pays, une époque ou une catégorie d'individus, dans leurs réalités profondes, on s'aperçoit que l'exotisme est une illusion : c'est la somme de nos badauderies et de nos ignorances, l'ébauchissement de l'emmuré qui n'a jamais rien vu. » Rien n'est plus vrai. C'est la distance, l'éloignement, le contraste qui donnent l'impression exotique. L'émotion exotique résulte aussi, quelquefois, de l'image préconçue que nous avons formée du pays étranger, conventionnellement. Ceux qui habitent dans le pays n'ont plus le sentiment de l'exotisme ; un séjour prolongé détruit cette exaltation.

avertis, curieux du fonds réel, des mœurs et du caractère des noirs, conféreront à leurs livres une valeur de documentation qui, sans nuire à leur charme, en accroîtra l'intérêt. Ce ne seront plus des passants se livrant à de brillantes compositions, capables de séduire les ignorants, mais des fonctionnaires, des commerçants, vivant habituellement à la colonie, s'y plaisant, parlant les langues indigènes, s'étant assimilés par une lente pénétration à l'objet qu'ils ont mission d'exprimer, et ne considérant plus cet objet comme un monde extérieur à eux mais comme un milieu familier, comme leur milieu naturel. La littérature coloniale se distinguera de la littérature exotique. Ainsi apparaîtront des œuvres spécifiques, consécutives au progrès matériel et social de la colonie, reflétant une volonté de recherches utiles et de rééducation impériale, et qui pourront dépasser le domaine purement littéraire.

La littérature coloniale n'est donc pas, ainsi que le remarquaient Cario et Régismanset (1), la littérature exotique spécialisée à nos colonies. Nos colonies ont engendré des œuvres exotiques qui ne sont pas nécessairement de la littérature coloniale. Celle-ci réside dans l'essence des idées, des sentiments, des faits exprimés, et non pas dans le lieu, dans le décor. Elle est intérieure, non extérieure. « Le colonialisme réside dans une attitude, une qualité de l'âme, l'assimilation d'une optique nouvelle », dit D. Braga (2). L'exotisme est plus romantique que colonial. Exotisme s'oppose à colonialisme comme romantisme s'oppose à naturalisme. La distinction peut paraître subtile entre Loti (auteur du *Spahi*) et Randau, par exemple, parce qu'il y a une apparence d'unité entre leurs ouvrages, mais superficielle et trompeuse. Cependant, le roman de Loti appartient à la littérature exotique, écrite pour le grand public ; l'auteur n'a cherché que des motifs descriptifs, un cadre, des couleurs ; les ouvrages de Randau appartiennent à la littérature coloniale, destinée à un public averti des choses africaines. L'auteur n'est plus un métropolitain qui reste attaché à la mère-patrie ; il a opté pour la colonie ; c'est en Europe qu'il connaît l'exil ; il aime l'âme lointaine, il l'a adoptée ; il regarde la métropole avec des yeux de colonial. Le mouvement littéraire original qui a pris, depuis plusieurs années, un développement si rapide et si éclatant atténue singulièrement la portée des critiques formulées naguère contre l'existence même d'une littérature coloniale française. Pierre Mille écrivait, en 1909 (1) : « Une œuvre de littérature coloniale, selon moi, serait celle qui eût été produite dans un pays où les Européens sont transplantés depuis un certain temps,

(1) CARIO et RÉGISMANSET. *L'exotisme*.

(2) D. BRAGA, dans « L'Europe nouvelle », p. 1557 (1920).

(3) Pierre Mille, « Le Temps » (19 août 1909). Voir également Rémy de Gourmont, dans « Le Mercure de France » (t. III, 1909). Pour plus de détails sur cette controverse, se reporter à l'enquête menée par Frappier dans « La Dépêche coloniale » (3^e trimestre 1909) et à la discussion reprise par Cario et Régismanset dans *L'exotisme*. Les « Carnets coloniaux » (vol. 1, 1924) ont également repris la question.

par un de ces Européens qui y serait né, ou tout au moins y aurait vécu les seules années où l'on possède une sensibilité, où on pénètre dans leur essence la nature et les hommes : je veux dire celles de l'adolescence et de la première jeunesse. » Plus loin, Pierre Mille soutient que notre littérature coloniale est l'œuvre des Français de la métropole, non de la colonie, et que nous ne possédons en France qu'une littérature de tourisme colonial. Et à côté de nos voyageurs exotiques, il cite l'écrivain colonial anglais Kipling. Il nous semble que Randau l'Africain pourrait être opposé au romancier anglo-indien, sans désavantage. La littérature coloniale n'a pas encore conquis chez nous la place à laquelle elle peut prétendre. Si critiques et lecteurs, en France, accueillent froidement cette littérature, c'est peut-être parce qu'elle est coloniale. Comme jadis, on trouve que les nègres sont trop noirs, « noirs des pieds à la tête », disait Montesquieu, et c'est là un vice impardonnable. Plus la littérature coloniale sera ce qu'elle doit être, c'est-à-dire plus elle révélera dans son intimité et sa vérité un monde différent du nôtre, moins elle aura de succès chez nous, où l'on est casanier d'esprit comme de corps. Seule une minorité apprécie ; et rien n'indique que Kipling, s'il était Français, serait un auteur très connu et admiré. Il n'en est pas moins vrai que nous possédons une véritable littérature coloniale, qui réunit précisément les qualités requises par Pierre Mille pour être telle. Les ouvriers n'en sont plus des métropolitains de passage ou des « coloniaux » temporaires qui vivent les yeux tournés vers la métropole, de ceux que dépeint Azal : « L'idée du retour les hante bientôt ; pour leur spleen il n'est d'horizon que celui où décroissent les grands vapeurs (1). » Sans doute, n'y a-t-il pas encore en Afrique noire d'écrivains nés dans le pays, comme il est possible d'en trouver en Algérie ou à la Réunion ; mais vingt ans de vie coloniale sont chose courante chez nos administrateurs. Ils ont si longtemps vécu, aimé, souffert et travaillé à la colonie, qu'ils ont bien acquis « la sensation profonde, interne pour ainsi dire, du milieu » dont ils parlent. C'est d'Afrique, et non plus d'Europe, qu'ils regardent couler les événements. Ils ont des qualités et des défauts qui ne sont plus tout à fait ceux des Français de France ; leurs principes sont à la fois plus généreux et plus relâchés ; leurs préoccupations sont autres ; leur mentalité a évolué avec leur point de vue. Randau, né en Algérie, s'est imprégné, dès son enfance, dans un milieu qui n'est pas essentiellement différent des milieux islamisés du Soudan et de la Mauritanie, dans lesquels il vient vivre bientôt ; c'est un véritable Africain d'adoption, et qui s'identifie avec la colonie ; il réalise le type le plus complet de l'écrivain colonial. Delafosse a fait toute sa carrière en Afrique occidentale, la France n'étant plus pour lui qu'une station de repos ; c'est le maître incontesté de la philologie et de l'ethnographie africaines ; les conceptions de son

(1) AZAL. *Sylves noires*, p. 6.

Broussard traduisent la mentalité particulière des vrais coloniaux. Gaston Joseph, Demaison, Francis Bœuf passèrent à la colonie de longues années, durant lesquelles ils ont pu à loisir étudier, observer, apprécier l'élément indigène auquel ils se trouvaient intimement mêlés. D'autres y vécurent leur jeunesse de soldat, années qui laissent des traces profondes, au contact d'actions qui aiguisent la sensibilité : Baratier, Psichari, Dornin, Guignard ; l'Afrique les a marqués de son indélébile empreinte. La littérature ouest-africaine s'apparente, dans ses tendances nouvelles, aux belles œuvres indochinoises ou malgaches, algériennes ou océaniques, antillaises ou marocaines dont s'enorgueillissent à juste titre ces Frances lointaines. Il y a autant de manifestations originales qu'il existe de groupes coloniaux, et la littérature coloniale est la somme de ces mouvements divers, qui accusent la même évolution et les mêmes aspirations. Qu'ils aient parcouru la forêt, la lagune, la savane, la brousse, la rizièrre, le bled ou la montagne, qu'ils aient fait la guerre, administré des provinces ou travaillé à leurs exploitations, les écrivains coloniaux de la nouvelle école ont tous orienté leur étude vers des fins identiques : la connaissance profonde du pays et la pénétration de l'âme locale. Boissière, Ajalbert, Pouvoirville, Nolly, Daguerches, Marquet, en Indochine ; Renel, Rives, Leblond, à Madagascar et à la Réunion ; Gauguin, Ségalen, en Océanie ; Randau, Chaseray, Musette, Bertrand, Marival, Eberhardt, Géniaux, Heller, Le Glay, en Afrique du Nord (1), poursuivent la même œuvre d'observation, d'interprétation et d'éducation coloniales que celle poursuivie au cœur du continent noir par les romanciers ouest-africains. A l'heure où l'on parle avec tant de sympathie de littérature régionaliste en France, n'oublions pas ces provinces lointaines que sont nos colonies. Ceux qui y vivent voient en elles des patries d'adoption, qu'ils ont appris à connaître, à aimer, auxquelles ils sont fiers d'appartenir. Chaque terroir d'outre-mer a sa

(1) Notre énumération n'est nullement limitative. Nous avons seulement voulu indiquer quelques noms parmi les écrivains coloniaux les plus connus ou les plus représentatifs. Voici les œuvres auxquelles nous faisons principalement allusion : BOISSIÈRE. *Fumeurs d'opium* (1896). AJALBERT. *Sao Van Di* (vers 1905). POUVOIRVILLE. *L'Annam sanglant* (1896) ; *L'heure silencieuse* (1921). NOLLY. *Hien le maboul* (vers 1908). DAGUERCHES. *Le kilomètre 83*. MARQUET. *De la rizièrre à la montagne* (1920). RENEL. *La race inconnue* ; *La coutume des ancêtres* (vers 1912). LEBLOND. *Le zézère* ; *La sarabande*. RIVES. *Les deux pirogues* (1920). GAUGUIN. *Noa Noa* (réédité 1924). SÉGALEN. *Les immémoriaux* (1907). RANDAU. *Les colons* (1907) ; *Les algériens* (1908). CHASERAY. *Chroniques de l'oued Mellouf*. MUSETTE. *Cagayous* (1894). BERTRAND. *Le sang des races* (1899) ; *Pépète le bien aimé* (1904). MARIVAL. *Le cof*. EBERHARDT. *A l'ombre chaude de l'Islam*. GÉNIAUX. *Le choc des races*. HELLER. *La mer rouge* (1923). LE GLAY. *Récits marocains de la plaine et des monts* (1920) ; *Badda, fille berbère* (1921).

Un grand prix de littérature coloniale a été créé par le Ministre des colonies, en 1921. Il a été successivement obtenu par Jean Marquet, en 1921 (*De la rizièrre à la montagne*), Maurice Le Glay, en 1922 (*Badda, fille berbère*), Gaston Joseph, en 1923 (*Koffi*), André Demaison, en 1924 (*Diatlo*). Certaines grandes colonies ont institué des prix particuliers (le Grand Prix littéraire de l'Algérie, le Prix de Carthage), pour récompenser des écrivains locaux (A. Duchêne, Maximilienne Heller, G. Esquer). Enfin, des prix importants ont été attribués en France à des écrivains coloniaux, entre autres le Grand Prix de l'Académie française décerné en 1915 à E. Nolly, le Prix Goncourt, en 1921, à R. Maran.

flore de belles productions littéraires, enrichies de cette connaissance intime et de cet amour implicite du pays. Notre littérature coloniale, bel exemple de rayonnement français, n'a pas à redouter les comparaisons étrangères.

Fortement enracinée dans le sol qui la nourrit, cette littérature produite par la colonie exprimera la colonie. Le roman, grâce à sa souplesse et à sa diffusion, est le genre qui semble avoir rallié les préférences des écrivains. Mais le romancier colonial a renoncé aux formules du roman exotique. « Il n'indique le décor qu'en passant, et par morceaux ; il s'attache surtout à nous mettre immédiatement en contact avec les âmes étrangères (1). » ; il n'a pas les étonnements naïfs du débutant qui baille d'admiration devant les moindres gestes d'un noir ; les différences de pensée entre l'indigène et nous sont pour lui normales ; il a le désir de comprendre à fond la vie morale des êtres avec qui nous sommes en rapport. La curiosité coloniale — et la littérature africaine offre à cet égard un exemple typique — a changé de caractère et d'objet. Naguère, l'imagination et la sensibilité étaient seules excitées. Mais c'est peu de connaître une terre par sa lumière, sa couleur, sa poésie ; nous n'en rapportons qu'une impression fugitive si la raison secrète de ses habitants doit nous échapper. Aujourd'hui, c'est l'intelligence qui se trouve excitée ; on veut une information plus complète, plus exacte, plus utile aussi ; on demande une connaissance vraie. Les voyageurs modernes, aux relations documentaires, marquent déjà une orientation significative en ce sens. Les romanciers précisent la tendance. Les descriptions sont plus inventoriées : Randau, par exemple, ne craint pas de mettre en valeur les origines géologiques de larges paysages (2). L'humanité est mêlée à la nature. On ne s'intéresse plus à l'accidentel, mais au permanent, plus aux différences, mais aux ressemblances. La création n'est plus artificielle ; il y a un souci scientifique au fond des œuvres artistiques. C'est vers l'étude de l'homme que s'est principalement tourné l'effort des romanciers. On a pu dire que cette littérature était « gonflée de curiosité humaine ». N'est-ce pas là le but des « humanistes », cette recherche humaine, à laquelle se sont attachés les classiques, et qui relie les écrivains coloniaux à la grande tradition française ? A côté de l'historien, de l'ethnographe, du folkloriste, il y a place pour l'auteur d'imagination. « La connaissance de la langue, des coutumes, des institutions juridiques et religieuses d'un peuple aide à comprendre les mouvements de sa pensée ; il ne faut pas s'en tenir là, mais chercher dans ces manifestations de l'âme étrangère à la fois une expression et une explication de sa vie profonde (3). » La sensibilité de l'écri-

(1) HARDY. « Bulletin de l'Enseignement au Maroc » (juillet 1923).

(2) HARDY. *Bilan scientifique de l'A. O. F.*

(3) HARDY. « Bulletin de l'Enseignement au Maroc » (juillet 1923).

vain peut découvrir des rapports, des éléments, des particularités qui ont échappé au technicien. Le romancier complète l'œuvre du savant. Selon l'expression de M. A. Leblond, la littérature coloniale devient ainsi ce qu'elle doit être, « une révélation d'humanité ». Elle peut inspirer aux colonisateurs un tact artiste et humain en matière de conquête et d'assimilation. Ne faut-il pas que les peuples civilisés prennent leur part du « white man's burden », ce fardeau de l'homme blanc, dont parle Kipling (1), et qui consiste à élever et à instruire les races moins avancées? « La littérature coloniale de langue française a cette beauté d'offrir la plus riche contribution, non seulement à l'étude de l'âme humaine, mais à l'élaboration d'une politique humaine d'association (2). »

L'art n'est pas tout entier dans la forme, et la matière exprimée renferme aussi sa beauté. Le livre vaut par ce qu'il dit autant que par la manière plus ou moins subtile dont il le dit.

L'exotisme, au XVIII^e siècle, était un moyen de retourner à la nature vierge, dispensatrice du bonheur primitif, une forme d'édénisme, que M. et A. Leblond ont appelé l'édénisme exotique. Aujourd'hui, les pays lointains, les colonies, apparaissent sans doute encore comme des terres généreuses vers lesquelles on part pour échapper à l'étroitesse des existences métropolitaines; la vie peut y être plus large, en effet; mais c'est surtout une influence intérieure qui se fait sentir: les contrées neuves donnent aux hommes une force nouvelle, la colonie est une école d'énergie. Il est peu de livres qui n'aient pas souligné, à côté de l'attraction spéciale, de l'espèce d'envoûtement subi par ceux qui vécurent dans le pays, l'action vivifiante qu'exerce l'Afrique sur nos esprits d'Européens. « L'Afrique est une fontaine de Jouvence qui redonne l'énergie aux cœurs amollis », dit Psichari (3). La terre africaine agit sur nous comme un tonique. L'empire noir a offert un vaste champ à notre génie créateur. C'est une lutte raisonnée que chaque jour livrent nos soldats, nos administrateurs, nos commerçants, nos colons, nos savants. Ils ont le désir ardent de réaliser une œuvre féconde et, en même temps, de se réaliser eux-mêmes. Les biographies de Jeandet, d'Orsat, les lettres de Hentsch, de Klobb, les ouvrages de Galliéni, de Baratier, de Psichari, de Randau sont de précieux témoignages qui révèlent des vertus profondes, un rajeunissement d'énergie, une avidité de développement et de résultats tout à fait caractéristiques (4). La littérature africaine est la représentation de cette activité

(1) Mac CLURE'S MAGAZINE, février 1899.

(2) M. A. LEBLOND. *L'idéal du XIX^e siècle*.

(3) *Terres de soleil et de sommeil*.

(4) « Chaque siècle a sa façon de voyager, dit Psichari dans *Les voies* (p. 114). Nous ne voyageons plus comme Jules César, ni comme les Croisés, ni comme les romantiques. Nous ne voyageons pas comme voyageait Châteaubriand ou Fromentin. Nous ne voyageons même plus comme voyageait Pierre Loti. Nous vivons dans une sombre époque... Un beau tableau d'Afrique, par ses seuls lignes et ses seules nuances, n'emploie plus

réconfortante. Elle est née non de la rêverie, mais du spectacle de l'action, de l'action elle-même. Certains romans ne sont des romans que pour le public métropolitain ; pour les coloniaux, ce sont des tranches d'histoire vraie et de vie coloniale réelle. Les auteurs ont mis en action leurs ouvrages avant de les mettre en œuvre. Ils ont écrit les livres qu'ils ont vécus. Ce sont un peu des « chansons de geste ». Ce sont aussi des livres de l'énergie française. L'entreprise africaine a suscité des vertus que la vieille société métropolitaine ne produisait plus. Et les ouvrages qui reflètent ces sentiments ont ranimé chez nous le culte des fiertés nationales. La renaissance du sentiment patriotique en France s'est élaborée par les voies détournées de notre action coloniale, en grande partie de notre action africaine. Dans cette veillée tragique que furent les années d'avant la guerre, notre conscience s'est réveillée à l'*Appel des armes* et notre imagination s'est enflammée à la lecture des *Epopées coloniales*. Les livres de Psichari, Baratier, Randau, de Vogüé, Carpeaux, Barrière, ne sont qu'un hymne à la grandeur de la France. Nous y avons reconquis le sens de l'héroïsme. Nous y avons aussi trouvé le sens de notre effort colonisateur (1), non plus l'idéal positif des économistes, mais l'idéal psychologique : sauver les vertus de notre race. La colonie ne donne pas que des produits ; ce n'est pas seulement un débouché pour notre industrie et notre commerce, c'est aussi un réservoir de forces morales, d'énergie, de volonté rajeunies et accrues. La colonie, école de virilité, est une formatrice d'hommes.

La littérature ouest-africaine, après nous avoir donné l'image pittoresque et poétique du pays, nous en a donné une représentation plus complète en nous montrant les hommes, — non seulement l'élément indigène dans la vérité de ses gestes et l'intimité de sa pensée, mais l'élément européen dans la beauté de son action colonisatrice —, et aussi en étudiant les rapports entre les Européens et les indigènes — non plus les relations passagères d'un Européen et d'une indigène, fait particulier, mais les rapports permanents entre la vie indigène et l'action européenne, le contact entre la civilisation locale et la civilisation occidentale, fait général —. Beaucoup de travaux administratifs, d'études, d'enquêtes, de monographies, de livres de vulgarisation et de propagande ont été publiés sur l'A. O. F.

suffisamment notre activité sentimentale. Au travers, c'est à notre âme que nous songeons, à la parer, à l'ennoblir. Car nous avons le sentiment d'une effroyable responsabilité, la certitude pesante, traînée partout, rivée à nous, d'une accablante responsabilité. Nous tous, qui sommes nés avec le siècle, nous avons le sentiment de notre importance. C'est en nous que sont remis tous les espoirs, et nous le savons. C'est de nous que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. *Nous savons bien que nous verrons de grandes choses, que de grandes choses se feront par nous*, et que ce n'est pas le moment d'aller prendre un pinceau et une boîte d'aquarelle. Nous ne sommes pas des amateurs, ni des touristes... Nous sommes de bons ouvriers. » N'est-il pas significatif de lire ces lignes écrites en Afrique avant 1914.

(1) A. DE TARDE. *Le Maroc, école d'énergie* (1923).

Mais ce sont les ouvrages d'imagination qui reproduisent le plus fidèlement, le plus expressément la physionomie profonde du pays et qui atteignent le plus sûrement le public. L'œuvre d'enseignement ainsi poursuivie aidera à faire mieux connaître et mieux aimer notre jeune et grande colonie d'Afrique occidentale. Le roman, dont l'intérêt n'est pas circonscrit à l'aventure développée, est, dans sa forme attrayante, un excellent manuel de psychologie et de politique africaines. Il apporte au lecteur métropolitain des documents utiles, des éclaircissements, des précisions nécessaires, la matière vivante d'une initiation coloniale indispensable. Le souci des auteurs de prendre sur place les sujets de leurs livres dénote l'intérêt pris à ces problèmes locaux, non seulement par les auteurs eux-mêmes, mais encore par les lecteurs. L'opinion publique, depuis quelques années, accorde une sympathie plus éclairée aux choses coloniales. Le roman, qui actuellement constitue l'ouvrage de vulgarisation le plus apprécié, a contribué beaucoup à cette rééducation. « Alors apparaît dans toute sa grandeur le rôle de l'artiste qui, découvrant de la beauté, la révèle aux lecteurs, éveille ou stimule leurs sentiments, leur fait aimer ce qu'il aime et admirer ce qu'il admire (1). »

Ces œuvres nouvelles, plus soucieuses d'instruire que de plaire, apportent une note sérieuse à ce que certains appellent encore la littérature exotique et qui, dans le mouvement contemporain, doit s'appeler vraiment la littérature coloniale. Tout en nous instruisant, cette vigoureuse poussée d'ouvrages repose et assainit nos esprits fatigués par tant de productions tourmentées ou déprimantes. Ces ouvrages ne sont pas seulement un ornement dans notre littérature nationale, mais, comme disent M. et A. Leblond, un courant vivificateur « pareil au gulf-stream qui vient des mers équatoriales baigner nos côtes » (2). Une littérature a besoin de se rafraîchir par des curiosités exotiques, de même que nous avons besoin, de temps en temps, de renouveler notre paysage intérieur. Mais il faut se défier des engouements pour l'*orientalisme* facile des écrivains qui fabriquent des romans exotiques comme d'autres fabriquent des romans psychologiques ; — nous avons essayé d'établir la distinction qu'il importe de faire entre l'exotisme artificiel ou superficiel et le colonialisme moderne. D'autre part, des censeurs sévères prétendent accabler les jeunes auteurs sous le poids du génie de leurs aînés, sans vouloir chercher à démêler ce que peut contenir d'original, d'ardent, de neuf l'œuvre qu'apportent ces nouveaux venus. L'action immédiate des ouvrages coloniaux sur la littérature est peut-être moins évidente que son action, indiscutable, sur le milieu contemporain. Cependant, il nous semble que nous sommes redevables à ces voyageurs, à ces chroniqueurs, à ces romanciers, d'un cer-

(1) G. HARDY. *Petite anthologie géographique de l'A. O. F.*

(2) M. et A. LEBLOND. *Anthologie coloniale.*

tain goût d'aventures qui s'est manifesté dans l'éclosion récente de romans, appelés précisément romans d'aventures, parmi lesquels quelques-uns sont d'inspiration nettement africaine (1). Mais c'est là, si l'on veut, une influence extérieure. Cette littérature, qui a si fortement agi sur l'opinion publique, a renouvelé l'exotisme en France ; nous avons précédemment montré toute la valeur de cet apport. En outre, elle a introduit chez nous un type littéraire nouveau, à côté du type du grand capitaine, du grand usinier, du grand financier : le type du grand colonisateur, le créateur d'empires, le conducteur d'hommes, le bâtisseur de routes, le civilisateur, avec tout ce que son activité comporte d'efforts, de volonté et de réalisation (2). C'est aussi le type du Français qui ne désespère pas, qui ne bavarde pas, qui agit, qui aime la vie ; et cette conception nietschéenne doit plaire à la jeune génération. De cette représentation se dégage un souffle pur qui rafraîchit l'air trop confiné que nous respirons. Notre littérature est très vieille. Les raffinements de sensations, les complications sentimentales, par quoi l'on tente de renouveler les anciens thèmes, ne nous émeuvent plus. L'auteur colonial, qui cherche les émotions violentes et primitives, les luttes et les victoires fécondes, les idées fortes et généreuses, qui peint l'homme en action, ranime en nous des énergies qui s'ignoraient. Dans notre littérature, comme dans notre vie spirituelle, il exerce une action tonifiante. Il nous fait découvrir la plus grande France, qu'il nous montre comme une des plus belles manifestations de la volonté et de la force françaises. De ses ouvrages, comme d'un voyage révélateur, nous sortons « lourds d'idées nouvelles, de sensations délicieuses, d'impressions profondes, émus de nous être rencontrés avec une vérité insoupçonnée, et de l'avoir trouvée belle » (3).

(1) Citons : P. ADAM. *La ville inconnue*. P. BENOÎT. *L'Atlantide*. R. RANDAU. *La ville de cuivre*. R. MARIVAL. *Les Agouglous* (1922). LECOQ et HAGEL. *L'empire du monde*. G. D'ALEM. *Madame Samory*. J. DE LA HIRE. *La capitane* (1923). SOMPEYRAC. *Dans les sables en feu* (1924). Il est certain, par ailleurs, que des romans tels que : *Anaitis, fille de Carthage*, par Omessa ; *Les dieux rouges*, par J. d'Esme ; *L'Ophélia*, par M. et A. Leblond (1923) ; *L'étrange aventure*, par H. Célarié (1924) (pour ne citer que quelques titres récents), sont d'une inspiration nettement coloniale. Il serait vain de vouloir ignorer la part d'influence étrangère (anglaise et américaine, surtout) exercée sur le roman d'aventures contemporain. Mais nous sommes convaincu que la littérature coloniale a aussi contribué à ce mouvement ; quelques réponses à l'enquête de « L'Ere nouvelle », à ce sujet, en 1920, confirment notre opinion.

(2) BALDENSPERGER. *L'avant-guerre dans la littérature française* (1919).

(3) DELAFOSSE. « Bulletin du Comité de l'Afrique française », février 1924.

CONCLUSION

La collection d'ouvrages inspirés par l'Afrique occidentale est considérable. Relations de voyages, mémoires, livres d'histoire, traités de géographie, recherches scientifiques, enquêtes techniques, articles de vulgarisation, essais, contes, poésies, drames, romans, tous les genres sont représentés. Nous avons essayé de tracer au lecteur un itinéraire dans cette abondante production. Il nous faut maintenant résumer ce mouvement.

Cette activité intellectuelle et littéraire, qui prouve une volonté tenace et qui dégage une profonde conviction, est belle et réconfortante. Tous ces ouvrages révèlent une vie ardente, une vigueur, une mentalité autre que celle qu'on suppose d'habitude chez les coloniaux. Ils n'évoquent pas l'idée de paresse et de mièvrerie. Ils initient à une existence d'action et de réalisation, ils montrent des hommes nouveaux peut-être plus que des mondes nouveaux. Mais quoi de surprenant à ce que d'hommes, vivant loin des molleses et des plaisirs faciles, dans un pays neuf, et exaltés par ce pays, naisse une littérature à leur image, originale et féconde, traduisant leurs efforts, reflétant leur désir d'action utile, incarnant leurs traditions d'audace, leur initiative, leur esprit d'avant-garde?

L'œuvre, sans doute, n'est pas achevée ; elle est encore en construction et se complète chaque année. Mais on peut dégager l'ordonnance de son architecture. Déjà se présentent des groupes d'études parfaitement liés, qui permettent de suivre l'élaboration d'une nouvelle science africaine, *l'africanisme*, et d'une nouvelle littérature exotique, *le colonialisme*, manifestations dans lesquelles la part des savants et des écrivains locaux dépasse et supprime celle des chargés de mission scientifique ou des littérateurs de passage. En parcourant la littérature coloniale d'Afrique occidentale, on peut se rendre compte des modifications qu'elle a subies en peu d'années et marquer les caractères essentiels de cette évolution. Aux récits de voyages et d'aventures, aux feuilles de route, aux carnets d'impressions et de souvenirs, ont succédé des enquêtes sérieuses, des reportages méthodiques, dus à des voyageurs qui, sans négliger l'élément pittoresque, cherchent à s'informer minutieusement, à connaître le pays dans son histoire, dans son organisation, dans ses habitants. A la suite des relations des explorateurs, apparaissent des ouvrages techniques, spécialisés,

toute une littérature savante et utilitaire à la fois. Le roman colonial suit aussi cette orientation et s'attache à l'étude des caractères ethniques, à la psychologie des races et des individus, abandonnant les anciennes formules exotiques. Le colonialisme est une forme de cette évolution générale. Les colonies, de ce fait, perdent peut-être un peu de leur mystère, qui était leur attrait extérieur. Cependant, il ne faut pas confondre l'art avec l'information pure et simple. Il faut distinguer entre le prospectus touristique et le récit de voyage ; ce sont là deux domaines différents. Il faut distinguer entre l'ouvrage documentaire, froid inventaire qui n'exprime pas les nuances ni l'intimité des choses, et les romans de Randau, par exemple. La réalité ne se réduit pas au monde visible, et il existe des particularités que la description textuelle est impuissante à révéler (1). C'est à faire à l'imagination créatrice et à la sensibilité pénétrante de percer l'enveloppe des choses et d'en recueillir l'essence. Là s'exercent les qualités d'interprétation, de vision, d'expression, œuvre de poète et d'observateur sagace, qui permettent d'atteindre certains aspects cachés de la réalité. L'écrivain complète le simple signalement des faits, reconstitue l'ambiance, reconstruit la scène, l'âme de vie, rend perceptible tout ce qui ne sollicite pas directement les sens, pénètre l'âme du pays et en donne le reflet exact. Ainsi l'art du peintre est supérieur au procédé photographique. Ce n'est toutefois pas l'écrivain selon la formule exotique ancienne — qu'il s'agisse de voyageur ou de romancier — qui saisira cette réalité profonde, mais l'écrivain de la nouvelle école, l'écrivain « colonial ». Celui-là, trop subjectif, ne fait qu'enregistrer son émoi devant la nature vierge, et les pays inconnus, souvent, ne sont pour lui qu'une source d'émotions nouvelles, parfois même qu'un prétexte à descriptions ; certes, ces sensations exotiques ont pu engendrer quelques belles œuvres, mais elles ont aussi donné naissance à bien des ouvrages médiocres, où la « couleur locale » est factice et le « moi » envahissant d'une qualité très vulgaire. Celui-ci, écrivain plus objectif, qui a incorporé la colonie, pénètre au fond des choses, exprime le pays lointain qu'il a appris à connaître, rapporte plus de documents humains que d'images et nous enrichit d'idées nouvelles. Son œuvre peut avoir une portée autre que littéraire : par son étude compréhensive de l'indigène, l'auteur colonial poursuit à la fois une enquête savante et une conquête morale ; il sert, à sa façon, la science africaine et la politique coloniale. C'est aussi grâce à ces écrivains que nous prenons plus intimement contact avec nos colonies, avec les races, les mœurs, le pays et les êtres ; nous en avons le sentiment réel, nous en subissons l'emprise. En ce sens, leurs ouvrages exercent une propagande efficace et créent un mouvement d'opinion, non seulement dans les lettres, dans les arts, mais dans la vie nationale.

(1) A ce sujet, voir Arnobe : *Réflexions sur la littérature exotique* (dans la « Revue indochinoise », 1918).

Un des plus beaux titres de gloire de la France républicaine est son œuvre coloniale. L'Afrique occidentale offre un exemple saisissant de la grandeur de la tâche accomplie. Sous notre domination, le monde noir est sorti du chaos. Il n'y a peut-être pas dans notre empire d'outre-mer, l'Algérie exceptée, de colonie dont l'avenir autorise de plus sûres promesses. L'apport de la « mystérieuse Afrique » est déjà considérable. Dans le domaine économique : la métropole y puise les produits nécessaires à sa vie matérielle, et le pays n'a pas encore révélé toutes ses richesses. Dans le domaine militaire : la France y a pris ses grands chefs et ses meilleurs soldats ; l'Afrique est un réservoir d'hommes et une formatrice d'hommes. Dans le domaine moral : nous y avons trouvé une école d'énergie, d'action virile, de perfectionnement de soi, un enrichissement de l'âme. Dans le domaine scientifique : la science française s'est accrue des travaux et des découvertes des savants coloniaux ; la connaissance de l'Afrique noire est un fait important qui augmente le patrimoine humain ; nous avons annexé l'Afrique à notre culture générale. Dans le domaine littéraire : le vieux fonds métropolitain a puisé dans ces terres neuves une force rajeunie ; les œuvres coloniales ont renouvelé la littérature exotique et vivifié l'atmosphère. La littérature coloniale d'Afrique, jeune, entreprenante, acte de foi et de volonté, reflète le caractère du pays qu'elle exprime : terre de la tentative audacieuse, terre d'héroïsme et de sacrifice, de dur vouloir, d'ardeur et de passion. Les efforts se multiplient et contiennent déjà plus que des promesses. La guerre a marqué un temps d'arrêt ; mais la reprise s'est faite pleine d'entrain et vigoureuse. Rejetant les thèses décevantes, les désespoirs et les lassitudes, « riche de toute la poésie d'action que comporte l'énergie coloniale française et forte du contact permanent avec une réalité intense qui constitue la plus belle des épopées » (1), cette littérature hardie tend son effort vers l'avenir. Et ces écrivains français, « fortement établis au cœur de l'ancien continent » (2), réalisent le rêve d'une « France nouvelle » encore plus grande et plus riche que celle entrevue par Prévost-Paradol.

(1) RÉGISMANSET. *Questions coloniales* (à propos du livre de Terrier et Mourey).

(2) PRÉVOST-PARADOL. *La France nouvelle* (1868).

Vu, le 16 février 1925.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

FERDINAND BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES OUVRAGES FRANÇAIS RELATIFS A L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE ⁽¹⁾

- 1559 *Voyages aventureux du capitaine Jean Alfonse, Saintongeais.*
1637 Le P. ALEXIS DE SAINT-LÔ. *Relation du voyage du Cap Vert.*
1643 JANNEQUIN DE ROCHEFORT. *Voyage de Libye au royaume de Senega.*
1669 VILLAUT DE BELLEFONDS. *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée.*
1671 D'ELBÉE. *Journal du sieur d'Elbée aux îles et à la côte de Guinée.*
1688 DE LACROIX. *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne.*
1689 Le P. GABY. *Relation de la Nigritie.*
1695 LE MAIRE. *Voyage aux îles Canaries, au Cap Vert, au Sénégal, sur la Gambara.*
1699 FROGER. *Relation d'un voyage aux côtes d'Afrique.*
1708 LE NOBLE. *Nouvelles africaines.*
1714 Le P. GODEFROI LOYER. *Relation du voyage du royaume d'Issiny.*
1723 VALLEMONT. *Journal d'un voyage sur les côtes d'Afrique et aux Indes d'Espagne.*
1728 Le P. LABAT. *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale.*
1730 Le P. LABAT. *Voyages du chevalier des Marchais en Guinée, aux îles voisines et à Cayenne.*
1746 Abbé PRÉVOST. *Histoire générale des voyages.*
1757 Michel ADANSON. *Histoire naturelle du Sénégal.*
1760 DE BROSSES. *Le culte des dieux fétiches.*
1767 Abbé DEMANET. *Nouvelle histoire de l'Afrique française.*
1772 BÉNEZET. *Mémoire historique sur la Guinée.*
1775 Anonyme. *Anecdotes africaines.*
1780 LA HARPE. *Abrégé de l'histoire générale des voyages.*

(1) Cette table n'a pas la prétention d'être une bibliographie de l'A. O. F. Nous nous bornons à donner, dans l'ordre chronologique, les ouvrages cités au cours de notre étude, et nous avons ajouté quelques titres de traités spéciaux (ouvrages de médecine, de linguistique, d'ethnographie, etc.) que nous indiquons seulement en passant dans le corps de ce livre. Les ouvrages très généraux ne sont pas mentionnés.

- 1785 DAZILLE. *Observations sur les maladies des nègres.*
 d^o *Observations sur les maladies des Européens aux pays chauds.*
- 1786 DE BOUFFLERS. *Lettre écrite des parages d'Afrique à M^{me} de S...*
- 1789 COSTE D'ARNOBAT. *Voyage au Bambouc.*
 LAMIRAL. *L'Afrique et le peuple africain.*
 PRUNEAU DE POMMEGORGE. *Description de la Nigritie.*
- 1790 BRISSON. *Histoire du naufrage et de la captivité de Brisson.*
- 1791 LAMIRAL. *Mémoire sur le Sénégal.*
 SAUGNIER. *Relations de plusieurs voyages à la côte d'Afrique.*
- 1801 DEGRANDPRÉ. *Voyage à la côte occidentale d'Afrique.*
 PELLETAN. *Mémoire sur la colonie du Sénégal.*
- 1802 DURAND. *Voyage au Sénégal.*
 GOLBERRY. *Fragments d'un voyage en Afrique.*
 LABARTHE. *Voyage au Sénégal.*
- 1803 LABARTHE. *Voyage à la côte de Guinée.*
- 1814 ROSSEL. *Description nautique de la côte d'Afrique.*
 G. DE VILLENEUVE. *L'Afrique ; le Sénégal.*
- 1818 SAVIGNIE et CORRÉARD. *Naufrage de la frégate « La Méduse ».*
- 1820 MORENAS. *Pétition contre la traite.*
- 1821 COCHELET. *Naufrage du brick français « La Sophie ».*
 SCHMALTZ. *Le Sénégal.*
- 1822 MOLLIEU. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*
- 1823 ESTANCELIN. *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique.*
Mémoires du capitaine Landolphe.
- 1824 M^{me} DARD. *La chaumière africaine.*
 GROUT DE BEAUFORT. *Expédition dans l'intérieur de l'Afrique.*
 LATREILLE. *Recherches géographiques sur l'Afrique centrale.*
- 1825 DARD. *Dictionnaire wolof et bambara.*
 DUFAY. *Abrégé des voyages en Afrique.*
 LAINÉ. *Des avantages d'un grand développement à donner aux établissements coloniaux dans la partie occidentale de l'Afrique.*
 PERROTTET. *Voyage de Saint-Louis à Podor.*
- 1826 DARD. *Grammaire wolofe.*
 DE LA FEUILLADE. *Mémoire sur les moyens d'exploiter les mines d'or du Bambouc.*
 DE LARENAUDIÈRE. *Essai sur les progrès de la géographie à l'intérieur de l'Afrique.*
 WALCKENAER. *Histoire générale des voyages.*
- 1827 JOMARD. *Remarques sur les découvertes géographiques faites dans l'Afrique centrale.*
 LEPRÉDOUR. *Résumé des opérations hydrographiques faites sur la côte occidentale d'Afrique.*
 ROUSSIN. *Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales d'Afrique.*

- 1828 LEPRÉDOUR. *Description de la côte occidentale d'Afrique.*
 MARTEL. *Le climat et les fièvres de la côte occidentale d'Afrique.*
 BARON ROGER. *Fables sénégalaises.*
 TEYDEAU. *Topographie médicale de Gorée.*
- 1829 JOMARD. *Réflexions sur l'état des connaissances relatives au cours du Niger.*
 BARON ROGER. *Kelédor, histoire africaine.*
 d^o *Recherches philosophiques sur la langue wolove.*
- 1830 Anonyme. *Choix de voyages.*
 D'AVEZAC. *Réponses aux objections élevées contre l'authenticité du voyage de Caillié.*
 BAX. *Considérations hygiéniques et médicales sur la colonie du Sénégal.*
 RENÉ CAILLIÉ. *Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné...*
 GUILLEMIN, RICHARD, PERROTTET. *Floræ senegambiæ tentamen.*
 HAUTEFEUILLE. *Plan de colonisation des possessions françaises d'Afrique occidentale.*
 JOMARD. *Remarques et recherches géographiques sur le voyage de René Caillié.*
- 1831 PERROTTET. *Observations sur les essais de culture tentés au Sénégal.*
- 1832 CALVÉ. *Description de l'épidémie de fièvre jaune de 1830.*
- 1833 L. GOZLAN. *Pour avoir voulu imiter Robinson.*
- 1834 BANCAL. *Des fièvres du Sénégal.*
 BEAUMONT. *Topographie médicale du fort de Bakel.*
 EYRIES. *Voyage pittoresque en Asie et en Afrique.*
- 1835 MONTÉMONT. *Voyages...*
- 1837 D'AVEZAC. *Esquisse générale de l'Afrique.*
- 1838 D'AVEZAC. *Analyse géographique du voyage de René Caillié.*
- 1839 AUGIER DE LA SAUZAYE. *Mémoire sur la possibilité de mettre les établissements français de la côte septentrionale de l'Afrique en rapport avec ceux de la côte occidentale.*
- 1840 BERTHELOT. *De la pêche sur la côte occidentale d'Afrique.*
 THÉVENOT. *Traité des maladies du Sénégal.*
- 1841 D'AVEZAC. *Aperçu des parties explorées du Niger...*
 d^o *Esquisse grammaticale de la langue yéboue.*
 d^o *Vocabulaires guiolof, mandingue, etc.*
 D'EICHTAL. *Vocabulaire de la langue foulah.*
 d^o *Histoire et origine des Foulahs ou Fellans.*
 DEZERT. *Du commerce de la gomme au Sénégal.*
 L. GUÉRIN. *Voyages de deux enfants avec leur père sur les côtes occidentales et orientales d'Afrique.*
 TERNAUX-COMPANS. *Bibliothèque asiatique et africaine.*
- 1843 BOUËT-WILLAUMEZ. *Esquisse commerciale de la côte occidentale d'Afrique.*
- 1845 D'AVEZAC. *Notice sur le pays et le peuple des Yébous.*
 d^o *Notice sur les découvertes faites au Moyen Age dans l'océan atlantique.*
 BRÜE. *Voyage fait dans le royaume du Dahomey.*

- 1845 HERVÉ. *Topographie médicale du Sénégal.*
 MAULÉON. *Voyage au Dahomey.*
 VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Histoire des découvertes géographiques.*
- 1846 BOUËT-WILLAUMEZ. *Description nautique des côtes d'Afrique.*
 DE PRÉO. *Les Youlofi.*
 ANNE RAFFENEL. *Voyage dans l'Afrique occidentale.*
- 1847 DELORD. *La dysenterie au Sénégal.*
 TARDIEU. *Sénégalie et Guinée.*
- 1848 BARTHÉLEMY. *Notice historique sur les établissements français des côtes occidentales d'Afrique.*
 BOUËT-WILLAUMEZ. *Commerce et traite des noirs.*
 DAUMAS et DE CHANCEL. *Le grand désert.*
- 1849 BOCANDÉ. *Note sur la Sénégalie méridionale.*
 MARTINEAU. *Topographie médicale de la côte occidentale d'Afrique.*
- 1850 BOUËT-WILLAUMEZ. *Campagne aux côtes d'Afrique.*
 CASTEL. *Guide sanitaire de l'Européen au Sénégal.*
 DARRICAN. *Le Sénégal sera-t-il une colonie ou un simple comptoir?*
 PANET. *Relation d'un voyage du Sénégal à Mogador.*
 TRÉMAUX. *Le Soudan.*
- 1851 AUXCOUSTEAUX. *Le Sénégal est une colonie française.*
 JEAN. *Observations au poste de Bakel.*
 DE KERHALLET. *Manuel de navigation.*
- 1852 BERTRAND. *La dysenterie au Sénégal.*
 DARONDEAU. *Instructions nautiques sur les côtes d'Afrique.*
 HECQUARD. *Coup d'œil sur l'organisation politique, l'histoire et les mœurs des Peuhls du Fouta Djallon.*
 LA LANDELLE. *Les princes d'ébène. Falcar le rouge.*
- 1853 Abbé BOILAT. *Esquisses sénégalaises.*
 HECQUARD. *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale.*
- 1854 FAIDHERBE. *Les Berbères et les Arabes du bord du Sénégal.*
- 1855 CARRÈRE et HOILE. *De la Sénégalie française.*
 MGT KOBÈS. *Dictionnaire français-wolof.*
- 1856 FAIDHERBE. *Populations noires des bassins du Sénégal et du Haut Niger.*
 MGT KOBÈS. *Principes de langue wolof.*
 A. RAFFENEL. *Nouveau voyage au pays des nègres.*
- 1857 BERVILLE. *Remarques sur les maladies du Sénégal.*
 CAVENTOU. *Rapport sur l'écorce de caïlcédrot du Sénégal.*
 PEUCHGARRIC. *La côte occidentale d'Afrique.*
- 1858 *Annuaire du Sénégal et dépendances.*
 CARRÈRE. *Le siège de Médine.*
 GUYONNET-DUPERAT. *Les fièvres pernicieuses à la côte occidentale d'Afrique.*
 ROY. *Gorée et dépendances.*
 TUGNOT de LANOYE. *Le Niger et les explorateurs de l'Afrique centrale.*
 VERNEUIL. *Deux années au désert.*

- 1859 BERG. *Mission géologique...*
FAIDHERBE. *Notice sur la colonie du Sénégal.*
- 1860 DUPRAT. *Considérations hygiéniques et pathologiques sur le Sénégal.*
FAIDHERBE. *Vocabulaire wolof, poular, soninké.*
- 1861 BROSSARD DE CORBIGNY. *Expédition du Cayor.*
BOURREL. *Voyage dans le pays des Maures Brakna.*
LAMBERT. *Voyage au Fouta Djallon.*
PASCAL. *Voyage au Bambouk.*
VINCENT. *Voyage dans l'Adrar.*
VALLON. *Le Dahomey.*
- 1862 BÉAL. *Considérations sur les maladies observées au Sénégal.*
Le P. BORGHERO. *La Guinée et le Dahomey.*
GUILLEVIN. *Voyage dans l'intérieur du Dahomey.*
VALLON. *La Casamance.*
d° *Notice sur la côte occidentale d'Afrique.*
- 1863 CANOT. *La vie d'un négrier.*
FAIDHERBE. *L'avenir du Sahara et du Soudan.*
MADIVAL. *Le Sénégal.*
D^r REPIN. *Voyage au Dahomey.*
Jules VERNE. *Cinq semaines en ballon.*
- 1864 DESCOMET. *Vocabulaire français-wolof.*
J. HARDY. *Les Dieppois en Guinée en 1364.*
- 1865 FAIDHERBE. *Etude sur la langue sérère sine.*
GAUTHIER. *Les endémies au Sénégal.*
MONDOT. *Etude sur le Sénégal.*
D^r RICARD. *Le Sénégal ; étude intime.*
- 1866 B. BENOIT. *La fièvre bilieuse hématurique au Sénégal.*
BÉRAUD. *Notes de séjour au Dahomey.*
CHERBONNEAU. *Essai sur la littérature arabe au Soudan.*
MOREAU. *L'insolation au Sénégal.*
- 1867 P. MARGRY. *Les navigations françaises du XIV^e au XVI^e siècle.*
MOULIN. *Pathologie de la race nègre.*
- 1868 BERGER. *Considérations hygiéniques sur le bataillon de tirailleurs sénégalais.*
ENDURAN. *La traite des nègres ou deux marins au Sénégal.*
HUARD. *Considérations sur la fièvre jaune.*
MAGE. *Voyage dans le Soudan occidental.*
REILLE DE SCHAUENBERG. *Note sur la Sénégalie.*
SÉREZ. *Affections paludéennes au Sénégal.*
- 1869 DUDON. *Affections paludéennes à la côte occidentale d'Afrique.*
S. HAURIGOT. *Quinze mois en Ségambie.*
Mgt KOBÈS. *Grammaire de langue wolofe.*
LÉONARD. *Observations sur le poste de Sédiou.*
QUINTIN. *Extrait d'un voyage au Soudan.*
VULLIET. *Scènes et aventures de voyage...*

- 1870 BEAUNIER, *Premier établissement des israélites à Tombouctou.*
CARRÈRE, *Le Sénégal et son avenir.*
TESSEIRE, *De la situation actuelle du Sénégal.*
- 1871 DOURNAUX-DUPERRÉ, *La Sénégambie française.*
LA LANDELLE, *Les géants de la mer.*
QUÉTAUD, *Topographie médicale de quelques contrées de la côte occidentale d'Afrique.*
- 1873 BÉRENGER-FÉRAUD, *Le Sénégal.*
BESNARD, *Campagne du « Curieux » à la côte occidentale d'Afrique.*
CARBONNEL, *De la mortalité actuelle au Sénégal.*
FLEURIOT DE LANGLE, *Croisières sur la côte d'Afrique.*
LAFFITE, *Le Dahomé.*
- 1874 BÉRENGER-FÉRAUD, *De la fièvre jaune au Sénégal.*
BERLIOUX, *André Brûe...*
TRÈVE, *Trois ans en Afrique.*
- 1875 BORIS, *Etude sur le climat et l'état sanitaire au Sénégal.*
COURDIAUX, *La côte des Esclaves.*
FAIDHERBE, *La langue poul.*
GAY, *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie.*
- 1876 J.-E. BOUCHE, *Le Dahomey et son histoire.*
d° *La côte des Esclaves et les visées de l'Angleterre.*
LAFFITE, *Le pays des nègres.*
LAFORÊT, *Le bâton ; étude historique et littéraire.*
SOLEILLET, *L'avenir de la France en Afrique.*
TOURNAFOND, *Le Dahomey.*
- 1877 P. BOUCHE, *Dahomey.*
CORRE, *Flore et faune médicale du Rio Nunez.*
DELAIRE, *Les chemins de fer du Soudan à travers le Sahara.*
DESRIÈRES, *L'évangile au Dahomey.*
DUFAUT, *Histoire clinique de l'hôpital maritime de Gorée.*
FAIDHERBE, *Le zenaga des tribus sénégalaises.*
MUIRON D'ARCENAY, *Notice sur le Sénégal.*
SANTELLI, *Le poste de Dakar.*
- 1878 GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes...*
DE LUCY FOSSARIEU, *La religion des nègres.*
ROBERT, *Du Sénégal au Niger.*
SERVAL, *Rapport sur une mission au Dahomey.*
- 1879 BÉRENGER-FÉRAUD, *Les peuplades de la Sénégambie.*
COUTANT, *Les habitants des rives du Niger.*
d° *Le Soudan et la France...*
DIOUF, *Une excursion dans le Sine Saloum.*
DUBARRY, *Voyage au Dahomey.*
DUPONCHEL, *Le chemin de fer transsaharien.*
FÉRIS, *La côte des Esclaves.*
GAZEAU DE VAUTIBAUT, *Le transsaharien.*

- 1879 JACOLLIOT. *Voyage aux rives du Niger.*
 MARCHE. *Trois voyages dans l'Afrique occidentale.*
- 1880 BOHN. *A la côte occidentale d'Afrique.*
 BOUCHE. *Etude sur la langue nago.*
 BOURDE. *La France au Soudan.*
 BURDO. *Niger et Benué.*
 CARLUS. *Les Sérères de Sénégambie.*
 FÉRIS. *Wydah et Lagos.*
 HÉBERT. *Une année médicale à Dagana.*
 JACOLLIOT. *Voyage aux pays mystérieux.*
 MONDIÈRES. *Les nègres chez eux.*
 NOIR. *Le coupeur de têtes.*
 SCHËLCHER. *L'esclavage au Sénégal en 1880.*
 ZWEIFEL et MOUSTIER. *Voyage aux sources du Niger.*
- 1881 AUBE. *Entre deux campagnes.*
 BAYOL. *La Sénégambie.*
 DAGUERRE. *Vingt mois au Sénégal.*
 FAIDHERBE. *Notice historique sur le Cayor.*
 FAIDHERBE, BROSSELD et ANCELLE. *Le Soudan français.*
 GRAVIER. *Voyage de P. Soleillet dans l'Adrar.*
 GROS. *Voyages et découvertes de P. Soleillet.*
 HONDOY. *Le chemin de fer de Médine au Niger.*
 LOTI. *Le roman d'un spahi.*
 Olivier de SANDERVAL. *Le Niger et le Soudan.*
 PAPAUT. *Les établissements français de la côte occidentale d'Afrique.*
 WOLF et BLACHÈRE. *L'expédition Verminck aux sources du Niger.*
- 1882 FAIDHERBE. *Grammaire et vocabulaire de la langue poul.*
 GABORIAUD. *Mon voyage au Fouta Djallon.*
 GAZEAU DE VAUTIBAULT. *La France au Soudan.*
 KORPER. *Mission... dans le Soudan occidental.*
 LEJEMBLE. *L'épidémie de fièvre jaune au Sénégal en 1878.*
 MONTEIL. *Voyage d'exploration au Sénégal.*
 MUTEAU. *Le Niger et la Guinée.*
- 1883 BAUDE DE MEURCELEY. *Voyage au pays du soleil.*
 P. BOUCHE. *Les noirs peints par eux-mêmes.*
 COLIN. *Le Soudan occidental.*
 CONS. *La Sénégambie.*
 DE CROZALS. *Les Peuhls.*
 FAIDHERBE. *Le chemin de fer de Médine au Niger.*
 Olivier de SANDERVAL. *De l'Atlantique au Niger...*
 VALLOT. *Etude sur la flore du Sénégal.*
- 1884 AUBE. *A terre et à bord.*
 BARTHÉLEMY. *Guide du voyageur dans la Sénégambie française.*
 BAUDIN. *Fétichisme et féticheurs.*
 d° *Essai de grammaire yoruba.*
 d° *Dictionnaire yoruba.*

- 1884 BESANCENET, *Les Français au cœur de l'Afrique*.
 FALLOT, *Histoire de la colonie française du Sénégal*.
 GROS, *Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat...*
 LAMARTINY, *Le Bondou et le Bambouk*.
 LENOIR, *Mission de reconnaissance...*
 Ministère de la Marine et des Colonies, *La France en Afrique occidentale*.
 De ROCHEBRUNE, *La faune de la Sénégambie*.
- 1885 *Annales sénégalaises (Les)*.
 BÉRENGER-FÉRAUD, *Contes de la Sénégambie*.
 P. BOUCHE, *Sept ans en Afrique occidentale*.
 BOUR, *Les dépendances du Sénégal*.
 CHAUSSE et HOLLEY, *Voyage dans le Yoruba*.
 COLIN, *Mission dans les pays aurifères de la Falémé*.
 COLLOMB, *Mœurs de la race Bambara*.
 d° *Contribution à l'étude... des races du Haut Niger*.
 GALLIÉNI, *Voyage au Soudan français*.
 GOURDAULT, *L'homme blanc au pays des noirs*.
 HUBLER, *De Saint-Louis à Joal*.
 NICOLAS, *Guide du voyageur en Afrique occidentale*.
- 1885 PIÉTRI, *Les Français au Niger*.
 PLOUZANNE, *Hygiène des troupes en campagne*.
 RAMBAUD, *La France coloniale*.
 TAUTAIN, *Etudes critiques sur... les peuples des bassins du Sénégal*.
 VIARD, *Au Bas Niger*.
- 1886 ANCELLE, *Les explorations au Sénégal...*
 BERTHERAND, *Flore médicale de l'Afrique occidentale*.
 BINGER, *Essai sur la langue bambara*.
 BOIS, *Sénégal et Soudan*.
 d° *De Dakar au Niger*.
 COFFINIÈRES DE NORDECK, *Voyage au pays des Bagas et du Rio Nunez*.
 COLLOMB, *Les populations du Haut Niger*.
 GRAVIER, *Notice biographique sur P. Soleillet*.
 LANCHIER, *Les richesses africaines...*
 LEBRUN-RENAUD, *Les possessions françaises de l'Afrique occidentale*.
 NOIROT, *A travers le Fouta Djallon et le Bambouk*.
 PLANQUE, *La Guinée supérieure et ses missions*.
- 1887 BASSET, *Contes populaires d'Afrique*.
 d° *Contes haoussa et folklore wolof*.
 FAIDHERBE, *Langues sénégalaises...*
 GRAVIER, *Voyage à Ségou, de P. Soleillet*.
 HAURIGOT, *Le Sénégal*.
 d° *Les pionniers de la France dans l'Afrique occidentale (s. d.)*.
 KAYSER, *Bibliographie d'ouvrages ayant trait à l'Afrique*.
 LOTA, *Contribution à la géographie médicale du Soudan français*.
 P. MONTEL, *Grammaire et dictionnaire bambara*.
 ROUSSEAU, *La bilieuse hématurique à Bamako*.

- 1887 SAMBUC. *Contribution à la flore... de la Sénégambie.*
 TAUTAIN. *Renseignements sur les Bobos.*
 TISSOT. *Au pays des nègres.*
 VERRIER. *La religion des nègres.*
 VIGNÉ D'OCTON. *Mes premières armes.*
 VIGNÉ et SAMBUC. *La flore du Sénégal (s. d.).*
- 1888 Anonyme. *La France au Soudan ; réponse au livre du colonel Frey.*
 BAYOL. *Voyage en Sénégambie.*
 BARRET. *L'Afrique occidentale ; la nature et l'homme noir.*
 CHATELAIN. *L'Afrique et l'expansion coloniale.*
 FORET. *Voyage au Haut Sénégal.*
 d° *Aux bords du Niger.*
 FREY. *La campagne du Haut Sénégal-Niger.*
 GALLIÉNI. *Une colonne au Soudan français.*
 GARNIER. *Géographie médicale ; le poste de Sédhio.*
 GRISARD et VAN DEN BERGHE. *Notes sur les plantes commerciales du Sénégal.*
 GROS. *Paul Soleillet en Afrique.*
 d° *Nos explorateurs en Afrique.*
 HERTZ. *Le paradis des noirs.*
 HUBLER. *De Dakar au Gabon.*
 KASSAI. *La civilisation africaine.*
 PÉROZ. *L'empire de l'almamy émir Samory.*
 DE POLY. *Souvenirs du Sénégal.*
 QUIQUANDON. *Mission dans le Bélédougou.*
 SZYSMAŃSKI. *Essai sur la guerre dans le Soudan.*
 VIGNÉ D'OCTON. *Les peuples de la Sénégambie.*
- 1889 D'ALBÉCA. *Les populations de la côte occidentale d'Afrique.*
 d° *Les établissements français du golfe de Bénin.*
 ARCHINARD. *Le Soudan français en 1889.*
 D'AVRIL. *La côte des Esclaves.*
 BÉCHET. *Cinq ans de séjour au Soudan français.*
 BÉTHUNE. *Les missions catholiques d'Afrique.*
 BORY. *La conquête du Soudan.*
 d° *Les explorateurs de l'Afrique.*
 BROSSE-LARD-FAIDHERBE. *Voyage dans la Gambie et la Guinée portugaise.*
 d° *La Guinée portugaise et les possessions françaises voisines.*
 COLIN. *Ma mission au Soudan.*
 FAIDHERBE. *Le Sénégal.*
 GAËL. *Le Sénégal.*
 GASCONI. *Le Sénégal et ses dépendances...*
 HENNIQUE. *Les colonies françaises à l'exposition...*
 HOVELAQUE. *Les nègres de l'Afrique sus-équatoriale.*
 LAFONT. *Rapport médical de la campagne 1887-88.*
 LE CHATELIER. *Le Soudan français.*
 PÉROZ. *Au Soudan français.*

- 1889 E. RECLUS, *L'Afrique occidentale* (Nouvelle géographie universelle).
 SPONT, *La traite africaine*.
 TEILHARD DE CHARDIN, *La Guinée supérieure et ses missions*.
 VERRIER, *Les races noires de l'Afrique*.
 P. VIGNÉ D'OCTON, *Journal d'un marin*.
 d° *Siestes d'Afrique*.
 d° *Chair noire*.
 d° *Martyrs lointains*.
- 1890 BERTIN, *Renseignements sur le royaume de Porto-Novo*.
 CHAUTARD, *Le Dahomey*.
 CLOZEL, *Bibliographie des ouvrages relatifs à la Sénégambie et au Soudan occidental*.
 CORONNAT, *La campagne du Rip*.
 FREY, *La côte occidentale d'Afrique*.
 GAFFAREL, *Le Soudan français*.
 d° *La conquête de l'Afrique* (s. d.).
 HABERT DE GINESTET, *Campagnes d'hier et d'aujourd'hui* (s. d.).
 JAIME, *De Kolikoro à Tombouctou*.
 LEFÉBURE, *Notes sur l'île de Gorée...*
 MAIGRE, *De Lagos au Dahomey*.
 MALAVIALLE, *Le Dahomey*.
 MATTÉI, *Niger, Bénoué, Dahomey*.
 PAROISSE, *Les peuplades de la Guinée française* (s. d.).
 PÉROZ, *Le Soudan français et son avenir commercial*.
 d° *La tactique au Soudan*.
 PIÉTRI, *93 jours de captivité au Dahomey*.
 SERRANT, *Les mines d'or en Afrique occidentale*.
 VIGNÉ D'OCTON, *L'amour et la mort*.
 DE VOGUË, *Les Indes noires*.
- 1891 BINGER, *Esclavage, islamisme, christianisme*.
 BOUTEILLER, *Huit ans de navigation aux Rivières du Sud*.
Bulletin du Comité de l'Afrique française.
 CARON, *De Saint-Louis au port de Tombouctou*.
 CHARPENTIER, *Grand Bassam*.
 CHAUDOIN, *Trois mois de captivité au Dahomey*.
 CROZAT, *Rapport sur une mission au Mossi*.
 P. DORGÈRE, *Prisonniers au Dahomey*.
 FOA, *Le Dahomey et Porto-Novo*.
 GALLIÉNI, *Deux campagnes au Soudan français*.
 HARRY-ALIS, *A la conquête du Tchad*.
 HUMBERT, *Le Soudan français*.
 d° *La France au Soudan*.
 JOYEUX, *L'Afrique française*.
 L. G... *La France au Soudan*.
 MAIGRE, *A la côte occidentale d'Afrique*.
 PHILEBERT et ROLLAND, *La France en Afrique occidentale ; le transsaharien*.

- 1891 QUIQUANDON. *Dans la boucle du Niger.*
 REICHENBACH. *Etude sur le royaume d'Assinie.*
 DE SEGONZAC. *Dans l'Ouest-africain.*
 VERDIER. *Les établissements français d'Assinie...*
 VIGNÉ D'OCTON. *Au pays des fétiches.*
 WARENHORST. *La Casamance.*
- 1892 BAYOL. *Les forces militaires du Dahomey.*
 BINGER. *Du Niger au golfe de Guinée.*
 BROUSSAIS. *De Paris au Soudan.*
 CHAUVIN. *Note critique sur la bibliographie... de Clozel.*
 COMBES. *Le mouvement africain en 1892.*
 DEPORTER. *A propos du transsaharien.*
 DEX et DIBOS. *Les aérostats et l'exploration du continent africain.*
 GAFFAREL. *La conquête de l'Afrique.*
 GOURG. *Ancien mémoire sur le Dahomey.*
 NOIR. *Au Dahomey ; une amazone de Béhanzin.*
 ROSSI et MÉAULLE. *L'homme aux yeux de verre.*
 SABATIER. *Touat, Sahara, Soudan.*
 SÉVIN-DESPLACES. *L'Afrique et les Africains (s. d.).*
 P. SORNIN. *Un missionnaire vosgien au Soudan.*
 TELLIER. *La conquête pacifique de l'Afrique occidentale par le soleil.*
 VIGNÉ D'OCTON. *Terre de mort.*
- 1893 ANDRY. *Etude sur le chemin de fer du Sénégal au Niger.*
 BARBOU. *Histoire de la guerre au Dahomey.*
 BROSELARD-FAIDHERBE. *Casamance et Mellacorée.*
 DESCOSTES. *Au Soudan ; souvenirs d'un tirailleur sénégalais.*
 DUBOIS. *La vie au continent noir.*
 LAMBINET. *Notice... sur le Dahomey.*
 LEFÉBURE. *Relation inédite du voyage d'un missionnaire boulonnais...*
 MONNIER. *Côte d'Ivoire et Soudan méridional.*
 MARIENVAL. *La guerre au Dahomey.*
 NICOLAS. *L'expédition du Dahomey en 1890.*
 OLIVIER DE SANDERVAL. *Le Kahel.*
 DE RIOLS. *La guerre au Dahomey.*
 ROUX. *Le Bondou.*
 SCHIRMER. *Le Sahara.*
 TUVACHE. *Trois mois chez les nègres.*
- 1894 D'ALBÉCA. *Au Dahomey.*
 AUBLET. *La guerre au Dahomey.*
 M^{me} BONNETAIN. *Une Française au Soudan.*
 CHATELARD. *Projet de colonisation au Soudan.*
 CLAVERIE. *Au Sénégal (Pages détachées).*
 DANRIT. *L'invasion noire.*
 DELAFOSSE. *Manuel dahoméen.*
 DESPLANTES. *Le général Dodds et l'expédition du Dahomey.*
 DUBARD. *Fleur d'Afrique.*

- 1894 DUPOUY, *Les chasses au Soudan*.
 FONSSAGRIVES, *Au Dahomey*.
 HABERT, *Une excursion dans l'Ouest-africain*.
 HUBERT et DELAFOSSE, *Tombouctou*.
 HULOT, *Les relations de la France et de la côte des Esclaves*.
 LAUMANN, *A la côte occidentale d'Afrique*.
 MADROLLE, *Notes d'un voyage en Afrique occidentale*.
 MONET, *Le siège de Médine* (s. d.).
 MONNIER, *France noire*.
 DE PRÉVILLE, *Les sociétés africaines*.
 RANÇON, *Dans la Haute Gambie*.
 d° *Le Bondou*.
- 1895 D'ALBÉCA, *La France au Dahomey*.
 d° *Au pays des Ecoués*.
 d° *L'avenir du Dahomey*.
 AUBLET, *La conquête du Dahomey*.
 BADIN, J. B., *Blanchard au Dahomey*.
 BLUZET, *La région de Tombouctou*.
 BONNETAIN, *Dans la brousse*.
 A. DELAFOSSE, *Revue des études dahoméennes*.
 DOMERGUE, *Sénégal et Soudan*.
 DRAULT, *Chapuzot au Dahomey*.
 DUBARRY, *Le rachat de l'honneur*.
 D'ÉTAMPES, *La France au pays noir* (s. d.).
 FOA, *Le Dahomey*.
 GAFFAREL, *Le Sénégal et le Soudan français*.
 GRANDIN, *A l'assaut du pays des noirs*.
 GUILLAUMET, *Le Soudan en 1894*.
 JOFFRE, *Rapport sur la colonne de Tombouctou*.
 LECERF, *Lettres du Soudan*.
 MADROLLE, *En Guinée*.
 MONTEIL, *De Saint-Louis à Tripoli par le Tchad*.
 d° *La colonne de Kong*.
 PAWLOWSKI, *Bibliographie raisonnée des ouvrages concernant le Dahomey*.
 PÉROZ, *Au Niger*.
 POIRIER, *La campagne du Dahomey*.
 REGELSPERGER, *Bibliographie de la côte des Esclaves et du Dahomey*.
 ROCHEBRUNE, *Toxicologie africaine*.
 SADOUL, *Guide d'hygiène et de médecine*.
 SÉBIRE, *Les plantes utiles du Sénégal*.
 VERDIER, *La vérité à propos de l'expédition Monteil...*
 VUILLOT, *Mémoire sur les lacs du Niger*.
- 1896 P. ABIVEN, *Essai de grammaire malinké*.
 ARCHINARD, *La campagne 1892-93 au Soudan français*.
 CORPS, *Les chemins de fer du Sénégal au Niger*.
 DE CROZALS, *Trois états foulbé...*

- 1896 DONNET. *Mission au Sahara occidental...*
 d° *En Sahara.*
 DUBOIS. *Tombouctou la mystérieuse.*
 HURÉ. *L'expansion française au Dahomey.*
 PAIMBLANT DU ROUIL. *La seconde campagne du Dahomey.*
 PICOCHOLE. *Le Sénégal drôlatique.*
 PIERRE. *L'élevage dans l'A. O. F.*
 RAILLE. *Au Soudan ; la colonne Bonnier...*
 SANDEMONT. *Exposé de la colonisation au Dahomey.*
- 1897 BAILLY-FORFILLIER. *A cheval de Dakar à Konakry.*
 BINGER. *Comment on devient explorateur.*
 BONNIER. *Mission à Ségou.*
 BUSSON. *Les grands explorateurs du Niger.*
 FOUCHÉ-DELBOSC. *Voyage d'Eustache de la Fosse à la côte occidentale d'Afrique...*
 GUILLAUMET. *Tableaux soudanais.*
 LEMAIRE. *Africaines.*
 LEPRINCE. *Mes deux premiers voyages.*
 MÉVIL. *Au pays du soleil et de l'or.*
 MONNIER. *La boucle du Niger.*
 NUELITO. *La guerre sous les tropiques : au Dahomey.*
 ROUARD DE CARD. *Les traités de protectorat conclus par la France en Afrique.*
 ROUGIER et CALMEL. *Les chemins de fer du Sénégal et du Niger.*
 SARZEAU. *Les Français aux colonies : Sénégal et Soudan.*
 DU SORBIERS de LA TOURASSE. *De la colonisation au Sénégal.*
 d° *Au pays des Wolofs.*
 TOUTÉE. *Dahomé, Niger, Touareg.*
 VERDIER. *Trente-cinq années de lutte aux colonies.*
 VERMEERSCH. *Historique de la mission Baud-Vermeersch.*
- 1898 ARNETTE. *Un voisin gênant, Samory.*
 BAILLEU. *Notice... sur le Soudan français.*
 BOHN. *Le développement économique de nos colonies de l'Afrique occidentale.*
 BRETONNET. *Le moyen Niger français.*
 CLOZEL. *Quatorze mois dans l'Indénié.*
 d° *Mon deuxième séjour à la Côte d'Ivoire.*
 DEFAUCOMPRET. *Etude économique du Sénégal, du Soudan français et de la Guinée française.*
 DESCOSTES. *Des Alpes au Niger.*
 DEVILLE. *Le partage de l'Afrique.*
 ESCANDE. *Souvenirs intimes.*
 FROIDEVAUX. *Mémoires inédits d'Adanson sur Gorée.*
 d° *La découverte des chutes du Félou...*
 HOURST. *Sur le Niger.*
 LAFORÊT. *Souvenirs d'une campagne au Soudan.*
 LARTIGUE. *Notices... sur le Sahel.*
 LORHO. *Historique de notre expansion dans l'arrière-pays dahoméen (s. d.).*

- 1898 MACLAUD. *Voyage au Fouta Djallon*.
 MIMANDE. *L'héritage de Béhanzin*.
 MYRGINE. *De Saint-Louis au Niger*.
 QUIQUEREZ. *Journal du lieutenant Quiquerez* (1891).
 RÉJOU. *Huit mois à Tombouctou*.
 SALESES. *Le chemin de fer de Konakry au Niger*.
 SCHELAMEUR. *Souvenirs de la campagne du Dahomey*.
 TERQUEM. *Le port de Dakar*.
- 1899 CLOZEL. *La côte d'Ivoire*.
 COPPOLANI. *Rapport d'ensemble sur ma mission au Soudan français*.
 DREYFUS. *Six mois dans l'Attié*.
 d° *La France en Afrique occidentale* (s. d.).
 D'ESPAGNAT. *Jours de Guinée*.
 d° *Les principaux champs d'or de la Côte d'Ivoire*.
 EYSSERIC. *Rapport sur une mission scientifique à la Côte d'Ivoire*.
 GAFFAREL. *Samory*.
 GUY. *Les résultats géographiques... des explorations du Niger*.
 LA GRILLÈRE-BEAUCLERC. *Mission au Sénégal et au Soudan*.
 LE CHATELIER. *L'Islam en Afrique occidentale*.
 MASSÉ. *Au Dahomey*.
 MÉVIL. *Samory*.
 PAIMBLANT DU ROUIL. *Explorateurs et soldats ; Voulet*.
 OLIVIER DE SANDERVAL. *La conquête du Fouta Djallon*.
 D'ORIENT. *Souvenirs d'une campagne au Soudan*.
 RODES. *Un regard sur le Soudan*.
 DE LA RONCIÈRE. *Histoire de la marine française*.
 TOUTÉE. *Du Dahomé au Sahara*.
- 1900 P. ABIVEN. *Dictionnaire malinké-français*.
 ASPE FLEURIMONT. *La Guinée française*.
 BAILLAUD. *La mise en valeur des territoires du Niger français*.
 BINGER. *Considérations sur la priorité des découvertes... sur la côte occidentale d'Afrique*.
 CHEVALIER. *Mon exploration botanique au Soudan français*.
 DE CUVERVILLE. *Le R. P. Dorgère au Dahomey*.
 DARCY. *La conquête de l'Afrique*.
 d° *L'équilibre africain au XX^e siècle*.
 DELAFOSSE. *Sur les traces probables de civilisations égyptiennes... à la Côte d'Ivoire*.
 d° *Manuel de langue agni*.
 DEX. *Vers le Tchad*.
 d° *Du Tchad au Dahomey*.
 Exposition de 1900. *Le Sénégal. — Le Soudan. — La Côte d'Ivoire*.
 FAMECHON. *Notice sur la Guinée française*.
 FLEURY. *L'arachide*.
 FONSSAGRIVES. *Notice sur le Dahomey*.
 Mgr HACQUARD. *Monographie de Tombouctou*.

- 1900 LACROIX. *Résultats minéralogiques et géologiques des récentes explorations en A. O. F.*
 LASNET, CHEVALIER, CLIGNY, RAMBAUD. *Une mission au Sénégal.*
 LEGENDRE. *La conquête de la France africaine.*
 LEMAIRE. *Les chemins de fer aux colonies.*
 MILLE. *Notice sur la Côte d'Ivoire.*
 OLIVIER DE SANDERVAL. *Les rives du Konkouré.*
 VALLAT. *A la conquête du continent noir.*
 VIGNÉ D'OCTON. *La gloire du sabre.*
- 1901 ASPE FLEURIMONT. *L'organisation économique de l'A. O. F.*
 AZAL. *Sylves noires.*
 BAILLAUD. *Sur les routes du Soudan.*
 BONDONNEAU. *Les gisements aurifères de la Côte d'Ivoire.*
 BRUNET et GHIELLIN. *Dahomey et dépendances.*
 DELAFOSSE. *Manuel de langue haoussa.*
 d° *Manuel de langue mandé.*
 DEVAUX. *L'Afrique occidentale française.*
 FALLEX. *L'Afrique au début du XX^e siècle.*
 FOUREAU. *D'Alger au Congo par le Tchad.*
 GATELET. *Histoire de la conquête du Soudan français.*
 GAUBE. *Etude sur la Côte d'Ivoire.*
 HONORÉ. *Le transsaharien et la pénétration française en Afrique.*
 HOUDAS. *Traduction du Tarikh es Soudan.*
 d° *Traduction du Tedzkiret en Nisian.*
 LORIN. *L'Afrique au début du XX^e siècle.*
 MOREAU. *Voyage d'enquête dans la Guinée française.*
 NOIROT. *La Guinée française et le Fouta Djallon.*
 D'OLLONE. *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée.*
 PÉRIGNON. *Haut Sénégal et Moyen Niger.*
 ROUARD DE CARD. *Les territoires africains et les conventions franco-anglaises.*
 DE SALINIS. *La marine au Dahomey.*
 THOMANN. *La Sassandra.*
 DE VOGUË. *Les morts qui parlent (Les Soudanais).*
- 1902 ARMAS. *De l'origine de l'or dans la région d'Aloso.*
 BAROT. *La Gaule africaine.*
 d° *L'âme soudanaise.*
 d° *Guide pratique de l'Européen dans l'Afrique occidentale.*
 BONNEAU. *La Côte d'Ivoire (s. d.).*
 BORELLI. *Voyage au Dahomey.*
 CLOZEL et VILLAMUR. *Les coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire.*
 CROSSON-DUPLESSIS. *Le tracé du chemin de fer de la Côte d'Ivoire (s. d.).*
 DANIEL. *Le palmier à huile au Dahomey.*
 DUBOIS et TERRIER. *Un siècle d'expansion coloniale.*
 DUCHÉ DE BRICOURT. *L'évolution de la question douanière au Sénégal.*
 GUYON. *Le chemin de fer du Dahomey.*
 HEUDEBERT. *Promenades au Dahomey.*

- 1902 JOALLAND. *Du Niger au Tchad.*
 Missionnaires de Saint-Joseph de N'gazobil. *Dictionnaire wolof.*
 PARIS LECLERC. *Tables des actes... promulgués au Sénégal.*
 PLÉ. *Opérations de délimitation entre le Dahomey et le Togo.*
 REICHENBERG. *De Kayes au Bambouc.*
 SARRAZIN. *Les races humaines du Soudan français.*
 TELLIER. *Autour de Kita.*
- 1903 ALLOUARD. *Un mois en Guinée française.*
 BINGER. *Le serment de l'explorateur.*
 BORELLI. *Le Dahomey et son chemin de fer.*
 CHAZAL. *Les Français aux bouches du Niger avant la Révolution.*
 CHEMIN-DUPONTÈS. *Les compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert.*
 COURTET. *Etude sur le Sénégal.*
 DELAFOSSE. *Manuel comparatif de plus de soixante langues...*
 DEVAULX. *Les protectorats de la France en Afrique.*
 DE LAPPARENT. *...L'âge lutétien au Soudan.*
 R. LE HÉRISSÉ. *Voyage au Dahomey et à la Côte d'Ivoire.*
 LENFANT. *Le Niger, voie ouverte...*
 LESTRADE. *Le transsaharien.*
 Ch. MONTEIL. *Monographie de Djenné.*
 H. DE NOVILLE. *Le trésor de Mérande.*
 PIGUET. *L'action française en Afrique.*
 DU TAILLIS. *Le chemin de fer du Dahomey.*
 THOMANN. *De la Côte d'Ivoire au Soudan français.*
 VILLAMUR et RICHAUD. *Notre colonie de la Côte d'Ivoire.*
- 1904 ADAM. *Légendes historiques du pays de Nioro.*
 BAROT. *L'A. O. F. ; inventaire méthodique de ses ressources.*
 BOTREAU. *Les races chevalines.*
 BROUSSEAU. *Le Borgou.*
 DARCY. *France et Angleterre ; cent années de rivalité coloniale.*
 FRANÇOIS. *Le Dahomey.*
 GUENNADOU. *La propriété foncière indigène...*
 LE BARBIER. *Dans la Haute Guinée.*
 d^o *La vallée du Moyen Niger et la Haute Guinée.*
 LEFÈVRE. *La création de l'outillage public en Afrique occidentale.*
 LEMOSOF. *Le Niger.*
 LEROY-BEAULIEU. *Le Sahara, le Soudan et le transsaharien.*
 NOIRÉ. *Monographie du Yatenga.*
 POULET. *Les Maures de l'Afrique occidentale.*
 O. RECLUS. *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique.*
 VILLAMUR et DELAFOSSE. *Les coutumes agni.*
- 1905 BRINGUIER. *Les mines d'or de la Côte d'Ivoire.*
 CHAUTARD. *Etude sur la géographie physique et la géologie du Fouta Djallon.*
 CONSTANCIA. *Les essences forestières du Soudan.*

- 1905 DECORSE. *Le tatouage... chez les populations du Soudan.*
 FAVARD. *France africaine.*
 FERRY. *La France en Afrique.*
 FOURNEAU. *Navigation sur le Niger...*
 DE FRANCO. *L'élevage du cheval.*
 FROIDEVAUX. *Une exploration oubliée de la Falémé.*
 GUY-PÉRON. *Trois Français livrés aux Anglais.*
 Y. HENRY. *Bananes et ananas.*
 HENTSCH. *Deux ans au Dahomey.*
 P. HUBERT. *Le bananier.*
 d° *Le palmier à huile.*
 JOUCLA. *L'esclavage au Sénégal et au Soudan en 1905.*
 KLOBB. *Dernier carnet de route.*
 LACROIX. *Les roches éruptives de la Guinée française.*
 LAMY. *Souvenirs de la Côte d'Ivoire.*
 MACHAT. *Les Rivières du Sud et le Fouta Djallon.*
 MAIRE. *Le Dahomey.*
 MARIN. *Vie de Mgr Hacquard.*
 Ch. MONTEIL. *Contes soudanais.*
 OBISSIER. *Notice sur les tirailleurs sénégalais.*
 RIBOT. *Rapport sur les services d'hygiène au Sénégal.*
 SALAMAN. *Notice sur le Moyen Niger.*
 SONGY. *Au Sénégal* (s. d.).
 THOMANN. *Manuel de langue néouolé.*
- 1906 P. ABIVEN. *Dictionnaire et grammaire malinké.*
 ACKERMANN. *Une région aurifère dans l'A. O. F.*
 ARNAUD. *Précis de politique musulmane.*
 BINGER. *Le péril de l'Islam.*
 CHAUTARD. *Les formation sédimentaire de l'A. O. F.*
 CHEVALIER. *Situation agricole dans l'Ouest-africain.*
 CHEVRIER. *Coutumes de la société des Scymos.*
 CHUDEAU. *Excursion géologique au Sahara et au Soudan.*
 CLOZEL. *Dix ans à la Côte d'Ivoire.*
 DORNIN. *Ames soudanaises.*
 DUBARD. *Analyse critique des thèses de botaniques coloniale...*
 DUMAS. *Le sorgho.*
 Exposition de 1906. *Le Haut Sénégal-Niger. — La Mauritanie. — Le Dahomey. — Chemins de fer. — Postes et télégraphes. — Assistance médicale. — Service météorologique. — Service médical. — Commerce et colonisation à la Côte d'Ivoire.*
 FRANÇOIS. *L'Afrique occidentale française.*
 d° *Notre colonie du Dahomey.*
 GRUVEL. *Résultats scientifiques de la mission des pêcheries...*
 GRUVEL et BOUYAT. *Les pêcheries de la côte occidentale d'Afrique.*
 Y. HENRY. *Le caoutchouc en A. O. F.*
 d° *Le coton en A. O. F.*
 HERBAULT. *Le gouvernement général de l'A. O. F.*

- 1906 HOUDAILLE. *Le chemin de fer et le port de la Côte d'Ivoire.*
 LE BARBIER. *Les populations bambara de la vallée du Niger.*
 LEMÉE. *L'enseignement en A. O. F.*
 LÉOTARD, TEISSEIRE, etc. *Afrique occidentale.*
 MACHAT. *Les établissements français de l'Afrique occidentale au XVIII^e siècle.*
 MACLAUD. *Les mammifères et les oiseaux de l'A. O. F.*
 MARTIN. *Les trypanosomiasés de la Guinée française.*
 MEUNIER. *Contribution à la géologie du Sénégal.*
 MICHELLET et CLÉMENT. *La Côte d'Ivoire.*
 MILLE. *Notice sur la Côte d'Ivoire.*
 d^o *Sur la vaste terre.*
 OLIVIER. *Le Sénégal.*
 PÉROZ. *Par vocation.*
 PIERRE. *L'élevage en A. O. F.*
 POBÉGUIN. *La flore de la Guinée française.*
 ROUGET. *La Guinée française.*
 SAVARIAU. *L'agriculture au Dahomey.*
 P. UBALD D'ALENÇON. *Relation inédite d'un voyage en Guinée... par le*
 P. Colombin, de Nantes.
 VALLIER. *Exploration dans le Ferlo.*
 LA VERGNE DE TRESSAN. *La pénétration française en Afrique.*
- 1907 ARCIN. *La Guinée française.*
 BAILLAUD. *La situation économique de l'Afrique occidentale.*
 A. BERNARD et LACROIX. *La pénétration saharienne.*
 CHEVALIER. *Les végétaux utiles de l'Afrique tropicale française.*
 d^o *Novitatæ floræ africanæ.*
 CHEVANS. *La mise en valeur de l'A. O. F.*
 DESPLAGNES. *Le plateau central nigérien.*
 DUMAS. *L'arachide.*
 FRANTZ. *Etude sur le Soudan français.*
 Y. HENRY. *Rapport agricole de l'A. O. F.*
 d^o *Campagne cotonnière en Afrique occidentale.*
 MARCHOUX. *L'hygiène en A. O. F.*
 PERROT. *Le karité, l'argan...*
 ROUIRE. *L'Afrique aux Européens.*
 SURCOUF. *Notes sur les diptères de l'A. O. F.*
 d^o *Les diptères piqueurs de l'A. O. F.*
 DE ZELTNER. *Notes sur le préhistorique soudanais.*
- 1908 ADAM. *Plantes oléifères de l'A. O. F.*
 ARNAUD-CORTIER. *Nos confins sahariens.*
 AVELOT. *L'Afrique occidentale au temps des Antonins.*
 CAUVIN. *La pénétration saharienne et les méharistes soudanais.*
 CAYLA. *Recherches sur les oxydases des latex.*
 DE CHAMBRE et HEIM. *Notes sur quelques races bovines...*
 CHANOINE. *Le Gourounsi.*
 CHEVALIER. *Les forêts de la Côte d'Ivoire.*

- 1908 CHÉRON. *La société noire.*
 CORBIE. *L'épopée africaine.*
 M^{me} CROVA. *Notes sur quelques vestiges préhistoriques.*
 DARESTE. *Le régime de la propriété foncière en A. O. F.*
 DEHERME. *L'A. O. F.*
 DELAFOSSE. *Les frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Soudan.*
 d^o *Le peuple siéna ou sénoufo.*
 DESPLAGNES. *Quelques gisements d'archéologie préhistorique en Guinée française.*
 FRANÇOIS. *Le gouvernement général de l'A. O. F.*
 d^o *La situation de l'A. O. F.*
 GADEN. *Grammaire et vocabulaire du Baguirmi.*
 GERMAIN. *La France africaine.*
 L. HUBERT. *L'éveil d'un monde ; l'œuvre de la France en Afrique occidentale.*
 H. HUBERT. *Mission scientifique au Dahomey.*
 JEAN. *Les Touareg du Sud-Est.*
 LANREZAC. *Essai sur le folklore au Soudan.*
 LE HÉRISSE. *Légendes de Sénégal.*
 LETCHI. *Autour de ma chère Afrique.*
 MILLE. *Barnavaux et quelques femmes.*
 MOTYLINSKI. *Grammaire et dictionnaire touareg.*
 PUECH. *De Conakry à Tombouctou.*
 RIBOT et LAFON. *Dakar, ses origines, son avenir.*
 RIEMBAU. *De Dakar au Niger.*
 ROUGET. *Une société concessionnaire au XVII^e siècle : la Compagnie du Sénégal.*
 DE SALINIS. *Le protectorat français sur la côte des Esclaves.*
 TAUXIER. *Le noir de Guinée.*
 THIROUX et D'ANFREVILLE. *Le paludisme au Sénégal.*
- 1909 D'ANFREVILLE DE LA SALLE. *Notre vieux Sénégal.*
 BARATIER. *A travers l'Afrique.*
 BARRIÈRE. *Le monde noir.*
 BASSET. *Etude sur le dialecte zénaga.*
 CHAILLÉ. *Le chemin de fer de la Guinée.*
 CHAUTARD. *Les chemins de fer de l'A. O. F.*
 CHEVALIER. *Rapport sur une mission scientifique en Afrique occidentale.*
 CHUDEAU. *Le Sahara soudanais.*
 CORTIER. *D'une rive à l'autre du Sahara.*
 CROSSON-DUPLESSIS. *L'ethnographie de la Côte d'Ivoire.*
 DELAFOSSE. *Les états d'âme d'un colonial.*
 DESPLAGNES. *Les ruines de Gana.*
 DUBOIS. *Notre beau Niger.*
 A. ETIENNE. *Le R. P. Dorgère...*
 GALLAY. *Trois années d'assistance médicale...*
 GUÉEHARD. *Les Peuhls du Fouta Djallon.*
 d^o *L'histoire du Fouta Djallon et des almamys.*

- 1909 DE GÆSBRIAND. *L'armée noire d'Afrique.*
 GRUVEL et CHUDEAU. *A travers la Mauritanie occidentale.*
 HÉRISSEY. *Journal d'un spahi au Soudan* (G. Lautour).
 LE BARBIER. *L'or dans la vallée du Sénégal.*
 LEMOINE. *Le Sénégal.*
 P. LEMOINE. *La géologie de l'A. O. F.*
 d° *Contribution à la connaissance géologique des colonies fran-*
 çaises.
 MANGIN. *Troupes noires.*
 MARC. *Le pays mossi.*
 MOULINS. *Monographie de Ouagadougou.*
 PROKOS. *La tactique des petits détachements* (s. d.).
 RANDAU. *Les explorateurs.*
 SONOLET. *Lettres d'Afrique occidentale.*
 VADIER. *Monographie du Yatenga.*
- 1910 Anonyme. *Le port de Dakar en 1910.*
 AYMARD. *Les Touareg.*
 BECKER. *L'Islam et la colonisation de l'Afrique.*
 BOUCHEZ. *Guide de l'officier méhariste en territoire militaire du Niger.*
 BOUET. *Notice sur... les trypanosomiasés.*
 BORGNIS-DESBORDES. *Lettres...*
 CHEVALIER. *Les ressources forestières de la Côte d'Ivoire.*
 COURTET. *Les bois de la Côte d'Ivoire.*
 CULTRU. *Les origines de l'Afrique occidentale ; histoire du Sénégal.*
 DELAFOSSE. *L'Islam en A. O. F.*
 d° *Monographie historique du cercle de Bamako.*
 ESCARD, BÉROT-BERGER. *Monographie d'un cultivateur... du pays Adiou-*
 krou-Bouboury.
 FARRENC. *La mise en valeur des forêts de la Côte d'Ivoire.*
 FAULONG. *Les rapports financiers de la métropole et de l'A. O. F.*
 FRANÇOIS et OLIVIER. *L'œuvre de la III^e République en A. O. F. : Orga-*
 nisation administrative.
 FROGER. *La langue des Mossi.*
 GARDE. *Description géologique des régions entre le Niger et le Tchad.*
 GAUTHIER. *La conquête du Sahara.*
 DE GIRONCOURT. *La productivité des pays soudanais...*
 GOURAUD. *La pacification de la Mauritanie.*
 GRACH. *Le régime de la propriété foncière.*
 GROSSET. *Contribution à l'étude des roches de la Guinée française.*
 GUÉBHARD. *Au Fouta Djallon ; élevage, agriculture...*
 d° *Au Fouta Djallon ; cent vingt ans d'histoire.*
 HAMET. *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise.*
 JOS. HENRY. *Les Bambara.*
 HILAIRE-MAMIE. *Les douanes en A. O. F.*
 JOLYET. *Les bois communs de l'A. O. F.*
 LAHILLE. *Mes impressions d'A. O. F.*
 LANDERON. *Grammaire et contes haoussa.*

- 1910 LANDEZOIN. *Dictionnaire haoussa.*
 MAHAUT. *La colonie du Haut-Sénégal-Niger.*
 MANGIN. *La force noire.*
 MESSIMY. *Notre œuvre coloniale.*
 PAULHIAC. *Promenades lointaines.*
 PEYRISSAC. *Aux ruines des grandes cités soudanaises.*
 QUELLIEN. *La politique musulmane en A. O. F.*
 RANDAU. *Le commandant et les Foulbé.*
 RICHEL. *Sur les routes d'Afrique.*
 ROUARD DE CARD. *Les traités de délimitation concernant l'Afrique française.*
 SILBERMANN. *Souvenirs de campagne.*
 SONOLET. *Propos d'un voyage en Afrique occidentale.*
 d^o *Le parfum de la dame noire.*
 M^{me} THOMANN. *Une parisienne à la Côte d'Ivoire.*
 TERNAUX. *La Guinée française.*
 TERRIER et MOUREY. *L'œuvre de la III^e République en A. O. F. ; l'expansion française et la formation territoriale.*
 TILHO. *Documents scientifiques de la mission (1906-09).*
 VIARD. *L'Afrique française aurifère.*
 VILLELUME. *Au cœur de l'Afrique.*
 WIDAL. *La France en Afrique occidentale.*
- 1911 ALMAND. *De Konakry à Kouroussa.*
Annuaire du Gouvernement général de l'A. O. F.
 ARCIN. *Histoire de la Guinée française.*
 ARNAUD. *L'Islam et la politique... en A. O. F.*
 BÉTRIX. *La pénétration touareg.*
 BOUDILLON. *La question foncière... en A. O. F.*
 CHEVALIER. *Sudania.*
 COMBE. *Quelques coutumes des populations soudanaises.*
 COUCHARD. *Au Moyen Dahomey.*
 COUILLALULT. *Les institutions d'assistance et de prévoyance indigènes en A. O. F.*
 DECOURT. *La famille Kerdalec au Soudan.*
 DELAFOSSE. *Les langues voltaïques.*
 d^o *Les confréries musulmanes et le maraboutisme au Sénégal et au Niger.*
 DUPUIS-YACOUBA. *Les Gow.*
 ESCARD. *L'aréoplane en A. O. F.*
 HERVET. *Le commerce extérieur de l'A. O. F.*
 HOARAU-DESRUISSEAU. *Aux colonies.*
 H. HUBERT. *Etat actuel de nos connaissances sur la géologie de l'Afrique occidentale.*
 DE LAUNAY. *Les richesses minérales de l'Afrique.*
 LEBAIL. *Mission hydrographiques sur les côtes de l'Afrique occidentale.*
 LE HÉRISSÉ. *L'ancien royaume du Dahomey.*
 LEMOINE. *Le Dahomey.*

- 1911 MARCEAU. *Le tirailleur soudanais*.
 MEYNIER. *L'Afrique noire*.
 MOUSSA TRAVÉLÉ. *Manuel bambara*.
 PATEY. *Note relative aux méharistes*.
 PENEL. *Quelques coutumes soudanaises* (s. d.).
 SONOLET. *Les progrès de la colonisation française en A. O. F.*
 SOULEYRE. *Le transsaharien*.
 VUILLET. *Le karité et ses produits*.
- 1912 AMADOU N'DIAYE CLÉDOR. *Guerre entre le Cayor et le Djoloff*.
 D'ANFREVILLE DE LA SALLE. *Sur la côte d'Afrique*.
 BARATIER. *Epopées africaines*.
 BERTOUT DE SALIÈRES. *Les hauts faits de l'armée coloniale*.
 BONNEL DE MÉZIÈRES. *Le major A. G. Laing*.
 BOUET. *Les Tomas*.
 CONSTANTIN. *Organisation de la justice en A. O. F.*
 DELAFOSSE. *Haut-Sénégal-Niger ; pays, peuples...*
 GUIGNARD. *Zigzags en A. O. F.*
 d^o *Troupes noires ; premières cartouches*.
 Gouvernement général. *L'A. O. F. en 1912*.
 HILD. *L'organisation judiciaire en A. O. F.*
 JOUCLA. *Bibliographie de l'A. O. F.*
 LÉGUILLETTE. *Histoire de l'Afrique occidentale française*.
 MÉNIAUD. *Haut-Sénégal-Niger ; géographie économique*.
 MORDACQ. *Les spahis soudanais*.
 PASQUIER. *L'organisation des troupes indigènes en A. O. F.*
 PICARD. *De France au Niger*.
 POBÉGUIN. *Les plantes médicinales de la Guinée*.
 M^{me} POBÉGUIN. *Un séjour au Fouta Djallon*.
 RANDAU. *Autour des feux dans la brousse*.
 RÉGISMANSET. *Questions coloniales*.
 RIVET. *Notice sur le territoire militaire du Niger*.
 RONDET-SAINT. *Dans notre empire noir*.
 SONOLET. *L'Afrique occidentale française*.
 SONOLET et PERÈS. *Moussa et Gigla* (s. d.).
 TAUXIER. *Le noir du Soudan*.
 VAN GENNEP, MONTEIL, G. DEMOMBYNES. *Enquêtes ethnographiques et linguistiques*.
 YORO DYAO. *Légendes et coutumes sénégalaises* (Gaden).
- 1913 AMADOU N'DIAYE CLÉDOR. *De Faidherbe à Coppelani*.
 ANDRÉ. *Le droit privé des Senoufo*.
 BERTEAU. *Les produits de l'A. O. F.*
Bulletin de l'enseignement de l'A. O. F.
 CARPEAUX. *Mon roman au Niger*.
 CLOZEL. *Lettres de Korbous*.
 COMBE. *Le soldat d'Afrique*.
 CORTIER. *Notice de préhistoire saharienne*.
 CROZIER. *Les colonies françaises à l'exposition de Gand*.

- 1913 CULTRU. *Premier voyage du sieur La Courbe...*
 DELAFOSSE. *Traditions historiques et légendaires du Soudan occidental.*
 DELAFOSSE et GADEN. *Chroniques du Fouta sénégalais.*
 EQUILBECQ. *Contes de l'Ouest-africain français.*
 GALLOIS. *La côte occidentale d'Afrique.*
 GAUSSERON. *Un Français au Sénégal ; Abel Jeandet.*
 P. GORJU. *La Côte d'Ivoire chrétienne.*
 GRUVEL. *L'industrie des pêches sur la côte occidentale d'Afrique.*
 GUIGNARD. *Toumané, tirailleur (s. d.).*
 DES HÉRIS. *Cent jours de voyage en A. O. F.*
 HOUDAS et DELAFOSSE. *Tarikh el fettach.*
 G. JOSEPH. *La préhistoire de la Côte d'Ivoire.*
 LE GOUÉZ. *Le chemin de fer transsaharien.*
 LEMOINE. *Géologie de l'Afrique occidentale.*
 MARC-SCHRADER. *Quand j'étais maire de Tombouctou.*
 MEUNIER. *La justice en A. O. F.*
 MOUSSA TRAVÉLÉ. *Dictionnaire bambara.*
 PAULIN et BOUTTEVILLE. *L'outillage économique des colonies françaises.*
 PIOLET. *Considérations historiques sur les chrétientés d'A. O. F.*
 PSICHARI. *L'appel des armes.*
 RANDAU. *L'aventure sur le Niger.*
 RENAUD. *Les errants.*
 DE RENTY. *L'Europe noire.*
 TESSIER. *Les médecins de la marine nationale au Sénégal.*
 VIOLETTE, MILLE, FRANÇOIS, etc. *A. O. F.*
 VOINOT. *Transsaharien et transafricain.*
 WESTERMANN. *L'Islam au Soudan.*
 DE ZELTNER. *Contes du Sénégal et du Niger.*
- 1914 BASSET. *Mission au Sénégal.*
 DE CORDEMOY. *Origine et dispersion des races bovines...*
 DELAFOSSE. *Esquisse générale des langues de l'Afrique.*
 d° *La littérature populaire en A. O. F.*
 FAURE. *Histoire de la presqu'île du Cap Vert.*
 d° *Documents inédits sur l'histoire du Sénégal.*
 d° *Notice sur les archives du Sénégal.*
 GADEN. *Le poular.*
 d° *Recueil de proverbes peuhls (s. d.).*
 Y. HENRY. *Contribution à l'étude de l'arachide...*
 LAFON. *Dakar et son port.*
 LE MORE. *D'Alger à Tombouctou.*
 PELLEGRIN. *Les poissons de la côte occidentale d'Afrique.*
 PERROT. *Les grands produits végétaux des colonies françaises.*
 ROUBAUD. *Etude sur la faune parasitaire de l'A. O. F.*
 ROUMENS. *L'impérialisme français et les chemins de fer transafricains.*
 VUILLET. *Les pucerons du sorgho au Soudan français.*
- 1915 ANGOULVANT. *La Côte d'Ivoire.*
 CARLES. *La France et l'Islam en Afrique occidentale.*

- 1915 CHARTIER. *Le cercle de Kong.*
 FROIDEVAUX. *Les débuts de notre colonie du Sénégal.*
 HARDY. *Anthologie géographique de l'A. O. F.*
 G. JOSEPH. *Bondoukou.*
 MARTY. *Les tribus de la Haute Mauritanie.*
 Ch. MONTEIL. *Les Khassonkhé.*
 PERROT. *Guide pour le planteur.*
 E. PERROT. *Un institut africain de technologie agricole et de recherches scientifiques.*
 PSICHARI. *Le voyage du centurion.*
- 1916 ANGOULVANT. *La pacification de la Côte d'Ivoire.*
 BEURDELEY. *La justice indigène en A. O. F.*
Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.
 CHÉRON. *Les Bobo-Fing.*
 COUTOULY. *Cercle Kadé Touba.*
 HARDY. *Le bilan scientifique de l'A. O. F.*
 H. HUBERT. *Mission scientifique au Soudan.*
 LE BARBIER. *La Côte d'Ivoire.*
 E. MANGIN. *Les Mossi.*
 MARTY. *La vie des Maures.*
 d° *Essai sur l'Islam maure.*
 MONTEILHET. *Au seuil d'un empire colonial.*
 d° *Documents relatifs à l'histoire du Sénégal.*
 REGELSPERGER. *Nos grandes colonies et la guerre.*
- 1917 *L'A. O. F. et les troupes noires.*
 DENYS. *Du rôle de l'agriculture indigène...*
 DUPUIS-YACOUBA. *Méthode pratique de langue songhoï.*
 GAILLET. *Coulibaly.*
 HARDY. *Une conquête morale.*
 Mgt JALABERT. *Des sables mauritaniens aux rives de la Gambie.*
 G. JOSEPH. *La Côte d'Ivoire, le pays et les habitants.*
 LEMMET. *La fertilité des terres au Moyen Niger.*
 LE NOËL. *De Nice à Tombouctou.*
 MARTY. *Etudes sur l'Islam au Sénégal.*
 W. PONTY. *Instructions...*
 O. RECLUS. *Un grand destin commence.*
 TAUXIER. *Le noir du Yatenga.*
- 1918 BERTIN. *Mission forestière coloniale. — Les bois de la Côte d'Ivoire.*
 BOCQUET et HOSTEIN. *Un fragment de l'épopée sénégalaise ; les tirailleurs noirs sur l'Yser.*
 FRANÇOIS. *Ce que tout Français doit savoir sur l'A. O. F.*
 d° *Les productions de l'A. O. F.*
 GAFFAREL. *Notre expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours.*
 Y. HENRY. *Matières premières africaines.*
 HENRY et LEMMET. *Irrigations et cultures irriguées...*
 LE BARBIER. *Les Bambara.*

- 1918 LE ROUX. *Mission à la Côte d'Ivoire.*
 MANGEOT et MARTY. *Les Touareg de la boucle du Niger.*
 MELOU. *Recherches entomologistes.*
 DE LA RONCIÈRE. *Découverte d'une relation de voyage... décrivant le bassin du Niger.*
 RONZE. *La question d'Afrique.*
- 1919 AHMADOU MAPATÉ DIAGNE. *Un pays de pillleurs d'épaves, le Gandiole.*
 ALDIGÉ. *Situation de l'élevage et disponibilité en viande de l'A. O. F.*
 AUGÉRAS. *Le Sahara occidental.*
 P. BENOIT. *L'Atlantide.*
 FAURE. *Le voyage d'exploration de Grout de Beaufort...*
 FRANÇOIS. *L'Afrique occidentale et ses matières premières.*
 GODEFROY. *Transsahariens et transafricains.*
 G. JOSEPH. *Manuel des palabres.*
 LAIZÉ. *L'Islam dans le territoire militaire du Niger.*
 MODAT. *Les populations primitives de l'Adrar.*
 PSICHARI. *Les voix qui crient dans le désert.*
 RENAUD. *Le port de la Côte d'Ivoire.*
 ROUGET. *Pourquoi et comment il faut développer l'exploitation des bois coloniaux.*
 A. SÉCHÉ. *Les noirs.*
- 1920 AHMADOU MAPATÉ DIAGNE. *Les trois volontés de Malic.*
 AMESSAKOUL AG TIDET (Randau). *Les terrasses de Tombouctou.*
 ANTONETTI. *La Côte d'Ivoire, porte du Soudan.*
 BONARDI. *Le visage de la brousse.*
 BONNEL DE MÉZIÈRES. *Recherches de l'emplacement de Gana...*
 CHABANAUD. *La faune herpétologique.*
 CHEVALIER. *Exploration botanique de l'A. O. F.*
 M^{me} COUSTURIER. *Des inconnus chez moi.*
 DUTREB. *Nos Sénégalais pendant la guerre.*
 FAURE. *La garnison européenne du Sénégal...*
 DE GIRONCOURT. *Documents scientifiques de la mission.*
 P. GORJU. *Vingt-cinq années d'apostolat.*
 Gouvernement de la Côte d'Ivoire. *La Côte d'Ivoire en 1920. Historique des troupes coloniales pendant la guerre.*
 H. HUBERT. *Etat de nos connaissances sur la géologie de l'A. O. F.*
 JANDAU. *L'automobile coloniale...*
 KERSAINT-GILLY. *La danse...*
 LECOMTE. *Les bois coloniaux.*
 LOUVEAU. *Essai sur l'influence... des religions de l'A. O. F.*
 MARTY. *Etudes sur l'Islam et les tribus du Soudan.*
 MILLE. *Histoires exotiques...*
 MOULIN. *Tableau de l'Afrique à travers les âges.*
 NEVEU LEMAIRE. *Deux voyages... en A. O. F.*
 PRUDHOMME. *Les plantes utiles des pays chauds.*
 RICHET. *La Mauritanie.*
 VAN PELT. *Le palmier à huile.*

- 1920 VAN VOLLENHOVEN (Le gouverneur général). *Une âme de chef*.
 VINCENTI. *Etudes ethnographiques sur les populations de l'Attié*.
 DE ZELTNER. *Les industries au Soudan*.
- 1921 *Annuaire du Gouvernement général de l'A. O. F. (1917-1921)*.
 AUGIÉRAS. *Mission transsaharienne d'Alger à Dakar*.
 BELIME. *Les irrigations du Niger*.
 BENDAOU MADEMBA. *La dernière étape d'un conquérant*.
 BONARDI. *Rois nègres*.
 DE BROUVILLE. *Deux mois de tourisme et de grande chasse...*
 CALMEL. *Le transmauritanien*.
 B. CENDRARS. *Anthologie nègre*.
 CHARTIER. *Le cercle des Tagouanas*.
 COSNIER. *L'Ouest-africain français*.
 DUPUIS-YACOUBA. *Industries et principales professions des habitants de Tombouctou*.
 HARDY. *La mise en valeur du Sénégal de 1817 à 1854*.
 d° *L'enseignement au Sénégal de 1817 à 1854*.
 HUMBLLOT. *Quelques coutumes des Malinké*.
 d° *Kankan, métropole de la Guinée*.
 JOUENNE. *Les monuments mégalithiques du Sénégal*.
 LABOURET. *Le cercle de Gaoua*.
 MARTY. *L'Islam en Guinée*.
 d° *Les Maures Braknas*.
 d° *Les Maures du Sahel et du Hodh*.
 PERROT. *Les bois de la Côte d'Ivoire*.
 SCHÉFER. *Instructions générales données de 1763 à 1870...*
 TAUXIER. *Le noir du Bondoukou*.
- 1922 P. ADAM. *Notre Carthage*.
Agence économique de l'A. O. F. : Le Togo.
 ANTONELLI. *L'Afrique et la paix de Versailles*.
 BLACHE. *Vrais noirs et vrais blancs d'Afrique*.
 BRESSOLLES. *Organisation financière locale de l'A. O. F.*
 CHANTRE. *Contribution à l'étude des races humaines du Soudan occidental*.
Commissariat de l'A. O. F. ; Exposition coloniale de 1922.
 DELAFOSSE. *L'âme nègre*.
 d° *Les noirs de l'Afrique*.
 d° *Broussard... suivi de ses propos et opinions*.
 FAURE. *Les archives du Gouvernement général de l'A. O. F.*
Gouvernement général de l'A. O. F. Inspection générale de l'agriculture, de l'élevage et des forêts.
 HARAUCOURT. *Vertige d'Afrique*.
 HÉLOUIN et HATIEZ. *Essais pratiques d'utilisation des bois de la Côte d'Ivoire*.
 H. HUBERT. *Le service météorologique de l'A. O. F.*
 d° *Résumé des observations météorologiques faites en Afrique occidentale*.
 d° *Nouvelles recherches sur les grains et pluies de l'Afrique occidentale*.

- 1922 G. JOSEPH. *Koffi*.
 MANGEOT. *Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan...*
 MARTY. *L'Islam à la Côte d'Ivoire*.
 MÉNIAUD. *La forêt de la Côte d'Ivoire et son exploitation*.
 MILLET HORSIN. *Souvenirs d'un naturaliste en A. O. F.*
 PETIT. *Mon voyage au Soudan français*.
 PRÉFONTAN. *Histoire de Tombouctou*.
 RANDAU. *Le chef des porte-plume*.
 SABATIER. *Le transsaharien*.
 SAINT-GENEST. *Un voyage de M. A. Sarrault... en Afrique*.
 SAULNIER. *La Compagnie de Galam au Sénégal*.
 J. et J. THARAUD. *La randonnée de Samba Diouf*.
 VALUDE. *Notre voyage en A. O. F.*
 DU VIVIER DE STRÉEL. *Le transsaharien*.
- 1923 ANTONETTI. *Notice explicative sur la forêt de la Côte d'Ivoire*.
 M^{me} BANCEL. *La faya sur le Niger*.
 BARRÈS. *Les missionnaires africains de Lyon*.
 R. BLOCH. *Rufisque*.
 J. F. BŒUF. *Images soudanaises*.
 BRÉVIÉ. *Islamisme contre naturisme au Soudan français*.
 CHAUMEL. *Aminata, femme noire*.
 M^{me} COUSTURIER. *La forêt du Haut Niger*.
 DEMAISON. *Diatlo*.
 FROGER. *Manuel de langue moré*.
 A. GALOPIN. *Tao*.
 Gouvernement général de l'A. O. F. *La Guinée française ; agriculture indigène*.
 HAARDT et AUDOIN-DUBREUIL. *La première traversée du Sahara en automobile*.
 HARDY. *Vue générale de l'histoire d'Afrique*.
 M^{me} HUBIN. *Une Française au Mossi*.
 LÉGER. *La tuberculose au Sénégal*.
 LÉGER et BAURY. *Notes sur le paludisme, la peste...*
 MAMBY SIDIBÉ. *Monographie de la région de Banfora*.
 MANGIN. *Regards sur la France d'Afrique*.
 DE MARTONNE. *Rapport sur les travaux astronomiques et géodésiques en A. O. F.*
 MEYNIER. *Les conquérants du Tchad*.
 PAULIN. *Pays à mandat ; le Togo*.
 PELLERAY. *L'A. O. F.*
 RANDAU. *A l'ombre de mon baobab*.
 d^o *L'œuvre de Maurice Delafosse*.
 RÉGISMANSET. *Questions coloniales (2^e série)*.
 SARRAULT. *La mise en valeur des colonies françaises*.
 TRAVÉLÉ MOUSSA. *Proverbes et contes bambara*.
 M^{me} DE VALCOMBE. *Métempsychose*.
- 1924 G. D'ALEM. *Madame Samory*.

- 1924 BAUMAL. *Le Rabelais de la littérature coloniale en Afrique française.*
R. BLOCH. *Saloum.*
J. F. BŒUF. *La Soudanaise et son amant.*
BONAMY. *Les deux rives du Sahara.*
P. BROU. *Les missions catholiques en Afrique.*
DELAFOSSÉ. *L'ahmadisme et son action en A. O. F.*
GALLIÉNI. *Un Noël au Soudan.*
GRADIS. *A la recherche du grand axe ; contribution aux études transsahariennes.*
Y. HENRY. *Les plantes à fibres.*
MILLE et DEMAISON. *La femme et l'homme nu.*
MONTEIL. *Quelques feuillets d'histoire coloniale.*
Ch. MONTEIL. *Les Bambara du Ségou et du Kaarta.*
H. et P. PHARAUD. *Pellobellé, gentilhomme soudanais.*
PROUST. *Visions d'Afrique.*
RANDAU. *Le parfait explorateur colonial.*
RICHER. *Les Oulliminden.*
DE LA RONCIÈRE. *La découverte de l'Afrique au Moyen Age.*
SONOLET. *Les aventures des deux négrillons.*
- 1925 DEMAISON. *La reine de l'ombre* (décembre 1924 et janvier 1925).
-

INDEX

DES NOMS D'AUTEURS CITÉS⁽¹⁾

A

Ackermann. 155.
Adam (G.). 163.
Adam (J.). 154.
Adam (P.). 93, 94, 95, 110, 115, 117, 211, 236.
Adams. 11.
Adanson. 5, 140.
Ajalbert. 231.
Albéca (d'). 73, 124, 151, 158, 170.
Aldigé. 153, 154.
Alexis de Saint-Lô. 1, 4.
Alem (d'). 198, 236.
Almand. 155.
Alphonse (J.). 1.
Ahmadou Mapaté Diagne. 144, 165, 189.
Ahmadou N'Diaye Clédor. 144, 173.
Amessakoul ag Tidet. 211.
Ancelle. 134, 135.
Ancerot. 168.
André. 160.
Andry. 156.
Anély (voir Ségalen).
Anfreville de la Salle (d'). 92, 129, 167.
Angoulvant. 126, 138, 180, 215, 218.
Antonelli. 169.
Antonetti. 152, 157.
Archinard. 100, 107, 124, 137, 187.
Arcin. 126, 127, 138, 143.
Armas. 155.
Arnaud (R.). 161.
Arnaud. 108, 146.
Arnobe. 238.
Aspe Fleurimont. 151.
Asseline. 16.
Astley. 4.
Aube. 96.
Aubier. 156.
Aublet. 105, 136.
Audoin Dubreuil. 66.

Augier de la Sauzaye. 17, 156.
Auxcousteaux. 18.
Avelot. 141.
Avezac (d'). 12, 16, 17, 18, 162.
Avril (d'). 124.
Aymard. 159, 170.
Azal. 195, 196, 200, 230.

B

Badin. 186.
Baillaud. 90, 151.
Bailleu. 151.
Bailly Forfillier. 65.
Baldensperger. 77, 236.
Bancel (M^{me}). 214, 215.
Baratier. 109, 110, 111, 115, 231, 233, 234.
Barbot. 4.
Barbou. 136.
Barot. 125, 151, 167.
Barrès. 137.
Barret. 78, 79.
Barrière. 198, 234.
Barth. 12, 24.
Barthélemy. 17.
Basset. 143, 163, 165.
Baude Meurcelay. 156.
Baudin. 161.
Baudrillart. 204.
Baumal. 207, 214.
Baury. 167.
Bayol. 35, 108, 114, 124.
Beauregard. 168.
Béchet. 70.
Becker. 161.
Béline. 152.
Bendaoud Mademba. 144.
Bénézet. 5.
Benoît (P.). 198, 236.
Béraud. 20, 124.
Bérenger Féraud. 124, 158, 165, 167.

(1) Ne sont pas mentionnés à l'Index les noms des auteurs simplement cités dans la Table chronologique.

- Berg. 18.
 Berlioux. 139.
 Bernard (A.). 156, 172.
 Bernardin de Saint-Pierre. 226.
 Bérot-Berger. 159.
 Berteau. 133.
 Berthelot (1). 17.
 Berthelot (2). 156.
 Bertherand. 167.
 Bertin (1). 108.
 Bertin (2). 154.
 Bertout. 140.
 Bertrand. 227, 228, 231.
 Besancenet. 168.
 Besnard. 32.
 Besson. 172.
 Béthune. 137.
 Bétrix. 159.
 Beurdeley. 160.
 Binger. 16, 38, 39, 40, 41, 42, 114, 115,
 140, 145, 161, 170, 175, 188.
 Blache. 218.
 Blachère. 52.
 Bloch. 95.
 Bluzet. 125.
 Bocandé. 17.
 Bocquet. 112.
 Bœuf (J. F.). 172, 224, 231.
 Bohn. 151.
 Boilat. 14, 135.
 Bois. 156.
 Boissière. 231.
 Boisson. 217.
 Bonamy. 50, 95, 157.
 Bonardi. 217.
 Bonaventure. 7.
 Bondonneau. 155.
 Bonnat. 55.
 Bonneau. 125.
 Bonnel de Mézières. 141.
 Bonnctain. 83, 194, 195, 199, 200.
 Bonnetain (M^{me}). 72, 83, 84, 86, 92, 117,
 194.
 Bonnier. 47, 103.
 Bordeaux. 196.
 Borelli. 155.
 Borghero. 20, 67, 185.
 Borgnis-Desbordes. 97, 108, 134.
 Borins. 167.
 Bory. 11, 134, 168.
 Bosman. 4.
 Botreau. 153.
 Bouche (J.). 67.
 Bouche (P.). 67, 68, 124, 137, 162, 165.
 Bouchez. 108.
 Boudillon. 151.
 Bouet. 159, 167.
 Bouet-Willaumez. 17, 18.
 Boufflers (de). 5, 135.
 Bour. 124.
 Bourde. 156.
 Bourrel. 19.
 Boussenard. 186.
 Bouteiller. 78.
 Boutteville. 157.
 Braga. 229.
 Branda. 78.
 Brétignière. 124.
 Bretonnet. 125.
 Brévié. 128, 129, 161.
 Bringuier. 155.
 Brisson. 6.
 Brossard. 168.
 Brossard de Corbigny. 19.
 Brosselard-Faidherbe. 38, 135.
 Brosses (de). 161.
 Brou. 137.
 Broussais. 156.
 Brousseau. 127.
 Brouville (de). 95.
 Brue. 12.
 Brûe (A.). 3, 114, 139.
 Bruel. 149.
 Brulat. 98.
 Brunet. 132.
 Bruno. 173.
 Burdo. 56.
 Busson. 136.

C

- Cadamosto. 4.
 Caillié. 10, 11, 12, 25, 114.
 Calmel. 156.
 Canot. 20.
 Carbonnel. 167.
 Cario. 8, 168, 196, 229.
 Carles. 161.
 Carlus. 158.
 Caron. 42.
 Carpeaux. 76, 234.
 Carrère. 18, 19, 20, 124, 185.
 Cauvin. 108.
 Cayla. 154.
 Célarié. 236.
 Cendrars. 166.
 Chabanaud. 153.
 Chaillé. 155.
 Chailley. 168.
 Chambre (de). 153.
 Chancel (de). 17.
 Chanoine. 127.
 Chartier. 126, 159.
 Chaseray. 231.
 Chateaubriand. 226, 227.
 Chatelain. 169.
 Chatelard. 151.
 Chaudoin. 57, 63, 103, 185.
 Chaumel. 219, 220.
 Chaussé. 67.

Chautard. 67, 125.
 Chautard (J.). 146, 147.
 Chautemps. 130.
 Chauvin. 148.
 Chazal. 141.
 Chemin Dupontès. 141.
 Cherbonneau. 18.
 Chéron. 159.
 Chevalier. 132, 152, 154.
 Chevans. 151.
 Chevrier. 159.
 Chinard. 4, 226.
 Chudeau. 146, 147, 153, 156.
 Churchill. 4.
 Cladel. 98.
 Clapperton. 10.
 Claverie. 101.
 Clément. 125, 126.
 Cligny. 132, 153.
 Clozel. IX. 73, 74, 76, 114, 128, 138, 148,
 160, 161, 173, 175, 176.
 Cochelet. 9.
 Coffinières de Nordeck. 37, 170.
 Colin. 64, 150, 156.
 Collomb. 158.
 Colombin. 140.
 Combe (1). 109.
 Combe (2). 159.
 Combes. 169.
 Constancia. 154.
 Constantin. 160.
 Cooper (F.). 23.
 Coppolani. 50.
 Corbie. 197.
 Cordemoy (de). 153.
 Cordier. 8, 226.
 Coronnat. 101.
 Corps. 156.
 Corre. 167.
 Corréard. 9.
 Cortier. 50, 108, 145, 146, 175.
 Cosnier. 153.
 Coste d'Arnobat. 6.
 Couchard. 126.
 Courdiaux. 67.
 Courtet. 129, 133, 152, 154.
 Cousturier (M^{me}). 93, 113.
 Coutant. 150.
 Coutouly (de). 126.
 Crosson-Duplessis. 155, 159.
 Crova (M^{me}). 145.
 Crozals (de). 158.
 Crozat. 38.
 Crozier. 133.
 Cultru. 3, 139, 140, 141.
 Cuny. 16.
 Curel (de). 197.
 Cuverville (de). 68.
 Cuvillier. 16.
 Cuvillier Fleury. 151.

Cyral. 135.

D

Daguerches. 231.
 Daguerre. 100.
 Daniel. 154.
 Danrit. 184.
 Dapper. 4.
 Darcy. 169.
 Dard. 18, 162.
 Dard (M^{me}). 9.
 Daresté. 151.
 Darondeau. 18.
 Darrican. 18.
 Daudet. 196.
 Daumas. 17, 156.
 Decorse. 159.
 Decourt. 188.
 Defaucompret. 151.
 Degranpré. 7.
 Deherme. 130.
 Delafosse (A.). 149, 172.
 Delafosse (M.). 45, 74, 94, 125, 128, 143,
 145, 149, 159, 160, 161, 162, 163, 164,
 165, 166, 168, 172, 173, 176, 178, 201,
 202, 203, 215, 217, 218, 219, 222, 230,
 236.
 Delaire. 156.
 Demaison. 200, 201, 220, 221, 222, 223,
 231.
 Demanet. 5.
 Demombynes (G.). 159.
 Denham. 10.
 Denys. 152.
 Deporter. 156.
 Descemet. 18.
 Descostes. 106, 107.
 Desplagnes. 145, 146, 159.
 Desplantes. 136.
 Desribes. 137.
 Devaulx. 169.
 Devaux. 138.
 Deville. 169.
 Dex. 184.
 Dezert. 17.
 Dibos. 184.
 Diouf. 67.
 Domergue. 73.
 Donnet. 89, 90, 115.
 Dorchard. 10.
 Dorgèlès. 196.
 Dorgère. 69.
 Dornin. 93, 216, 231.
 Doucet. 168.
 Dournaux-Duperré. 20, 124, 156.
 Drault. 186.
 Dreyfus. 60, 61.
 Dubard (M.). 193, 194.
 Dubard. 154.

Dubarry. 185, 186.
 Dubois. 132.
 Dubois (F.). 38, 80, 81, 82, 86, 87, 88, 115, 116, 187.
 Dubois (M.). 168.
 Duché de Bricourt. 138.
 Duchêne. 170.
 Duchêne (A.). 231.
 Dufaut. 167.
 Dufay. 16.
 Dumas. 154.
 Dumont Wilden. 200, 201.
 Duponchel. 156.
 Dupuis-Yacouba. 86, 159, 163, 165.
 Durand. 7.
 Dutreb. 113.
 Duval. 18.

E

Eberhardt. 231.
 Eichtal (d'). 18.
 Elbée (d'). 2.
 Enduran. 22, 183.
 Equilbecq. 165, 166.
 Escande. 69, 75.
 Escard. 159.
 Escayrac de Lauture. 24.
 Esme (d'). 198, 236.
 Espagnat d'). 61, 62, 81.
 Esquer. 231.
 Estancelin. 15.
 Etampes (d'). 187.
 Etienne. 68.
 Eyriès. 16.
 Eysséric. 145, 159.

F

Faidherbe. 18, 97, 134, 135, 158, 162.
 Fallex. 169.
 Fallot. 134.
 Famechon. 132.
 Farrenc. 152.
 Faure. 141, 142, 149, 173.
 Féris. 124.
 Ferry. 169.
 Fleuriau. 141.
 Fleuriot de Langle. 32, 78, 79, 170, 185.
 Fleury. 154.
 Flotte (de). 7.
 Foa. 124, 125.
 Fock. 156.
 Foncin. 136.
 Fonsagrives. 104, 132.
 Forbes. 185.
 Foret. 124.
 Fosse (de la). 140.
 Fouché Delbosc. 140.
 Fourneau. 42.

Fournier. 2.
 Franco (de). 153.
 François. 126, 130, 131, 132, 133, 139, 151, 153, 178.
 Frantz. 128.
 Frappier. 190, 229.
 Frey. 79, 97, 98, 135, 137.
 Frœlicher. 98, 135.
 Froger. 2.
 Froger (F.). 163.
 Froidevaux. 140, 141, 142.
 Fulcrand. 135.

G

Gaboriaud. 59.
 Gaby (P.). 2.
 Gaden. 163, 164, 165.
 Gaël. 124.
 Gaffarel. 136, 140, 168, 169.
 Gaillet. 112.
 Gallay. 167.
 Galliéni. 32, 33, 34, 98, 99, 100, 114, 137, 170, 187, 233.
 Gallois. 92.
 Galopin. 198.
 Garde. 147.
 Garnier. 167.
 Gasconi. 132.
 Gasquet. 133.
 Gatelet. 105, 136, 137.
 Gaube. 125.
 Gauguin. 231.
 Gausseron. 75.
 Gautier. 156.
 Gay. 148.
 Gazeau de Vautibault. 156.
 Géniaux. 231.
 Germain (C^t). 169.
 Gervais Courtellemont. 168.
 Giethlin. 132.
 Girault. 168.
 Gironcourt (de). 151, 152, 159.
 Gleize. 197.
 Godefroy. 156.
 Gœsbriand (de). 109.
 Goichon (M^{lle}). 204.
 Golberry. 7.
 Gorju. 69, 137.
 Gosselin. 16.
 Gouraud. 100, 137.
 Gourdault. 168, 169.
 Gourg. 140.
 Gourmont. 229.
 Gozlan. 21.
 Grach. 151.
 Gradis. 157.
 Grandidier. 153.
 Grandin. 137.
 Gravier. 16, 54, 55, 139, 140.

Gray. 10.
 Grégoire. 10.
 Grisard. 154.
 Gros. 53, 54, 55, 168, 169.
 Grout de Beaufort. 10.
 Gruvel. 146, 153, 154.
 Guébbard. 127, 143, 152, 159.
 Guennadou. 151.
 Guérin. 22, 184.
 Guignard. 111, 112, 115, 156, 231.
 Guillaumet. 90, 103.
 Guillemin. 10.
 Guillevin. 19, 20.
 Guye. 125, 133, 136, 172.
 Guyon. 155.
 Guy-Péron. 65.

H

Haardt. 66.
 Habert. 82.
 Habert de Ginestet. 100, 188.
 Hacquard. 68, 75, 125.
 Hagel. 198, 236.
 Hakluyt. 15.
 Hamet (J.). 163.
 Hanotaux. 169.
 Hanoteau. 156.
 Haraucourt. 198.
 Hardy (G.). VIII, IX. 25, 139, 142, 144, 146, 149, 155, 158, 159, 165, 169, 173, 176, 179, 233, 235.
 Hardy (I.). 16.
 Hardy (M.). 16.
 Harmand. 168.
 Harry-Alis. 134.
 Hastrel (d'). 79.
 Hatiez. 152.
 Haurigot (G.). 124, 168.
 Haurigot (S.). 20.
 Hautefeuille. 10, 17.
 Hébert. 167.
 Hecquard. 14, 15, 18, 25, 114.
 Heim. 153.
 Hello. 152.
 Heller. 231.
 Hélouin. 152.
 Hennebert. 156.
 Hennique. 132.
 Henry (Jos.). 159, 160.
 Henry (Y.). 133, 152, 153, 154.
 Hentsch. 64, 65, 75, 233.
 Hérissay. 107.
 Hertz. 56.
 Hervet. 151.
 Heudebert. 105, 126.
 Hild. 160.
 Hire (de la). 236.
 Hoarau-Desruisseaux. 79.
 Holle. 18.
 Holley. 67.

Hondoy. 156.
 Honoré. 156.
 Hosten. 112.
 Houdaille. 155.
 Houdas. 163.
 Hourst. 42.
 Hovelaque. 158, 159, 160.
 Huard-Bessinières. 12.
 Hubert. (H). 147, 173, 177.
 Hubert (L.). 125, 138.
 Hubert (P.). 154.
 Hubin (M^{me}). 93, 171.
 Hubler. 57.
 Hulot. 141.
 Humbert. 136, 186.
 Humblot. 127, 159.
 Huot. 161.
 Huré. 155.
 Hutton. 10.

I

Isert. 4.

J

Jacobs. 24.
 Jacolliot. 185.
 Jaime. 42.
 Jalabert. 69.
 Jandau. 157.
 Jannequin de Rochefort. 1, 2.
 Jean (Lieut.). 159.
 Jeandet. 75, 76, 233.
 Joalland. 50.
 Joffre. 103.
 Jolyet. 154.
 Jomard. 11, 12, 17.
 Joseph (G.). 126, 143, 145, 147, 218, 219, 231.
 Josset. 173.
 Joucla. VIII, IX. 130, 146, 149, 159.
 Jouenne. 145.
 Joyeux. 169.

K

Kassai. 158.
 Kayser. 148.
 Kerhallet (de). 18.
 Kermorgant. 166.
 Kersaint-Gilly (de). 159.
 Kipling. 230, 233.
 Klobb. 75, 107, 233.
 Kobès. 18.

L

Labarthe. 7.
 Labat. 3, 5, 139.
 Labouret. 159.
 La Courbe. 3, 114, 139, 140.
 Lacroix. 147, 156.
 Lacroix (de). 2.

- Ladreit de Lacharrière. 172, 202.
 La Feuillade (de). 17.
 Laffite. 66, 67, 68, 137.
 Lafon. 157.
 Lafont. 167.
 Laforest. 102.
 Laforêt. 159.
 La Jaille. 7.
 La Grillère-Beauclerc. 65, 151.
 La Harpe. 4, 8, 16, 185.
 Lahille. 91.
 Lainé. 17.
 Laing (A.-G.). 10.
 La Landelle (de). 22, 23, 183, 188.
 Lamartiny. 124.
 Lambert. 19.
 Lambinet. 125.
 Lamiral. 5.
 Lamy. 50, 170.
 Lanchier. 151.
 Lander. 10.
 Landolphe. 10.
 Lanessan (de). 168.
 Lannoy. Voir Pawlowski.
 Lanoie (F. de). 19, 20.
 Lanrezac. 165.
 Lapparent (de). 147.
 Larenaudière (de). 16, 17.
 Lartigue. 138.
 Lasnet. 132.
 Latreille. 16, 17.
 Laumann. 82.
 Launay (de). 147, 155.
 Lautour. 75, 107.
 Le Barbier. 61, 151, 152, 154, 155, 159, 160.
 Leblond (M.-A.). 49, 168, 213, 225, 231, 233, 235, 236.
 Lebrun-Renaud. 124.
 Lecerf. 75, 105, 106.
 Le Châtelier. 151, 161.
 Lecomte. 154.
 Lecoq. 198, 236.
 Ledyard. 16.
 Lefébure (A.). 140.
 Lefébure. 156.
 Lefèbvre. 157.
 Legendre. 168.
 Léger. 167.
 Le Glay. 231.
 Le Gouez. 156.
 Legrand. 7.
 Legros. 156.
 Léguillette. 139, 173.
 Le Hérissé (R.). 91.
 Le Hérissé. 143, 165.
 Lejemble. 167.
 L. G. 137.
 Le Maire. 2.
 Lemaire. 157.
 Lemaître. 108.
 Lemée. 133.
 Lemmet. 152.
 Lemoine. 126, 129.
 Lemoine (P.). 147.
 Le More. 87.
 Lemosof. 127.
 Lenfant. 42.
 Le Noble. 3.
 Le Noël. 87.
 Lenoir. 32.
 Léon l'Africain. 4.
 Léotard. 133.
 Leprédour. 17.
 Leprince. 104.
 Le Roux. 152.
 Leroy-Beaulieu. 156, 168.
 Lestrade. 156.
 Letchi. 79.
 Lévy. 94.
 Leyden. 16.
 Livingstone. 24.
 Lorho. 136.
 Lorin. 156, 169.
 Lota. 167.
 Loti (P.). 190, 191, 192, 193, 195, 199, 200, 227, 229.
 Louveau. 161.
 Louvet. 137.
 Loyer (G.). 2, 3, 114.
 Lucas. 16.
 Lucy-Fossarieu (de). 161.
 Lyautey. 75.

M

- Machat. 141, 146, 155, 175.
 Maclaud. 127, 145, 153, 170.
 Mac Leod. 10.
 Madival. 20.
 Madrolle. 82.
 Mage. 21, 34.
 Mahaut. 128, 152.
 Maigre. 57, 78.
 Mainguy. 152.
 Maire. 126.
 Malavialle. 124.
 Malte-Brun. 24.
 Mamby Sidibé. 144.
 Mangeot. 108, 159.
 Mangin. 108, 109, 169.
 Mangin (P.). 160.
 Maran. 217, 218, 231.
 Marc. 128, 146.
 Marceau. 109.
 Marchais (des). 3, 4.
 Marche. 52.
 Marchoux. 167.
 Marcot. 68, 75.
 Marc-Schrader. 103.

Marees (de). 4.
 Margry. 16.
 Marin. 68.
 Marival. 198, 231, 236.
 Marquet. 231.
 Martin. 167.
 Martino. 8, 226.
 Martonne (de). 147.
 Marty. 144, 159, 160, 161, 173.
 Massé. 104.
 Mattéi. 56, 57, 63.
 Mauléon. 12.
 Méaulle. 187.
 Melin de Saint-Gelais. 1.
 Melou. 153.
 Méniaud. 128, 152, 178.
 Mercadier. 109.
 Messimy. 168.
 Meunier. 147, 160.
 Mévil. 90, 105.
 Meynier. 24, 49, 50, 107, 136, 137, 169.
 Michellet. 125, 126.
 Mille (P.). 90, 130, 132, 171, 190, 200, 201, 215, 217, 223, 229, 230.
 Millet-Horsin. 155.
 Mimande. 90.
 Mizon. 42.
 Mocquet. 1.
 Modat. 159.
 Moll. 75, 108.
 Mollien. 9.
 Mondières. 158.
 Mondot. 20.
 Monet. 187.
 Monnier. 43, 44, 45, 81, 116.
 Monteil. 32, 46, 100, 114, 137.
 Monteil (Ch.). 128, 143, 144, 159, 160, 165.
 Monteilhet (*Nota*). 142, 173.
 Montémont. 16.
 Montesquieu. 230.
 Mordacq. 109, 137.
 Moreau. 69.
 Morel. 170, 177.
 Morenas. 17.
 Morienval. 103.
 Moulin. 169.
 Moulins. 127.
 Mourey. VII. 131, 138, 178, 239.
 Moussa Travélé. Voir Travélé Moussa.
 Moustier. 52.
 Muiron d'Arcenay. 124.
 Mungo-Park. 10.
 Murray. 16.
 Musette. 231.
 Myrgine. 102.

N

Neveu-Lemaire. 95, 153.
 Nicklès. 75.
 Nicolas (1). 103.
 Nicolas (2). 167.
 Niéger. 156.
 Noël. 157.
 Noir (L.). 183, 185, 188.
 Noiré. 127.
 Noirot. 35, 36.
 Nolly. 231.
 Norris. 4.
 Noville (de). 187.
 Nuélito. 104.

O

Obissier. 109.
 Olivier. 131, 132, 139, 151, 178.
 Olivier de Sanderval (A.). 58, 59, 60, 81, 114, 116, 117, 138, 155.
 Ollone (d'). 47, 48, 49, 170.
 Omessa. 198, 236.
 Orient (d'). 102.
 Orsat. 75, 106, 107, 233.
 Oudney. 10.

P

Paimblant du Rouil. 108.
 Paladini. 156.
 Palisot de Beauvois. 185.
 Papaut. 124.
 Parisot. 156.
 Paroisse. 158.
 Pascal. 19.
 Pasquier. 109.
 Patey. 108.
 Paulhiac. 152.
 Paulin. 157.
 Pawlowski. 149.
 Pelays. 7.
 Pellegrin. 153, 154.
 Pelleray. 131.
 Pelletan. 7.
 Penel. 159.
 Percher. 134, 172.
 Pérès. 173.
 Pérignon. 127.
 Péroz. 36, 37, 101, 102, 108, 115, 137, 138, 139, 186, 187.
 Perrot (E.). 152, 154, 180.
 Perrotet. 10, 17.
 Petit (Dr). 95, 171.
 Petit. 168.
 Peuchgarric. 18.
 Peyrissac. 66.
 Pharaud. 224.
 Philibert. 156.
 Picrochole. 129.

Nota. — Nous avons mal orthographié ce nom dans notre livre. Il faut lire Monteilhet et non Monteillet.

Pierre. 133, 153.
 Piétri. 58, 103, 137, 187.
 Piétri (Cap.). 97, 115.
 Piguet. 169.
 Piolet. 137.
 Planque. 137.
 Plé. 50.
 Pobéguin. 154, 167.
 Pobéguin (M^{me}). 92.
 Poirier. 136.
 Poyore. 5.
 Poly (de). 101.
 Pomier. 207.
 Poulet. 159.
 Pouvoirville. 231.
 Préfontan. 144.
 Préo (de). 22, 183.
 Préville (de). 159, 160.
 Prévost. 4, 15, 16.
 Prévost-Paradol. 239.
 Prokos. 108.
 Proust. 95, 131.
 Pruneau de Pommegorge. 5.
 Psichari. 75, 203, 204, 205, 206, 215, 231, 233, 234.
 Puech. 66.
 Puvis (M^{me}). 171.

Q

Quellien. 161.
 Quesné. 10.
 Quétaud. 167.
 Quiquandon. 38.

R

Rabelais. 24.
 Raffenel. 12, 13, 14, 25.
 Raille. 103.
 Rambaud (1). 68, 124, 136, 168.
 Rambaud (2). 132.
 Rampal. 133.
 Ramusio. 4.
 Rançon. 124, 145, 154, 159.
 Randau. 145, 170, 198, 200, 201, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 236, 238.
 Raveneau. 149, 156.
 Reclus (E.). 124.
 Reclus (O.). 168, 169.
 Regelsperger. 113, 149, 170, 188.
 Régismanset. 8, 118, 168, 170, 196, 202, 208, 229, 239.
 Régnault. 19.
 Reichenbach. 188.
 Reichenberg. 50.
 Reizler. 149, 156.
 Réjou. 103, 170.
 Renaud. 79.
 Renaud (Jean). 157, 198, 214.

Renel. 231.
 Renouard. 1.
 Renty (de). 169.
 Repin. 20, 170, 185.
 Ribot. 157.
 Ribot (D^r). 167.
 Ricard. 20.
 Richard. 10.
 Richaud. 125.
 Richer. 144, 159.
 Richet. 91, 92, 115, 116, 129, 146.
 Riembau. 156.
 Riols (de). 103.
 Rives. 231.
 Rivet. 127.
 Rivière. 130.
 Robert. 156.
 Rochebrune. 167.
 Rodes. 90.
 Roger. 10, 18, 135, 162.
 Rolland. 156.
 Roncière (de la). 16, 140, 141.
 Rondet-Saint. 79.
 Ronze. 169.
 Rosny. Voir de Noville.
 Rossel. 17.
 Rossi. 187.
 Rouard de Card. 138, 169.
 Roubaud. 153.
 Rouget. 132, 141, 154.
 Rougier. 156.
 Rouire. 169.
 Roume. 156.
 Roumens. 156.
 Rousseau. 167.
 Roussin. 17.
 Roux. 124.
 Roy. 18.

S

Sabatier. 156.
 Sadoul. 167.
 Saint-Genest. 95.
 Salaman. 127.
 Salesses. 155, 156.
 Salinis (de). 137.
 Samat. 133.
 Sambuc. 154, 167.
 Sandemont. 151.
 Sanderval. Voir Olivier de Sanderval.
 Santarel. 130.
 Santarem. 16, 140.
 Santelli. 167.
 Sarrault. 153.
 Sarrazin. 159.
 Sarzeau. 136.
 Saulnier. 142, 173.
 Saugnier. 6.
 Savignie. 9.
 Schauenberg (Reille de). 20.

Schéfer. 142, 168,
 Schélameur. 104.
 Schirmer. 156.
 Schmaltz. 17, 141.
 Sébire. 154.
 Séché. 112.
 Ségalen. 225, 231.
 Segonzac (de), 38.
 Serrant. 155.
 Serval. 32.
 Sévin Desplaces. 169.
 Siger. Voir Régismanset.
 Silbermann. 104.
 Smith. 4.
 Snelgrave. 4.
 Soleillet. 53, 54, 55, 75, 156.
 Sompeyrac. 236.
 Sonolet. 91, 109, 115, 130, 151, 170, 171,
 173, 188, 216.
 Sorbiers de la Tourasse (du). 63, 151.
 Sornin. 68.
 Souleyre. 156.
 Stanley. 119.
 Stoutz (de). 64, 65.
 Surcouf. 153.
 Szymanski. 108.

T

Taillis (du). 155.
 Tarde (de). 234.
 Tardieu. 16, 17.
 Tautain. 158, 163.
 Tauxier. 87, 144, 159, 160.
 Teilhard de Chardin. 137.
 Tellier (C^t). 74, 127, 159.
 Tellier. 156.
 Ternaux Compans. 148.
 Teisseire. 133.
 Terrier. VII. 131, 132, 138, 170, 172, 178,
 188, 239.
 Tesseire. 20, 124.
 Tessier. 167.
 Tharaud (J. et J.). 113, 220, 221.
 Thiroux. 167.
 Thomann. 48, 125.
 Thomann (M^{me}). 92.
 Tilho. 50, 146, 175.
 Tissot. 124, 168, 169.
 Tournafond. 124.
 Toutée. 47, 115.
 Trautmann. 217, 218.
 Travélé Moussa. 163, 165.
 Trève. 96.
 Tugnot de Lanoye. 17.
 Tuvache. 38.

U

Ubalde d'Alençon. 140.

V

Vadier. 127.
 Valcombe (M^{me} de). 199.
 Vallat. 169.
 Vallemont. 3.
 Vallier. 50.
 Vallon. 20, 124.
 Valude. 95.
 Van den Berghe. 154.
 Van Gennep. 159.
 Van Pelt. 154.
 Van Vollenhoven. 75.
 Vaux (de la). 184.
 Verdier (A.). 57, 63, 64, 100, 114.
 Vergne de Tressan (La). 169.
 Vermursch. 47.
 Verminck. 52.
 Verne (J.). 23, 184, 195.
 Verneuil. 19.
 Verrier. 158, 161.
 Viard (E.). 56, 63.
 Viard. 155.
 Vigné. 154, 158.
 Vigné d'Octon. 71, 72, 100, 101, 106, 192,
 193, 200.
 Vignon. 168.
 Villamur. 125, 160.
 Villant de Bellefonds. 1, 2, 15.
 Villelume (de). 79.
 Villeneuve (G. de). 7.
 Vincent. 19.
 Vincenti. 159.
 Violette. 130.
 Vitet. 16.
 Vivien de Saint-Martin. 16.
 Vivier du Streel (du). 156.
 Vogüé (de). 46, 115, 132, 169, 197, 234.
 Voinot. 156.
 Vuillet. 153, 154, 167.
 Vuillot. 151.
 Vulliet. 22.

W

Walckenaer. 15, 16.
 Warenhorst. 38.
 Vidal. 133.
 Wolf. 52.

Y

Yoro Dyao. 164.

Z

Zeltner (de). 145, 159, 165.
 Zola. 196.
 Zweifel. 52.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	I

INTRODUCTION

I. La côte occidentale d'Afrique dans les relations de voyage jusqu'au XIX ^e siècle	1
II. Les premiers pas vers l'intérieur.	9

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTÉRATURE DE VOYAGE ET DE CONQUÊTE

Chapitre I ^{er} . L'action politique	31
Chapitre II. L'initiative privée	51
Chapitre III. Les séjours administratifs	70
Chapitre IV. Tourisme et grand reportage	78
Chapitre V. La conquête militaire.	96
Chapitre VI. Les voyageurs africains	114

DEUXIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE TECHNIQUE

Chapitre I ^{er} . Monographies régionales et notices de vulgarisation . .	123
Chapitre II. Traités d'histoire ; la diffusion et la recherche scientifique.	134
Chapitre III. Etudes économiques et techniques	150
Chapitre IV. Ethnographie et linguistique	158
Chapitre V. Ouvrages généraux et publications périodiques	168
Chapitre VI. La connaissance de l'A. O. F.	174

TROISIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE D'IMAGINATION

Chapitre I ^{er} . Les romanciers de la jeunesse.	183
Chapitre II. La tradition exotique.	190
Chapitre III. Les écrivains coloniaux	200
Chapitre IV. La littérature coloniale d'Afrique occidentale.	226
CONCLUSION	237
TABLE CHRONOLOGIQUE	241
INDEX DES NOMS CITÉS.	259

